

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Cet intense désir - Brûlante escapade

Hoffmann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Passions extrêmes

KATE HOFFMANN

Cet intense
désir

KIRA SINCLAIR

Brûlante
escapade



 **HARLEQUIN**

A romantic close-up photograph of a man and a woman. The man is on the left, leaning towards the woman on the right. They are both looking down, their faces close together, suggesting an intimate moment or a kiss. The lighting is soft and warm, highlighting their profiles. The woman has blonde hair, and the man has a light beard. The overall mood is sensual and romantic.

Passions extrêmes

KATE HOFFMANN

Cet intense
désir

KIRA SINCLAIR

Brûlante
escapade



 **HARLEQUIN**

KATE HOFFMANN

Cet intense désir

Passions extrêmes

éditions  HARLEQUIN

Prologue

C'était sans aucun doute le moment qu'il préférait... Celui où il sortait le canif de sa poche et le déplaçait, puis enfonçait avec précaution la lame dans le savon qu'il avait chipé sous l'évier de la cuisine, en espérant que sa mère ne se rendrait pas compte de sa disparition. La sculpture était là, en attente, sous ses doigts, et il y avait cette petite appréhension qui participait aussi au plaisir, celle qu'on découvre son larcin avant qu'il n'ait terminé.

Une brise fraîche soufflait du large, éparpillant les copeaux de savon sur le sable. C'était pour échapper à ses frères que Danny était descendu jusqu'à sa plage préférée, qu'il avait baptisée la Crique du Contrebandier. Il n'y avait pas beaucoup de lieux qui n'appartenaient qu'au benjamin de la famille Quinn, mais celui-là en faisait partie.

Il avait passé beaucoup de temps seul dans ce secteur. Perché sur la falaise, le vieux château hanté dominait la crique de tout son mystère. Un endroit dont ses frères aînés parlaient toujours beaucoup, mais lui n'avait pas encore eu le courage de s'y aventurer. Heureusement, il avait trouvé cette plage, suffisamment éloignée des fantômes et des gobelins qui gardaient la vieille tour. Avec ces créatures, on ne savait jamais ce qui pouvait se passer, alors autant garder prudemment ses distances.

Ce jour-là, juste après le petit déjeuner, il s'était éclipsé de la maison avec, dans son sac à dos, son repas de midi, des bouts de bois flotté, le savon dérobé, et dans sa poche son précieux canif, prêt à profiter d'une journée de solitude. Pourquoi chercher la compagnie de ses frères de toute façon ? Il n'avait vraiment pas besoin d'eux.

— Je l'ai vu descendre par ici !

Danny leva les yeux. Kellan, son frère aîné, se tenait à dix mètres au-dessus de lui. Il recula pour se cacher contre la paroi rocheuse. Mais il ne fut pas assez rapide.

— Il est là-bas, contre les rochers !

— Va-t'en, Kellan ! hurla-t-il. C'est ma plage et tu n'as pas le droit d'y venir !

— Comment est-ce que tu es descendu ?

— J'ai sauté !

Riley apparut au côté de Kellan. Il était à présent seul contre deux. Comme toujours.

— N'importe quoi ! commenta Riley. Dis-nous comment tu es descendu si tu ne veux pas qu'on raconte à maman qu'on t'a vu escalader la falaise.

Ils ne partiraient pas tant qu'il ne leur aurait pas répondu, il le savait. Ses frères étaient d'un acharnement sans pitié.

— Cherchez un rocher qui ressemble à un canard, finit-il par répondre à contrecœur. C'est en face de cette pierre que vous trouverez le passage.

La mort dans l'âme, il les regarda observer les alentours puis descendre lentement vers lui. Alors qu'ils sautaient tous deux prestement sur le sable, Danny les toisa avec méfiance.

— Comment as-tu découvert cet endroit ? lui demanda Kellan en regardant autour de lui avec étonnement.

— Je cherchais du bois flotté dans les rochers, et je l'ai découvert, c'est tout. Mais vous, comment est-ce que vous m'avez trouvé ?

— On t'a suivi. On était curieux de voir où tu t'enfuyais comme ça.

— Qu'est-ce que tu fais là d'abord ? demanda à son tour Riley. Et qu'est-ce que c'est que ça ? continua-t-il en montrant du doigt le savon que Danny tentait de cacher tant bien que mal. Tu as l'intention de prendre un bain, peut-être ? Tu veux te faire propre et sentir bon pour aller rejoindre ta chérie ?

Il se mit à rire et lui donna un coup de coude.

— C'est pour ça qu'il se cache, en fait. Il a une petite copine. Peut-être même qu'ils ont rendez-vous pour se bécoter.

— Tu es amoureux d'Evelyn, Dan ? demanda Kellan en tournant autour de lui.

— Non, murmura Danny. Je ne suis amoureux de personne.

— Alors pourquoi est-ce que tu serres si fort ce savon ?

Danny essaya de le glisser dans sa poche, mais Kellan le lui prit au passage.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ça ?

Il se tut soudain en découvrant la tête de dragon que son frère avait commencé à sculpter.

Riley se rapprocha de leur aîné et tous deux observèrent le savon, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Où est-ce que tu as eu ça ? demanda Kellan d'un ton brusque.

— C'est à moi, marmonna Danny. Maintenant rends-le-moi.

— A qui tu l'as volé ?

Kellan se faisait de plus en plus inquisiteur.

— A personne. Je te l'ai dit, il est à moi !

Riley montra la tête de dragon.

— C'est toi qui as sculpté ça ?

— Oui, répondit-il en récupérant le morceau de savon.

— Arrête un peu ! dit Riley. Tu ne peux pas sculpter comme ça. Tu n'es qu'un bébé.

— J'ai huit ans, fulmina Danny.

— Prouve-le, le défia Riley. Prouve que c'est toi qui l'as sculpté.

— Je n'ai pas à t'obéir ! Tu n'es pas mon père !

— Il dit peut-être vrai, après tout, fit remarquer Kellan. Il est moins bête qu'on ne le pensait. Regarde : il a bien découvert cet endroit...

— C'est moi qui l'ai fait, insista Danny. Et je vais vous montrer...

Il s'assit sur le sable et sortit de son sac à dos toutes les sculptures qu'il avait réalisées au cours des mois précédents. Sa collection variait sans cesse : il gardait certaines de ses créations, en offrait d'autres à des camarades de classe, en jetait à la mer lorsqu'il les jugeait trop nulles.

Ses frères l'observaient silencieusement et suspicieusement. Mais, alors que sa ménagerie constituée d'animaux, d'insectes et de créatures fantastiques ne cessait de croître sous leurs yeux, ils s'approchèrent davantage, comme magnétisés.

— Regarde-moi ça..., murmura Kellan.

Il attrapa un scarabée dont Danny était particulièrement fier, sculpté dans un morceau de bois flotté de la taille d'une paume.

— Comment tu fais ça ?

— Pour commencer, il faut que je trouve un beau morceau de bois, expliqua-t-il. Lorsque j'en ai un, je le regarde avec attention, et je vois ce que je veux sculpter. Ensuite, je me contente juste d'enlever tout ce qui n'est pas le scarabée. Le maître dit que c'est comme ça que procèdent les grands sculpteurs.

— Incroyable ! s'exclama Riley en attrapant un dinosaure. Il a même des piquants sur la queue !

Ils s'assirent à côté de lui et examinèrent en détail chacune de ses sculptures, en se répandant en commentaires élogieux. C'était la première fois que ses frères le prenaient au sérieux, et Danny exultait. D'ordinaire, ils se contentaient de l'ignorer ou de le mépriser. Mais il savait faire quelque chose qu'eux en étaient incapables. Et c'était précieux comme de l'or.

— Vous en voulez une ? leur demanda-t-il.

Ses frères se regardèrent.

— Tu ferais ça ?

— Bien sûr. Vous pouvez prendre celle que vous voulez.

— Est-ce que tu en ferais une exprès pour moi ? demanda Kellan.

Danny hocha la tête.

— Oui. Si tu trouves une photo qui te plaît, je peux te la sculpter.

Il fouilla dans son sac et en sortit une illustration qu'il avait découpée dans un magazine.

— Par exemple, je vais faire ce troll pour le jardin de maman, pour son anniversaire. Mais d'abord, il faut que je trouve un morceau de bois assez gros...

— On va t'aider, proposa Riley. Il doit bien y avoir un morceau de bois qui conviendrait par ici.

Ils explorèrent alors tous trois la plage et les rochers pendant un long moment, à la recherche du morceau de bois idéal, tout en parlant de ses sculptures. Du plus loin que Danny s'en souvînt, c'était le plus beau jour de sa vie. Un changement décisif venait de s'opérer. Il était devenu quelqu'un d'important aux yeux de Riley et de Kellan. Le duo s'était mué en trio.

— Je peux vous montrer autre chose, dit-il soudain, rempli d'une confiance en lui toute nouvelle. C'est un secret, et interdit d'en parler aux parents sinon on va se prendre tous les trois une bonne raclée. Interdit aussi d'en parler à qui que ce soit d'autre. Même pas à vos amis. Ça doit rester le secret des frères Quinn.

— Juré, dit Kellan.

— Il faut qu'on fasse un pacte, poursuivit Danny.

Il ouvrit son canif et, sans hésiter, s'entailla l'index, avant de tendre son couteau à Riley.

— A toi. Et si tu ne le fais pas, je ne vous dirai rien.

Avec réticence, les deux aînés se coupèrent le doigt, et laissèrent le sang couler le long de leur paume. Puis les trois frères joignirent leurs mains.

— Ce n'est pas une mauviette notre frangin, hein ? dit Riley à Kellan. Maintenant, Danny, on t'écoute...

— Il y a une grotte, dans la falaise... Elle est profonde et je ne l'ai pas explorée jusqu'au bout parce que, chaque fois, la marée m'en a empêché. Mais je suis sûr qu'elle a servi de repaire à des contrebandiers.

Il sortit une petite lampe de poche de sa veste et l'alluma.

— On n'a qu'une heure avant que la marée ne commence à l'envahir. Il faut qu'on se presse.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? dit Riley. Et si c'était dangereux ?

Danny le regarda avec dédain.

— Si vous avez peur, vous pouvez m'attendre sur la plage.

Il se dirigea vers les rochers en souriant intérieurement. Il n'avait que huit ans, mais il avait tout à coup l'impression d'être une grande personne. Peut-être même que maintenant, il aurait le courage de parler à Evelyn Maltby.

— Voici donc Ballykirk..., murmura Jordan Kennally en collant son visage au pare-brise de sa voiture pour mieux distinguer le village pittoresque qui se dessinait en contrebas de la route.

Cela faisait à peu près seize mois qu'elle était arrivée en Irlande pour diriger les travaux de rénovation du Château de Cnoc. Et même si elle connaissait bien la campagne irlandaise à présent pour l'avoir sillonnée de nombreuses fois, elle était encore surprise et émerveillée de tomber à chaque instant sur des paysages de cartes postales. L'Irlande était un vrai petit bijou. Un lieu de découvertes incessantes...

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de bord, puis calcula le temps qu'il lui faudrait pour trouver Danny Quinn, se mettre d'accord avec lui et retourner au château. Ce n'était pas dans son habitude d'aller démarcher sa main-d'œuvre, mais on lui avait dit que Danny Quinn était le meilleur.

Et c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Elle s'engagea sur la petite route à lacets qui menait au village, en suivant la carte très précise que lui avait dessinée Kellan Quinn. Avec ses belles maisons colorées disposées face à un superbe paysage — les eaux cristallines de la Baie de Bantry —, la bourgade ressemblait aux autres villes côtières du Comté de Cork.

Lorsque son père lui avait confié le projet de rénovation du château, elle avait pris cette proposition comme une punition et une récompense à la fois. C'était le premier projet qu'elle menait en solo, mais le budget dont elle disposait ne dépassait pas les cinq millions d'euros, ce qui était assez modeste. Une façon, de la part de son père, de lui faire comprendre quelle était sa place au sein de Kencor, avait-elle alors pensé.

Avec obstination et courage, elle essayait de gravir les échelons de l'entreprise familiale — une entreprise de promotion et développement de projets immobiliers —, travaillant dur pour y parvenir. Mais avec quatre frères aînés aussi ambitieux que talentueux plus haut qu'elle dans la hiérarchie, ses chances de tirer son épingle

du jeu étaient quasi nulles.

Elle avait supplié son père de lui confier la direction de chantiers de grande envergure, mais elle avait toujours été reléguée à des tâches secondaires, généralement la décoration intérieure, alors que les projets valorisants revenaient à l'un ou l'autre de ses frères. Si on l'avait envoyée en Irlande pour superviser la restauration de ce vieux manoir, c'était uniquement parce qu'aucun de ses frères n'avait voulu s'en charger. Ils étaient tous trop occupés avec leurs hôtels, centres commerciaux, tours d'affaires...

Whistler Cottage...

Pas de rue, ni de numéro, juste un nom. Sceptique, Jordan étudia le plan.

— Contourner la boulangerie et grimper jusqu'au cottage bleu, lut-elle à voix haute.

La boulangerie était assez facile à trouver et lorsque ce fut chose faite, elle se gara et sortit de sa voiture.

L'Irlande était une contrée de forgerons, qu'ils fussent de simples amateurs ou des artisans chevronnés. Mais Danny Quinn passait pour l'un des meilleurs du pays, un véritable artiste, et elle avait l'intention de s'offrir ses services.

Son frère aîné, Kellan, était l'architecte chargé de la restauration du château, et Jordan avait pensé que Danny sauterait de joie à la perspective d'un projet d'une telle envergure si près de chez lui. Mais il ne lui avait jamais répondu au téléphone. Alors elle avait décidé de passer à la vitesse supérieure. Il lui fallait une réponse, quelle qu'elle fût, sinon elle risquait de prendre du retard sur son calendrier.

Elle s'était mis une pression énorme pour boucler son ouvrage dans les délais. Si elle y parvenait, son père ne pourrait plus l'ignorer. Et, en toute logique, l'étape suivante serait de lui laisser superviser la réhabilitation de cet hôtel à Soho et, après cela, des projets de plus en plus importants. Ni ses frères ni lui ne la considéreraient plus comme la « décoratrice » de l'entreprise.

Cette pensée raviva subitement sa colère. Tous les cinq la prenaient pour une gentille fille un peu rêveuse, toujours plongée dans ses échantillons de tissus, et incapable de diriger avec poigne les équipes d'ouvriers qui se succédaient sur un chantier. Certes, elle ne passait pas son temps à jurer, ni à crier, mais cela ne voulait pas dire qu'elle ne faisait pas son travail, ni qu'elle ne parvenait pas à se faire respecter. Seulement, elle, elle croyait aux vertus du dialogue et du calme bien plus qu'à celles des cris et de l'intimidation. On n'attrapait pas les mouches avec du vinaigre. C'était ce que sa grand-mère répétait toujours.

Sur tous les messages qu'elle avait laissés à Danny Quinn, elle s'était montrée courtoise et polie. Mais elle n'avait peut-être pas été

assez directe ni assez claire. S'il ne voulait pas de cette affaire, il fallait qu'il le lui dise tout de suite, afin qu'elle puisse trouver quelqu'un d'autre. Le problème, malheureusement, c'était qu'elle ne voulait personne d'autre. Kellan lui avait montré des photos de quelques réalisations de son frère et Danny était exactement celui qui saurait donner à l'ensemble de la ferronnerie du château ce caractère d'authenticité auquel elle tenait tant.

Elle trouva l'allée pavée contournant la boulangerie, comme indiqué sur le plan. Elle l'emprunta puis déboucha dans la petite ruelle qui, toujours selon son plan, devait la conduire à l'atelier du ferronnier. Au bout de quelques minutes, elle sut qu'elle l'avait trouvé : une enseigne en fer forgé représentant une enclume et des pinces était fixée à l'angle de la façade d'un cottage bleu azur construit sur le flanc d'une colline.

La porte étant grande ouverte, elle entra. Deux chiens noir et blanc qui étaient couchés près de la cheminée se redressèrent aussitôt et se mirent à aboyer. Puis ils se dirigèrent vers elle en montrant les dents, la forçant à battre en retraite.

— Du calme, les chiens, dit-elle en reculant vers la porte. Couchés. Je ne vous veux pas de mal.

S'assurant qu'ils n'allaient pas l'attaquer, elle leur tourna doucement le dos. Mais au moment où elle allait sortir, elle heurta de plein fouet un torse large et nu.

Elle recula en laissant échapper un petit cri de surprise, et perdit l'équilibre en basculant sur les chiens qui la talonnaient. Deux secondes plus tard, elle se retrouva par terre, assaillie par les deux bestioles qui lui léchaient le visage et les mains.

— Finny ! Mogue ! Ça suffit, allez-vous-en !

Les chiens reculèrent de quelques mètres, puis s'assirent, la fixant de leurs yeux bleus curieux, la langue pendante, la tête penchée, l'air tout à fait satisfaits d'eux-mêmes.

— Merci pour ce charmant accueil, leur marmonna-t-elle tout en essayant de se relever.

Mais elle n'eut pas besoin d'essayer longtemps, car l'homme la saisit par la main pour l'y aider. Une fois debout, elle put enfin voir à quoi ressemblait l'insaisissable Danny Quinn.

Il y avait entre Kellan et lui un incontestable air de famille. Mais après un examen un peu plus approfondi, elle vit aussi des différences. Alors que Kellan était d'une beauté lisse et sophistiquée, Danny dégageait une sensualité très brute, presque animale.

Il portait un jean déchiré qui descendait bas sur ses hanches et une vieille chemise de travail aux manches découpées, complètement déboutonnée. Un voile de transpiration faisait luire ses bras et son torse. Des bras et un torse musculeux de manuel. Ses cheveux, presque

noirs, se dressaient sur sa tête en pics rebelles. Mais ce furent ses yeux, d'un bleu pâle, qui accaparèrent toute son attention. Se sentant un peu stupide de le dévisager ainsi, elle se força à regarder ailleurs, et ses yeux se posèrent malencontreusement sur une fine ligne de poils qui partait de son nombril et descendait sous la ceinture de son jean...

— Désolé pour les chiens, dit-il avec un sourire espiègle. Ils se précipitent sur tout ce qui bouge. Qu'ils aient pu vous confondre avec une brebis, en revanche, je ne me l'explique pas vraiment...

Elle leva la tête, rouge de confusion.

Mais elle se ressaisit bien vite : en face d'elle se trouvait un partenaire potentiel.

— Vous... Vous devez être Daniel Quinn...

— En effet, je dois l'être. Et vous ?

— Oh ! fit-elle en tendant la main. Je m'appelle Jordan. Jordan Kennally.

Il parut surpris et, après un léger moment de flottement, s'essuya les mains sur son pantalon pour la saluer.

— Joe Kennally ?

— Jordan, corrigea-t-elle. Mais votre frère m'appelle Joe. Il trouve ça drôle.

Elle s'éclaircit la gorge et décida de profiter de ce que le sujet était lancé.

— Ça fait deux semaines que j'essaie de vous contacter, mais vous ne m'avez jamais appelée. Alors je me suis décidée à venir vous rendre visite...

Alors qu'il la regardait fixement, elle lança un petit « Quoi ? » d'une voix légèrement impatiente.

— Rien, répondit-il. Je suis juste surpris que vous soyez une femme. Kellan ne me l'avait pas dit.

Encore, songea-t-elle, agacée. C'était une réflexion qu'elle entendait régulièrement depuis qu'elle avait commencé à travailler pour son père. Pourquoi ne pourrait-elle pas être une femme ? Aucune loi n'empêchait les femmes d'occuper un poste dans le bâtiment ! Et Jordan n'était pas non plus un prénom exclusivement réservé aux hommes.

— Est-ce que ça vous pose un problème ? demanda-t-elle en retirant sa main et en le fixant avec froideur.

Il haussa les épaules.

— Absolument pas, au contraire... Si j'avais su que vous étiez une femme, je n'aurais peut-être pas ignoré vos coups de téléphone.

Puis, en lui adressant un sourire désarmant, il continua :

— Et si j'avais su que vous étiez aussi jolie, j'aurais accouru sur l'heure !

— Vous auriez pu deviner que j'étais une femme aux messages que

je vous ai laissés, répondit-elle sèchement.

— En fait, je n'écoute jamais les messages qu'on me laisse.

— C'est pourtant bien pratique, surtout pour votre activité, murmura-t-elle.

Il ressortit du cottage et lui fit signe de le suivre.

— Venez, je vais vous montrer mon atelier.

A la grande consternation de Jordan, il ne prit pas la peine de reboutonner sa chemise, et son regard fut de nouveau aimanté par cette fine ligne de poils, puis par ses abdominaux parfaitement dessinés. Il fallait dire aussi qu'elle était arrivée chez lui à l'improviste. Elle devrait peut-être le laisser aller se changer et choisir une tenue un peu plus appropriée à un rendez-vous professionnel, songea-t-elle. Oui, sans doute... Qu'attendait-elle pour le lui proposer, alors, au lieu d'admirer ses biceps ?

Elle se secoua pour se ressaisir et le contourna. Au passage, son épaule effleura son buste et ce contact provoqua en elle un trouble qu'elle estima disproportionné. Que lui arrivait-il ? Il avait suffi de quelques minutes à cet homme pour la déstabiliser complètement. Jamais elle ne serait capable de négocier un contrat avec lui dans cet état ! Il pourrait lui demander un million d'euros et qu'elle s'allonge nue dans son lit qu'elle signerait sur-le-champ...

— Suivez l'allée qui mène au jardin, dit-il en indiquant un petit chemin pavé.

Depuis qu'elle était en Irlande, Jordan menait une existence austère. Au début, elle s'était efforcée de rentrer à New York au moins une fois par mois, pour essayer, malgré l'éloignement, de préserver un semblant de normalité dans sa relation avec son petit ami. Mais ils avaient fini par rompre, et elle avait renoncé à ces allers-retours qui n'étaient plus qu'une perte de temps et d'argent.

Même si elle commençait à connaître quelques personnes dans la région, elle passait le plus clair de ses journées seule. Comment aurait-elle pu se lier d'amitié avec quiconque alors qu'elle faisait toujours passer sa vie professionnelle avant tout et que, pour cette raison, elle refusait la plupart des invitations qui lui étaient faites ?

— Votre frère vous a-t-il parlé du projet ? demanda-t-elle alors qu'ils s'approchaient d'une petite grange en pierre construite derrière le cottage.

— Je connais bien l'endroit, vous savez... Les jeunes de la région adoraient s'y aventurer. Moi de même quand j'étais ado. C'était le lieu idéal pour organiser des soirées, à condition, bien sûr, de ne pas se faire attraper par la police ! Vous savez ce qu'on dit à propos du château par ici ? Qu'il est hanté...

— Oui, eh bien, les choses ont beaucoup changé, dit-elle en risquant un petit regard de côté. Vous ne reconnaîtriez plus l'endroit.

Le gros des rénovations est terminé. Il reste maintenant les finitions. Votre frère m'a montré vos œuvres, et j'aime beaucoup. La ferronnerie qui était en place avant a presque entièrement disparu — probablement suite à des pillages après l'abandon du château — mais on a conservé des photos remontant au début du XX^e siècle ainsi que quelques vestiges. Ce que je vous propose, c'est à la fois de remplacer tout ce qui manque et de restaurer la ferronnerie encore en place. Je voudrais que tout soit comme à l'origine.

— C'est un programme énorme. L'endroit est gigantesque.

— Nous n'avons pas encore touché aux parties les plus anciennes, le vieux château fort et le donjon. Ce sera fait plus tard. Pour l'instant, c'est sur le manoir que nous nous concentrons.

— Ça reste une très grande bâtisse... La dernière fois que je l'ai vue, c'était une ruine...

— Neuf chambres. Presque trois mille mètres carrés. Construite en 1860 avec une extension en 1910. Je sais que nous n'avons pas encore parlé argent, mais j'ai pensé que vous aimeriez savoir exactement en quoi consisterait votre travail avant de me proposer un devis. Et je voulais vous rencontrer, pour voir si... s'il était envisageable de coopérer...

Ils étaient arrivés à la porte de la grange, et il s'arrêta devant elle, la regardant fixement. Elle posa sa main sur sa poitrine. Pourquoi son cœur battait-il si fort ? Était-ce le sourire qu'il affichait et qui rendait sa bouche absolument irrésistible ? Ou étaient-ce ses muscles luisants qu'elle avait tant envie de toucher ?

— Si j'ai bien compris, c'est un peu comme un premier rendez-vous. On se tourne autour pour voir si ça peut coller entre nous. C'est bien ça ?

De nouveau, elle sentit ses joues s'embraser. C'était fou, à la fin ! Danny Quinn n'était pas le premier bel homme à qui elle avait affaire dans sa vie ! Qu'avait-il de si spécial pour qu'elle réagisse en sa présence comme la plus stupide des adolescentes ?

— C'est purement professionnel, monsieur Quinn. Ça n'a rien à voir avec les sentiments que je pourrais avoir pour vous. Des sentiments, je n'en ai pas, d'ailleurs. On vient à peine de se rencontrer.

— Oh ! fit-il en hochant la tête. Je vois... Disons alors que c'est un peu comme si j'étais une prostituée, et vous mon client.

— Je ne vous propose rien d'illégal, répondit-elle sèchement. A moins que fabriquer des charnières et des portails ne soit passible de prison en Irlande.

— Vous n'avez pas vu les charnières que je réalise, répondit-il en souriant. Elles sont d'un érotisme presque obscène.

Elle se raidit. Cela commençait à aller beaucoup trop loin. Il fallait absolument qu'elle mette un terme à cette conversation.

— Monsieur Quinn, je...

— Oh ! Pour l'amour du ciel, est-ce que vous pouvez arrêter de me donner du « monsieur » ? Personne ne m'appelle jamais comme ça. En plus, ça vous donne un air coincé.

— Est-ce que mon offre vous intéresse, oui ou non ? Parce que j'ai l'impression que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour me mettre hors de moi et me renvoyer d'où je viens.

Il passa une main dans ses cheveux en bataille.

— Non, ne partez pas. Je m'amuse un peu, c'est tout, répondit-il, l'air contrit. Mais vous avez raison : je ne suis pas sûr de vouloir d'un travail comme celui-là. Copier quelqu'un d'autre ne parle pas vraiment à ma sensibilité créatrice.

— Mais vous participeriez à un projet vraiment fabuleux ! Le château va retrouver sa grandeur passée.

— Dans quel but ? Pour qu'un riche Américain puisse y vivre en se prenant pour un lord du XIX^e siècle, dans le mépris le plus total des habitants de la région ? Si c'est pour ça, ne comptez pas sur moi !

Elle le regarda, déconcertée par sa réponse. D'après ce que lui avait dit Kellan, elle avait cru comprendre que Danny avait vraiment besoin de cet emploi. Mais, clairement, il lui fallait plus qu'un gros chèque pour qu'il accepte un contrat. Il fallait qu'il se sente inspiré.

— Alors, qui a acheté ce vieux château ? demanda-t-il. Tout le monde dans le Comté y va de ses spéculations. En tout cas, quel qu'il soit, son propriétaire doit avoir de l'argent à jeter par les fenêtres...

— Sincèrement, je n'ai pas le droit de...

— Si vous voulez que j'accepte, il faut que je sache pour qui je travaillerai.

— Pour moi.

— Et vous, pour qui travaillez-vous ?

Puis, en lui faisant signe de le précéder à l'intérieur, il ajouta :

— Après vous.

Elle était bien décidée à le remettre à sa place, mais dès qu'elle pénétra dans la grange, elle ne put que se taire. Partout, dans tous les coins et recoins, étaient posés de magnifiques objets en fer, façonnés dans des formes qu'elle n'aurait jamais imaginées possibles. Elle découvrit émerveillée des portes, des grilles, des balustrades, et un superbe cadran solaire qu'elle voulut tout de suite pour le jardin du château.

Mais il n'y avait pas que des éléments architecturaux. Elle vit aussi, sur un meuble, une série de petits animaux, hérissons, lapins, écureuils, et autres sublimes créatures, toutes réalisées en fer forgé.

Sous le charme, elle s'approcha d'une étagère où était exposée une collection de petits objets sculptés.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-elle par-dessus son

épaule.

— Oui, quand j'étais gamin. Quant aux animaux en fer forgé, ils sont pour les touristes. Ils ont la taille idéale pour tenir dans une valise et être offerts comme souvenirs. Vous seriez surprise d'apprendre combien de bons contrats j'ai décrochés grâce à ces satanés hérissons, par exemple...

— Ils sont mignons, répondit-elle en souriant.

Il la rejoignit et en attrapa un, qu'il lui tendit.

— Tenez, prenez-le. Ils sont parfaits pour bloquer une porte ou servir de presse-papiers. Mais attention à ne pas marcher dessus par inadvertance. Vous le regretteriez.

— Merci.

Il la regarda en silence pendant un long moment.

— Vous avez un très joli sourire, finit-il par dire.

Elle se retourna avec précipitation, et alla jusqu'à la forge proprement dite. La massive cheminée en pierre était installée contre le mur du fond de la grange. Dans l'âtre rougeoyaient de grosses braises tandis qu'une épaisse couche de suie maculait la pierre tout autour du foyer. Sur le mur, au-dessus d'une imposante enclume, étaient alignées toutes sortes d'outils. On aurait dit l'autre de Vulcain.

— C'est incroyable, murmura-t-elle.

Son regard fut attiré par une porte en fer appuyée contre un poteau. Les éléments décoratifs en étaient si soignés, avec des entrelacs d'une infinie complexité, qu'elle comprit tout de suite qu'elle avait affaire non pas à un simple artisan mais bien à un véritable artiste.

Elle désigna une grosse rosace posée non loin de là.

— Pour quoi est-ce ?

— C'est juste un essai. J'en ai fait deux comme ça. Je voudrais les encastrier dans un mur de jardin, un peu comme des fenêtres.

— Je vous veux ! lança-t-elle alors en se retournant pour lui faire face. A n'importe quel prix !

Il esquissa un sourire.

— C'est toujours agréable à entendre.

Jamais dans sa vie un homme ne l'avait autant troublée ! Danny Quinn était terriblement séduisant. Irrésistible, même. Un paramètre qu'elle n'avait pas intégré dans ses calculs... Mais quelle femme n'aurait pas pensé la même chose, à le voir ainsi, avec sa chemise ouverte sur son torse parfait ?

Oui, elle devait se rendre à l'évidence : cet homme était non seulement incroyablement talentueux mais redoutablement séduisant. Il était également à l'opposé des hommes qui d'habitude lui plaisaient. Pourtant, l'attraction qu'elle éprouvait pour lui était indéniable. S'il acceptait sa proposition, elle devrait faire en sorte de lutter contre

cette force qui la poussait vers lui.

Peut-être ferait-elle d'ailleurs mieux de s'enfuir tout de suite, et d'oublier son idée de collaboration ? Le côtoyer, c'était risquer qu'un désastre se produise. Ce qu'il lui fallait, c'était un forgeron vieux et ridé. Edenté même, si possible. Celui auquel elle saurait résister. Sans problème. Avec Danny Quinn, elle n'en était pas certaine.

— Jusqu'où êtes-vous prête à aller pour m'avoir ? demanda-t-il, une lueur amusée dans le regard.

— Ce que je voulais dire, c'est que je souhaite que vous acceptiez mon offre. Votre talent crève les yeux et je crois qu'on peut trouver un terrain d'entente pour que vos besoins...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Pour que vos besoins artistiques soient satisfaits. Si vous êtes prêt à consacrer tout votre temps et votre énergie à cette rénovation jusqu'à son terme, je suis disposée à me montrer généreuse. Mais cela voudra peut-être dire travailler dix heures par jour, six jours sur sept.

— Généreuse comment ?

— Eh bien, tout dépend de votre capacité à tenir les délais. Mais je pourrais me montrer vraiment très généreuse, et vous ne le regretteriez pas, croyez-moi...

— Il faudrait aussi prendre en charge certains frais. Je ne peux pas travailler chez moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas perdre mon temps à faire des allers-retours entre ici et le château dès que j'aurai besoin de quelque chose. Ce sera plus pratique d'installer une forge directement sur place. Et il faudra aussi me loger.

— Vous ne préférez pas rentrer dormir chez vous ?

— Il faut constamment que je nourrisse le feu et parfois je veille jusque très tard dans la nuit. Mais je vous rassure, je ne demande rien de luxueux : juste un lit et une douche.

— Très bien. Il y a un cottage dont vous pourrez disposer.

— Mes chiens m'accompagnent. Et je prends trois repas par jour...

— Vous me demandez de vous préparer à manger ?

— Je vous demande de me nourrir.

Elle était déconcertée, inquiète même, à l'idée de côtoyer vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept un homme aussi sexy que lui. Mais elle s'était déjà tirée de situations bien pires. Elle possédait assez de volonté et de *self-control* pour entretenir avec lui des relations strictement professionnelles. Elle tenait trop à son emploi pour risquer de tout gâcher ! Du moins l'espérait-elle...

— Je pense qu'on peut s'arranger pour tout ça. Il n'y a pas de cuisinier sur place, mais tous vos frais vous seront remboursés.

— Ça devrait aller.

Il lui sourit et, aussitôt, un frisson lui parcourut l'échine.

— Bon... Maintenant, j'imagine qu'il ne me reste plus qu'à aller au château prendre quelques notes et faire quelques croquis, pour voir si ça m'intéresse vraiment...

— Le plus tôt sera le mieux, en effet. J'aimerais que vous commenciez aussi vite que possible. Et je vous préviens, reprit-elle après une courte pause, je fourre mon nez partout...

Elle s'interrompit brusquement. Un peu plus tôt, déjà, la conversation avait failli prendre un tour dangereux. Dans cette atmosphère électrique où tout pouvait basculer d'un instant à l'autre, il fallait qu'elle fasse plus attention aux expressions qu'elle choisissait.

— Ce que je veux dire, c'est que je suis très pointilleuse et soucieuse du moindre détail. Je souhaite donc prendre part à toutes les décisions importantes.

Il fronça les sourcils, comme si sa déclaration le contrariait un peu, puis haussa les épaules.

— J'ai deux trois choses à terminer ici. Mais je peux venir ce soir.

— Parfait.

Ils restèrent face à face à se regarder, tandis qu'un silence pesant s'installait. A présent qu'ils avaient trouvé un terrain d'entente, c'était le moment de partir, décida Jordan, sinon il pourrait croire qu'elle était intéressée par autre chose que par ses talents de forgeron.

Elle lui tendit la main.

— Eh bien, c'était un plaisir de faire votre connaissance, monsieur Qu... enfin, Danny...

Il prit sa main dans la sienne avec tant de douceur qu'on aurait davantage dit une caresse qu'un geste de politesse.

— Vous n'avez aucune idée du plaisir que ça a été pour moi, Jordan, murmura-t-il.

Pendant un long moment elle ne sut que faire. Son contact était si agréable qu'elle n'avait pas envie de lâcher sa main. Ils restèrent tous deux immobiles, sans respirer ni même battre des paupières, et lorsqu'il fit un pas en avant, elle sut avec certitude qu'il allait l'embrasser. Elle retira vite sa main pour s'accrocher à la bandoulière de son sac, et recula.

— A ce soir, alors, dit-il en lui adressant un sourire entendu.

— Je compte sur vous. Ne me laissez pas en plan...

— Comment pourrais-je faire ça ? répondit-il d'une voix enjôleuse.

Elle lui adressa un petit signe de tête, puis quitta la grange. Dès qu'elle fut suffisamment loin, elle se maudit intérieurement. Etait-il absolument nécessaire d'ajouter cette dernière remarque ? Tant qu'elle y était, elle aurait pu lui faire directement des avances... Mais cela avait été plus fort qu'elle. De toute façon, dès qu'elle avait posé les yeux sur lui, elle avait compris qu'il serait impossible de séparer

travail et plaisir. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à prendre sur elle pour résister à l'attirance aussi puissante que malvenue qu'elle ressentait pour lui.

Il n'est pas si mignon que ça, se dit-elle en essayant de se raisonner. Peut-être que si... Mais comme tous les hommes beaux, il est sans doute très imbu de lui-même. Et j'ai toujours détesté les hommes à l'ego démesuré.

Avec un peu de chance, avant d'arriver au Château de Cnoc, elle aurait réussi à se convaincre qu'il n'était pas différent de tous les ouvriers qui s'affairaient sur le chantier. Il n'était qu'un type ordinaire, parmi tant d'autres, qu'elle allait engager et c'était tout.

Mais alors qu'elle contournait la boulangerie, elle comprit qu'elle se racontait des histoires. Il lui faudrait bien plus que le court trajet qui l'attendait pour se persuader d'une telle chose.

Un aller-retour pour Dublin, peut-être, à la rigueur...

* * *

Danny vérifia son apparence dans son rétroviseur. Après avoir fini sa journée, il avait pris une douche rapide, s'était rasé et avait enfilé une chemise correcte. Et puis il était parti pour le Château de Cnoc. Il avait tout d'abord songé à y aller à pied. En longeant la côte, il n'en aurait pas eu pour beaucoup plus d'une heure. Mais il n'avait pas voulu arriver fourbu et en sueur. S'il avait eu rendez-vous avec n'importe quelle autre femme du Comté de Cork, il s'en serait moqué. Mais Jordan Kennally n'était pas n'importe qui.

Elle était... Voyons, comment était-elle ? Sophistiquée... ambitieuse... et américaine. Trois caractéristiques qu'il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer — et surtout pas réunies — chez les femmes qu'il avait fréquentées jusqu'alors. Pas étonnant qu'il se soit comporté avec elle comme le dernier des idiots ! Son charme, qu'il avait pourtant déployé avec tant d'efforts, n'avait pas eu le moindre effet sur elle. Pathétique ! Il avait tout fait pour paraître cool et détendu ; il n'avait réussi qu'à passer pour un horrible rustre !

— Alors, surtout, cette fois, tais-toi, murmura-t-il à son reflet. Souris, acquiesce, et laisse-la parler.

Il sortit de sa vieille Land Rover et claqua la portière. Il aurait sans doute dû emprunter la voiture de Riley pour faire meilleure impression. D'ailleurs, il aurait sans doute dû aussi aller en ville s'acheter des habits neufs et se faire couper les cheveux. Et pendant qu'il y était, il aurait dû également en profiter pour acheter un manuel expliquant comment se comporter avec une femme comme Jordan...

Il observa un moment la façade du vieux manoir. Le mur nord de cette demeure de style georgien était adossé au donjon originel dont la

grande tour permettait de surveiller les environs, depuis la campagne jusqu'à la mer à l'ouest. La Crique du Contrebandier était juste en bas, au pied de la falaise.

A cause des travaux, il était difficile de dire où se trouvait l'entrée. Il se dirigea au hasard vers un échafaudage et trouva la porte juste en dessous. Il la poussa et pénétra dans le spacieux hall.

Il eut l'impression de faire un bond en arrière dans le temps. Sa dernière visite remontait à l'anniversaire très arrosé d'un de ses camarades de classe. A l'époque, le manoir était en ruine et ouvert à tous vents. Mais à présent, de nouvelles fenêtres avaient été installées et les murs réparés. On avait même verni les boiseries et ciré les sols.

Le manoir de Cnoc allait bientôt retrouver sa splendeur d'antan.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-il.

Il tendit l'oreille et entendit une douce mélodie qui semblait provenir de pièces éloignées. Il avança dans le couloir, comme ensorcelé par cette ballade irlandaise.

L'imposante salle à manger qui se trouvait au fond du rez-de-chaussée avait également été restaurée. Les lambris, qui recouvraient les murs du sol au plafond, avaient été restaurés, et, dans le soleil de cette fin d'après-midi, ils brillaient d'un doux éclat. Un nouveau lustre était suspendu au centre de la pièce, et ses pampilles de cristal étincelaient.

La musique se fit plus forte lorsqu'il pénétra dans la salle à manger secondaire qui jouxtait la première. C'est là qu'il trouva Jordan. Elle était debout sur une échelle, de dos, en train de nettoyer les vitraux d'une fenêtre.

Dieu qu'elle était belle ! Grande, mince, mais avec des courbes exactement là où il fallait. Ses cheveux sombres et son teint pâle lui donnaient un air délicat, mais il savait déjà que ce n'était qu'une apparence. Jordan Kennally était quelqu'un de très volontaire et déterminé, et malheur à ceux qui ne se pliaient pas à ses volontés. A cette pensée, il ne put s'empêcher de sourire. Lui se prêterait volontiers à tous ses désirs, surtout les plus secrets...

Il remarqua tout de suite qu'elle s'était changée. Elle avait troqué son jean et son col roulé contre une jolie robe à fleurs qu'elle portait sous un cardigan vert. Presque malgré lui, son regard se posa sur ses fesses, et il ne put s'empêcher de spéculer sur la couleur et le style de sa lingerie.

— Blanche, murmura-t-il pour lui-même. Blanche à lacets...

Il s'appuya contre le chambranle de la porte et continua à la regarder, en l'écoutant fredonner. Elle paraissait si détendue, à mille lieues de la *businesswoman* qu'il avait rencontrée plus tôt dans la journée.

C'était insensé d'avoir envie d'elle comme il en avait envie ! Elle

allait devenir sa patronne sans compter qu'elle quitterait l'Irlande dès son chantier terminé. Et pourtant... Dès l'instant où ses yeux s'étaient posés sur elle, il avait ressenti pour elle une fascination d'une puissance redoutable.

Jusqu'alors, il avait toujours fait de son mieux pour éviter les complications avec les femmes. Il se contentait très bien d'une aventure d'une nuit, de temps en temps, avec une fille séduisante. S'engager n'était pas son genre.

Sa mère avait toujours dit que c'était parce qu'il cherchait sa muse, la femme parfaite qui saurait l'inspirer et conférer à son art une dimension nouvelle. Elle avait peut-être raison... Une muse, c'était peut-être ce qui lui manquait pour que sa vie rencontre un véritable succès. Il pouvait toujours chercher, en tout cas. Et Jordan était peut-être celle-là, après tout...

Plus il l'observait, plus elle lui faisait penser à ces créatures enchanteresses sorties des contes de son enfance, les *Leanan Sidhe*, ces fées qui, en échange de leur amour, offraient l'inspiration aux hommes qu'elles ensorcelaient. Tout comme ces fées, Jordan semblait avoir le pouvoir de faire taire sa raison pour le faire succomber à sa magie. Mais les *Leanan Sidhe* étaient des créatures dangereuses. Ceux qui essayaient ensuite de les quitter s'exposaient à une mort certaine.

Il pénétra à pas lents dans la pièce, attentif aux moindres détails : les vitraux, les rosaces sculptées dans les lambris de bois sombre, les moulures au plafond.

— Magnifique, dit-il.

Surprise, elle sursauta avant de regarder par-dessus son épaule.

— Vous m'avez fait peur ! Depuis quand êtes-vous là ?

— Depuis deux couplets et un très joli refrain.

Elle vacilla et il se précipita pour lui offrir sa main.

— Ce que vous avez fait de cet endroit est incroyable, dit-il avec un grand sourire. Un vrai miracle.

— Vraiment ? fit-elle, une pointe d'excitation dans la voix. C'est... assez fou comme opération, je dois dire... Je me suis tellement attachée à tous les petits détails que j'oublie parfois de regarder l'œuvre dans son ensemble. Je pense que ce sera vraiment beau quand tout sera terminé.

— Et c'est vous qui supervisez tout ça ?

— Oui. Je dirige ce projet. C'est moi le chef.

Elle s'interrompit et lui adressa un regard suspicieux, avant de reprendre, tout en descendant de l'échelle :

— Ça vous pose un problème ?

Il lui prit délicatement le poignet pour la guider sur les dernières marches.

— Que vous soyez le chef ? Pourquoi est-ce que ce serait un

problème ?

— Certains hommes n'aiment pas être sous les ordres d'une femme. J'ai dû en renvoyer quelques-uns, déjà, car ils refusaient de m'écouter. Ils n'obéissaient pas à mes consignes, et ne s'impliquaient pas beaucoup, tout en se montrant parfois extrêmement impolis.

— C'est sûr qu'il n'est pas fréquent de rencontrer des femmes qui font votre métier. Mais en toute sincérité, des femmes ont déjà fait appel à moi pour décorer leur maison. Et ça ne m'a jamais posé le moindre problème.

Elle retira lentement sa main.

— Venez, allons dans mon bureau. C'est là que je conserve les fragments des éléments décoratifs d'origine, ainsi que la liste de tout ce qu'il y a à faire.

Il la suivit dans la grande salle à manger puis jusqu'à un couloir étroit situé derrière les escaliers. Elle s'arrêta pour ouvrir une porte, qui lui résista. Il s'avança et tendit la main, pour se porter à son secours.

— Laissez-moi essayer...

— Non. Je vais y arriver.

Elle donna un coup d'épaule contre la porte, qui ne bougea pas d'un millimètre.

— C'est bizarre... On dirait qu'elle a été fermée de l'intérieur...

Elle se retourna, l'air impuissant, et ils se trouvèrent face à face dans une position étrange — lui, ses deux mains appuyées contre la porte de part et d'autre de son visage, et elle, comme prise au piège entre ses bras. Embarrassant... et intéressant...

Danny prit une grande inspiration, durant laquelle le parfum de Jordan lui chatouilla délicieusement les narines. Une femme ne portait pas ce genre de parfum à moins de vouloir séduire un homme.

Alors ce fut plus fort que lui. Sans réfléchir, il se pencha vers elle et déposa un baiser furtif sur ses lèvres. C'était une première tentative — timide — de prise de contact, et il attendait sa réponse, prêt à recevoir une gifle ou à essuyer quelques injures bien senties.

Mais à sa grande surprise, elle l'enlaça et l'embrassa à son tour avec avidité, comme si elle s'était contenue trop longtemps. Au début, ce fut un baiser un peu maladroit, puis il prit doucement son visage entre ses mains et tempéra sa frénésie en conduisant un assaut prudemment mesuré.

Presque aussitôt, elle se colla contre lui, et il sentit son corps svelte se relâcher complètement. Elle laissa échapper un petit gémissement et il recula pour la regarder. Ses yeux étaient toujours fermés, et il n'aurait su dire ce qu'elle pensait. Était-elle gênée ? Ou contente ?

— Jordan ?

Elle ouvrit les yeux.

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle, haletante.

Puis elle se libéra de son étreinte et passa ses mains sur ses vêtements, comme pour les défroisser.

— Je ne... Enfin, c'est...

Il passa un doigt sur ses joues empourprées.

— Pas la peine de vous en vouloir. Ce n'était qu'un baiser. Rien d'autre. Un baiser très agréable, du reste.

— Oui, répondit-elle en hochant nerveusement la tête. Et maintenant, il serait peut-être temps de nous concentrer sur ce que nous avons à faire.

En ce qui le concernait, la seule chose qu'il avait envie de faire, c'était l'embrasser de nouveau. Et puis la caresser. Et plus encore. Il se moquait royalement de ce travail. Tout ce qu'il lui importait, c'était elle.

Il la saisit par la taille et l'écarta délicatement de son chemin. Puis il attrapa fermement la poignée et poussa. La porte s'ouvrit sans difficulté.

— Malin..., dit-il en souriant. Mais si vous vouliez tant que ça que je vous embrasse, il suffisait de demander, vous savez !

— Je vous assure qu'elle était fermée !

— Et maintenant elle est ouverte.

— Ce n'était pas une manœuvre pour que vous m'embrassiez, insista-t-elle en le précédant dans la bibliothèque. Ce genre d'incident se produit sans arrêt. Les portes sont verrouillées et, tout d'un coup, elles ne le sont plus. Les fenêtres sont fermées, et puis elles ne le sont plus. Des objets disparaissent et réapparaissent le lendemain.

— Ce doit être les lutins, ou les Leprechauns.

— Ne soyez pas ridicule.

— Ou les fantômes. Ou les fées. Nous avons toutes sortes de créatures fantastiques en Irlande. Et toutes sont assez malveillantes.

— Je ne crois à aucune d'entre elles.

Il la suivit sans perdre une miette de sa magnifique silhouette dont elle lui offrait le dos à contempler. Il dut lutter pour ne pas la prendre dans ses bras et l'embrasser de nouveau. Pour penser à autre chose, il se mit à détailler l'intérieur de la vieille bibliothèque.

Un souvenir lui revint alors à la mémoire, et il se mit à rire doucement.

— Je me rappelle très bien de cette pièce, murmura-t-il. J'y ai perdu quelque chose.

— Eh bien, je ne pense pas que vous retrouverez quoi que ce soit après toutes ces années. Mais vous pouvez toujours chercher si le cœur vous en dit.

— Je ne suis pas certain d'avoir envie de retrouver ce que j'ai perdu ici. Elle avait dix-sept ans et j'en avais quinze. Et je croyais tout

savoir des filles. Après cette nuit-là, j'ai compris que je ne savais rien du tout.

— Vous voulez dire que...

Il acquiesça.

— Que j'ai perdu ma virginité, oui... Juste...

Il avança jusqu'à la cheminée.

— Ici, je crois. J'avais bu trop de whiskey et elle voulait s'amuser un peu. A la minute où elle a posé ses mains sur moi, j'ai su que rien ne serait plus jamais pareil.

— Juste ici ?

Il hocha la tête.

— C'est incroyable, j'ai l'impression que c'était hier !

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle.

— Vingt-six ans. Et vous ?

Elle le regarda en levant le menton et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle trouvait sa question déplacée.

— Vingt-sept, finit-elle par répondre.

— J'ai toujours aimé les filles plus mûres que moi, commenta-t-il en souriant.

Puis il continua son inspection. Au lieu de livres, les étagères étaient remplies d'éléments décoratifs en plâtre, de petites sculptures de bois, de poignées de portes et de carreaux de céramique ; tout un pan de mur était dédié à la ferronnerie.

— Nous avons mis de côté tous les éléments à reproduire. Ils sont là, sur les deux étagères du fond...

Elle tourna rapidement le buste dans la direction qu'elle indiquait. Une fois, deux fois. Puis son regard s'assombrit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Rien...

Elle fronçait cependant les sourcils, visiblement contrariée.

— Il semble que j'ai égaré quelque chose.

— Je peux vous aider à chercher. De quoi s'agit-il ?

— Ce n'est pas la peine. On ne le retrouvera pas.

— Qu'est-ce que c'était ? insista-t-il.

— Un vieux heurtoir de porte en fer forgé. Il était vraiment magnifique. Je l'ai trouvé à moitié enterré dans le jardin. J'espérais qu'on pourrait le copier pour les portes extérieures.

Elle soupira en secouant la tête.

— Je ne sais pas qui est entré ici, mais je ne suis pas loin d'installer des caméras de surveillance pour le découvrir.

— Les Leprechauns dérobent toutes sortes d'objets dans les maisons. Quant aux lutins, ils aiment vivre avec les humains et s'amuser à les tourmenter.

— Je vous l'ai déjà dit : je ne crois ni aux Leprechauns ni aux

lutins !

— Vous devriez. Vous êtes en Irlande, Jordan. Il faut vous laisser gagner par l'esprit du pays. Après tout, avec un nom comme Kennally, je suis sûr que vous avez du sang irlandais dans les veines.

Elle rit doucement.

— Je suis un quart irlandaise en effet. Par mon grand-père paternel.

Puis elle secoua de nouveau la tête.

— J'ai dû le ranger ailleurs, c'est tout. Je chercherai plus tard.

Elle attrapa une feuille de papier sur son bureau et la lui tendit.

— Voici l'inventaire de tout ce dont nous avons besoin. Les numéros que vous voyez correspondent à ceux des objets posés sur les étagères.

Elle marqua une pause.

— Et...

Elle se tut subitement.

— Il y a autre chose ?

— C'est au sujet de ce qui s'est passé tout à l'heure dans le couloir... Je veux que vous sachiez que ce genre de comportement est tout à fait déplacé et je m'excuse d'avoir laissé mes... mes... Enfin, bref, je m'excuse. Jamais cela ne se reproduira.

— Je vous en prie, ne dites pas ça ! C'est vraiment la seule chose qui me donne envie d'accepter ce travail. Copier des heurtoirs n'est pas tout à fait aussi excitant que vous embrasser, vous vous en doutez...

— Mais on ne peut pas faire ça.

— Pourquoi ?

Il avança vers elle et posa sa main dans son dos. Cette fois encore, il ne rencontra aucune résistance lorsqu'il l'embrassa. Au contraire, elle sembla apprécier davantage. Alors il prit soin de rendre ce baiser délicieusement provocant, en promenant sa langue sur ses lèvres avec langueur et sensualité.

— Vous voyez, murmura-t-il. C'est très simple. On n'a qu'à se pencher un peu tous les deux, et ça y est.

— On ne peut pas faire ça, répéta-t-elle.

— Mais si, on peut. Oubliez ce travail. Je peux très bien m'en passer si c'est ce qui vous retient.

— Mais j'ai besoin que vous acceptiez ce travail ! Bien plus que j'ai besoin que vous fassiez... ça... Il faut penser au travail et à rien d'autre.

— Ce que je fais, ce n'est pas du *travail*, Jordan. C'est de l'art. Et l'art n'obéit à aucune règle. De surcroît, je refuse de vous considérer comme ma patronne. Mais vous pouvez être ma muse, si vous voulez.

Elle esquissa un sourire.

— Une muse pour vous aider à façonner des heurtoirs et des portes ?

Il hocha la tête.

— J'en aurai besoin. Parce que sinon le travail en lui-même promet d'être assez rébarbatif.

— J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi arrogant que vous, monsieur Quinn.

Elle le fixait maintenant d'un air courroucé.

— A défaut de leurs légendes, je vois que vous avez adopté le caractère ombrageux des Irlandais, dit-il en reculant légèrement.

Elle n'avait pourtant pas tout à fait tort de réagir ainsi : il venait de se montrer particulièrement prétentieux. Mais il aurait fait et dit n'importe quoi pour pouvoir l'embrasser encore.

— Acceptez-vous ce travail oui ou non ?

— Me laisserez-vous de nouveau vous embrasser ?

Elle secoua la tête.

— Ce projet est très important pour moi, monsieur Quinn.

— Si vous m'appellez encore M. Quinn, je vous préviens : je m'en vais d'ici et je vous envoie pour me remplacer Neddy O'Doul ! Il réalise de superbes fers à cheval, dont il est d'ailleurs très fier.

— Danny..., dit-elle doucement. Il faut que vous compreniez bien... Mon avenir dépend de ce projet. Il faut que j'arrive à le boucler dans les délais, sans dépasser mon budget. Et ça ne va pas être facile. On ne peut pas se permettre la moindre distraction.

Bon, elle campait sur ses positions...

Il était encore temps pour lui de refuser, mais un refus aurait signifié ne plus la voir du tout. De deux maux, autant choisir le moindre....

— Je vais le faire, ce travail. Rassurez-vous.

Aussitôt, il la vit se détendre.

— Mais dites-moi pourquoi c'est si important.

— J'ai beaucoup à prouver à mon patron, qui s'avère être également mon père. Si je réussis ici, alors il finira peut-être par reconnaître que je suis compétente et digne de confiance. Autant que n'importe lequel de ses fils.

— Vous travaillez pour votre père ?

— Oui, je travaille pour son entreprise de promotion et de construction immobilière depuis que j'ai fini mes études. Et je compte bien la diriger un jour.

Elle marqua une pause et lui adressa un faible sourire.

— Il faut juste que je réussisse d'abord à me débarrasser de mes quatre frères aînés. Ce n'est pas gagné, mais je m'y efforce.

— Dans ce cas, je vais essayer de ne pas vous décevoir.

— Je vois que vous commencez à vous montrer raisonnable. C'est

très bien. Je pense que le moment est venu maintenant de parler de votre rémunération...

— Je n'aime pas parler d'argent. C'est trop matériel. Et le coût de ma participation sera difficile à chiffrer tant que je n'aurai pas acheté les matières premières ni commencé pour de bon.

— Il faut pourtant que je puisse me faire une idée, dit-elle en fronçant les sourcils d'un air préoccupé.

— Quel est votre budget ?

— Trente mille euros, plus les matières premières.

— Les matières premières, ce sont elles qui peuvent faire flamber votre budget. Il va vous falloir choisir entre le fer et l'acier.

— Quelle est la différence ?

— Le fer était le matériau employé à l'époque, mais il est très cher. L'acier est meilleur marché, mais il n'a pas la même patine.

— Alors ce sera le fer pour toutes les pièces décoratives. Et l'acier pour les éléments structurels. Je veux donner un fort caractère d'authenticité à cette restauration.

— Vu comme ça, le budget que vous avez prévu pour les travaux me semble tout à fait raisonnable.

A dire vrai, avec une telle somme, il pourrait vivre pendant une bonne année. Une fois qu'il aurait terminé ce contrat, il pourrait passer les douze mois suivants à se consacrer à son art plutôt qu'à devoir faire le forgeron.

— Je suis votre homme !

Elle se détendit davantage et sourit.

— Parfait.

— Et si vous me montriez où je vais loger et où je vais installer ma forge, maintenant ?

Ils firent une visite rapide de l'intérieur du manoir — du rez-de-chaussée aux étages —, puis des extérieurs. Il y avait une étable et une grange en pierre, ainsi qu'un immense jardin ceint d'un mur en pierres sèches fraîchement restauré.

— Vous avez l'intention de me faire réaliser une porte pour clore ce mur ? demanda-t-il en s'approchant.

Un vieil homme et une femme se trouvaient dans le jardin, coiffés de chapeaux à larges bords et chaussés de bottes, au milieu de gros tas de terre. Occupés à examiner un trou dans le sol, ils ne les remarquèrent pas.

— Que font-ils ? demanda Danny.

— C'est Bartie et son amie Daisy. Ils dirigent le club de jardinage de Glencairn. Ils se sont présentés un matin et m'ont proposé de s'occuper gratuitement du jardin si je payais les plantations. Bartie jouait dans ce jardin étant enfant, m'a-t-il dit, et il y est très attaché.

— Les habitants du Comté n'ont pas été ravis d'apprendre qu'un

Américain avait acheté le château, vous savez. Ils sont un peu méfiants envers les étrangers.

— Je sais. J'emploie beaucoup d'ouvriers du coin et une fois qu'ils sauront qui a acheté l'endroit, ils seront rassurés. C'est une personne d'origine irlandaise. Ce sont même ses ancêtres qui ont fait construire ce château.

— Allez-vous enfin me dire de qui il s'agit ?

— Vous devez me promettre de ne pas le répéter. Jusqu'à ce qu'elle emménage, ma cliente souhaite éviter toute publicité.

Elle s'approcha pour murmurer un nom célèbre à son oreille. Il n'y avait pas beaucoup d'acteurs qui vivaient dans la région, mais bientôt le Comté de Cork pourrait se vanter d'abriter une grande star de cinéma américaine.

— Jésus ! s'exclama-t-il à la façon de sa mère et de sa grand-mère. Pour une nouvelle, c'est une nouvelle !

Elle posa un doigt sur ses lèvres en secouant la tête.

— Ne le répétez à personne, je vous en supplie.

Il imita son geste.

— Je serai muet comme une tombe, vous avez ma parole.

Puis il regarda de nouveau les deux jardiniers.

— Que font-ils là-dedans ?

— Ils purifient le sol. D'après Bartie, c'est pratique courante en Irlande. Ça a un rapport avec la tourbe, l'air marin et l'affleurement des roches calcaires. Je n'ai pas tout compris, mais il m'a promis qu'après ça, j'aurai une magnifique roseraie.

— Avec ça, vous ne m'avez toujours pas indiqué où j'allais dormir... Ni où j'installerai ma forge...

Elle montra du doigt un petit chemin.

— Au bout de cette allée, il y a le petit cottage qui était utilisé comme lingerie et qui possède une cheminée. Ça devrait convenir pour votre atelier. Juste à côté, il y a un autre cottage — celui du gardien —, où vous pourrez installer vos appartements. C'est le premier bâtiment que nous avons rénové. Je l'ai utilisé moi-même jusqu'à ce que le manoir soit habitable. Vous verrez, il est très confortable.

Ils empruntèrent l'allée qui longeait le jardin, jusqu'au cottage en question. Une fois à l'intérieur, Danny découvrit qu'il ressemblait fort à sa propre maison de Ballykirk, avec une chambre à un bout, séparée de la cuisine et de la salle de bains par un grand séjour.

— J'espère que ça vous conviendra, dit Jordan. La literie est toute neuve. Le chauffage fonctionne. Il y a une douche. Et aussi une cuisine équipée.

— Ce sera parfait, répondit-il en inspectant tout autour de lui. Je commencerai à installer mes affaires dès demain.

— Très bien, murmura-t-elle.

Il se tourna vers elle et lui prit la main.

— Eh bien je crois que notre affaire est entendue, mademoiselle Kennally. Nous n'avons plus rien à régler ?

— Non, répondit-elle en le regardant jouer avec ses doigts. J'ai... j'ai hâte de commencer à travailler avec vous, mons.... je veux dire Daniel. Enfin Danny. Ou Dan ?

— Danny...

Il déplia sa main délicate et la posa à plat sur son torse, avant de la recouvrir de la sienne. Il dut prendre sur lui pour s'arrêter à cela, car il aurait aimé faire bien plus.

— Je vous aurais volontiers embrassée, mais à présent que nous sommes parvenus à un accord, on aura tout le temps de le faire plus tard.

— Un accord, comme vous dites, signifie que vous comme moi avons obtenu ce que nous voulions. Je pense donc qu'on peut en rester là...

— Dans un accord, il faut toujours laisser un peu de champ libre pour une renégociation.

Sur ce il lâcha sa main et se tourna vers la porte. Mais il lui fallut toute sa volonté pour marcher vers la sortie.

— A demain, Jordan.

Il la laissa au milieu de la pièce, alors qu'elle le fixait de ses beaux yeux verts, les lèvres entrouvertes. Un vrai crève-cœur.

Alors qu'il se dirigeait vers sa voiture, le cœur tout léger à la perspective de la revoir le lendemain, un soupçon l'effleura. Et si ce qui s'était passé entre eux n'avait été pour elle qu'un moyen de s'assurer ses services ? Quand elle était venue le trouver à la forge dans la matinée, elle avait semblé déterminée à le convaincre de travailler pour elle et elle y était parvenue, puisqu'il était prêt à tout lâcher pour venir s'installer sur place.

Il repoussa aussitôt cette désagréable pensée. Non. Il savait lire dans les femmes et il était clair que Jordan se sentait aussi attirée par lui que lui par elle.

Rasséréné, il monta allègrement dans son auto. Oui, vraiment, beaucoup de choses allaient lui plaire dans ce projet... Et passer du temps en compagnie de Jordan Kennally figurait en tête de sa liste.

Jordan se retourna dans son lit et jeta un coup d'œil ensommeillé au réveil posé sur sa table de nuit. Il était presque 8 heures et elle n'avait dormi que quelques heures. Elle se levait toujours tôt, pour expliquer leur travail aux ouvriers, vérifier le planning du jour, contrôler le matériel et les fournitures et régler les factures. Ce matin, elle s'était levée à l'aube, avait ouvert les portes et était retournée se coucher.

Après ce qui s'était passé la veille avec Danny Quinn, toute cette routine bien huilée et mise en place depuis de longs mois avait volé en éclats. A présent, tout ce qui occupait ses pensées, c'était la façon dont il l'avait embrassée et touchée, c'était le contact de son torse sous sa paume, sa capacité à faire naître en elle les désirs les plus fous en un seul regard.

Elle poussa un gémissement sourd et enfouit sa tête sous son oreiller.

— Ça fait trop longtemps que je suis en Irlande, murmura-t-elle. Je crois que j'ai besoin de reprendre ma vie new-yorkaise.

Mais elle savait très bien que ce n'était pas vrai. Elle goûtait au contraire chaque jour un peu plus à la liberté qu'elle avait trouvée en Irlande, loin de sa famille. Là, elle n'avait pas à se soucier de plaire à son père, ni à mener une compétition éprouvante avec ses frères, ni à résister aux tentatives répétées de sa mère pour la caser. Là, elle faisait son travail, juste son travail, et elle aimait cela.

Ce qui avait été très facile jusqu'alors. Elle n'avait eu qu'à se concentrer sur sa tâche. Mais sa rencontre avec Danny Quinn lui avait subitement fait prendre conscience qu'elle avait peut-être poussé le zèle un peu trop loin. Ce stress qu'elle s'infligeait et cet effort permanent pour se consacrer corps et âme à ce projet l'avaient conduite au bord de la rupture.

Jamais au grand jamais elle ne s'était jetée au cou d'un homme comme elle l'avait fait la veille, et elle n'y repensait pas sans un mélange de gêne et de surprise. A sa décharge, Danny Quinn était l'homme le plus beau qu'elle ait rencontré dans sa vie. Ces cheveux

noirs... Ces incroyables yeux bleus... Et ce sourire qui la faisait frissonner. Qu'elle se sente attirée était chose naturelle.

Mais le charme irrésistible de Danny n'était pas seul responsable de sa conduite. Ce qui changeait, c'était qu'avec lui, elle se sentait désirée, et c'était extrêmement agréable. Elle avait consacré tant de temps et d'énergie à se faire accepter dans ce club exclusivement réservé aux hommes qu'était Kencor qu'elle en avait presque oublié qu'elle était une femme. Danny lui avait rappelé qu'elle était jolie et digne d'intérêt, peut-être même sexy, et c'était stimulant.

En plus d'être charmeur et charmant, il était également talentueux. Et elle avait toujours admiré les artistes. Depuis son enfance elle aimait le dessin, bien qu'elle ait choisi de suivre des études commerciales. Certes, elle faisait appel, dans son travail, à sa fibre artistique pour choisir tissus et meubles, mais ce qui la faisait vraiment vibrer, c'étaient la peinture et la sculpture.

Quoi qu'il en soit, dans à peine trois mois maintenant, ce chantier serait terminé, et elle serait prête à se frotter à quelque chose de plus grand et de plus important. Son père était en négociations pour acheter un vieil hôtel à Manhattan et elle voulait en diriger la rénovation coûte que coûte. Alors il était hors de question qu'elle se laisse distraire par un homme, même s'il était aussi sexy que Danny Quinn.

Depuis sa plus tendre enfance, elle avait cherché à s'attirer la considération de son père. Mais il n'avait jamais vraiment prêté attention à elle, tout accaparé qu'il était par ses quatre fils qui faisaient toute sa fierté. Elle, elle avait toujours eu l'impression d'être née uniquement pour faire plaisir à sa mère, qui réclamait une fille.

Pourtant, elle avait passé sa vie entière à essayer de faire oublier qu'elle était une fille. Petite, elle s'habillait exactement comme ses frères, en jean et T-shirt, et faisait tout pour qu'ils acceptent de l'emmener à leurs parties de pêche ou de foot. Adolescente, elle s'était lancée à corps perdu dans les études, se mettant au défi de briller autant que ses aînés. Et même si, au fond d'elle-même, elle aurait rêvé devenir architecte d'intérieur, elle s'était inscrite dans une école de commerce, toujours pour les imiter, et se mesurer à eux.

Ce projet irlandais représentait enfin sa chance de prouver à Andrew Kennally qu'elle était aussi compétente que ses fils. Elle ne se faisait guère d'illusions cependant sur les raisons pour lesquelles il avait fini par le lui confier. Ses fils n'ayant pas manifesté d'intérêt particulier pour la restauration d'un vieux château en Europe, il avait probablement estimé qu'après tout elle convenait plutôt à une femme. Qu'il lui faille longuement séjourner en Irlande avait même dû lui apparaître comme un plus. Ainsi, sa fille lui ficherait la paix pendant un an ou deux. Il pensait s'être débarrassé d'elle ? Il se trompait. Elle

était décidée au contraire à se servir de ce tremplin pour faire valoir ses compétences.

Elle remonta le drap sur son visage. Si seulement elle pouvait se rendormir un moment, elle serait prête à affronter cette journée marquée par l'arrivée du nouveau forgeron.

— Danny, murmura-t-elle. Danny Quinn.

Elle ferma les yeux et aussitôt surgit l'image du bel Irlandais au sourire enjôleur.

Après tout, lorsqu'elle était seule, elle avait bien le droit de penser à lui. Même si avoir une aventure avec un employé était contraire à ses principes, avoir une aventure *par la pensée* était quelque chose de parfaitement acceptable, du moment qu'elle n'en parlait à personne.

Des aboiements interrompirent soudain sa rêverie éveillée. Elle entendit une portière de voiture claquer, se redressa d'un bond dans son lit, et se précipita à la fenêtre.

Deux chiens qu'elle reconnaissait s'ébattaient autour de la vieille Land Rover de Danny.

— Oh ! Flûte ! murmura-t-elle en se passant la main dans ses cheveux en bataille.

Comment était-il possible qu'il soit déjà là ? Est-ce qu'il avait passé toute la nuit à préparer ses affaires ? Non, bien sûr que non... Elle n'arrivait pas à imaginer un homme comme lui ne pas réussir à dormir parce qu'il était trop excité à l'idée de s'installer au manoir. Non, seules les femmes idiotes, fleur bleue et désespérées se comportaient de la sorte !

Elle se dépêcha de s'habiller, enfilant à la hâte un jean et un T-shirt. Tout en mettant ses chaussures, elle essaya de se raisonner. Pour commencer, elle allait tout faire pour qu'il oublie ce qui s'était passé la veille. Elle se comporterait avec lui de façon strictement professionnelle — courtoisie, amabilité, disponibilité *et* distance de bon aloi — et ne se laisserait tenter par rien de ce qu'il pourrait dire ou entreprendre.

— Reste ferme, sois forte, se murmura-t-elle.

Elle attrapa son pull et courut vers l'entrée, mais Danny, qu'elle pensait trouver à la porte, était invisible. Elle s'engagea alors sous les échafaudages et dut écarter une bâche en plastique pour le voir enfin, appuyé contre le capot de sa voiture, en train de discuter avec Bartie.

Les chiens l'aperçurent les premiers et avancèrent vers elle en trotinant.

— Salut les chiens ! lança-t-elle.

Comment s'appelaient-ils, déjà ? Ah oui, Mogue et...

— Finny... Salut Finny et Mogue !

— Ils ont l'air tout excités à l'idée d'emménager ici, commenta Danny.

Elle posa les yeux sur lui, éblouie par le soleil matinal.

— Je préférerais qu'ils n'entrent pas dans le manoir, dit-elle.

— Pas de problème, répondit-il. Ils dorment avec moi.

Une image surgit alors dans l'esprit de Jordan. Une image de Danny nu, dans sa chambre à elle, les draps jetés en bas du lit. Que voulait-il donc dire en parlant de ses chiens ? Que partager son lit avec elle ne l'intéressait pas ? Interdite et légèrement déçue, elle ferma les yeux un instant et chassa cette rêverie déplacée. Puis elle se tourna vers le jardinier.

— Bonjour, Bartie. Vous êtes là tôt aujourd'hui...

Puis, s'avisant qu'il tenait à la main un objet qui ressemblait fort à un détecteur de métaux.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-elle.

— C'est un ami qui me l'a passé, répondit le vieil homme. C'est un instrument censé mesurer la proportion de métaux ferreux dans le sol. Car, je ne vous le cache pas, les métaux ferreux sont très mauvais pour les roses.

— Ah bon ? Eh bien, bonnes recherches. Mais cet appareil, vous ne l'avez pas loué, j'espère ?

— Non, non, c'est un prêt.

Bartie leur adressa un signe de tête puis disparut derrière le manoir d'un pas encore fort leste pour quelqu'un de son âge.

— Les métaux ferreux ? demanda Danny. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle haussa les épaules.

— Aucune idée. Une particularité irlandaise, j'imagine. D'après Bartie, il est miraculeux que quoi que ce soit pousse sur le sol irlandais.

— Ma mère possède une magnifique roseraie depuis des années. Et je ne l'ai jamais entendue se lamenter au sujet des...

— Métaux ferreux ? Si Bartie dit qu'il y a un risque, ça doit être vrai. Il s'y connaît...

Elle le regarda, mettant ses mains en visière pour se protéger du soleil.

— J'allais me faire un café. Est-ce que vous en voulez ?

— C'est gentil, dit-il en se redressant, mais je préfère commencer à déballer mes affaires sans attendre. Mon frère Riley va bientôt m'apporter mon enclume et mes outils et j'attends une livraison de charbon aujourd'hui. L'acier arrivera demain. Est-ce que je peux descendre en voiture jusqu'au cottage ?

— Bien sûr, répondit-elle. Je suis heureuse de constater que vous avez pris le contrôle des opérations.

Il rit doucement, fourrant les mains dans les poches arrière de son jean.

— Les apparences sont parfois trompeuses, vous savez. En ce moment précis, par exemple, la seule chose à laquelle je pense, c'est à vous embrasser. Le contrôle des opérations, c'est le cadet de mes soucis !

— La journée de travail commence à 8 heures et se termine à 17, enchaîna-t-elle comme si elle n'avait pas entendu. Avec une heure de pause pour le déjeuner.

Même si elle avait réussi à le faire taire, elle était secrètement heureuse qu'il pense toujours à elle comme à une femme plutôt que comme à une patronne. Peut-être pourraient-ils assouplir un peu les règles, plus tard ? Un baiser de temps en temps ne ferait de mal à personne...

— Après mon café, je viendrai vous aider à déballer vos affaires.

Aussitôt ces mots prononcés, elle se maudit de les avoir prononcés. Encore une phrase à double sens...

— Tout compte fait, je veux bien que vous m'apportiez du café. On le boira ensemble au cottage.

Elle acquiesça.

— Avec plaisir.

Encore un mot ambigu qui lui avait échappé ! Cela devenait ridicule. Elle tourna les talons et rentra précipitamment. Une fois en sécurité dans la cuisine, elle se donna une petite claque sur les joues.

— Qu'est-ce qui te prend ? Ressaisis-toi, ma vieille !

Si elle continuait comme cela, ils seraient au lit à l'heure du déjeuner, et en pleins jeux érotiques au moment du dîner.

Si sa présence le mettait dans un tel état, elle n'était pas sûre de pouvoir survivre à toutes les journées qu'il allait devoir passer au château ! Son cœur battait si fort et ses nerfs étaient tellement à vif qu'elle avait envie de crier.

Elle mit la cafetière en route, et attendit que le café passe, assise à la grande table de travail qui occupait le centre de la cuisine, repensant aux hommes qu'elle avait eus dans sa vie et, accessoirement, dans son lit.

Bien qu'elle ait eu un certain nombre d'amants, aucun ne l'avait réellement transportée. Les relations qu'elle avait entretenues avec eux avaient été agréables, le sexe intéressant, mais quelque chose l'avait toujours empêchée de se donner totalement. Elle se connaissait assez bien pour savoir que ses rapports compliqués avec son père en étaient la cause.

Même si elle avait toujours tout fait pour obtenir sa reconnaissance, elle lui en voulait du contrôle qu'il exerçait sur sa vie. Andrew Kennally pouvait claquer des doigts à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, elle accourait, prête à lui obéir. Mais elle avait refusé de se comporter de la même manière avec les autres hommes

de sa vie. Et ils avaient tous fini par jeter l'éponge, préférant ne pas entrer en compétition avec quelqu'un d'aussi puissant que son père.

Que se passerait-il si elle abandonnait ce lourd bagage qu'elle traînait derrière elle ? se demanda-t-elle soudain. Si elle l'oubliait dans un coin pour se sentir, une fois au moins, parfaitement à l'aise ? Est-ce qu'une petite parenthèse romantique ferait du mal à qui que ce soit ? Danny et elle seraient seuls au château, ou presque. Qui ferait attention à eux ? Les ouvriers et les jardiniers étaient bien trop occupés pour se rendre compte de quoi que ce soit, sans compter que tout le monde s'en allait à 17 heures, ce qui leur laisserait les soirées pour profiter à leur guise de ce charmant petit cottage, isolé au bout de la falaise.

Le café avait cessé de couler, et elle revint à la réalité. Ce qu'elle envisageait pouvait s'avérer très risqué. Si son père l'apprenait, il serait furieux. Coucher avec l'un des employés était interdit. Elle pourrait être poursuivie pour harcèlement et compromettre définitivement son avenir au sein de l'entreprise familiale.

Elle remplit deux tasses, ajouta un peu de sucre et de lait dans l'un des cafés et laissa l'autre noir. Elle ignorait encore les préférences de Danny en la matière, mais, très bientôt, elle l'apprendrait. D'ici la fin de la journée, elle saurait très certainement beaucoup d'autres choses sur lui.

Partagée entre l'appréhension et l'excitation, elle quitta le manoir en direction du cottage. Les chiens, qui folâtraient dans l'allée longeant le jardin, la rejoignirent pour l'escorter joyeusement.

— Ecoutez-moi bien, vous deux, je ne veux pas que vous déterriez les nouvelles plantations du jardin. C'est compris ? Et pour faire vos besoins, trouvez un autre endroit.

Finny et Mogue la regardèrent comme s'ils comprenaient ce qu'elle leur disait. Elle répéterait tout de même ces consignes à leur propriétaire, au cas où...

Quand elle arriva, Danny était dans le salon, ses affaires déjà toutes entassées au milieu de la pièce.

— Il y a de la bière au frais, dit-il d'un ton légèrement surpris.

— Oui. J'ai rempli le frigo hier soir. Est-ce que vous préférez votre bière tiède ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils

— Non. Je l'aime bien glacée. Et mon café noir et brûlant.

Elle lui tendit la tasse qu'elle avait préparée pour lui.

— C'est très gentil de votre part de vous être occupée du frigo, Jordan. Vous êtes une patronne pleine d'attentions...

Elle comprit qu'il la taquinait. Ses yeux pétillaient et il avait un petit sourire narquois au coin des lèvres.

— Je voulais être sûre que vous ne manquiez de rien.

— J'ai à boire. Mais pour manger, comment est-ce que je fais ?

— Je vous ai ouvert un crédit à l'épicerie du village. Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut pour vous préparer à manger.

— Vous n'allez pas faire la cuisine pour moi ? Je croyais que ça faisait partie de nos accords.

— Non, il me semble que j'ai été claire là-dessus : je ne cuisine pas.

— Ah... Moi si, tant mieux.

Jusqu'alors, elle avait survécu en se nourrissant de sandwiches et de céréales. Quelques soirs par semaine, elle se rendait au village prendre un dîner digne de ce nom dans l'un des pubs. Mais elle aurait volontiers approfondi sa connaissance de la gastronomie irlandaise. Tout ce qu'il lui fallait, c'était quelqu'un pour l'accompagner.

— Je prendrai aussi en charge vos repas toutes les fois où vous aurez envie de manger à l'extérieur...

— Si vous venez avec moi, je suis partant.

Il tendit la main et, le plus naturellement du monde, la posa sur sa hanche. Elle marqua un temps d'hésitation, prise de court. En étaient-ils arrivés à ce point où il pouvait la toucher sans aucune raison précise ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle.

— Pour commencer, je rêve d'un vrai petit déjeuner. Et si on allait quelque part, quand j'aurai fini de sortir mes affaires ? Je vous invite.

Elle était tentée. D'habitude, elle ne quittait pas le chantier durant la journée. Mais les ouvriers qu'elle avait engagés étaient consciencieux et elle savait qu'ils garderaient un œil sur le manoir.

— D'accord, répondit-elle. Laissez-moi juste passer quelques coups de fil.

— On se retrouve dans un quart d'heure ?

— Oui. Je repasserai ici.

Dès qu'elle fut dehors, elle se mit à courir. Jusqu'au manoir, puis dans les escaliers jusqu'à sa chambre. Un quart d'heure c'était juste ce qu'il lui fallait pour une douche. Pour le maquillage et la coiffure, elle allait devoir battre des records de vitesse. Même s'il ne s'agissait que d'un petit déjeuner, elle en était tout excitée. Avoir l'occasion d'un tête à tête avec Danny, ce n'était pas rien.

* * *

— Parlez-moi un peu de vous..., demanda Danny en observant Jordan par-dessus sa tasse de café. Et je veux tous les détails.

Il la regarda alors qu'elle étalait de la confiture sur son toast avec précision et application. Ce n'était pas seulement son corps qui lui plaisait, songea-t-il, même s'il était magnifique. Non, il s'était lancé dans une espèce de traque, mû par le désir de posséder une femme qui semblait déterminée à le rejeter.

Ils avaient échangé quelques baisers, bien sûr, mais il ne devait pas considérer cela comme le début de la victoire : elle lui avait clairement annoncé que cela ne se reproduirait plus. Ce qui ne l'empêcherait pas d'essayer de nouveau, cela dit... Il voulait savoir à quoi elle ressemblait nue, quel effet lui ferait la caresse de sa peau sous ses paumes, ce qu'elle disait lorsqu'elle parlait dans son sommeil. Mais ce n'était pas tout. Il voulait aussi connaître sa vie, les gens qu'elle aimait, ses rêves et ses peurs.

D'habitude, avec les femmes, il s'en tenait à des rapports superficiels. Mais il y avait quelque chose chez Jordan qui lui donnait envie de creuser davantage. Était-ce de la curiosité pure et simple ou le signe de quelque chose de plus profond ?

— Ce toast, vous avez l'intention de le manger un jour, ou bien est-ce que vous vous êtes mis en tête de reproduire le visage de la Joconde dessus avec de la confiture de framboise ?

Sur ce, il attrapa sa main puis croqua un morceau, avant de lui sourire candidement.

— Hé ! Mangez votre toast à vous, s'il vous plaît !

— Je préfère le vôtre.

Même si elle faisait tout à la perfection, comme beurrer ses toasts ou rénover un vieux manoir abandonné depuis des décennies, il y avait une chose qu'elle ne semblait pas maîtriser : le flirt.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Parlez-moi de votre famille.

— Seulement si vous me parlez de la vôtre.

— D'accord. Mais à vous de commencer.

— Très bien. Il n'y a pas grand-chose à en dire, vous savez. J'ai quatre frères aînés qui travaillent tous dans l'entreprise familiale. Mon père estime que je devrais me contenter de décorer des maisons, mais je considère qu'il n'y a aucune raison que je n'aie pas les mêmes chances que ses autres enfants de diriger Kencor un jour. Alors, pour y parvenir, je m'y applique aussi dur que je le peux.

— Vous ne vous entendez pas avec votre père ?

Elle secoua la tête.

— Je suis sûre qu'il m'aime comme n'importe quel père aime son enfant. Mais il ne me fait pas réellement confiance. Je lui fais trop penser à ma mère sans doute. Or elle le rend fou !

Sans s'attarder sur la question, elle attaqua ses œufs brouillés.

— Et vous ? J'imagine que vous avez une vie de famille normale ?

— Aussi normale qu'une vie de famille puisse être, répondit-il. J'ai deux sœurs et deux frères, tous plus âgés que moi. Alors je sais ce que c'est que de se sentir à la traîne... Enfant, j'essayais toujours de suivre mes frères. Mes parents possèdent un pub à Ballykirk. Mes sœurs sont mariées et enseignantes toutes les deux. Vous connaissez déjà Kellan.

Ensuite, il y a mon frère Riley. Il est musicien, et il aide mes parents au pub.

— Comment êtes-vous devenu forgeron ?

— J'ai fait une école d'art en spécialisation sculpture et c'est là que j'ai commencé à travailler le métal. Un jour, j'ai été fasciné par une démonstration faite par un forgeron dans une fête de village, et j'ai suivi ensuite plusieurs stages dans différents ateliers. Puis j'ai travaillé durant mes vacances d'été chez un forgeron à Galway.

— Ça ne doit pas être évident de dompter le métal pour réussir à faire ce qu'on veut de lui.

— En effet, ce n'est pas facile. C'est surtout un processus très lent. L'avantage, c'est que ça laisse le temps de concevoir et de visualiser le résultat que l'on veut obtenir. Si j'accepte de réaliser des pièces d'architecture, c'est juste pour payer mes factures. Un jour, j'aimerais me consacrer exclusivement à la sculpture.

— J'ai pu admirer quelques-unes de vos réalisations en photo. Ce saule que vous avez forgé, celui dont les branches ont l'air de danser dans le vent, c'est un des plus beaux objets que j'aie jamais vus. J'aimerais beaucoup l'avoir pour le jardin du château.

— Dans ce cas, il faudra le voler à la personne qui me l'a acheté. Elle l'a installé dans le hall de son hôtel de luxe à Dublin.

— Vous devriez exposer.

— J'ai quelques pièces qui vont être présentées dans une galerie le mois prochain. Et ce n'est pas la première fois.

Il s'interrompt, la scruta quelques instants, puis reprit :

— Vous avez un petit ami ?

Cette question sembla la prendre par surprise et il pesta intérieurement de n'avoir pas su attendre un moment plus opportun. Mais il n'y avait aucune raison de lui cacher l'intérêt qu'il lui portait.

— Pardon, s'excusa-t-il cependant aussitôt. Simple curiosité...

— Je vous retourne la question. Vous avez une petite amie ?

— Non. J'en ai eu une, il y a à peu près un an, mais ça n'a duré qu'un mois. Je n'étais pas assez amoureux... La plupart des femmes réclament plus que ce que je suis capable de donner. Maintenant, à vous.

— Je voyais quelqu'un de temps en temps à New York. Mais on n'était pas vraiment ensemble. On était juste...

Elle s'interrompt et s'éclaircit la gorge.

— Amis.

— Et vous ne vous voyez plus ?

— Non. Enfin, pour l'instant. Mais je suis sûre qu'on se reverra dès que je rentrerai à New York.

— Nus ?

Elle fit une pause avant de répondre, abasourdie :

— Pardon ?

— Est-ce que vous vous reverrez nus ?

— Ça ne vous regarde pas !

— Si. Je ne veux pas être une source de problèmes entre votre chéri et vous.

— Ce n'est pas mon chéri, comme vous dites. Je suis célibataire et je n'ai rien d'autre à dire sur le sujet.

— Vous me paraissez un peu sur la défensive, tout à coup. Aurais-je sans le savoir abordé un sujet un peu sensible ?

— Je vous trouve terriblement indiscret pour quelqu'un que je viens à peine de rencontrer.

— *Curieux* serait un terme plus approprié. Mais maintenant, c'est à vous... Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez. Absolument tout.

Il recommença à manger, en attendant qu'elle le questionne à son tour. Mais elle semblait hésiter. Si bien qu'il décida de lui venir en aide.

— Vous voulez savoir si je peux me montrer discret lorsque les circonstances l'exigent. Vous voulez savoir si, au cas où nous succomberions, on ne finirait pas par s'en mordre les doigts. Enfin, vous mourez d'envie de savoir à quoi je peux bien ressembler nu.

Elle laissa échapper un rire nerveux.

— Non, pas du tout ! répondit-elle en secouant la tête.

— Si, insista-t-il en saisissant sa main.

Il déplaça ses doigts et déposa un baiser dans le creux de sa paume.

— Eh bien, je m'empresse de vous répondre que nu, je suis absolument éblouissant.

Elle marqua un temps d'arrêt et retira sa main.

— Etes-vous toujours aussi prétentieux ?

— Tout à fait !

— Cela dit, je veux bien vous croire, murmura-t-elle, les yeux baissés, en rougissant légèrement.

— Et je peux aussi me montrer très discret.

— Je ne veux pas de complications, surtout.

— Dans ce cas, c'est très simple : toutes les fois où nous serons seuls, j'aurai le droit de vous embrasser. Et on verra bien où ça nous mènera. Ça vous paraît bien ?

— Ça me paraît très bien. C'est juste que je ne...

Il posa son doigt sur ses jolies lèvres vermeilles.

— Chut... En parler n'est pas aussi drôle que de le faire.

Puis il prit un toast dans son assiette et le lui tendit.

— Pourriez-vous étaler de la confiture dessus ?

Elle fixa la tranche de pain d'un air incrédule.

— Pardon ?

— J'adore la façon dont vous faites ça. Vous l'étalez jusqu'aux bords, en couche rigoureusement uniforme. C'est la perfection absolue.

— Seriez-vous par hasard en train de vous moquer de moi ?

— Un peu... Mais je trouve vos manières vraiment adorables.

— Entre tous ces baisers que vous avez l'intention de me donner, vous allez faire votre travail ?

— Bien sûr ! D'ailleurs j'y ai déjà réfléchi et je pense commencer par les plus grosses pièces, puis...

— Non, l'interrompt-elle. Le plus urgent, ce sont les charnières. On va récupérer les portes la semaine prochaine et il faut pouvoir les fixer. C'est par là qu'il faut commencer.

— Très bien. C'est vous le chef...

— J'ai fait l'inventaire précis de tout ce qu'il nous faut, et en combien d'exemplaires. Je vous montrerai, et je vous en ferai une copie, si vous voulez.

— Pas besoin. Je peux très bien m'en passer.

Puis il ajouta en souriant :

— J'aime les femmes qui prennent les choses en main.

— Est-ce que j'entends une légère critique ? Je reconnais que je suis un peu compulsive et obsessionnelle. Mais ce n'est pas une mauvaise chose. Je ne serais pas arrivée où je suis aujourd'hui si je n'avais pas été attentive au moindre détail.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Irlande ?

— Seize mois. La première année, je rentrais à New York une fois par mois. Plus maintenant...

— Vous avez passé trop de temps enfermée dans cette vieille baraque, Jordan. Il faudrait vous détendre un peu. Aller découvrir l'Irlande pour de vrai. Je suis sûr que vous tomberiez sous le charme au point de ne plus vouloir la quitter. Je peux vous aider si vous voulez.

— Ah oui, et de quelle façon ?

— J'ai mon idée...

Le reste du petit déjeuner fut gai et léger. Au détour de la conversation, il en apprit davantage sur elle. Même si elle devait superviser les travaux, elle semblait très intéressée par l'Irlande et son patrimoine. Elle avait visité tous les châteaux ouverts au public, la plupart des musées et galeries d'art de Dublin, Galway et Cork. Mais elle ne s'était encore jamais rendue dans un pub un samedi soir.

Ils auraient deux mois — peut-être trois — à passer ensemble. Si, pendant ce laps de temps, il ne réussissait pas à la divertir un peu, alors il ne méritait pas d'être irlandais !

— Qu'est-ce que vous faites pour vous amuser, alors, si vous ne fréquentez pas les pubs ? demanda-t-il. Quand vous avez besoin de

faire une pause ou que vous voulez vous détendre, que faites-vous ?

Elle le regarda bizarrement. Elle semblait hésiter à lui répondre.

— Je m’amuse... Je lis... J’écoute de la musique...

— Ah oui, ça a l’air très amusant ! dit-il en riant.

— Et maintenant, je traque les esprits frappeurs qui n’arrêtent pas de voler toutes sortes d’objets au manoir.

— Vous croyez aux esprits à présent ?

— Je ne sais pas. Mais en tout état de cause, des choses disparaissent dans la nuit. J’ai trouvé une vieille bague dans l’une des salles de bains. Je l’ai posée sur le lavabo et le lendemain, elle avait disparu. Avant de réapparaître au fond d’un placard.

— Mmm. Je pourrais peut-être passer la nuit avec vous pour que nous traquions ensemble ces esprits, proposa-t-il.

Elle le regarda dans les yeux.

— Vous êtes un gentil garçon, Daniel Quinn, mais nous ne passerons aucune nuit ensemble.

— Je vois que vous ne me connaissez pas encore, répondit-il, taquin. Si c’était le cas, vous vous rendriez vite compte que je suis loin d’être gentil. En fait, je suis un garçon très, très vilain. Quant à passer la nuit ensemble ou pas, si j’étais vous, je ne vendrais pas la peau de l’ours avant de l’avoir tué.

* * *

A la fin de la journée, Danny avait réussi à transformer l’ancienne lingerie en une forge provisoire. Jordan n’avait pas pu se mettre véritablement au travail et avait passé la plupart de son temps debout devant une des fenêtres du premier étage, à essayer d’apercevoir ce qui se passait à l’autre bout du jardin.

Lorsqu’elle lui avait rendu visite pour la troisième fois, pour lui apporter un verre de limonade et un sandwich, il venait de suspendre tous ses outils à une chaîne tendue en travers de la pièce.

Le charbon avait été livré après le déjeuner et elle était restée à discuter avec lui pendant qu’il remplissait un tonneau de combustible et le transportait jusqu’au foyer. Le spectacle de ses muscles qui se gonflaient sous les efforts qu’il fournissait la fascinait littéralement. Elle aurait voulu tendre le bras et passer ses mains sur ses épaules et son dos, mais s’était contentée de feindre l’indifférence devant son torse nu.

Heureusement que les deux chiens ne les avaient pas quitté d’une semelle. Toutes les fois où, gênée, elle n’avait su que dire ni que faire, elle leur avait jeté un bout de bois ou s’était approchée d’eux pour les caresser.

Le soleil commençait à décliner lorsqu'elle décida d'aller demander à Danny quels étaient ses plans pour le dîner. Elle lui avait promis des repas corrects : ce serait l'occasion de passer davantage de temps avec lui.

Elle n'oublia pas le sac de friandises qu'elle avait acheté pour les chiens dans l'après-midi au village et se dirigea vers la forge fraîchement installée. Finny et Mogue dormaient sur le seuil et elle les appela avant de leur lancer quelques gâteries. Ils les dévorèrent avec tant d'empressement et d'excitation qu'elle en fut surprise.

— Ne soyez pas si gourmands ! dit-elle alors qu'ils se précipitaient vers elle pour en réclamer davantage. Vous en avez eu suffisamment.

— Vous les gâtez, dit Danny depuis le seuil de la forge.

Elle leva les yeux et se raidit, comme électrisée. Chaque fois qu'elle le voyait, un frisson la parcourait et elle n'attendait plus qu'une chose : qu'il l'embrassât de nouveau.

— Je les aime bien, répondit-elle. On a toujours eu des chiens à la maison quand on était enfants. Des golden retrievers principalement.

— Pourquoi est-ce que vous n'en avez pas pris un ici ?

— Avec les semaines que j'ai ? Je n'aurais pas de temps à consacrer à un animal. Il serait malheureux.

— En tout cas, pendant mon séjour au château, vous aurez ces deux-là. Parce que si vous continuez à leur distribuer des friandises, ils ne m'écouteront plus !

Contrite, elle referma le sac et, reprenant une posture plus professionnelle, elle demanda :

— Alors, comment les choses se présentent-elles ?

— Je suis prêt à commencer. Le fer et l'acier bruts arriveront demain. J'ai dessiné les modèles des charnières et je pourrai m'y mettre dès que j'aurai la matière première. Venez, je vais vous montrer...

Elle le suivit à l'intérieur, jusqu'à une vieille table de bois qu'il avait dénichée dans l'étable.

— J'ai bien étudié les portes et elles pèsent une tonne. Pour plus de solidité, je vous conseille d'utiliser des charnières modernes. Elles dureront plus longtemps, fonctionneront mieux et je peux faire en sorte qu'elles ressemblent à celles qui étaient en place à l'origine.

— Si vous croyez que c'est mieux, je vous fais confiance.

— Non seulement je crois que c'est mieux, mais ça vous fera aussi économiser de l'argent.

— Dans ce cas, ça me plaît...

Tout comme son torse nu, auquel elle jetait de petits coups d'œil à la dérobée...

— Avez-vous terminé pour aujourd'hui ?

Il acquiesça.

— J'allais prendre une douche.

— Venez avec moi, je voudrais vous montrer quelque chose.

— Il est 17 heures passées, et je suis fourbu.

Elle le prit par la main.

— Il ne s'agit pas de travail. Et ça va vous plaire, je vous le promets.

Elle l'entraîna dehors, savourant le contact de ses doigts mêlés aux siens. Le simple fait de le toucher suffisait à la rendre folle de désir. Que serait-ce, alors, si elle pouvait le toucher comme bon lui semblait, si elle avait la liberté complète d'explorer son corps ?

Ils traversèrent le manoir jusqu'à un couloir étroit situé derrière l'office. Là, Jordan poussa une porte et le guida jusqu'à un petit escalier. L'air était humide et une odeur familière lui chatouilla les narines.

Elle alluma et une immense pièce voûtée s'éclaira sur une piscine creusée dans le sol, et dont les lumières sous-marines projetaient d'étranges ombres sur les murs et le plafond.

— Waou ! s'écria-t-il. Cette piscine est d'époque ?

Elle hocha la tête.

— On a nettoyé le bassin, bien entendu. Il était plein de gravats et de vieux débris de meubles. Et la plomberie était complètement rouillée. Mais tout fonctionne parfaitement à présent.

Elle leva les yeux au plafond.

— A l'origine, les carreaux ont été peints à la main par un artiste de Belfast. Et ils ont été installés par des ouvriers qui ont travaillé sur le chantier du *Titanic*. Heureusement, ils étaient dans un excellent état de conservation. Les remplacer aurait été atrocement coûteux.

Danny scruta le plafond à son tour.

— Ces fées à demi nues ont dû paraître osées...

— Certainement. Et encore, vous n'avez pas tout vu. Il y a des sirènes sur les parois du bassin.

— Vous n'auriez jamais dû m'emmener ici, dit-il en contemplant la piscine. C'est comme vider une bouteille d'eau par terre devant un homme mourant de soif.

— Vous avez envie de nager un peu ? Allez-y. Il a fallu un temps fou — presque une semaine — pour remplir ce bassin, alors autant en profiter. En plus l'eau est chauffée.

— Vraiment ?

Sans attendre sa réponse, il se mit à se déshabiller. Mais lorsqu'il commença à déboutonner son jean, elle poussa un petit cri de surprise. Il leva les yeux, et, très vite, elle essaya de se reprendre.

— Désolé..., fit-il. Mais je pensais qu'un boxer et un maillot de

bain, c'était presque pareil.

— Oh..., bredouilla-t-elle. Il n'y a pas de problème...

— Tournez-vous, dit-il en dessinant un cercle en l'air avec son index. Je ne voudrais pas vous faire rougir. A moins que tout ça ne fasse partie d'un plan diabolique. Me faire venir ici pour me voir nu.

— Vous avez deviné. Alors allez-y, qu'est-ce que vous attendez ? J'ai hâte de vous voir dans votre tenue de super-héros.

Il baissa les yeux puis fit une petite grimace contrite.

— En fait, on dirait que j'ai oublié de mettre des sous-vêtements ce matin...

Elle se cacha les yeux, et, une seconde plus tard, elle l'entendit plonger. Lorsqu'elle regarda de nouveau, il nageait sous l'eau et à peine distingua-t-elle sa silhouette, certes nue, mais surtout floue et mouvante. Quand il se rapprocha de la surface, elle se tourna.

— C'est bon, Jordan... Vous pouvez regarder maintenant.

Il barbotait à l'autre bout de la piscine, les bras appuyés sur le rebord du bassin.

— Vous venez ? L'eau est délicieuse. Assez chaude pour qu'on s'y sente bien. Mais pas trop quand même, qu'on puisse se rafraîchir.

— Vous êtes nu, répondit-elle.

— Je resterai à l'autre bout de la piscine, je vous le promets. Et si vous êtes timide, vous pouvez garder vos vêtements.

— Je ne vais pas me baigner avec mes vêtements !

— Alors enlevez-les. Je ne regarderai pas.

L'occasion était idéale, cependant elle hésitait.

— Oh ! Oh ! la taquina-t-il, je vois très bien ce qui se passe dans votre tête. Vous êtes en train de vous dire : « Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que j'oublie mes inhibitions et je me lance ? Ou bien est-ce que je fais comme si j'étais une jeune fille sage ? » Je sais que vous n'êtes pas une jeune fille sage, Jordan. Il y a une rebelle sous cette robe et ce cardigan bien comme il faut.

— Vous avez un sacré culot de prétendre lire dans mes pensées ! fit-elle sèchement.

— Allons ! Lâchez-vous un peu ! Nous sommes tous les deux des adultes.

— Je suis votre patronne et vous mon employé.

— Je suis votre artiste et vous ma muse.

— Je dirais plutôt : je suis un canari et vous un chat affamé.

— C'est bon, restez où vous êtes.

Il prit une grande impulsion et disparut sous l'eau, pour réapparaître au centre de la piscine.

— C'est incroyable ! La meilleure façon de se détendre après une longue journée de travail. On pourrait vite s'y habituer. Vivre dans le luxe, quel régal !

- L'argent ne fait pas toujours le bonheur, répliqua-t-elle.
- Qui a dit ça ? Et surtout qui peut le penser sérieusement ?
- Moi, je le dis. Et je le pense.

Elle ôta ses chaussures et releva sa jupe, puis s'assit sur le bord de la piscine, les pieds dans l'eau.

— Mon père a tout l'argent qu'il veut et, pourtant, il n'est jamais satisfait. On dirait qu'il lui en faut toujours plus. Est-ce qu'à un moment, il ne faut pas dire stop ? Quand peut-on se poser et juste profiter de ce qu'on a ?

- Je ne sais pas... Je n'y ai jamais vraiment réfléchi.
 - Moi si. J'y pense tout le temps.
 - Est-ce que vous êtes heureuse ? Je veux dire là, maintenant.
- Elle resta un instant interdite, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas une question piège, ajouta-t-il comme pour la rassurer.

— Ce n'est pas pour l'argent que je veux plus de responsabilités au sein de Kencor. Je pourrais travailler pour rien si j'étais vraiment motivée par ce qu'on me proposait. J'adore mon métier. Donc oui, je suis heureuse.

Il traversa le bassin à la nage et vint se planter en face d'elle, immergé jusqu'à la taille. Des gouttes d'eau ruisselaient sur sa peau et glissaient le long de ses cils.

— Je ne suis pas convaincu par votre réponse, dit-il doucement. Je veux savoir ce qui vous donne le sourire.

— Regarder des vidéos d'animaux sur le net. Manger une énorme coupe de glace au chocolat à 3 heures du matin. Avoir le hoquet après avoir bu trop de champagne.

— Et moi, est-ce que je vous donne le sourire ? demanda-t-il en passant les bras autour de ses jambes et en l'attirant à l'extrême bord du bassin.

Puis il passa la main sous sa jupe et effleura sa cuisse.

— Est-ce que je vous donne le sourire quand je vous touche ? Est-ce que vous souririez si je vous attirais à l'eau ?

— Non, répondit-elle en lui adressant un regard sévère. J'ai mon téléphone dans ma poche et je ne crois pas que ma montre soit étanche.

Il s'installa entre ses genoux et se hissa sur la pointe des pieds pour la saisir par la nuque. Puis il l'attira doucement à lui jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent.

Elle laissa échapper un soupir vaincu lorsqu'il enleva sa montre pour la poser à l'abri. Ensuite, il tâta sa robe à la recherche de son téléphone, qu'il sortit de sa poche et posa à côté de sa montre.

Il la fit doucement descendre dans l'eau. Elle ne protesta même pas. A quoi bon ? Réprimer cet élan serait pour tous deux une source

terrible de frustration.

Lorsque ses pieds touchèrent le fond, elle enleva sa robe. Elle pouvait se le permettre : elle avait choisi ses sous-vêtements avec soin ce matin-là, et elle avait bien fait d'opter pour son plus bel ensemble, tout en satin.

Même s'il était difficile de faire abstraction de la nudité de Danny, elle décida de ne fixer que son visage, pour éviter toute gêne.

— Vous aviez raison, elle est vraiment bonne...

Il passa ses mains autour de sa taille, et se mit à regarder sa bouche avec insistance.

— Je vous préviens : je vais vous embrasser, murmura-t-il. Il est 17 heures passées ; je pense donc que c'est légal.

Il se pencha et effleura ses lèvres. Aussitôt, le désir s'empara d'elle et, sous le coup de l'émotion, elle eut l'impression que son cœur allait jaillir hors de sa poitrine.

Était-ce la tiédeur de l'eau ou l'absence de vêtements ? On aurait dit qu'ils avaient tous deux abandonné toute réserve et tout contrôle. Alors que leur baiser devenait plus intense, Jordan enfouit ses doigts dans les cheveux de Danny. Elle n'arrivait plus à respirer, ni à réfléchir. Chaque parcelle de son être était concentrée sur les sensations violentes et délicieuses qui parcouraient son corps.

Elle aurait souhaité que cela n'aille pas trop loin, ou au moins pas trop vite, mais elle ne trouvait ni le courage ni la volonté de l'arrêter. Il piqua son épaule de doux baisers, puis recueillit son sein dans le creux de sa paume, et elle laissa échapper un petit gémissement. Tout ce dont elle était capable, c'était de réagir à ses caresses.

Peut-être savait-elle depuis le début que cela se produirait. Dès l'instant où elle avait rencontré Danny, elle s'était sentie puissamment attirée par lui. Et elle avait compris que c'était réciproque. Il embrassa longuement son décolleté. Puis sa bouche hardie se fraya un chemin jusqu'à sa poitrine et, du bout des dents et de la langue, il joua avec ses mamelons durcis par le contact de l'eau et le désir.

Le plaisir déferla en elle, si intense qu'elle eut l'impression de s'y noyer. Elle ferma les yeux et laissa retomber ses bras, qui flottèrent à la surface alors que Danny explorait son corps de ses mains et de sa bouche. Ce fut, de sa part, une reddition totale, comme si la réalité n'existait plus. Elle n'avait plus aucun souci, aucun doute, rien qui la retienne. Elle était une femme, du bout des orteils jusqu'au sommet de la tête, et pour la première fois de sa vie, elle trouvait cela merveilleux.

Lorsqu'une sonnerie familière résonna dans la salle voûtée, elle ouvrit les yeux et grogna doucement.

— Ignore-le, suggéra Danny en resserrant son étreinte.

— C'est impossible.

— Qu'est-ce qui peut être assez imp...

— C'est certainement mon père. Il appelle tous les vendredis soir à la même heure pour savoir où en est le chantier. Si je ne réponds pas, il se met très... bref, il n'aime pas ça.

Elle se libéra de son étreinte et regagna le bord de la piscine. Puis elle sortit rapidement de l'eau et attrapa son téléphone.

— Bonjour, papa, dit-elle en quittant la pièce pour fuir l'écho produit par la piscine et le plafond voûté.

A dire vrai, cette interruption la soulageait. Les choses allaient un peu trop vite et elle avait besoin de reprendre son souffle et ses esprits.

A partir de maintenant, elle essaierait autant que possible de réfléchir avant de se jeter à l'eau.

Danny se réveilla en sursaut, tiré d'un sommeil profond et sans rêve par les aboiements de ses chiens. Qu'est-ce qui pouvait bien les mettre dans un tel état ? se demanda-t-il en se levant d'un bond. Il se drapa dans les couvertures et quitta la chambre.

— Ça suffit ! leur cria-t-il en allumant la lumière du séjour. Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ?

Quelqu'un frappait à la porte. Il alla ouvrir et découvrit avec stupéfaction Jordan en T-shirt et petite culotte, pieds nus, l'air hagard.

Sans attendre d'y être invitée, elle se précipita à l'intérieur du cottage.

— C'est vous que je viens de voir au manoir ?

Il la regarda sans comprendre, éberlué par cette apparition nocturne dont il ne comprenait pas la raison.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Je... je ne sais pas. 2 heures du matin, peut-être...

Elle paraissait terriblement agitée, voire terrorisée.

— Est-ce que vous étiez au manoir ? répéta-t-elle.

Il se passa la main dans les cheveux, déconcerté.

— Non. Je dormais.

— Dites-moi la vérité, Danny !

— Mais de quoi est-ce que vous parlez, Jordan ? Après votre départ de la piscine, je suis revenu directement ici. Et je n'en ai pas bougé, même si ce n'était pas vraiment ce dont j'avais rêvé comme soirée...

— Il y avait quelqu'un dans ma chambre... J'avais du mal à dormir. Je me tournais et me retournais dans mon lit. Soudain j'ai ouvert les yeux et j'ai vu quelqu'un à la porte.

Il la prit dans ses bras.

— Ce n'était probablement qu'un cauchemar.

— Non ! s'écria-t-elle en se dégageant avec brusquerie. J'ai allumé ma lampe de chevet et il n'y avait plus personne. Mais j'ai entendu des pas dans le couloir. Ce n'était pas un cauchemar ! Je suis allée voir, mais il n'y avait plus personne.

— Parfois notre imagination nous joue des tours.

— Je sais ce que j'ai vu !

— Les portes étaient fermées à clé. Comment quelqu'un aurait-il pu entrer ?

Elle prit une grande inspiration, puis soupira doucement en se laissant aller contre lui.

— Je... je ne sais pas. J'étais pourtant sûre d'...

— Est-ce que vous voulez que je vous accompagne et que j'inspecte la maison ? demanda-t-il en caressant ses cheveux pour la calmer. Je prendrai les chiens. Si quelqu'un se cache au manoir, Finny et Mogue le trouveront.

— Non, c'est bon, ça va aller...

— Vous pouvez aussi rester ici avec moi, si vous voulez. On s'occupera de ça demain.

— Je ne peux pas rester ici.

— Pourquoi pas ? Il ne se passera rien.

Il la prit par la main puis l'attira vers la chambre.

— Je resterai à un bout du lit et vous, vous devez promettre de rester à l'autre.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, Danny, murmura-t-elle. Je devrais plutôt retourner au manoir.

— A vous de voir, répondit-il en haussant les épaules, comme si sa décision, quelle qu'elle soit, ne l'affectait pas. Je peux vous confier les chiens, si ça peut vous rassurer.

— Ce serait peut-être préférable, oui...

Préférable, cela dépendait pour qui. Il n'avait envie que d'une chose : avoir Jordan dans son lit. Dès le moment où ils s'étaient embrassés dans la piscine, c'était devenu une idée fixe. Mais ce serait à elle de décider si cela se ferait ou non, et le cas échéant, quand. Après le coup de téléphone de son père, elle était devenue distante et il avait bien compris ce qui la dérangeait. Si elle se permettait une aventure avec lui, elle enfreindrait des règles de déontologie professionnelle qu'elle devait coûte que coûte respecter.

— Alors je vais vous raccompagner pour m'assurer que tout va bien, dit-il, préférant ne pas insister.

Il alla enfiler son jean dans la chambre et revint avec sa veste, qu'il posa sur ses délicates épaules.

— Allons-y.

Une fois dehors, il siffla doucement les chiens qui les rejoignirent aussitôt.

— Vous devez penser que je suis folle.

— Pas du tout. Est-ce que quelqu'un d'autre que vous a les clés de la maison ? Un des ouvriers, peut-être ?

— Non, j'ai été très prudente à ce sujet. Et je ferme toujours toutes

les issues. Une fois que c'est fait, il est impossible d'entrer.

Dès qu'ils pénétrèrent dans la maison sombre, il la sentit se raidir. Il passa son bras autour de ses épaules et la guida jusqu'à sa chambre, où il préféra entrer le premier.

— Vous ne m'avez pas dit que vous aviez allumé la lumière ?

— Si... C'est ce que j'ai fait. Tout du moins, c'est ce que je crois avoir fait. Peut-être que tout ça n'était qu'un rêve.

Il alluma la lampe de chevet, et scruta la chambre avec attention. Tout semblait normal.

— Vous pouvez entrer, Jordan, venez...

Les chiens explorèrent la pièce à leur tour alors qu'elle se recouchait déjà, remontant les draps jusqu'à son menton.

Il vint la rejoindre et s'assit au bord du lit.

— Les chiens aboieront si quelqu'un essaie de pénétrer dans la maison.

— Restez encore un peu, s'il vous plaît.

— Pas de problème. Est-ce que vous avez du whiskey ? Peut-être qu'un petit verre vous aiderait à vous détendre.

— J'en ai une bouteille en bas.

— Je vais aller la chercher, et j'en profiterai pour jeter un coup d'œil aux portes et fenêtres.

Elle se tourna vers lui et lui attrapa la main.

— Je me sens si bête, Danny ! Ce n'était sans doute qu'un cauchemar. Je suis vraiment désolée de vous avoir dérangé.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

Il déposa sur ses lèvres un baiser furtif, sans vraiment réfléchir. Elle était si proche que l'embrasser paraissait la chose la plus naturelle à faire. Mais dès qu'il recula son visage, il comprit qu'il avait commis une erreur. Comment pourrait-il se contenter de cela ?

— Je reviens dans quelques minutes.

Il parcourut le rez-de-chaussée où régnait le silence le plus total, vérifiant toutes les fermetures. Rien ne lui parut anormal. Pourtant, si Jordan avait accouru chez lui au beau milieu de la nuit, c'était qu'elle devait vraiment avoir vu quelque chose. Il inspecta la bibliothèque en dernier lieu, et remarqua alors que l'une des fenêtres était entrouverte. Une trace de pas pleine de boue apparaissait nettement près des étagères.

C'était l'empreinte d'une chaussure ou d'une botte d'homme, d'une pointure un peu plus grande que la sienne. Il se pencha et s'aperçut que la boue n'était pas sèche.

— Bon sang, murmura-t-il.

Il y avait bien eu quelqu'un dans la maison.

Il prit la bouteille de whiskey et deux verres et regagna l'étage. Il décida de garder sa découverte secrète pour le moment. Cela ne

servait à rien d'effrayer plus encore Jordan. Mais il était maintenant hors de question de la laisser seule, avec ou sans les chiens !

Lorsqu'il pénétra dans la chambre, elle était assise dans son lit, Finny et Mogue couchés à côté d'elle. Il lui tendit un verre de whiskey en souriant.

— D'habitude, je ne les laisse pas dormir sur le lit, vous savez...

Il claqua des doigts et, aussitôt, les chiens descendirent. Il s'assit à leur place et se servit un verre à son tour.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle, l'air anxieux.

— Non, tout était bien fermé. Mais je vais rester ici avec vous cette nuit. C'est plus sûr.

Il passa son bras autour de ses épaules et l'attira à lui, décidé à s'en tenir à ce geste fraternel de réconfort.

Elle se détendit, et se pelotonna contre lui. Il sirota son whiskey tout en lui caressant l'épaule, essayant de se concentrer uniquement sur cette partie de son corps mais, très vite, il repensa à leur trop brève étreinte dans la piscine.

Quand retrouveraient-ils l'intimité de ce moment ? Quand reviendraient-ils à cet instant où leurs regards s'étaient croisés et où la Terre avait cessé de tourner ?

Il enfouit son visage dans ses cheveux et l'embrassa sur le front. En tout cas, il ne ferait rien pour précipiter un nouveau rapprochement de ce genre. Pas tant qu'elle ne serait pas prête.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Oui.

Grâce au whiskey, lui aussi se sentait plus détendu. Mais il avait également une conscience plus aiguë de son corps tout contre le sien. Il passa sa main le long de son bras et elle se tourna vers lui, l'inondant de sa douce chaleur. Non, décidément, ce n'était pas assez...

Il se pencha et posa sa bouche sur la sienne, suivant les contours de ses lèvres avec le bout de sa langue. Puis il recula, et ils restèrent les yeux dans les yeux un long moment, immobiles et silencieux, jusqu'à ce que Jordan l'attire d'elle-même à elle.

La patience dont il avait décidé de faire preuve pour ne pas la brusquer fut récompensée par un long et doux baiser. Et lorsqu'elle y mit fin, il comprit qu'ils venaient de commencer quelque chose dont ils avaient posé les prémices la veille. Mais jamais il n'aurait imaginé qu'elle en prendrait l'initiative aussi rapidement.

Elle déboutonna son jean, puis caressa longuement son ventre et son torse. A son contact, les sens de Danny s'embrasèrent. Si elle continuait comme cela, il ne pourrait plus se contrôler très longtemps.

Lorsqu'elle descendit la main un peu plus bas, il gémit doucement. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour. Faire passer le

plaisir de sa partenaire avant le sien ne lui avait jamais causé le moindre problème, mais avec Jordan, il sentait que tout serait différent. Elle semblait capable de lui faire des choses que jamais on ne lui avait faites.

Il attendit, retenant son souffle, alors qu'elle glissait la main sous la ceinture de son jean. Il avait presque peur de la toucher, peur que le simple contact de sa chair sous ses doigts ne le fasse basculer définitivement. Heureusement, elle ne s'était pas encore déshabillée...

Mais ce répit ne dura pas. Soudain, elle se redressa et enleva son T-shirt. Il en eut le souffle coupé. Elle était, à tous points de vue, la femme la plus splendide qu'il ait jamais vue.

Il se débarrassa rapidement de son jean et elle de sa culotte. Lorsqu'ils furent tous les deux nus, elle s'assit à côté de lui, dans une étrange immobilité, comme si, arrivée à ce stade, elle ne savait pas comment procéder.

— Je n'ai jamais été très douée pour ça, murmura-t-elle, les yeux baissés.

— J'ai du mal à le croire...

— Si je m'y prends mal, je veux que vous me le disiez.

— On va se montrer réciproquement comment faire, alors. Pour commencer, prenez ma main.

Elle obéit.

— Maintenant, montrez-moi où vous voulez que je vous touche.

Lentement, elle plaça sa main sur sa poitrine.

Il n'en fallut pas plus pour qu'ils s'engagent sur le chemin du plaisir. Ce simple contact — le doux poids de sa chair dans sa main, le petit pic que formait son mamelon — fit naître en lui le plus féroce des désirs.

Elle laissa échapper un petit soupir et il s'allongea à son côté pour s'emparer de sa bouche avec avidité.

Il l'installa sous lui et releva ses jambes autour de ses hanches. Elle était douce et tiède, et chaque centimètre carré de son corps dénudé lui fit l'effet d'une révélation. Avait-il déjà ressenti un tel désir auparavant ? Avait-il jamais été aussi déterminé à posséder une femme ?

Même s'il mourait d'envie de se perdre en elle, il se rendit compte qu'il avait laissé ses préservatifs au cottage. Il soupesa les risques qu'il encourait s'il la laissait un instant pour aller les chercher, sachant que la connexion qui s'était établie entre eux pourrait facilement et rapidement être rompue. Non, décida-t-il, il y avait d'autres façons de les satisfaire tous les deux.

Il se frotta alors contre elle, faisant glisser son sexe entre ses jambes. Elle se cambra, le souffle court. Il ferma les yeux pour savourer les sensations délicieuses qui parcouraient son corps. Dans

les limites qu'ils pouvaient se permettre, c'était ce qui, sans l'être tout à fait, se rapprochait le plus de l'acte d'amour. Cela suffirait pour le moment. Il ne souhaitait pas prendre de risques.

Mais pour Jordan, de toute évidence, ce n'était pas assez. Elle écarta davantage les jambes, comme pour l'attirer en elle. Il ne résista pas à cet appel, et la pénétra brièvement, avant de se retirer.

— J'ai des préservatifs, murmura-t-il. Mais je les ai laissés au cottage. Je peux aller les chercher, si tu veux.

— J'en ai aussi. Ils sont dans ma table de chevet. Je les ai achetés après notre rencontre, avoua-t-elle.

Aussitôt, elle tendit le bras, chercha dans le tiroir, et lui tendit un sachet. Il le défit et enfila à la hâte le préservatif, puis l'embrassa tendrement, les mains posées de chaque côté de ses épaules.

Il dut faire preuve d'une volonté surhumaine pour attendre, pour bouger contre elle sans la pénétrer. Mais à chaque caresse, elle semblait de plus en plus impatiente, ses gémissements se teintant de frustration. Et lorsque, enfin, il céda au désir, la sensation de s'enfoncer dans sa douce chaleur le conduisit au bord de l'extase.

Sentant qu'elle était proche de succomber, elle aussi, il se retira et se frotta contre elle pendant un moment, avant de revenir en elle.

Il vit bientôt sa respiration s'accélérer et continua de jouer avec elle jusqu'à ce qu'elle s'accroche à son cou d'un mouvement impérieux, le suppliant silencieusement de lui donner ce dont elle semblait avoir tant besoin. Lorsque son corps commença à frémir, il sut qu'il ne servait plus à rien de se retenir.

Elle se cambra en criant, puis fut emportée par l'orgasme. Il la sentit se raidir autour de lui et il donna un dernier coup de reins avant de se laisser complètement aller.

Ils continuèrent à se balancer l'un contre l'autre, mais à un rythme plus lent, tant que durait leur plaisir. Un plaisir rapide, et en même temps incroyablement intense, pas du tout comme il se l'était représenté. Il avait imaginé un long et lent jeu de séduction, suivi de doux préliminaires, avant leur reddition complète.

Mais, au final, ils s'étaient tous les deux lancés dans une course folle et éperdue, à la poursuite d'un plaisir partagé.

Emu, il l'embrassa et la serra tout contre lui.

— Celui qui t'a dit que tu n'étais pas très douée pour l'amour ne devait pas avoir toute sa tête !

— Je crois effectivement qu'il avait un problème. Mais pas au niveau de la tête... Maintenant que j'ai un point de comparaison, c'est flagrant.

Il la prit dans ses bras et leurs corps s'épousèrent parfaitement. Sauf erreur de sa part, elle venait de lui faire un compliment... Il eut du mal à dissimuler sa satisfaction. Elle l'avait trouvé meilleur qu'un

autre.

C'était un très bon début.

* * *

La fin de sa première semaine de travail était d'après Danny un événement qui méritait d'être fêté. Pour Jordan, la fête avait déjà eu lieu. Tous les soirs, dans sa chambre. Les choses s'étaient mises en place avec une douce évidence... Après un dîner tardif puis une balade le long de la falaise au coucher du soleil, ils étaient montés chaque soir à l'étage du manoir pour passer ensemble une tendre nuit d'amour.

Jordan regarda Danny à la dérobée alors qu'il guidait sa voiture dans les rues étroites de Ballykirk. Ils auraient facilement et agréablement trouvé à s'amuser sous la couette, mais Danny avait insisté pour qu'ils sortent. C'était un soir où son frère Riley devait chanter, dans le pub familial, et tout le monde y serait.

Bientôt, ils arrivèrent au Whistler Cottage, devant lequel il se gara.

— Ne t'inquiète pas, les présentations vont très bien se passer, lui dit-il en souriant avec douceur. Tu connais déjà Kellan, même si je pense qu'il est à Dublin cette semaine. Et mes parents ne sont pas encore rentrés de leurs vacances en Ecosse. Mais tu vas aimer Riley, j'en suis sûr. Sa fiancée, Nan, est américaine, ce qui vous fait déjà un point commun.

— Je ne m'inquiète pas, répondit-elle. Est-ce que je devrais ?

Il haussa les épaules.

— Non. C'est juste que le pub te paraîtra peut-être un peu... Comment dire ?... Enfin, tout le monde sera ravi de faire ta connaissance, ça je peux te l'assurer !

Il sortit et fit le tour de la voiture pour lui ouvrir la portière.

— Tu es très belle, au fait...

— Merci, Danny.

Il fit descendre les chiens, puis passa son bras autour de sa taille.

— J'ai bien conscience que la soirée ne ressemblera pas à celles des clubs que tu dois fréquenter à New York, mais je te promets que tu vas t'amuser. On va danser, chanter, boire quelques pintes... Et à la fin de la nuit, je te ramènerai chez moi pour te faire l'amour.

— Est-ce qu'on ne peut pas passer directement à la dernière partie du programme ? Je ne suis pas du genre fêtarde, tu sais...

— Si tu ne t'amuses pas, on s'en ira, c'est promis. Mais tu vas adorer, j'en suis sûr.

— Alors allons-y. Je suis prête... Enfin je crois.

Lorsqu'ils poussèrent la porte, le pub était déjà incroyablement

bruyant et bondé. Danny passa un bras autour des épaules de la jeune femme et la guida parmi la foule, tout en saluant ses connaissances au passage. Elle se força à sourire et à paraître amicale.

Soudain, une très belle femme aux cheveux courts et noirs apparut dans la foule.

— Danny, te voilà ! s'exclama-t-elle. Et tu es venu avec une amie.

— Nan, je te présente Jordan Kennally, ma patronne et...

— Et amie, l'interrompit Jordan en tendant la main.

— Bonjour, fit Nan en lui serrant la main. Je suis Nan. En réalité, mon prénom est Tiernan, mais tout le monde m'appelle Nan. Je suis la future belle-sœur de Danny. Vous êtes américaine, à ce que je vois... Kellan ne nous l'avait pas dit. Il ne nous avait pas dit, non plus, que vous étiez aussi jolie !

— Oui, je suis américaine, de New York. Et... merci pour le compliment.

— Moi je viens de Madison, dans le Wisconsin. Viens... Tu permets qu'on se tutoie ? Je t'offre un verre... Tu aimes la Margarita ? Personne ne savait la faire ici, tu imagines ? Mais maintenant tout le monde en boit. Personnellement, je ne suis pas une grande fan de Guinness, mais il ne faut pas le dire à Riley.

Nan la prit par la main et la conduisit jusqu'au bar. Jordan se retourna pour adresser un petit signe à Danny qui les regardait, un sourire ravi aux lèvres.

— Quand êtes-vous... enfin, quand es-tu arrivée en Irlande ? demanda Jordan.

— En juillet dernier.

Nan marqua une courte pause et sourit, avant de reprendre :

— J'ai loué un cottage à la famille Quinn pour mes vacances et j'ai décidé de rester pour toujours. Et toi ?

— Je suis arrivée il y a seize mois.

— Ah bon, ça fait si longtemps ? Je suis sûre que tu connais tous les pubs des environs, alors.

— Pas vraiment... A part pour aller y manger de temps en temps, je ne les ai pas beaucoup fréquentés. Je ne suis pas beaucoup sortie, en fait, jusqu'à ce que je rencontre Danny...

— Dans ce cas, on va faire en sorte que tu passes un moment inoubliable, ce soir...

Nan chassa un homme d'un tabouret pour le proposer à Jordan, et une fois qu'elles furent servies, elle leva son verre.

— Aux redoutables frères Quinn ! Les hommes les plus sexy de toute l'Irlande !

Jordan fit tinter son verre contre celui de Nan et avala une gorgée de Margarita.

Quelle heureuse surprise ! La fiancée américaine du frère de Danny

ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait pu imaginer. Nan avait les cheveux coupés court et même si elle ne portait aucun maquillage, elle était d'une beauté éclatante, pure et naturelle.

— Danny m'a dit que tu étais fiancée à son frère Riley. Je ne l'ai pas encore rencontré. Je connais Kellan, mais pas lui.

— Il est là-bas, sur la scène, en train de chanter...

Elle but une gorgée avant de reposer son verre.

— Je te mettrais volontiers en garde contre les frères Quinn, reprit-elle, mais je pense que ce serait génial si Danny trouvait quelqu'un.

— Oh ! s'empessa de la détromper Jordan, mi-surprise, mi-paniquée. Ce n'est pas ce que tu crois... Je repars à New York dans quelques semaines... Je ne peux pas tomber amoureuse de lui...

Nan eut un petit sourire entendu.

— Bien sûr, tu ne peux pas, puisque tu repars... C'est ce que je disais, moi aussi.

— Assez bavardé ! s'exclama Danny qui venait de s'extirper de la foule pour les rejoindre. Je veux danser. Et pas avec n'importe qui : avec toi et toi seule. Veux-tu bien m'accorder cette danse, Jordan ?

Elle regarda tour à tour Danny et Nan. Bien qu'elle eût préféré rester tranquillement assise au bar à siroter sa Margarita, elle était ravie de pouvoir échapper à cette conversation totalement hors de propos. Parler d'amour, alors qu'elle ne connaissait Danny que depuis une semaine ? Absurde...

— Je ne suis pas sûre de savoir, répondit-elle.

— C'est très simple. Je vais t'apprendre.

Nan lui adressa un petit signe de la main, puis Jordan fut avalée par la foule dense qui occupait la piste de danse. Ils passèrent devant la scène et elle s'attarda un instant pour observer Riley. Il ressemblait à ses deux frères. Il avait les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux bleu clair, le même sourire ravageur et le même corps de rêve.

— Tu n'as qu'à me suivre, lui dit Danny en se mettant en position, lui prenant la taille et la main.

Aussitôt, il l'entraîna dans une danse endiablée en long et en large de la piste. Ils heurtèrent quelques couples au passage, mais cela semblait faire partie du jeu. Peu à peu, elle commença à retenir les pas, prendre le rythme, et, au bout d'un moment, elle n'eut plus du tout à penser à ses pieds.

Ils enchaînèrent ainsi trois danses avant que Riley ne se mette à chanter une ballade plus douce et plus langoureuse. Danny ferma les yeux et la serra plus fort.

— Est-ce que tu t'amuses ? demanda-t-il en caressant sa joue de son souffle chaud.

— Oui ! C'est la première fois que je danse comme ça et, franchement, je ne m'en croyais pas capable.

— Et maintenant que tu as appris, que veux-tu faire ?

— J'aimerais bien t'embrasser, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Il effleura ses lèvres.

— Je crois que c'est une excellente idée, au contraire. Et ensuite ?

— J'aimerais que tu recommences, en prenant un peu plus ton temps.

Il obéit, commençant par poser sa bouche sur la sienne et par tracer très lentement le contour de ses lèvres du bout de sa langue. Puis il l'embrassa avec tant de fougue qu'elle se laissa tomber dans ses bras, comme anéantie par tant d'intensité.

Elle n'entendait plus la musique ni la foule qui s'agitait autour d'eux. Rien d'autre n'existait que ce désir qui venait de l'envahir. C'était devenu si facile et si évident d'avoir envie de lui ! Si facile et si évident que c'en était presque effrayant...

Elle n'était pas préparée à ce genre de sensations. Elle n'était pas préparée à s'abandonner totalement à l'émotion et à l'envie. Mais c'était plus fort qu'elle. Toucher Danny — le sentir, le goûter — était devenu une addiction trop violente pour qu'elle pût y résister. Entre ses bras, elle se sentait belle et puissante, comme si le monde entier n'était là que pour son plaisir.

— Autre chose ? demanda-t-il alors, le visage enfoui dans son cou.

— Je veux que tu me caresses partout comme tu l'as fait ce matin avant qu'on se lève. Je veux sentir tes lèvres sur ma peau. Je veux que tu me déshabilles complètement et je veux te déshabiller complètement...

— Stop ! fit-il d'une voix étranglée.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es en train de me torturer.

Elle se colla contre lui, hanches contre hanches, et il étouffa un gémissement.

— Juste des mots ? Ça suffit pour te faire de l'effet ?

— Quand c'est toi qui les prononces, oui.

— On devrait peut-être aller faire un petit tour dehors, suggéra-t-elle en souriant. Un peu d'air frais nous fera du bien.

— Très bonne idée. Je te suis...

Il la prit par la taille et l'aida à fendre la foule en la poussant doucement devant lui. Dès qu'ils arrivèrent à la sortie, il la lâcha pour lui tenir la porte.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle une fois qu'ils furent dehors.

— Quelque part où on sera tranquilles.

Puis, la prenant par surprise, il l'attira sous le porche d'entrée d'une boutique pour l'embrasser. Ses doigts parcoururent sa taille, puis remontèrent le long de son buste, jusqu'aux boutons de sa robe,

qu'ils ouvrirent fiévreusement. Il passa alors la main dans son corsage, jusqu'à sa poitrine.

— J'ai envie de toi, Jordan... Jamais je n'ai eu envie d'une femme comme j'ai envie de toi en ce moment.

Il la prit par la main pour l'entraîner dans la rue.

— On ne peut pas rester ici. Viens...

Il la conduisit dans une ruelle sombre et la plaqua contre un mur. Puis il écarta les pans de son corsage et lui embrassa la poitrine à travers le tissu de son soutien-gorge, titillant ses mamelons du bout des dents. De délicieuses sensations se propagèrent alors dans tout son corps et elle en soupira de bien-être.

Encouragé, il glissa sa main sous sa jupe et remonta le long de ses jambes, jusqu'à son sexe qu'il commença à caresser doucement. Il n'en fallut pas beaucoup plus pour qu'elle frémissse de plaisir.

Elle essaya de résister un moment, tentant d'occuper son esprit en pensant à son travail, ses projets, son emploi du temps. Mais c'était inutile. Danny semblait déterminé à prouver le pouvoir absolu qu'il exerçait sur elle. Alors elle se laissa aller, rejetant la tête en arrière, s'accrochant à son cou. Son corps tout entier se mit à vibrer et le plaisir déferla en elle par vagues successives et ininterrompues. Elle laissa échapper un long gémissement, se moquant éperdument qu'ils puissent être surpris.

Un dernier spasme la secoua. Elle regarda Danny, qui lui souriait. Il posa sur ses lèvres un baiser léger.

— Je m'excuse, murmura-t-il. Je ne pensais pas que ça irait si vite.

— Moi non plus, répondit-elle d'une voix faible.

— Tu peux marcher ?

Elle acquiesça. Il lui reprit alors la main pour la tirer de la pénombre où il l'avait entraînée. Elle sentait à peine ses jambes et, sans son aide, elle aurait éprouvé toutes les peines du monde à mettre un pied devant l'autre.

Au bout de quelques minutes, ils passèrent devant la boulangerie et empruntèrent le chemin qui conduisait au cottage et à la forge.

Finny et Mogue, qui dormaient devant la maison, dressèrent la tête lorsqu'ils arrivèrent. Dès que la porte se referma derrière Danny et elle, Jordan sut exactement ce qu'elle voulait. D'une main fiévreuse, elle arracha ses vêtements, et commença à s'attaquer à ceux de Danny.

Ils avancèrent en titubant vers la chambre et, lorsqu'ils arrivèrent au lit, ils étaient nus tous les deux. Elle s'allongea et l'attira au-dessus d'elle, mue par un besoin irrépressible que jamais dans sa vie elle n'avait ressenti.

Danny sortit un préservatif de sa table de nuit, mais, au moment où il allait déchirer l'emballage, elle l'arrêta. C'était à son tour cette fois. Elle voulait le regarder, le conduire jusqu'à l'extase, mémoriser

chacune de ses réactions sans s'oublier dans son propre plaisir.

— Non, murmura-t-elle. Pas besoin. Pas tout de suite...

Elle couvrit son torse puis son ventre de baisers.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda-t-il en enfouissant ses doigts dans ses cheveux.

— Tu verras...

Elle enroula sa main autour de son sexe.

— Détends-toi. Je m'occupe de tout...

* * *

— C'est lui ! C'est Danny !

Des cris d'accueil enthousiastes résonnèrent dans la grande salle vide lorsque Danny y entra, le lendemain matin. Ceux que l'on nommait le Trio Infernal — Markus Finn, Dealy Carmichael et Johnnie O'Malley —, trois retraités qui avaient leurs habitudes au pub, prenaient leur petit déjeuner à un bout du bar, tandis que Kellan et Riley étaient assis à l'autre bout, en train de lire le journal.

— Tiens ! s'exclama Riley. Qu'est-ce qui t'amène ici si tôt ?

— Je ne suis pas parti. On a préféré dormir chez moi plutôt que de rentrer au château.

— Trop de Guinness ? demanda Kellan.

— Quelque chose comme ça, répondit Danny en s'asseyant au bar. Est-ce que je peux avoir deux cafés, du pain et un peu de beurre ?

— Où est ta petite amie ? demanda Riley.

— Elle dort toujours.

Aussitôt, Kellan leva le nez de son journal.

— Quelle petite amie ?

— Une petite amie..., répondit Riley. Danny l'a amenée ici hier soir, même s'ils ne sont restés que le temps de trois danses. Ensuite, ils ont commencé à s'embrasser sur la piste, et au bout de quelques minutes, ils se sont éclipseés.

A ce moment, Nan sortit de la cuisine, une tasse de café à la main. Son visage s'illumina lorsqu'elle vit Danny.

— Bonjour, toi ! Jordan est avec toi ? J'ai oublié de lui dire hier soir qu'il fallait qu'elle vienne à nos fiançailles. Tu lui diras, n'est-ce pas ?

— Attends un peu..., les interrompit Kellan en les regardant tour à tour. Vous voulez dire que cette petite amie, c'est Jordan *Kennally* ?

Danny fit une grimace, pleine de fausse contrition.

— Eh bien, oui. On peut dire ça. Jordan et moi, on est... on est ensemble.

— Tu travailles pour elle depuis à peine cinq jours ! Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien. Je suis aussi surpris que toi. Mais c'est plutôt cool.

— Tu couches avec ta patronne, Danny !

— Pas vraiment. Je ne dirais pas que Jordan est ma patronne. Elle est plutôt ma muse.

Eamon Quinn sortit lui aussi de la cuisine, une cafetière à la main. Danny se tourna vers lui, pressé de changer de sujet.

— Tiens, papa ! C'est vrai que vous êtes rentrés... Alors, comment c'était, ces vacances ?

— Oh ! Super ! On est rentrés dans la nuit.

— Moi je la trouve vraiment sympa, cette fille, reprit Nan en s'asseyant à côté de Riley.

— Quelle fille ? demanda Eamon.

— La nouvelle petite amie de Danny. Ou sa patronne. Ou sa muse, ajouta Nan en riant. C'est comme on veut. Elle est très jolie. Mais toutes les Américaines le sont, non ?

Danny rit à son tour.

— Oui, toutes les Américaines sont jolies. Tu devrais venir au Château de Cnoc pour voir tout le travail qu'elle y a réalisé. Je suis sûr qu'elle te ferait volontiers visiter.

— Oui, bonne idée... En plus, ça me donnera une autre chance de la convaincre de tes qualités hors du commun et de tes nobles ambitions.

— Moi, je crois que notre petit frère est amoureux, dit Riley sur un ton moqueur. Regardez-le. Il a l'air complètement mordu. Il a une espèce de regard ravi et il ne peut pas s'empêcher de sourire béatement...

Danny secoua la tête. Mais c'était vraiment difficile de ne pas sourire lorsque la seule chose à laquelle il réussissait à penser, c'était Jordan. Jordan nue et endormie dans son lit.

— Je ne suis pas amoureux, se défendit-il. Ça ne fait même pas une semaine que je la connais. Et tu ferais mieux de te regarder avant de parler, Riley !

— En tout cas, je suis heureux qu'il ait trouvé une fille bien, dit Eamon. Il était temps ! Je commençais à me demander si mes fils allaient trouver un jour chaussure à leur pied.

Il se dirigea vers le Trio Infernal et se pencha au-dessus du bar.

— On a parié sur Riley et Nan. Si on misait sur Danny et cette fille, maintenant ?

— Vous pariez sur ma vie sentimentale ? demanda Danny, stupéfait.

— On en avait assez de parier sur les prises de pêche de Dealy, lui répondit Markus. C'est bien moins drôle que de miser sur tes prises à toi !

— Je peux parier moi aussi ? demanda Riley. C'est combien la mise ?

Kellan secoua la tête, l'air navré.

— Pour un naze, Riley, tu as réussi à te trouver une femme formidable. Alors, ne gâche pas tout, s'il te plaît.

Puis, se tournant vers Danny :

— Et toi, fais attention... J'adore Joe, et je ne veux pas que tu lui fasses du mal.

— Tu ne serais pas jaloux, par hasard ? lui demanda Riley.

— Non, je connais mon frère, c'est tout. Il n'a pas la meilleure des réputations en matière de conquêtes féminines. Or Jordan est quelqu'un de bien.

Sur ce, il se leva, prit son journal et son café, et alla s'installer à une table dans le fond de la salle.

— Tu sais quel est ton problème, Danny ? demanda Dealy. Tu es bien trop beau. Comme Riley et Kellan d'ailleurs. Regarde Markus. Regarde bien son visage. Quand il était jeune, les femmes n'attendaient pas grand-chose de lui. Et elles savaient qu'il devait faire des efforts pour faire oublier qu'il était loin d'être un Apollon.

— Et c'est toi qui dis ça ? lança Markus, l'air outré. Vous êtes tellement moches, tous les deux, que même les crapauds ont peur de vous !

— C'est vrai, renchérit Johnny. Quand un type est trop beau, il croit qu'il peut avoir toutes les filles. Et il n'est jamais content de celle qu'il a.

— Je suis parfaitement content, moi, protesta Riley.

— Et moi aussi, ajouta Danny.

— Ne fais pas le malin, le prévint Kellan depuis l'autre bout de la salle. Elle se rendra vite compte de son erreur. Ce n'est pas parce que tu as réussi à l'attirer dans ton lit qu'elle va tomber amoureuse de toi.

— Je ne l'ai pas attirée dans mon lit. C'est elle qui est venue me chercher. Comment aurais-je pu refuser ?

Ce n'était pas exactement ainsi que les choses s'étaient passées, mais pas loin. Elle était venue le trouver en pleine nuit, effrayée, et il s'était contenté de la calmer du mieux qu'il avait pu. Qu'était-il censé faire d'autre ?

Kellan abandonna son journal et revint vers le bar, tout près de lui.

— Elle donne l'impression d'être forte et de tout maîtriser, lui dit-il à voix basse, mais, dans le fond, c'est quelqu'un de fragile.

— Je sais. Et je ne vais pas la faire souffrir, Kellan, répondit Danny. Je n'en ai aucune envie.

— Tu ne comprends pas... Elle ne travaille pas comme tout le monde. Elle a cette façon particulière de t'entraîner avec elle et de te motiver, jusqu'à ce que tout ce que tu veuilles, c'est lui faire plaisir. Je

l'ai vue à l'œuvre. Et si tu échoues, elle ne se met pas en colère. Elle a juste l'air horriblement déçue, et tu as alors l'impression d'être le dernier des minables.

Danny acquiesça.

— Je sais, je sais.

En vérité, il ne savait pas. Il n'avait pas vécu un tel moment avec Jordan. Et il n'avait pas l'intention de le vivre un jour.

Eamon Quinn réapparut dans la salle, un sac à la main.

— Tiens, voici ton petit déjeuner. Deux cafés noirs et du pain. Et avant de repartir, tu auras peut-être envie de passer souhaiter un bon anniversaire à ta mère ? Lui dire qu'elle ne fait pas ses trente-cinq ans...

Danny fit la grimace.

— Désolé, papa. J'avais complètement oublié que c'était son anniversaire aujourd'hui. Je l'appellerai dans la journée. J'ai été tellement oc...

— Ne t'inquiète pas. Kellan m'a parlé de ton nouveau travail. Tu sais, ta mère meurt d'envie de pouvoir jeter un coup d'œil à ce château. Si tu lui proposais d'y passer, je suis sûr que ça rachèterait ton oubli.

— C'est promis. Dès que les travaux seront finis. Je suis sûr que Jordan sera d'accord.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, marmonna Kellan.

Il hocha la tête pour le rassurer.

— Il faut que j'y aille, maintenant...

Il attrapa le sac et se dépêcha de sortir. Alors qu'il marchait vers son cottage, il inspira une grande bouffée d'air marin, et sourit, content de lui. C'était drôle comme sa vie avait changé en seulement cinq jours.

Peu lui importait combien tout cela allait durer. Il allait en profiter tant qu'il le pourrait. Et quand viendrait l'heure pour Jordan de partir, il lui dirait au revoir en regrettant que ce soit déjà terminé.

Pourtant, même s'il se répétait que ce n'était qu'une aventure sans lendemain, que ça ne *pouvait* être qu'une aventure sans lendemain, il se complaisait à s'imaginer avec elle un peu plus longtemps. Il la trouvait fascinante. Et elle semblait le trouver intéressant elle aussi. Que demander de plus ?

Il se dépêcha de regagner le cottage.

Dès qu'il eut franchi le seuil, Jordan surgit de la chambre, à moitié habillée.

— Où étais-tu ?

— Juste allé chercher notre petit déjeuner.

— On est en retard. Il faut retourner au château. Les ouvriers vont arriver, j'ai des coups de téléphone à passer, et...

— On est samedi, Jordan !

— Je sais. Mais je travaille le samedi. Et toi aussi. Ce n'est pas parce qu'on couche ensemble qu'on doit oublier nos responsabilités.

En l'espace de quelques secondes, elle était redevenue sa patronne. Et une patronne déçue, apparemment.

— Je n'ai pas été si long. J'ai discuté un peu. Kellan était au pub, et mes parents sont rentrés de vacances.

— Tu aurais dû me dire que tu partais. Quand je me suis réveillée, tu n'étais pas là. Je t'ai cherché partout...

— Tu devais bien te douter que je n'étais pas loin. Jamais je ne t'aurais laissée ici. Et puis je savais qu'on devait retourner au château. Alors dépêche-toi, habille-toi et partons. C'est toi la patronne.

Elle marqua un temps d'arrêt, avant de prendre un air franchement mécontent :

— Ne dis pas ça.

— Quoi ? Que tu es la patronne ?

— Je m'excuse, Danny. Je suis vraiment fatiguée, et j'ai un peu la gueule de bois. J'ai besoin d'une bonne douche et d'une grande tasse de café.

Il sortit un gobelet du sac et le lui tendit.

— Pour le café, voilà déjà...

Il s'approcha et déposa sur ses lèvres un tendre baiser.

— Et voilà à manger aussi.

Elle gémit.

— Je suis vraiment horrible, n'est-ce pas ? Tu as raison : je dois apprendre à me détendre. Pourquoi est-ce que je n'en suis pas capable ? On est samedi, après tout. On devrait retourner tout de suite se coucher.

— Je n'aurais pas dû te laisser seule dans une maison que tu ne connaissais pas.

— Tu as raison, c'était mal. Ne recommence surtout pas. Sinon je serai obligée de le signaler dans ton dossier.

Du bout du doigt, il caressa son bras, serpentant lentement sur sa peau si douce.

— Ah bon, tu as un dossier sur moi ? Et que dit-il ?

Elle avala une gorgée de café et soupira.

— Que tu as du mal à séparer ton travail de... de tout le reste... Et je crois que ça peut devenir un problème.

Il la regarda un long moment en silence, essayant de chasser un sentiment de dépit qui s'installait en lui. En reviendrait-on toujours à cela ? Devraient-ils rester toujours patronne et employé ? Pourquoi refusait-elle de les considérer juste comme un homme et une femme ?

— Est-ce que je suis censé faire comme si je n'avais pas envie de toi ? Parce que j'ai envie de toi, Jordan. Tout le temps. Et si c'est un

problème, alors, oui, écris-le dans mon dossier. En lettres rouges.

Il fit demi-tour et saisit la poignée de la porte.

— Je t'attends dans la voiture avec Finny et Mogue. Dès que tu seras prête, on pourra partir.

Il sortit en claquant des doigts et les chiens accoururent aussitôt. Il les fit monter en voiture, avant de s'installer au volant, et d'attendre, incapable de juguler la sourde colère qui montait en lui.

Lorsqu'elle sortit enfin du cottage, Jordan avança lentement vers la voiture et prit place à côté de lui.

— Je suis désolée, dit-elle dès qu'elle fut assise. Tout ceci est très nouveau pour moi, et je me sens totalement prise au dépourvu. Toi, tu arrives peut-être à séparer travail et plaisir, mais pour moi c'est loin d'être évident.

— Alors oublie le travail. Ne t'inquiète pas. Il sera fait, et le résultat sera parfait. Tu dois me faire confiance. On peut très bien ne penser qu'au plaisir.

Elle acquiesça, puis se pencha vers lui, agrippant sa chemise pour l'attirer à elle, posant son visage contre son torse.

— Je l'espère vraiment, Danny...

Danny examina attentivement, une fois encore, le médaillon qu'il avait commencé pour le portail du jardin. Cela faisait trois jours qu'il s'y consacrait, après avoir terminé les charnières, et avant d'entamer la fabrication d'autres pièces tout aussi réjouissantes. Il avait soigneusement reproduit le modèle à partir d'une vieille photographie en noir et blanc que Jordan lui avait donnée.

L'original photographié était magnifique, mais il n'était pas irlandais. Il y avait de fortes chances qu'il soit l'œuvre de John Wellston, un forgeron d'origine anglaise installé à Galway, dans la région, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles et dont le travail était toujours très prisé de nos jours.

A l'époque de Wellston, l'Irlande était en pleine rébellion pour tenter de se libérer de la tutelle anglaise et le feronnier avait surtout travaillé pour les riches familles anglaises et pour les Irlandais loyalistes. Mais à présent que l'Irlande était libre et indépendante, recopier Wellston pour le portail du château semblait absurde à Danny. Ce qu'il voulait, c'était du style irlandais sur un portail irlandais.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis posa ses pinces par terre et massa ses épaules endolories. Jordan s'était absentée pour la matinée, ayant des courses à faire à Cork et à Bantry. Elle avait déjà acheté des meubles, qu'elle avait soigneusement inventoriés dans un grand registre qu'elle conservait dans la bibliothèque.

Elle avait fait des recherches sur le mobilier d'origine, dans l'espoir d'en retrouver quelques éléments chez d'éventuels antiquaires. Mais jusqu'ici, cela n'avait rien donné. Elle continuait de chercher cependant, et tout ce qu'elle achetait était soigneusement restauré, puis envoyé dans un entrepôt de stockage de Cork en attendant la complète restauration du château.

Danny essuya la sueur qui baignait son visage. Il sortit avec le médaillon qu'il installa contre une vieille caisse de bois. Il s'étira longuement pour dénouer son dos, et jeta un œil critique sur son travail.

Non, ce n'était pas mieux à la lumière du jour... Il s'assit sur une chaise de bois adossée au mur de l'ancienne lingerie. Il n'y avait pas grand-chose de bon dans ce qu'il avait fait. Et pour cause... Copier Wellston ne l'inspirait pas du tout ! Il ferait mieux de tout recommencer du début, en suivant ses plans et dessins à lui. Sinon quelle fierté pourrait-il en tirer ?

Il se passa une main nerveuse dans les cheveux, et respira largement la brise qui soufflait agréablement en cette fin de matinée.

La question de reproduire à l'identique ou d'apporter une touche de création personnelle était devenu un point de discorde entre Jordan et lui. Ce n'était pas la première fois qu'ils s'opposaient, du reste, mais chaque fois, il s'était incliné, acceptant de réaliser des copies exactes plutôt que d'imprimer sa marque sur les pièces qu'il forgeait.

A propos de ce médaillon cependant, il ne se sentait pas enclin à se montrer aussi malléable. L'objet serait le point focal de ce jardin clos. Il fallait donc qu'il serve de trait d'union entre la beauté de la propriété et le paysage environnant. Et il fallait qu'il soit irlandais ! Peut-être cet argument convaincrait-il Jordan ? Mais avant d'en reparler avec elle, il devait être en mesure de lui proposer un dessin — si possible meilleur que l'original —, reprenant des éléments du premier, mais traités d'une façon plus gaélique.

Soudain la fatigue l'assaillit et il réprima un bâillement. Ce n'était pas cela qui allait stimuler sa créativité ! Mais aussi, les nuits presque sans sommeil passées avec Jordan, suivies de réveils aux aurores, commençaient à lui peser. Et même s'il prétendait qu'il était dans les temps, ce n'était plus la vérité. Il avait déjà au moins pris une semaine de retard, et ce retard s'accroissait un peu plus chaque jour.

Il ferma les yeux et laissa son esprit vagabonder, à la recherche de l'inspiration. Mais au lieu de cela, lui vinrent des images de Jordan — de son corps dénudé, de sa bouche sensuelle, de ses mains brûlantes —, des images de plaisir qui ne le quittaient jamais, ni le jour ni la nuit.

Il jura tout bas. Rien à faire, elle était devenue sa *Leanan Sidhe*, séduisante et dangereuse, qui le tentait et le tourmentait tout à la fois. Il était plus heureux lorsqu'elle était près de lui, mais cela valait-il le prix qu'il payait pour cela ? C'était comme si elle avait volé une partie de son âme et le besoin de la lui reprendre lui ravageait la poitrine.

Il ne pouvait regarder la jeune femme sans que ses mains ne brûlent de la toucher, sans que ses lèvres ne réclament les siennes. N'était-ce que du désir ou bien est-ce que cela devenait de l'obsession ? Ayant perdu toute objectivité et toute capacité d'analyse, il n'aurait su le dire. Peut-être que s'il pouvait dormir toute une nuit d'affilée, il saurait répondre.

Mais ces nuits sans sommeil étaient sa raison de vivre. Au cours de

chacune d'elles, il en apprenait davantage sur la passion et le désir ; il prenait davantage conscience du plaisir qu'ils pouvaient se donner mutuellement. Le lit de Jordan était devenu un lieu de recherche et d'expérimentation, un lieu où étaient sans cesse repoussées les limites de ce qu'un homme et une femme pouvaient faire ensemble.

Il laissa son corps se détendre, essaya de faire le vide dans son esprit. Quelques minutes, pas plus. Juste une toute petite sieste pour retrouver son énergie. Quel serait le meilleur endroit ? Son lit au cottage ou là, dans l'herbe ?

— Tu dors ?

Surpris, il se redressa en sursaut et ouvrit les paupières.

— Non, répondit-il en se frottant les yeux. Non, je réfléchissais, c'est tout.

— Si ! Tu dormais ! insista Jordan en fronçant les sourcils.

— D'accord, reconnut-il. C'est possible... Je suis fourbu. Laisse-moi faire une pause, s'il te plaît. J'ai juste besoin de dormir quelques instants.

— Comment veux-tu être dans les temps si tu te permets de faire la sieste dans la journée ?

Au ton de sa voix, il comprit tout de suite qu'elle était contrariée. Sans se laisser démonter, il lui sourit et lui tendit la main.

— Comment puis-je être dans les délais si je consacre toutes mes nuits à ton plaisir ?

— Parce que moi, je ne travaille pas, peut-être ? C'est ce que tu veux dire ?

Il secoua la tête vigoureusement. Comment pouvait-elle croire une chose pareille ?

— Bien sûr que non ! Ce que je dis, c'est que ce que nous faisons de notre temps libre nous rend moins efficaces dans la journée. Toi, tu peux rester au lit un peu plus longtemps, mais moi je dois me lever pour allumer ma forge.

— C'est bien ça ! Tu prétends que je n'en fais pas lourd !

Elle se mit à marcher en long et en large devant lui. A chaque pas, elle semblait de plus en plus furieuse et Danny garda le silence pendant un long moment, essayant de trouver un moyen de désamorcer cette dispute stupide.

— Et si tu m'expliquais plutôt la vraie raison de ta colère ?

Elle s'immobilisa et ouvrit la bouche, avant de la refermer aussitôt.

— Allez, insista-t-il en lui prenant la main. Assieds-toi et raconte-moi ta journée.

Sans se faire davantage prier, Jordan se laissa tomber sur la chaise, l'air pensif.

— J'ai acheté un vase de cristal il y a quelques mois. C'était la copie exacte de celui qui se trouvait dans le hall, autrefois. Je l'avais

rangé dans l'office et maintenant il n'y est plus. Envolé ! Je ne sais pas depuis quand il a disparu, mais je sais que je n'ai pas rêvé. Je l'ai bien acheté et rangé là. J'ai même le reçu.

Elle s'interrompit pour se masser le front, sans parvenir à en chasser les plis soucieux.

— Parfois j'ai l'impression de devenir folle, Danny...

— Mais non, tu n'es pas folle.

Elle haussa les épaules.

— Je sais. J'imagine qu'un des ouvriers a dû s'introduire dans la maison et le voler. Il faut que je surveille davantage les allées et venues de chacun.

— Et quoi d'autre ?

— Rien. Je suis juste fatiguée. Stressée. Et un peu perdue. Ça a l'air beau, ajouta-t-elle, apercevant soudain le médaillon.

— Non. Il ne me plaît pas. L'artisan qui l'a créé était anglais. Et je refuse de le copier. Ce portail doit porter l'empreinte de l'Irlande.

— Il me semble avoir été claire à ce sujet.

— Oui, mais je ne suis plus d'accord. Tu veux un médaillon pour le portail du jardin, et je vais t'en faire un. Il sera magnifique, irlandais, et ce sera une création originale. Je veux laisser quelque chose de moi dans ce lieu.

— Je pourrais te renvoyer pour ça, tu sais..., dit-elle d'un air de défi.

Il lui retourna un sourire un peu fat.

— Tu pourrais, mais tu ne le feras pas. Tu voulais le meilleur et je suis le meilleur.

Elle secoua la tête, abandonnant la discussion.

— Fais ce que tu veux, murmura-t-elle. Je suis fatiguée, moi aussi. De toute façon, j'ai tout gâché. Et c'est à cause de toi.

— A cause de moi ? Comment ça ?

Elle le regarda, les yeux embués de larmes. En l'espace d'un instant, elle était passée de la colère aux pleurs. Qu'était-il censé faire, maintenant ? se demanda-t-il, pris de court. Il voulut lui prendre la main, mais elle se dégagea et s'en alla.

Il pesta, et se mit à courir après elle.

— Jordan, attends !

Une fois qu'il l'eut rattrapée, il la prit par la taille et la força à le regarder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, répondit-elle en secouant la tête, butée. Retourne travailler.

— Non, pas tant que tu ne m'as pas expliqué pourquoi tu pleures !

— Je ne pleure pas ! se défendit-elle, alors que ses joues étaient baignées de larmes. Je ne pleure jamais !

— Pourquoi tes joues sont-elles toutes mouillées, alors ?

— Je ne pleure pas !

— Tu es fatiguée, Jordan... On n'a presque pas dormi la nuit dernière. Et je me suis comporté comme un crétin. Si tu pleurais — ce que je ne dis pas que tu es en train de faire —, ce ne serait pas surprenant.

— Je ne pleure pas, répéta-t-elle.

Il l'attira jusqu'à un banc et s'assit à côté d'elle, passant ses bras autour de ses épaules.

— Dis-moi ce qui se passe.

Elle essuya ses larmes d'un geste brusque.

— J'ai... J'ai besoin d'en finir avec ce projet... J'ai besoin de rentrer chez moi... De meilleures choses m'y attendent et plus je reste ici, moins j'ai des chances de les obtenir.

A l'idée de son départ prochain, il ressentit une grande douleur, comme un poignard qu'on lui aurait planté en plein cœur.

— Eh bien, tu vas terminer ton travail ici et rentrer chez toi, murmura-t-il avant de l'embrasser sur la tempe.

— Mais plus je passe de temps avec toi et moins j'ai envie de repartir ! dit-elle d'un air tragique. Tout est si simple ici. Je n'ai pas à me battre pour être heureuse. Il y a quelques minutes, je parlais avec mon père au téléphone, et...

— Et ?

— Il a un nouveau projet, que j'aimerais vraiment superviser. Un hôtel à SoHo. Je croyais qu'en me confiant ce château, il voulait me préparer pour ce gros chantier à New York. Etre sûr que j'en étais capable. C'est le projet idéal pour moi. Et j'étais vraiment dans la course. Jusqu'à ce que je te rencontre.

— Tu me reproches d'être un frein à ta carrière, c'est ça ? Je te trouve un peu injuste.

— Pourtant c'est la vérité : ce projet va probablement m'échapper au profit d'un de mes frères, et le pire, c'est que je m'en moque complètement. J'en ai assez de cette lutte perpétuelle. Ici, je suis heureuse. Tout est simple, pour moi... Je ne ressens aucune pression, et ce travail me plaît vraiment beaucoup. Et toi aussi, tu me plais beaucoup.

— Toi aussi, Jordan, tu me plais. Mais je suis sûr que tu tiens beaucoup à la restauration de cet hôtel.

— Eh bien non... C'est ce qui m'étonne. Je m'en moque vraiment.

— Tu dis ça parce que tu es en colère, c'est tout.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa tendrement.

— Tu peux compter sur moi pour t'aider à trouver un moyen de faire changer d'avis à ton père.

— Et pour le portail ?

— Il faut que tu me fasses confiance. Tu dois me laisser faire à mon idée. Je te promets que tu ne le regretteras pas.

Elle ferma les yeux et soupira.

— O.K. Fais comme tu veux. Ça ne changera plus rien maintenant...

Puis, en se libérant de son étreinte, elle ajouta :

— Je crois que ce n'est pas une bonne idée de passer autant de temps ensemble, Danny. Nous savons très bien tous les deux que notre histoire ne peut pas durer, sans compter que nous avons besoin de nous concentrer un peu plus sur notre ouvrage.

— Bien sûr.

— Je suggère donc que tu passes la nuit qui vient dans ton cottage.

— Pas de problème.

Il aurait voulu la serrer dans ses bras, et l'embrasser pour lui faire oublier ses soucis. Mais pour l'heure, elle avait besoin d'un peu de solitude pour pouvoir réfléchir à ce qu'elle voulait vraiment. Elle pensait que le problème, c'était lui. Mais il n'en était pas certain. Ce qui la tourmentait, c'était autre chose. Quelque chose de beaucoup plus profond.

Et si elle avait besoin de temps pour cerner cette chose, il lui en laisserait autant qu'elle en voudrait.

— Viens, je vais te faire une tasse de thé. Ça fait toujours du bien.

— Je n'aime pas le thé.

— Une glace, alors ?

— La glace, j'aime.

— Je connais un endroit en ville où on fait la meilleure glace à la fraise du monde.

— Je préfère le chocolat, répondit-elle en souriant.

— Ils font aussi ce parfum. Alors, tentée ?

— On devrait vraiment se remettre au travail.

— Tu sais, si nous passons nos nuits séparément, nous aurons beaucoup plus de temps pour travailler.

Elle prit une grande inspiration et sourit faiblement.

— J'ai peut-être été un peu excessive à ce propos... Il suffirait juste de dormir un peu plus...

— On va essayer, dit-il en la serrant dans ses bras. Maintenant arrête de pleurer et allons manger cette glace.

— Je ne pleure pas, protesta-t-elle, le visage plaqué contre son torse.

— Bien sûr que non...

Jordan descendait l'allée du jardin d'un bon pas, son agenda sous le bras, pleine de bonnes résolutions. Il était grand temps qu'elle se remette au travail. Sérieusement. Finies les distractions, fini le laxisme.

Et puis il fallait qu'elle se montre plus ferme, plus dure avec les ouvriers. De toute évidence, celui qui se permettait de piller discrètement la maison la considérait comme quelqu'un de facile à berner. Et si c'était le seul moyen de parvenir à ses fins, elle n'hésiterait pas à se montrer beaucoup moins gentille et conciliante avec tout le monde ! Tout cela commençait à bien faire ! D'abord, il y avait Bartie. Voilà des mois qu'il travaillait au jardin et rien de concret n'avait encore été fait. Et puis Danny, qui n'en faisait qu'à sa tête. Et les plombiers, incapables d'installer un filtre pour la piscine qui fonctionne correctement.

— Il me faut prendre des mesures, murmura-t-elle. Je serai intransigeante !

Tout en continuant à pester intérieurement, elle essaya de chasser de sa mémoire le souvenir de son altercation de la veille avec Danny. La honte de s'être effondrée devant lui était toujours aussi vive. Jusqu'ici, elle n'avait jamais laissé ses émotions prendre le pas. Alors pourquoi maintenant ?

Sans doute était-elle tellement dépassée par tout ce qui était survenu entre eux, qu'elle avait craqué. Trop de nuits blanches, trop d'heures passées à se sentir comme une femme légère plutôt que comme une dirigeante acharnée et consciencieuse.

Mais le travail et les délais n'étaient pas seuls en cause. Même si elle avait tendance à tout mettre sur le dos de Danny, elle savait au fond qu'elle avait une part de responsabilité énorme dans ce qui lui arrivait. L'Irlande l'avait changée. Là se trouvait le véritable problème... Elle y avait vécu pendant seize mois comme une étrangère, mais depuis l'arrivée de Danny, elle commençait à s'y sentir chez elle.

Si elle n'était pas aussi faible, si elle ne s'accrochait pas tant à lui, tout serait parfait. Il serait en train de terminer son travail tandis qu'elle s'apprêterait à quitter l'Irlande pour un projet de plus grande envergure à Manhattan. Elle ne regretterait en aucune façon ce qui s'était passé entre eux, un agréable souvenir de vacances...

Mais Danny l'avait entièrement séduite et lui avait fait prendre conscience d'une part d'elle-même dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Pour la première fois de sa vie, elle s'était sentie courtisée, convoitée, désirée. Et elle avait trouvé cela très valorisant et très doux, au point de ne plus pouvoir s'en passer.

Combien de fois avait-elle entendu des femmes parler de leur difficulté à concilier travail et vie sentimentale ? Elle comprenait à

présent. Cela voulait-il dire que pour réussir professionnellement, il fallait renoncer à son épanouissement personnel ? Pourrait-elle se permettre d'être en même temps une femme qui aimait et une femme qui travaillait ? Devrait-elle choisir ?

Mais non ! songea-t-elle dans un sursaut de rébellion. Pourquoi être obligée de choisir ? Tous les jours, elle croisait des femmes qui réussissaient à tout mener de front. Mais ces femmes-là n'avaient sans doute pas quatre frères contre qui se battre constamment, ni un père que rien, jamais, ne semblait satisfaire. Ni un amant dont une simple caresse de la main suffisait à l'envoyer au septième ciel.

En fait, sa tâche aurait été beaucoup plus facile si Danny Quinn avait été un quinquagénaire chauve et ventripotent. Mais voilà, elle avait engagé un trentenaire beau, charmeur et sexy en diable. Dans ces conditions, comment lutter ? Sa faible résolution de mettre fin à leurs nuits sans sommeil n'avait tenu que quelques minutes. Et la nuit passée avait été aussi longue et passionnée que les précédentes.

Elle pénétra dans le jardin et regarda tout autour d'elle. Les trous étaient de plus en plus nombreux. Et par conséquent, les tas de terre également. C'était comme si Bartie et Daisy s'étaient employés à retourner chaque mètre cube du jardin. Et pour quoi ?

Rassemblant tout son courage, elle s'approcha d'eux. Ils étaient tous les deux penchés au-dessus d'un trou assez profond.

— On peut savoir ce que vous cherchez ?

Ils sursautèrent au son de sa voix et s'empressèrent de se redresser, empoignant leurs outils.

— Rien.

— Rien ?

Elle avança et regarda à son tour dans le trou.

— S'il n'y a rien, alors pourquoi est-ce que vous creusez des trous ?

— Le sol, répondit Bartie. Les métaux f...

— Oui, je sais, les métaux ferreux... Eh bien figurez-vous que j'ai fait une recherche sur internet hier soir à propos des métaux ferreux dans la terre irlandaise, et je n'ai rien trouvé. Pas une seule information sur la présence de fer dans le sol. Quant aux roses, j'ai appris de la même manière qu'elles pouvaient pousser sur n'importe quel terrain du moment qu'elles reçoivent la bonne dose d'engrais et de fertilisants.

— Oui, répondit Bartie en hochant vigoureusement la tête.

— Oui ? C'est tout ce que vous avez à dire ? Je ne vois aucune différence dans ce jardin entre le moment où je suis arrivée, il y a seize mois, et maintenant. Enfin, façon de parler... Car il y a bien un changement : au lieu de mauvaises herbes, j'ai maintenant des dizaines et des dizaines de tas de terre !

— Je comprends votre réaction, mais vous vous trompez,

mademoiselle Kennally. Créer une roseraie en Irlande n'est pas chose facile. Il faut préparer le sol avec soin, sinon c'est la catastrophe assurée. On a dû creuser un peu plus profond que ce qu'on avait pensé au départ, mais c'est important. Pour éviter la catastrophe...

— Je ne veux pas de catastrophe. Je veux juste des fleurs. Des roses. Alors faites ce que je vous demande. Si... Si je ne vois pas de fleurs dans ce jardin la semaine prochaine, je serai obligée de faire appel à un professionnel.

— Oui, mademoiselle.

Avant de quitter le jardin, elle se retourna.

— Est-ce que vous êtes entré dans la maison dernièrement, Bartie ?
Le vieil homme s'agita nerveusement.

— Non, mademoiselle. Je passe tout mon temps au jardin. Je n'ai rien à faire là-dedans.

— Et vous, Daisy ?

— Non, madame.

— D'après Danny Quinn, il pourrait y avoir des esprits qui se baladent dans nos murs. Des objets n'arrêtent pas de disparaître pour réapparaître ailleurs. Qu'en pensez-vous ?

— Des esprits ? répéta Bartie. Ce n'est pas impossible. Je vais ouvrir l'œil. En attendant, vous pouvez peut-être leur laisser un petit quelque chose, mademoiselle. Quelques biscuits, une part de gâteau...

— Ou bien vous pourriez leur construire un autre logis, suggéra Daisy.

— ... Pour des créatures imaginaires ?

Elle secoua la tête, plus que sceptique.

— En tout cas, je veux voir du changement ici et très bientôt. Je veux que ça ressemble enfin à un jardin et non plus à un chantier de construction !

Bartie inclina son chapeau, avant de se remettre à creuser sous le regard inquiet de Daisy.

— Bien sûr, des fleurs, dit-il avec un sourire qui semblait forcé.

Alors que Jordan sortait du jardin, elle remarqua de nouvelles charnières fixées sur les piliers du mur de clôture. Danny se consacrait au portail, mais elle n'avait pas osé suivre l'avancée de ses travaux.

Il avait refusé de copier le portail original, et elle l'avait laissé faire à sa guise, mais elle craignait de ne pas aimer ce qu'il allait lui proposer à la place. Et si elle n'aimait pas, elle n'aurait d'autre choix que de le lui faire recommencer.

Elle se dirigea vers la forge, puis se ravisa. Elle devait lui faire confiance et le croire, lorsqu'il disait qu'il savait ce qu'il faisait.

De retour au manoir, elle fila droit à la bibliothèque, avec l'intention de revoir soigneusement le planning des travaux. Il fallait encore remplacer le toit de l'ancienne lingerie et le revêtement du

chemin d'accès. Et à refaire l'inventaire des meubles, à établir la liste des pièces qui lui manquaient encore, à réajuster les emplois du temps en fonction du retard pris par Danny. Mais elle avait encore une chance de boucler le chantier dans les délais si elle réussissait à se contrôler un peu mieux.

Elle s'assit à son bureau, soulagée de voir que les prévisions initiales étaient encore tenables et du coup elle se trouvait remotivée. Elle étudia son calendrier avec, en tête, une idée qui venait de germer. Un petit voyage à New York serait un excellent moyen de se rappeler au bon souvenir de son père et de lui montrer — s'il en était besoin — qu'elle tenait beaucoup à ce qu'il lui confie ce projet d'hôtel à SoHo. Elle pourrait faire l'aller et retour sur deux jours. Pendant ce temps, Danny surveillerait les travaux.

Oui. Bonne idée...

Elle apporterait à son père un dossier complet sur la rénovation du château, avec des photos, des graphiques, des schémas. Son père adorait les graphiques. Il serait bien obligé de constater qu'elle connaissait son métier aussi bien que ses frères. Et si ce n'était pas le cas... Si ce n'était pas le cas, eh bien...

— Je démissionnerai ! s'écria-t-elle en laissant tomber son crayon sur le bureau.

— Ne dites pas ça, Joe !

Kellan se tenait à la porte de la bibliothèque. L'espace d'un instant, elle avait cru qu'il s'agissait de Danny. Un Danny en costume, rasé de près et bien peigné. Les deux frères se ressemblaient tant... Mais en apparence seulement. Du point de vue du caractère, ils différaient beaucoup. Kellan était calme et posé ; il contrôlait toujours toutes ses émotions. Elle aurait pu s'en remettre totalement à lui. En ce qui concernait Danny, en revanche, elle n'en était pas encore certaine.

— Bonjour, fit-il en avançant d'un pas. Comment ça va ?

Dès leur première rencontre, seize mois plus tôt, elle l'avait d'emblée apprécié. Il était doué, sérieux, et partageait son enthousiasme pour le Château de Cnoc, ainsi que sa vision d'ensemble du projet. En tant qu'architecte chargé du dossier, il avait préparé tous les plans et les dessins pour la rénovation avec un soin et une précision extrêmes. A présent que le chantier était presque terminé, elle se rendait compte combien Kellan était appréciable.

— Tout se présente très bien, répondit-elle. Je ne savais pas que vous deviez passer. Vous cherchez Danny, peut-être ?

— Non, c'est vous que je cherchais.

Il lui tendit une enveloppe.

— Ce sont mes honoraires. Je sais que j'aurais pu vous les envoyer par la poste, mais j'ai aussi quelque chose à vous demander. Plusieurs choses, même. D'abord Nan tenait à ce que je vous reparle de leur fête

de fiançailles. Elle aimerait que vous y assistiez. Elle aura lieu vendredi prochain au pub. Et puis ma mère et elle aimeraient beaucoup visiter le château quand les travaux seront finis, si, bien sûr, vous êtes d'accord...

— Je me ferai un plaisir de leur faire visiter les lieux.

Elle se leva pour prendre l'enveloppe.

— Asseyez-vous, Kellan, continua-t-elle en lui désignant une chaise.

— L'intérieur du manoir a drôlement dû changer depuis. Quand allez-vous installer les meubles ?

— Bientôt. Il me reste encore deux ou trois choses à acheter. Des livres pour cette bibliothèque, par exemple, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle. Il faut que je garnisse ces étagères. Mais je veux de vrais livres anciens, avec reliures en cuir et tranches dorées à la feuille.

— Et où comptez-vous les dénicher, ces livres ?

— Je ne sais pas. A Londres, je suppose... C'est là que j'ai le plus de chance de trouver ce que je veux. Mais en même temps, j'aimerais bien constituer une bibliothèque uniquement irlandaise.

— Vraiment ? Je pensais que vous vouliez surtout vous inspirer des manoirs anglais.

— J'ai décidé de changer d'approche, et d'accentuer le côté irlandais du château. Après tout, la propriétaire est à demi irlandaise, ce qui justifie d'aller dans ce sens. Et Danny...

— Oh ! C'est donc ça, l'interrompt-il, un large sourire aux lèvres. C'est Danny qui est derrière tout ça. Danny, le fervent défenseur de la cause gaélique...

— Mais il a raison. C'est une maison irlandaise, et le décor doit en être irlandais.

— Il y a un excellent libraire spécialisé dans les ouvrages rares et précieux à Galway. Je vous enverrai ses coordonnées par e-mail. Il vous aidera à trouver ce que vous cherchez.

— Merci.

— Dites-moi, Joe... Comment Danny se comporte avec vous ? Est-ce qu'il est réglo, au moins ?

— Tout se passe bien. Tout ce qu'il fait, il le fait bien.

— Ça, je n'en doute pas. C'est pour ça que les femmes l'aiment.

Jordan sentit ses joues s'embraser.

— Je parlais sur le plan professionnel, s'empressa-t-elle de préciser. C'est un excellent forgeron. On a eu quelques points de désaccord, mais globalement, tout s'est très bien passé.

— Je vous mettrais volontiers en garde, mais j'imagine que vous savez ce que vous faites.

A ces mots, elle ne put s'empêcher de rire.

— Non, je n'ai absolument aucune idée de ce que je fais !

J'aviserai en temps voulu...

— En tout cas, si jamais il vous fait du mal, je peux vous dire qu'il aura affaire à moi.

— Ce ne sera pas nécessaire. Si jamais il me fait du mal, c'est d'abord à moi qu'il aura affaire.

— Et... si entre vous les choses se passent bien au point que... que vous envisagiez de rester en Irlande, alors j'ai une proposition à vous faire.

— Une proposition ?

— J'aimerais que vous réfléchissiez à l'idée de collaborer avec moi. Je m'occupe de nombreuses vieilles demeures comme celle-ci, partout en Europe. Et j'aime votre travail, votre style...

— Vous me proposez un poste ?

— Plutôt un partenariat.

Elle se cala dans le fond de sa chaise, accusant légèrement le coup. Jamais encore elle n'avait envisagé de rester. Elle avait fait sa vie à Manhattan, la question d'y retourner ou pas ne s'était jamais posée : c'était l'évidence même. Mais elle appréciait de savoir qu'elle avait cette possibilité. Elle pourrait l'utiliser pour argumenter avec son père. Quelqu'un, au moins, appréciait ses qualités et sa façon de travailler.

— Merci, Kellan, c'est très gentil de votre part. Je m'en souviendrai.

— Et, sinon, est-ce que tout va bien ?

— Si vous me parlez de la maison, oui, tout va bien. Enfin, presque... Parce qu'on a des esprits qui nous jouent des tours. Et puis il y a aussi un problème au jardin avec Bartie. Ça fait des semaines qu'il creuse des trous. De gros trous, très profonds. Et je ne sais pas pourquoi.

— Des esprits ?

— Oui. Quelqu'un ou quelque chose rôde par ici, chipe des objets et s'amuse à verrouiller portes et fenêtres derrière lui.

— Vous savez que les esprits n'existent pas, n'est-ce pas ?

— Bien sûr qu'elle le sait !

Jordan leva les yeux, surprise. Danny était arrivé sans qu'elle ne l'entende.

— Mais il y a bien eu quelqu'un dans ma chambre cette nuit-là, dit-elle. Je n'ai pas rêvé, je le sais.

— C'est vrai. Quelqu'un est bien entré ici ce soir-là. J'ai trouvé une empreinte de pas.

— Tu ne me l'avais pas dit...

— Je ne voulais pas te faire peur. Tu étais suffisamment perturbée comme ça. Et depuis que je dors avec toi, il n'y a plus eu de problème.

— Tu oublies le vase.

— C'est vrai, le vase, répondit-il en souriant. Mais je vois mal un

fantôme s'intéresser à un vase en cristal. Il faut chercher un autre coupable, à mon avis...

Kellan acquiesça.

— J'ai du mal à croire, moi aussi, que ce manoir soit hanté. En revanche, ce qu'on peut supposer, c'est qu'il y ait un passage secret quelque part. Ce n'est pas rare dans ces veilles demeures, et celle-là a été utilisée pendant la Rébellion pour faire entrer illégalement des armes dans le pays. C'est peut-être comme ça qu'entrent et sortent vos... esprits.

— Vraiment ? fit Danny, l'air très intéressé. Et où se trouverait-il, ce passage secret ?

— Je ne sais pas. J'ai les plans originaux, mais rien n'y figure, évidemment. Si le passage y était indiqué, il n'aurait plus rien de secret. Si ça vous tente de le chercher, vous devez commencer par repérer un espace « fantôme », justement. Un espace qui ne se trouve pas sur les plans. Vous pourriez commencer par mesurer les pièces, par exemple. Il doit y avoir, quelque part, quelques mètres manquants, suffisants pour y faire tenir un petit couloir ou un escalier.

— Vous avez piqué ma curiosité, Kellan, dit Jordan en souriant. Je suis sûre que la propriétaire adorerait cette histoire. Je pense qu'on devrait chercher ce passage.

— J'aimerais beaucoup vous aider tous les deux, mais je pars pour Dublin pendant quelque temps pour affaires.

Il se dirigea vers Jordan et lui tendit la main.

— Ça a été un grand plaisir de travailler avec vous, Joe.

Elle sourit.

— Pour moi aussi. Et merci pour votre proposition, Kellan. Je vais y réfléchir.

— Génial !

Puis il administra une tape amicale dans le dos de son frère, avant de se diriger vers la porte.

— Toi, attention ! Ne fais pas le crétin. Sois gentil avec ta patronne.

Dès qu'ils furent seuls, Danny s'installa sur la chaise qu'avait occupée Kellan.

— Que voulait-il ?

— M'apporter ses honoraires.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Quel genre de proposition est-ce qu'il t'a faite ?

— Oh... Rien. C'était juste à propos du travail qu'on a fait ensemble.

Danny ne devait pas savoir qu'elle allait réfléchir à l'éventualité de rester en Irlande. Il risquait de vouloir l'influencer — dans un sens ou dans l'autre —, alors qu'elle avait besoin de toute son objectivité pour

prendre une décision aussi cruciale que celle de quitter l'Amérique.

Pressée de changer de sujet, elle se leva.

— Je crois qu'on devrait chercher ce passage, non ? Ça permettra peut-être d'élucider le mystère de ces disparitions.

Elle se dirigea vers les étagères.

— Comment commençons-nous ?

— Tape sur les murs. Cherche des loquets ou des charnières cachés...

Puis il se leva et regagna la porte.

— Il faut que je retourne travailler. A plus tard.

Il semblait agacé. Elle aurait peut-être dû lui expliquer quelle proposition lui avait faite Kellan ?

Elle prit une grande inspiration et ferma les yeux. Elle pouvait bien essayer de prétendre le contraire, elle ressentait quelque chose de fort et de profond pour Danny. Ce n'était peut-être pas de l'amour, mais ce n'était pas un attachement dont elle réussirait à se défaire d'un simple claquement de doigts. Le quitter allait se révéler très difficile.

* * *

— J'adore l'odeur des vieux livres !

Jordan souriait, l'air réjoui. Danny, lui, plissait le nez et regardait tout autour de lui, sceptique. Cette librairie sentait surtout la poussière.

— Tu aurais dû venir avec Nan plutôt qu'avec moi.

— Pourquoi avec Nan ?

— Elle était bibliothécaire aux Etats-Unis. Je crois d'ailleurs qu'elle s'occupait surtout de livres et de cartes anciens. Elle adorerait cet endroit.

— Je croyais que tu avais envie de venir.

— C'est vrai, répondit-il en la prenant par la taille. Mais pour toi, pas pour ces vieux bouquins moisis !

— Et quand je serai vieille et moisie, moi, comment feras-tu ? demanda-t-elle en riant. Est-ce que je t'intéresserai moins ?

Il acquiesça.

— Sans doute... D'ailleurs, dès que tu auras trente ans, j'irai voir ailleurs.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis lui administra une petite claque pour rire.

— Tu es abominable. Tu mériterais que je te déteste.

— Me détester, toi, tu plaisantes ? C'est tout le contraire. Tu es folle de moi. Reconnais-le. Tu ne peux plus te passer de moi.

Elle soupira.

— C'est bien possible, répondit-elle en inclinant la tête pour qu'il

continue à l’embrasser. Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose.

Puis elle le repoussa doucement.

— Nous sommes là pour les livres, je te le rappelle. Pas pour nous embrasser dans les coins sombres.

A contrecœur, il la lâcha. Puis, main dans la main, ils examinèrent les rayonnages.

— Que cherches-tu, au juste ?

Il attrapa un livre au hasard.

— *Histoire illustrée des Fées et des Esprits...* Il est peut-être question de certaines de tes amies là-dedans.

— Parce que tu penses que je suis une fée ? Je n’ai pas d’ailes, pourtant. Ni de baguette magique.

— Toutes les fées ne ressemblent pas à Clochette. Toi, tu es une fée maléfique, qui te sers de tes pouvoirs pour m’ensorceler.

Il désigna une illustration.

— Tiens, te voilà. La *Leanan Sidhe*. Tu vois ? Elle te ressemble.

Jordan examina attentivement le dessin.

— Elle a des cheveux noirs ondulés. Un peu comme les miens, c’est vrai.

— Et ce n’est pas tout.

— Elle est nue, et moi je suis toute habillée. Et elle a des ailes. Et une poitrine très, très généreuse.

— Tu as de très beaux seins, toi aussi... Et il me semble avoir vu des ailes quelque part dans ton dos. Tu devrais me laisser regarder, ajouta-t-il en faisant mine de vouloir déboutonner son chemisier.

— Attention, répondit-elle en pointant un doigt menaçant vers lui, tu dois rester concentré sur ton travail.

— Et toi, tu dois arrêter de me distraire. La magie des fées est quelque chose de redoutable, et tu ignores la force de tes pouvoirs.

— Si j’ai autant de pouvoirs, pourquoi est-ce que je n’arrive pas à me débarrasser des esprits qui sèment la pagaille dans le manoir ?

— Ça ne fonctionne pas comme ça. Les fées et les esprits vivent dans des mondes séparés.

Il lui tendit le livre.

— Tu verras, c’est expliqué là-dedans. Je te l’offre, *Sidhe*.

— Je te rappelle une nouvelle fois qu’on est ici pour remplir la bibliothèque du manoir de livres anciens, avec de belles reliures en cuir. Et il en faut beaucoup, car j’ai beaucoup d’étagères à garnir.

— Alors pour toi, l’esthétique est plus importante que le contenu ?

Elle haussa les épaules.

— Je veux de beaux livres *intéressants*. J’aimerais bien du Shakespeare. Si on commençait par lui ?

— Acheter des livres pour leur reliure, c’est comme acheter un

tableau parce qu'il va bien avec la couleur des murs.

Il chercha cette fois un livre avec une idée bien précise, puis, une fois trouvé, le lui tendit.

— Tu devrais plutôt commencer par un poète irlandais.

— Qui est-ce ?

— Yeats.

Il s'appuya contre l'étagère, ferma les yeux et se mit à réciter :

« Quand vous serez vieille, les tempes blanches, et que le sommeil vous aura gagnée, le soir auprès du feu, prenez ce livre, et lisez doucement, et rêvez de ce regard si doux qu'avaient vos yeux, et des ombres profondes qui y dansaient. »

— C'est magnifique, murmura-t-elle en le regardant fixement.

— Quand tes tempes seront blanches, je t'aimerai encore, dit-il à voix basse.

Il avait parlé sans réfléchir ni chercher à se retenir. Cela signifiait-il qu'inconsciemment, il l'aimait déjà ? Et si c'était le cas, qu'en était-il pour elle ?

Elle le scrutait toujours, comme si elle s'interrogeait sur sa sincérité. Il retint son souffle, en espérant qu'elle allait lui répondre quelque chose qui pourrait l'éclairer sur les sentiments qu'elle lui portait. Il brûlait de le savoir. Était-elle en train de tomber amoureuse ? Pensait-elle que, tous les deux, ils avaient un avenir ensemble ?

— Il te faut absolument Yeats, finit-il par dire en lui tendant le livre, préférant mettre un terme à cette attente qui devenait insoutenable.

— Oui. Très bien...

Il se força à sourire. Il lui avait tendu une perche qu'elle n'avait pas saisie.

— Et il te faut aussi les œuvres complètes de Swift et de Goldsmith. Ainsi que celles de Wilde et de Joyce.

— Comment connais-tu tout ça ?

— Je suis irlandais, Jordan. Et, en Irlande, on est très fiers de nos auteurs. Bram Stoker et Samuel Beckett étaient irlandais eux aussi. Tout comme C.S. Lewis. Sœur Marie-Françoise, ma prof d'anglais au lycée, ne laissait rien passer lorsqu'il était question d'écrivains du cru. Je connais toujours par cœur *L'Île du Lac d'Innisfree*, de Yeats. C'était un de mes poèmes préférés.

— Tu veux bien me le réciter ?

Il s'éclaircit la gorge et se redressa.

*Je vais maintenant, partir pour Innisfree,
J'y construirai une petite hutte d'argile et d'osier ;
J'y aurai neuf rangées de fèves, et une ruche qui donne [du*

miel,

Et je vivrai seul dans la clairière bruissant d'abeilles.

— C'est splendide, murmura-t-elle.

Il sourit, puis déposa un baiser sur ses lèvres.

— Ce n'est que la première strophe. Je continuerai peut-être ce soir, au lit.

— Merci, Sœur Marie-Françoise.

— A l'époque, ce poème me parlait, il exprimait ce que je voulais. Fuir ma famille, mes frères surtout, et trouver un endroit isolé, dans une clairière bruissant d'abeilles, justement. Mais je commence à me rendre compte que cette vie solitaire n'aurait pas été si drôle que ça.

— En tout cas, je suis impressionnée par ta mémoire. C'est incroyable de se souvenir de poèmes comme ça.

— Et toi ? Tu peux m'en réciter un ?

— Non ! A part des comptines, je ne pense pas connaître un seul poème par cœur. J'en ai su, pourtant. Je ne me souviens pas des choses si je ne fais pas l'effort d'y repenser de temps en temps.

Il se pencha vers elle.

— Alors, bientôt, tu m'oublieras.

— Non, je ne crois pas que je t'oublierai.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa. Il aimait l'embrasser. Elle était toujours si douce, si tendre. Elle s'accrocha à sa chemise en gémissant faiblement. Il glissa sa main sous son corsage pour caresser sa poitrine.

Pour la première fois de sa vie, Danny pouvait imaginer passer le reste de ses jours avec la même femme. Jordan le fascinait à un point qu'il n'aurait jamais pu soupçonner. Elle était à la fois solide et vulnérable, sérieuse et espiègle. Et chaque nouvelle contradiction qu'il découvrait chez elle piquait davantage sa curiosité et son intérêt. Etait-elle vraiment celle qui saurait le captiver toute sa vie durant ?

Et puis il y avait entre eux cette complicité physique extraordinaire. Il avait toujours aimé le sexe, mais avec Jordan, cela allait bien au-delà de la simple satisfaction d'un besoin. C'était la façon dont ils communiquaient, dont ils exprimaient tout ce qu'ils n'avaient pas réussi à dire avec des mots. L'aimait-il ? Il était trop tôt pour le dire. Etait-il en train de tomber amoureux ? Ça, c'était fort probable !

— Les livres, murmura-t-elle quand, finalement, il la lâcha. Il faut absolument que tu arrêtes de me distraire.

— D'accord. Occupons-nous de tes livres. On continuera ça plus tard.

Tout en la suivant à travers les rayonnages et lui indiquant les ouvrages qui, selon lui, devaient figurer dans la bibliothèque du château, il calculait les jours qu'il leur restait. Il avait encore au moins

deux semaines de travail devant lui, peut-être trois s'il faisait traîner les choses. Mais un jour ou l'autre, le chantier de rénovation arriverait à sa fin et elle rentrerait aux Etats-Unis.

Il essaya de se représenter ce moment. Se diraient-ils adieu à tout jamais, ou bien feraient-ils des projets pour se revoir ? Même s'il avait toujours été adepte des ruptures franches et nettes, il savait que cela ne pourrait pas être aussi simple avec Jordan. Il réfléchissait déjà aux possibilités de se revoir, il imaginait des séjours à New York...

Il avait besoin de plus de temps. Ou bien il avait besoin de faire un meilleur usage du temps qui lui restait. Quinze jours avaient suffi à Riley pour se rendre compte que Nan était la femme de sa vie. Comment avait-il fait ? Il fallait qu'il le lui demande...

Ils avaient rempli la voiture de caisses de livres et une odeur de vieux cuir imprégnait tout l'habitable. Davantage d'ouvrages devaient être livrés au manoir le lendemain. Le libraire avait en outre trouvé à Dublin et à Galway plusieurs collections qu'il avait commandées et qui arriveraient elles aussi dans les jours suivants.

Alors qu'ils longeaient la côte, le soleil céda presque d'un seul coup la place à de gros nuages gris acier et à une petite bruine.

Malgré le temps maussade, la campagne paraissait à Jordan toujours aussi verdoyante et magique même si, durant seize mois, elle l'avait admirée en visiteuse destinée à repartir bientôt. Mais depuis que Danny était entré dans sa vie, depuis qu'elle vivait une histoire passionnée avec un Irlandais fougueux et sensuel, elle appréciait d'une manière totalement différente la terre qui l'avait porté.

Il y avait quelque chose de spécial dans la lumière, dans la façon dont elle scintillait au contact des éléments du paysage, dont elle intensifiait les couleurs, accentuait les contrastes... La mousse vert tendre sur les rochers gris délavé, les nuages blancs moutonnant au-dessus du bleu profond de l'Atlantique. L'Irlande était vivante...

Ce regard neuf était-il dû au pays lui-même ou à l'homme qui peuplait désormais ses jours et ses nuits ? Était-ce Danny qui l'avait rendue plus réceptive à ce qui l'entourait ? Ses sens étaient bien plus affûtés à présent, et, chose inimaginable pour elle auparavant, les odeurs et les goûts lui causaient un plaisir infini. A New York, ses jours se succédaient, semblables et tranquilles comme s'ils n'avaient fait que meubler une attente, peut-être l'attente que quelque chose d'important, de *déterminant* se produise.

Et maintenant, cette chose s'était produite.

Elle regarda Danny, puis lui passa la main dans les cheveux, écartant une boucle de son front.

— Quoi ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

— Rien. J'avais juste envie de te toucher.

Il sourit.

— Je comprends. J'ai tout le temps envie de te toucher, moi aussi.

— Je sais.

— Ah bon ? Comment ça se fait ?

— Je le sais, c'est tout.

Elle regarda de nouveau le paysage qui défilait par la vitre.

— J'aime l'Irlande. Je n'aurais jamais cru m'attacher de la sorte à ce pays, mais c'est le cas. Même la pluie, je la trouve magnifique !

Elle marqua une pause, songeuse, avant de reprendre :

— Tu n'as jamais envisagé de partir ?

— Non. Mais je pourrais l'envisager, pour une période déterminée. Je pourrais passer un an ou deux à l'étranger. Mais je sais qu'à un moment ou à un autre, j'éprouverais un violent besoin de revenir.

— J'ai visité déjà beaucoup d'endroits de la région, mais il y a encore tant à découvrir... Je ne suis pas encore allée au Château de Blarney, par exemple.

— C'est un château pour les touristes, ça... Je t'emmènerai au Burren et aux falaises de Moher. Comme ça, tu verras des sites naturels et authentiques, pas ceux qui sont noirs de monde.

— Et quoi d'autre ?

— Il y a un endroit que je pourrais te montrer tout de suite, si tu veux. Je pense que tu aimerais. Il se trouve sur la route de Ballykirk.

— Il pleut. Je ne sais pas si...

— Sous la pluie, c'est encore plus intéressant, la coupa-t-il.

— C'est un cercle de pierres ? J'en ai visité un par ici. Je pensais que ce serait comme Stonehenge, mais il était très petit.

— Nos cercles de pierres ne sont pas aussi grands que Stonehenge, mais ils sont peuplés par des esprits infiniment plus intéressants.

— Alors, où va-t-on ? Est-ce que ça se trouve sur ma carte ?

— Je ne te le dirai pas.

— Est-ce qu'il y aura une boutique de souvenirs ?

Il se mit à rire.

— Non, pas de boutique de souvenirs.

Elle continua de le presser de questions, s'amusant à essayer de le faire parler. Au bout d'un moment, il prit sa main.

— Regarde comme tu es joyeuse quand tu quittes ce manoir, Jordan ! Il faut absolument que je t'en fasse sortir le plus souvent possible. Tu n'as jamais cet air rieur quand tu es dans ton bureau, en train de vérifier tes plannings.

— Ah bon ? Et quel air est-ce que j'ai donc, quand je suis dans mon bureau ?

— Tu as l'air de t'ennuyer, comme si tu avais envie d'être ailleurs.

Il emprunta une route qui serpentait au milieu de vertes collines et surplombait la côte. Ils durent s'arrêter à un moment sur le bas-côté pour laisser passer un troupeau de moutons.

Où que Jordan posât les yeux, il y avait quelque chose de beau à

voir. Un cottage au toit de chaume, un vieux cimetière rempli de croix celtiques, une petite église en ruine.

Ils croisèrent plusieurs pancartes indiquant la direction de sites touristiques, mais Danny les ignora tous pour finir par s'engager sur un chemin étroit qui ne présentait aucune indication. Les deux côtés de la route étaient bordés par un muret en pierres sèches et par une haie dont les branches se rejoignaient au-dessus de la chaussée, créant un tunnel de végétation dense.

Au bout du chemin, Danny se gara sur un petit parking creusé dans la falaise.

— Voilà, on est arrivés.

Il sortit et fit le tour de la voiture pour ouvrir à Jordan, puis, main dans la main, ils empruntèrent un sentier qui s'enfonçait au milieu d'un bosquet. Il ne bruinait plus, mais une brume humide les enveloppait. Jordan frissonna et resserra les pans de sa veste. Danny la serra contre lui pour la réchauffer et l'aida à se frayer un chemin entre les grosses pierres du sentier. Puis il s'arrêta.

— C'est là..., murmura-t-il.

Elle regarda autour d'elle. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Ils se trouvaient au centre d'une espèce de cercle, délimité par un petit talus bordé d'arbres. L'ensemble ne devait pas dépasser les quinze mètres de diamètre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un rond de fées.

— Ça ressemble à une grosse mare asséchée. Il y avait peut-être un étang ici à une époque.

— Non, c'est un rond de fées. Il y en a partout en Irlande. On en trouve aussi au milieu de prés, indiqués par un rond de champignons, ou par des cailloux. Les paysans n'y touchent pas, de peur que ça ne leur porte malheur.

— Et où sont les fées ?

— Là... Tout autour... Elles nous regardent. Tu devrais pouvoir les voir, *Sidhe*.

— Je ne suis pas une fée.

— C'est exactement ce que dirait une véritable fée.

Elle fit lentement le tour du petit talus, en prenant garde de ne pas trébucher sur les racines qui affleuraient.

— Comment cet endroit s'est-il formé ?

— On dit que les fées y ont tant fait la ronde que la terre s'est soulevée et déplacée sous leurs pieds. On dit aussi que si on fait le tour du cercle en prononçant un vœu, il se réalisera.

— Je n'y crois pas. Quelqu'un a dû transporter cette terre ici.

— On dit aussi que si un homme se retrouve seul dans un rond de fées avec une fée, alors il lui appartient à jamais.

Il l'emmena au centre du cercle, puis se planta derrière elle et lui fit lever les bras au ciel.

— Ferme les yeux, murmura-t-il.

Elle obéit. Sans la vision, son ouïe se fit plus fine. Au début, elle crut entendre le vent qui sifflait dans les branches. Puis elle commença à distinguer comme un chant. Des voix tendres et douces portées par la brise.

— Je les entends, dit-elle en ouvrant les yeux et en scrutant le paysage.

La magie était partout autour d'eux, comme l'électricité dans l'air.

— Je sens leur présence...

Elle tourna lentement sur elle-même, cherchant dans les arbres une preuve de ce qu'elle avançait.

— Je te l'avais bien dit. Le sang des fées coule dans tes veines. La *Leanan Sidhe* choisit un humain à aimer. Si celui qu'elle a choisi ne l'aime pas en retour, elle devient son esclave. S'il l'aime, c'est lui qui devient son esclave, pour toujours. Mais ce toujours ne dure pas très longtemps, parce que les amants de la *Leanan Sidhe* meurent jeunes. On dit que c'est pour cette raison qu'autant d'artistes irlandais sont morts prématurément. Parce qu'ils avaient été ensorcelés par une *Leanan Sidhe*.

— Je ne vais pas te tuer.

Il caressa sa joue et glissa derrière son oreille une mèche de ses cheveux que le vent balayait.

— Je sais. Mais parfois c'est l'impression que j'ai.

Jordan ferma les yeux et se tourna vers lui pour qu'il l'embrasse. Ce qu'il fit, avec fièvre.

— Comme en ce moment, par exemple, murmura-t-il. J'ai l'impression que je vais mourir si tu ne te donnes pas à moi.

Il l'embrassa de nouveau et elle se laissa emporter par le désir et les sensations fortes qui se déchaînaient en elle.

— Tu m'as ensorcelé, dit-il.

— Tu ne peux donc pas échapper à la *Leanan Sidhe* ?

— Si, mais seulement à condition que quelqu'un prenne ma place. Si tu trouves un autre homme à charmer...

— Je ne veux personne d'autre que toi, Danny.

Le vent fraîchit et une rafale fit de nouveau s'envoler ses cheveux.

— On dirait qu'il va recommencer à pleuvoir, dit-il en examinant le ciel.

Une grosse goutte s'écrasa au même moment sur son visage.

— Tu sais raconter les histoires, Danny. J'ai presque marché.

— *Presque* ? Comment expliques-tu ça, alors ? demanda-t-il en prenant sa main pour la poser sur sa poitrine. Je ne peux pas te résister. Jour et nuit, je ne pense qu'à une seule chose : te toucher,

t'embrasser.

— Si tu crois vraiment que je vais te mener à une mort précoce, alors tu ferais mieux de t'enfuir tout de suite. Sors de ce rond de fées.

— Je n'irai nulle part.

Elle sourit et passa ses bras autour de sa taille. Il l'entraîna alors vers un arbre et la plaqua contre le tronc. Le bassin soudé au sien, il la regarda dans les yeux.

— Tu sens ?

— Quoi donc ? demanda-t-elle pour le taquiner.

Il l'embrassa.

— Ta magie... C'est plus fort que moi. Tu es trop puissante.

Elle se mit à rire.

— Tu utiliserais vraiment n'importe quel prétexte pour parvenir à tes fins, hein, Danny ? Maintenant, tu es en train de me dire que tu es victime d'un sortilège ?

— C'est la vérité. Et c'est à cause de toi. De toi et de tes pouvoirs magiques.

— Tu n'as pas l'air d'avoir spécialement envie de me résister. Pourtant, je suis sûre que tu peux te contrôler.

Elle prit sa main et l'ôta de sa poitrine où il l'avait posée.

— Tu vois...

Mais, aussitôt, il la remit où elle était.

— Ma main bouge toute seule. Je ne peux rien y faire !

Il l'enfila sous son chemisier.

— Tu vois ?

Jordan l'imita, glissant sa main sous sa veste et posant sa paume sur son torse.

— Oh ! Oh ! On dirait que c'est contagieux, s'écria-t-elle en riant. On devrait s'en aller d'ici, parce que si on ne peut plus rien contrôler, Dieu sait où ça va nous mener.

— Trop tard, dit-il en caressant sa poitrine, puis en jouant avec la pointe de ses seins.

Elle soupira doucement et ferma les yeux. Il posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa avec passion.

Soudain, le ciel s'ouvrit et des trombes d'eau s'abattirent sur eux. Ils s'élancèrent vers la voiture en courant. Mais ils étaient déjà trempés depuis longtemps au moment où ils l'atteignirent.

A l'intérieur, ils continuèrent ce qu'ils avaient commencé dehors. Elle ne pouvait s'arrêter de le toucher. Elle souleva son T-shirt, dévoilant son ventre ferme et musclé. Il dut trouver qu'elle n'allait pas assez vite, car il enleva sa veste et se débarrassa lui-même de son T-shirt.

Les vitres étaient couvertes de la buée que formait la chaleur de leurs corps, et le bruit de la pluie s'abattant sur le toit offrait un

parfait contrepoint à leurs gémissements et soupirs. Elle posa ses lèvres sur son torse, et alors qu'il laissait ses mains se promener sous son chemisier, elle commença à lui lécher la poitrine. Ses mamelons se durcirent sous sa langue et il gémit doucement.

Elle posa ses mains sur sa ceinture, et fit courir ses doigts sur la toile de son jean raidie par la pluie, caressant longuement son sexe à travers le tissu. Jamais elle ne s'était permis ce genre d'effusions à l'extérieur du manoir, mais ils étaient seuls dans les bois et la magie du rond de fées avait opéré.

Elle déboutonna sa braguette en retenant son souffle, comme si elle était en train de jouer à un jeu dangereux. Puis elle leva les yeux et s'aperçut qu'il la fixait avec intensité. Il était magnifique avec son sourire et ses longs cils noirs constellés de minuscules gouttes d'eau.

— On dirait que les fées ont parlé, dit-il.

Elle glissa sa main dans son boxer et enroula ses doigts autour de son sexe durci.

— J'imagine qu'il vaut mieux ne pas les contrarier...

— J'ai toujours rêvé de faire l'amour sous la pluie. Et nous avons cet endroit magique pour nous tout seuls.

— Mais s'il arrivait quelqu'un ?

— Il ne penserait pas que nous sommes des créatures réelles.

Elle n'avait jamais rien fait d'aussi osé... mis à part à peu près tout ce qu'elle avait déjà fait avec Danny. Mais après tout, quels risques couraient-ils en effet ? Le site n'était pas visible de la route, et aucun visiteur n'allait s'aventurer là sous cette pluie battante.

— D'accord, murmura-t-elle.

Il la regarda avec stupéfaction alors qu'elle commençait à se déshabiller. Une fois nue, elle se tourna vers lui :

— Alors ? Et toi ?

— Tu veux vraiment faire l'amour ici ?

Elle acquiesça.

— En Irlande, il faut faire comme les fées, non ?

Sans attendre sa réponse, elle sortit de la voiture. Même si l'air était froid, la pluie lui parut une chaude caresse sur sa peau. Elle courut dans l'herbe mouillée jusqu'au centre du rond. Puis elle leva son visage vers le ciel, savourant l'exquise et totale liberté qu'elle ressentait.

Il la suivit peu après, complètement nu lui aussi. Ils se rejoignirent au centre du cercle pour échanger un baiser, prélude à la passion qu'ils allaient partager.

Puis ils s'allongèrent sur l'herbe douce, soudés l'un à l'autre. Jordan n'avait jamais rien ressenti de tel, et pourtant tout cela lui paraissait absolument naturel. Danny la fit rouler sous lui et cala son bassin entre ses cuisses. Puis il la pénétra, et malgré la douceur de ses

mouvements, elle en eut le souffle coupé.

Il s'enfonça profondément en elle, la regardant dans les yeux, essuyant son visage mouillé d'une légère caresse, puis l'embrassant tendrement. Autour d'eux, l'air était comme chargé d'électricité, et les feuilles des arbres bruissaient au-dessus de leurs têtes.

Lentement, il commença à se mouvoir en elle, et elle, captivée, admira son beau visage exprimer tour à tour le désir, le plaisir, la détermination. Chaque fois qu'il semblait près de succomber, il battait en retraite pour l'attendre, redoublant d'attentions pour elle.

Alors rien d'autre n'exista plus pour elle que son désir. Toute son existence tenait à cet instant dans cette union parfaite. Il se retira et se frotta contre elle, jouant avec son désir jusqu'à ce qu'elle le supplie de revenir.

Il obéit et aussitôt son corps fut secoué de spasmes, si intenses qu'elle ne put plus penser à rien. Tout était devenu sensation, plaisir pur et puissant qui parcourait son corps comme un courant.

Un instant plus tard, il la rejoignit dans l'extase et donna un dernier coup de reins avant de se laisser retomber contre elle. Elle murmura doucement son nom, l'encourageant à s'abandonner complètement.

Il la fit pivoter au-dessus de lui, sans se retirer. Puis il regarda le ciel.

— On doit être tombés sur la tête pour être dehors sous une pluie pareille !

— J'adore, répondit-elle. Je n'ai même pas froid.

— Moi je gèle, et j'ai de l'herbe collée partout.

Soudain, un grondement sourd se fit entendre. Jordan crut tout d'abord que c'était un coup de tonnerre, avant de comprendre qu'il s'agissait d'une voiture.

— Voilà quelqu'un ! s'écria-t-elle, paniquée.

— C'est juste une voiture qui passe sur la route. Personne ne s'aventurera ici sous une pluie pareille.

Elle se leva et se passa la main dans les cheveux, espérant que le déluge allait la nettoyer de la boue qui maculait son corps. Il la regarda, un sourire admiratif aux lèvres.

— Quelle créature mystérieuse tu fais, dit-il.

Entendant ces mots, elle se mit à danser, ondulant lentement des hanches, et...

— Ne t'inquiète pas, Mildred, ça ne doit plus être très loin... Et ce n'est pas une petite pluie qui va te faire du mal ! Allez, viens maintenant.

Jordan se retourna : un couple de personnes âgées, équipées de bottes et d'imperméables, approchait. Elle laissa échapper un petit cri et regarda Danny, qui était déjà debout.

Il la prit par la main et l'entraîna en courant vers la voiture. Mais c'était trop tard, le couple les avait vus.

— N'est-ce pas, Mildred, que je t'avais dit qu'on verrait des fées ?

— Freddie, ces deux-là ne sont pas plus fées que toi et moi. Tu as déjà vu des fées conduire une Volvo ?

Jordan et Danny sautèrent en voiture, hilares, et s'enfuirent sans traîner. Alors qu'ils remontaient l'étroite allée sous les frondaisons, elle posa la main sur sa poitrine. Elle riait tant qu'elle n'arrivait plus à respirer.

Ils avaient fait l'amour dans un lit chaud et doux, sur le sofa de la bibliothèque, sur la table de la cuisine. Mais tous ces endroits semblaient maintenant si ordinaires, si « normaux » comparés à ce qu'ils venaient de faire. Jamais dans sa vie elle ne s'était totalement rendue à son désir. Jusqu'à ce jour...

— Est-ce qu'on va rester dans cette tenue durant tout le chemin ? demanda-t-il. Ou bien est-ce que tu préfères qu'on s'arrête pour se rhabiller ?

Elle lui adressa un petit regard en coin.

— Amusons-nous un peu. Oublions nos vêtements...

— Je t'adore, Jordan. Tu le sais, n'est-ce pas ?

J'espère bien, songea-t-elle. Parce qu'elle aussi, elle l'adorait. Et pas qu'un peu.

* * *

— Je deviens folle !

Danny remplaçait les charnières de la vieille porte de bois de la cuisine. Il fronça les sourcils, puis décida d'aller voir ce qui n'allait pas. Jordan venait sans doute de faire son compte rendu quotidien à son père et ce dernier s'était sans doute encore montré désagréable ou injustement exigeant.

Par moments, il se sentait prêt à sauter dans le premier avion et à traverser l'océan pour aller dire ses quatre vérités à celui qui avait fait de la vie de Jordan un enfer. Il avait l'impression qu'Andrew Kennally n'avait gardé sa fille parmi ses employés que pour mieux la torturer.

Les parents étaient censés soutenir leurs enfants, pas les enfoncer. En entendant Jordan lui raconter ce qu'elle avait subi depuis son enfance, il avait conscience d'avoir eu une chance inouïe de grandir auprès de parents aimants et compréhensifs.

Lorsqu'il arriva dans la bibliothèque, elle se tenait face aux étagères, et contemplait les rayonnages remplis de livres bien alignés. La veille, elle avait passé presque toute la journée à défaire les caisses de livres et à les ranger. Mais là, elle fixait le résultat en secouant la tête.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Il a disparu. Il était là hier, et il a disparu aujourd'hui. J'ai pointé tous les titres. Les œuvres de Shakespeare comptent trente-sept volumes. Et maintenant je n'en ai plus que trente-six. Il y a une place vide, juste là, où devrait se trouver *Le Songe d'une nuit d'été*...

— Tu en es sûre ?

— Evidemment que j'en suis sûre ! Je ne rêve pas. Ce volume était là hier et il n'y est plus aujourd'hui. La collection ne vaut rien si elle n'est pas complète.

Elle tourna le dos aux étagères et se mit à arpenter la pièce.

— Il faut absolument se débarrasser de ces esprits, reprit-elle. Il faut un... un exterminateur.

Elle attrapa l'annuaire téléphonique qui se trouvait sur son bureau.

— Il doit bien y avoir quelqu'un en Irlande qui s'occupe de ce genre de choses, non ?

— Si... Bien sûr. Mais ce sont des charlatans. Ils te prennent ton argent, balancent quelques herbes, lancent quelques imprécations, puis ils courent à la banque.

— Qu'est-ce que je peux faire, alors ? Cette édition a coûté cinq cents livres, et maintenant je vais devoir la remplacer !

— Sauf si on trouve celui qui a fait ça.

— Je croyais que c'étaient les esprits...

Il ferma l'annuaire et la conduisit jusqu'au sofa.

— Je ne crois pas davantage aux esprits que toi, Jordan. Un voleur entre et sort du manoir à sa guise et il faut absolument qu'on découvre comment cet individu s'y prend. Tu te souviens de ce que Kellan nous a dit à propos d'un éventuel passage secret ? Je ne vois pas comment expliquer autrement ces intrusions. Il faut qu'on le trouve avant que d'autres objets ne disparaissent.

Il s'assit à son tour et l'attira sur ses genoux.

— D'accord, dit-elle. Mais comment procède-t-on ?

— On va commencer par vérifier les extérieurs et la cave. Il y a forcément une issue qui donne dehors, sinon comment notre voleur pourrait-il entrer ?

— D'après les ouvriers, le calcaire du sous-sol est d'une solidité à toute épreuve... Je doute qu'on ait pu y creuser un passage.

— Et la piscine ? C'est l'endroit idéal pour dissimuler une entrée, tu ne crois pas ?

— Non, avec les murs carrelés, on l'aurait repérée tout de suite.

— Alors Kellan se trompe peut-être, murmura Danny.

— Non, je suis sûre que ton frère a raison. La seule question, c'est qui entre et pourquoi ? Les objets dérobés n'ont pas une valeur extraordinaire. Ces vols sèment la pagaille, c'est tout.

— C'est peut-être un gamin qui s'amuse. Avant que tu n'arrives ici,

le manoir est resté ouvert à tous vents pendant des années. L'un des gosses a peut-être trouvé le passage secret et est entré, poussé par la curiosité.

— C'est possible.

— On va faire dormir les chiens à l'intérieur. Si quelqu'un entre, ils aboieront forcément.

Jordan n'avait plus laissé Finny et Mogue dans la maison après la nuit où elle avait cru voir quelqu'un dans sa chambre. Danny comprenait ses réticences, étant donné le prix des nouveaux parquets. Mais pour traquer un voleur, rien de mieux qu'un chien, à part deux chiens.

— D'accord, finit-elle par accepter, à contrecœur.

— Je limerai leurs griffes, ne t'inquiète pas, proposa-t-il, conciliant.

— O.K. Maintenant qu'on a un plan, je suis sûre qu'on va tirer cette affaire au clair.

Il se força à sourire. Si seulement leurs autres soucis étaient si simples à résoudre...

Qu'adviendrait-il d'eux lorsqu'elle aurait fini sa mission ? Il avait besoin de savoir à quoi s'en tenir. Toutes ces suppositions, toutes ces constructions hypothétiques commençaient à lui peser, et il en avait assez d'essayer d'interpréter la moindre de ses paroles ou le moindre de ses gestes.

Lorsqu'ils étaient ensemble, il avait conscience que ce qui les liait allait bien au-delà du seul désir physique. Quand il se mouvait en elle, il oubliait son propre plaisir pour se consacrer avec ardeur à son plaisir à elle, comme s'il voulait se servir de la puissance de leur relation physique comme d'un moyen de la convaincre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Mais malgré cela, chaque jour sentait davantage la fin. Les peintres étaient partis, les couvreurs avaient achevé leur besogne. Les bibliothèques étaient à présent remplies de livres, les placards de la cuisine garnis d'ustensiles et de vaisselle, et les meubles et le linge de maison allaient arriver d'un jour à l'autre. Après cette touche finale, le manoir serait terminé.

Si c'était un jour que Jordan attendait avec impatience, de son côté, Danny ne pouvait que le redouter. Pourtant, il avait peur d'aborder le sujet de l'avenir avec elle. Sans doute parce qu'il n'était pas prêt à entendre la réponse qu'elle lui ferait probablement.

Si elle avait l'intention de partir sans se retourner, il préférerait ne pas le savoir avant le tout dernier instant. Elle l'avait ensorcelé, et comme les autres victimes de la *Leanan Sidhe*, il paierait pour son désir quand elle le laisserait partir. Ce ne serait pas la mort, non, bien sûr, mais ce serait tout comme.

— Pourquoi est-ce qu'on ne ferait pas une petite pause ? suggéra-t-il en l'embrassant dans le cou. On pourrait descendre nager un peu. Ou bien aller goûter quelque part.

— On passe notre temps à faire des pauses, Danny !

— Je ne parlais pas de ce genre de pauses, dit-il en souriant. Partons une heure ou deux. Allons faire une balade en voiture, ou à pied. C'est une magnifique journée d'automne, et tu es enfermée depuis trop longtemps. Et j'ai envie d'être avec toi. Rien de plus.

— Je ne peux pas m'en aller. J'ai encore beaucoup de travail, et...

— Je ne te demande pas d'aller au bout du monde. Juste un petit tour dans les environs.

Elle haussa les épaules.

— Je sais. Mais j'ai quelque chose d'important à faire cet après-midi et je ne serai certainement pas d'une compagnie très agréable. Et puis j'ai besoin de réfléchir pour rassembler tout mon courage.

— Tu as l'intention d'escalader une falaise à mains nues ? Ou bien de sauter à l'élastique ?

Elle rit.

— Non, rien de si simple, malheureusement. Je vais appeler mon père et lui poser un ultimatum. Soit il me confie ce projet d'hôtel à SoHo, soit je démissionne.

Il laissa échapper un petit cri de surprise, puis un fol espoir l'envahit aussitôt. Si elle ne travaillait plus pour sa famille, alors rien ne la retiendrait à New York.

— Tu es bien sûre que c'est ce que tu veux ?

— Oui. Absolument. Et c'est toi que je dois remercier pour ça.

— Moi ?

— Oui, toi... Depuis mon enfance, je me suis toujours montrée très prudente et réservée. Jusqu'à ce que je te rencontre. Et que j'apprenne à me libérer. J'ai fait l'amour au milieu d'un rond de fées hier. J'ai couru nue sous la pluie. Si je suis capable de ça, je suis certainement capable de me montrer honnête envers mon père. Il faut que je lui dise ce que je pense vraiment.

— Et s'il te confie ce projet ?

— Je ferai mon possible, murmura-t-elle. Et je le ferai si bien qu'il se rendra compte que je suis aussi compétente que mes frères.

— Et s'il refuse ?

Elle garda un long silence, l'air pensif. Puis elle soupira.

— Je démissionnerais, j'imagine. Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre après lui avoir posé ce genre d'ultimatum.

Il lui prit la main.

— Tu serais prête à faire ça ? Vraiment ?

— J'ai failli le faire plusieurs fois par le passé, déjà, avant de changer d'avis à la dernière minute. Mais je ne peux plus continuer

comme ça. Je veux enfin qu'il me reconnaisse, en tant que fille et en tant qu'employée.

— Pourquoi te soucies-tu autant de ce que pense ton père ? Tu es une adulte. Tu n'as pas besoin de son approbation.

Elle eut un petit rire sans joie.

— N'essaie pas de comprendre. Moi-même j'y ai renoncé. Je ne sais pas pourquoi j'ai tant besoin de la reconnaissance de mon père, mais c'est un fait. Mes frères aussi, du reste. Mais ils souffrent moins pour y parvenir.

— Tu souffres ?

— Pas en ce moment.

Il eut envie de la prendre dans ses bras pour la consoler et la protéger.

— Accorde-moi une demi-heure, tu veux bien ? demanda-t-il en l'aidant à se lever du canapé.

— Pourquoi ?

— Pour une petite baignade. On pourrait se détendre un peu dans l'eau sans que personne ne s'aperçoive de ton absence. Et après, tu serais de bien meilleures dispositions pour te remettre au travail.

— Tu veux juste que je me déshabille, oui...

— C'est vrai. C'est tout ce à quoi je pense depuis le moment où on se lève jusqu'à celui où on se couche.

— Je vois... Les portails, les médaillons et les charnières ne t'intéressent plus. Tu ne penses qu'à me sauter dessus.

— Enfin tu commences à comprendre... Ce n'est pas trop tôt ! Alors, on fait la course ? Le premier dans l'eau a gagné.

— Non, non, non.

— Si, si, si, répondit-il en enlevant son T-shirt.

Il la vit regarder son torse nu. Tout en la fixant, il déboutonna ensuite son jean qu'il fit glisser le long de ses jambes, et dont il se débarrassa ainsi que de ses chaussures.

Il ne lui restait plus que son boxer, et lorsqu'il glissa un doigt sous sa ceinture, elle prit une grande inspiration. Il continua comme si de rien n'était, et se planta complètement nu devant elle.

— C'est bon, finit-elle par dire. Je ferais sans doute mieux d'appeler mon père demain. Il est toujours de mauvaise humeur le mardi, de toute façon...

— Enfin tu es raisonnable ! Comme j'ai pris de l'avance, j'attends un peu avant de courir vers la piscine.

— Tu veux que je me déshabille ici ?

— Oui.

Elle en profita alors pour lui offrir un strip-tease de haute volée et, une fois qu'elle l'eut complètement distrait, elle se précipita vers la porte. Il se dirigea vers la cuisine, alors qu'elle choisissait le chemin

opposé et optait pour le grand escalier. Lorsqu'il atteignit la piscine, elle était déjà en train de barboter dans l'eau.

— Tu as une demi-heure, lança-t-elle d'une voix forte qui résonna contre les murs carrelés. Et fais en sorte que je ne regrette pas ma décision !

* * *

Il était presque 21 heures lorsque Jordan pénétra dans l'enceinte du château. Le voyage aller-retour pour Wexford avait été long, mais fructueux. Au cours des seize derniers mois, elle avait chiné chez des centaines d'antiquaires, sillonnant presque toute l'Irlande. A sa grande satisfaction, elle avait fini par y trouver de quoi meubler presque toutes les pièces. Et cette fois, elle avait déniché un magnifique lustre pour le couloir de l'étage.

Il n'y avait qu'un seul problème : ayant été absente toute la journée, elle n'avait pas eu sa dose quotidienne de Danny Quinn. Elle s'était habituée au luxe de pouvoir aller le trouver dès que l'envie lui en prenait.

La route pour Wexford lui avait permis de réfléchir à tout ce qui s'était passé depuis qu'il était venu travailler au manoir. Elle aurait aimé qu'entre eux les choses restent simples. Mais plus son affection pour lui devenait profonde, plus c'était difficile. Elle avait même des projets d'avenir avec lui.

Elle se voyait par exemple en train d'arpenter les rues de Manhattan en sa compagnie, s'imaginait acheter à deux une maison pour les week-ends dans le Connecticut, tandis qu'ils garderaient un appartement à New York où ils profiteraient pendant la semaine de tous les agréments que la ville pouvait leur offrir. Elle s'imaginait aussi rester en Irlande, fonder un foyer et une famille avec lui. Mais chaque fois, elle aboutissait à cette même conclusion : s'ils voulaient vivre ensemble, l'un d'entre eux aurait fatalement à se sacrifier.

Même si elle était décidée à appeler son père pour lui poser un ultimatum, elle n'avait cessé de repousser le moment de passer à l'acte. On était jeudi, et le week-end s'annonçait déjà. Elle l'appellerait chez lui le dimanche matin, décida-t-elle, sachant que, hors de son bureau, il serait peut-être un peu plus disposé à l'écouter. En plus, sa mère serait là pour jouer les intermédiaires.

A dire vrai, elle avait peur de sa réponse. S'il la laissait démissionner, elle devrait trouver ce qu'elle allait faire de sa vie. Pour l'instant, tout était encore ouvert, au moins pour quelques jours, et c'était moins angoissant.

En descendant de voiture, elle vit Danny devant l'entrée. L'échafaudage avait été démonté, et la porte originelle avait été

remise en place, avec des charnières et un mécanisme flambant neufs.

On progresse, songea-t-elle en souriant.

— Hello, beauté ! l'accueillit-il avec un sourire enjôleur. Bienvenue à la maison.

— Tu as bien travaillé, Danny. Le résultat est superbe !

Sans se départir de son sourire, il ouvrit et referma plusieurs fois comme pour montrer combien c'était facile malgré le poids de la porte.

— Très beau travail, vraiment. Tu m'attendais, on dirait ?

— Je t'ai attendue tout l'après-midi. Mais j'avais une bonne raison...

— Tu as toujours une bonne raison, se moqua-t-elle gentiment.

Il la prit dans ses bras et la souleva de terre.

— Je ne sais pas ce que tu sous-entends, mais je ne pense pas toujours au sexe, tu sais. Ce n'est pas la seule chose qui m'intéresse dans la vie.

— Ah oui ? Et à quoi d'autre t'intéresses-tu donc ?

Il la porta jusqu'au hall. Là, au lieu de prendre la direction du bureau, il monta directement à l'étage, jusqu'à la salle de bains.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda-t-elle, amusée.

— Je vais te faire couler un bain où tu pourras te détendre et me raconter ta journée. Ensuite, je te demanderai quelque chose et tu me diras oui.

— Je te dis toujours oui, il me semble.

— C'est vrai. Et après que tu auras dit oui, on dînera rapidement et on passera le reste de la soirée au lit.

Elle ôta sa veste et massa son cou endolori. Ces heures passées en voiture l'avaient exténuée et rien ne lui faisait plus envie qu'un bon bain chaud. Mais il avait piqué sa curiosité. Que voulait-il lui demander ? Qu'est-ce qui pouvait être si important pour qu'il l'amadoue avec un bain afin de s'assurer de sa réponse positive ?

— Pose-la-moi tout de suite, ta question...

— Non. Ça peut attendre.

Pendant que l'immense baignoire se remplissait, il la déshabilla lentement. Lorsqu'elle fut nue, il recula pour la regarder. C'était assez étrange qu'il soit tout habillé alors qu'elle était nue.

Non, songea-t-elle, pas étrange.

Erotique.

— Je veux savoir, Danny ! Tu as dépassé ton budget ? Tu as cassé quelque chose ?

— Ça ne concerne pas les travaux.

Il l'aida à grimper dans la baignoire puis lui tendit un verre de vin qu'il avait sorti d'on ne savait où.

— De quoi s'agit-il alors ? Je veux savoir.

— Ce bain est censé te relaxer, et toi tu es toute tendue. Mais il n'y a pas de quoi. Ce n'est vraiment rien.

— Si ce n'est rien, alors tu peux me le demander tout de suite. Tu veux prendre une journée de congé ?

Il fouilla un instant dans la poche arrière de son jean avant de lui tendre une enveloppe.

— C'est une invitation pour un vernissage samedi soir. Quelques-unes de mes pièces y seront exposées et j'aimerais que tu m'accompagnes. Officiellement.

Elle regarda l'invitation, touchée par sa proposition.

— Bien sûr, murmura-t-elle. Ça me ferait extrêmement plaisir d'y être « officiellement » avec toi.

Il parut heureux de sa réponse.

— C'est à Dublin, ajouta-t-il entre deux baisers dans son cou. J'ai pensé qu'on pourrait y passer la nuit. Et en profiter pour y rester le dimanche. Un petit week-end sympa, en somme.

Même si elle ne s'était jamais absentée plus d'une journée du Château de Cnoc, elle avait bien conscience qu'elle n'avait plus beaucoup de temps à passer avec Danny. Il y avait encore tant de choses qu'elle voulait faire avec lui, mais chaque jour qui passait était un jour de moins qui leur restait. Ils avaient moins d'un mois devant eux. Un petit mois de bonheur avant qu'elle ne reprenne sa vie solitaire à New York.

Etait-il vraiment celui qu'elle attendait ? Les choses n'étaient pas censées se produire de cette façon. Elle n'était pas censée tomber amoureuse d'un forgeron irlandais alors que sa vie était à New York.

Elle ouvrit les yeux et le regarda. Il n'était pas beau. Il était la perfection masculine incarnée. Il alliait décontraction et style avec une classe qu'elle n'avait observée chez aucun autre homme. A mille lieues des standards new-yorkais, il lui paraissait à la fois délicieusement exotique et dangereusement interdit.

— A Manhattan, il est d'usage de s'habiller pour les vernissages. C'est la même chose à Dublin ?

— Oui. Tu vas enfin me voir en costume. Sans cravate, parce qu'il ne faut quand même pas exagérer, mais je serai très sexy. Elles seront toutes folles de moi.

— Ce n'est pas ce que je te demandais... Ce que je voulais savoir, c'était ce que moi, j'allais pouvoir porter.

— Je peux t'emmener faire les magasins.

— J'ai ce qu'il faut chez moi. Je vais faire en sorte qu'on me l'envoie.

— Alors tout est réglé... Maintenant, raconte-moi ta journée.

— J'ai acheté un lustre pour le couloir de l'étage, des serviettes monogrammées pour les salles de bains, mais je n'ai pas encore trouvé

de draps convenables. Je vais peut-être devoir les acheter par correspondance. A moins que je ne prenne un week-end pour me rendre en Italie. Ou à Paris.

— Ce serait envisageable ?

— Disons que s'il le faut, je le ferai. Idéalement, bien sûr, je préférerais trouver du linge irlandais. Peut-être que si on partait plus tôt, je pourrais faire les boutiques à Dublin.

Elle grogna doucement en s'étendant dans l'eau.

— En fait, j'en ai assez de faire les boutiques !

Mais elle se ressaisit tout de suite.

— Assez parlé de moi. Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— J'ai pensé à toi au lit. J'ai fait des charnières. J'ai pensé à toi dans la baignoire. J'ai travaillé au portail du jardin. J'ai pensé à toi dans la piscine. J'ai dessiné un portail pour l'allée.

— Vraiment ? demanda-t-elle en riant. Une journée très productive, à ce que je vois...

— Oui. Et maintenant, je suis à vos ordres, chef. Que dois-je faire ? Vous masser les pieds ou les épaules ? Vous laver le dos ?

— Les trois m'iraient parfaitement, murmura-t-elle.

— Je vais commencer par les épaules.

Il prit place derrière elle, et commença à pétrir ses muscles noués. Elle pencha la tête en avant et il posa ses lèvres sur cet endroit si sensible à la base de sa nuque.

— Est-ce que tu te demandes parfois ce que tu serais en train de faire si tu n'étais pas venu travailler au Château de Cnoc ? demanda-t-elle soudain.

— Que veux-tu dire ?

— Nos vies semblent si intimement mêlées ici. Si tu étais seul, que serais-tu en train de faire en ce moment précis ?

— Je serais sans doute au pub, en train de boire une bière avec mes frères. Ou en train de tenir le bar, et de remplir des verres de Guinness. Avant une petite partie de fléchettes ou de billard.

Il marqua une pause et éclata de rire.

— Jésus, ce que ma vie était ennuyeuse avant que je ne te rencontre !

— La mienne aussi. Je passais tout mon temps libre à chercher des tissus et du mobilier sur internet. Le moment le plus palpitant de mes soirées, c'était quand je devais décider si j'allais manger un sandwich au jambon ou au fromage. Ensuite, j'allais me coucher tôt avec un bouquin.

— On dirait qu'on a eu une sacrée chance de se rencontrer.

— Oui, mais maintenant, je suis condamnée à l'insatisfaction perpétuelle.

— Comment ça ?

— Le sexe... C'est trop bien entre nous. Je ne pourrai être que déçue à l'avenir.

Il posa son menton sur son épaule.

— Comment est-ce que ça peut être *trop* bien ?

— Jusqu'ici, je n'avais jamais vraiment pensé que le sexe était important. Mes parents ne sont pas très tendres l'un envers l'autre. Dans ma famille, on est tout sauf proches physiquement. Mais avec toi, j'ai l'impression qu'on passe notre temps à se toucher.

— J'aime ça.

— Moi aussi. Et c'est une immense surprise. Avant, quand je voyais des couples enlacés au parc ou dans le métro, je me demandais pourquoi ils n'étaient pas capables de se retenir. Maintenant je comprends.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Le moindre petit contact peut être synonyme de grand frisson.

Il fit courir ses paumes le long de ses épaules et de son torse.

— C'est que votre corps semble fait pour être touché, chef...

Elle gémit doucement lorsqu'il effleura les pointes de ses seins. Elle s'était habituée à l'emprise qu'il avait sur elle. Quand il la touchait, elle n'avait pas l'impression d'être son chef, ni la fille d'Andrew Kennally, ni la petite sœur des frères Kennally, ni la « décoratrice » de Kencor. Elle était une femme, tout simplement.

Son cœur se mit à battre plus fort et elle se cambra pour recevoir ses caresses. Il l'aida alors à se relever, pour la prendre dans ses bras et l'embrasser.

Elle était toujours surprise par la puissance de ses baisers. Il suffisait qu'il pose ses lèvres sur les siennes pour que son souffle devienne court, que son corps se tende, et que son cœur se mette à cogner fort. Il avait une façon de prendre possession d'elle qui la faisait se sentir faible et forte à la fois.

Il ne se contenta pas d'effleurer ses lèvres et, très vite, ce baiser se mua en une longue et délicieuse étreinte, de plus en plus passionnée à chaque souffle qu'ils échangeaient. Il parcourait sa peau mouillée de ses mains rugueuses d'artiste, et elle brûlait de pouvoir en faire de même.

Elle laissa échapper un petit grognement dépité alors qu'elle se battait avec les boutons de sa chemise. Elle avait besoin qu'il soit nu, elle avait besoin de sentir sa peau contre la sienne.

— Arrête, dit-elle en le repoussant. Et déshabille-toi.

— Non.

— Non ? demanda-t-elle, incrédule, les sourcils froncés.

— Non, répéta-t-il. Si je me déshabille, je ne pourrai plus m'arrêter. Pourquoi se précipiter ? On a toute la soirée.

— Qui est le chef ici ? Toi ou moi ?

— Toi.

— Tu es donc censé m'obéir, non ?

— Si.

— Alors déshabille-toi, Danny Quinn. Et plus vite que ça !

Avec un sourire réticent, il enleva lentement ses vêtements. Une fois nu, il posa ses mains sur ses hanches.

— Et maintenant, chef ? Vous voulez que je répare cette charnière qui grince ou que je remette de l'huile dans votre voiture ?

— Dans la baignoire ! ordonna-t-elle.

Il obéit sans broncher. Dès qu'il fut assis, elle s'installa à califourchon sur lui. Elle attrapa l'éponge et frotta doucement son sexe durci.

— Ce ne serait pas du harcèlement sexuel, ça ?

— Si. Et je pourrais être renvoyée.

— Vraiment ?

— Vraiment. Mais tu ne vas pas me dénoncer, n'est-ce pas ?

— Jamais. Aussi longtemps que tu promettras de continuer à me harceler, je me tairai.

Elle l'embrassa, puis s'installa sur son sexe, en se laissant lentement glisser sur lui. Ce faisant, elle ne put étouffer un gémissement de plaisir.

— Je crois que nous allons faire quelques heures supplémentaires aujourd'hui, dit-elle.

— Je suis prêt à tout pour vous donner entière satisfaction, chef.

Danny et Jordan arrivèrent à Dublin le samedi en milieu d'après-midi. Danny, qui avait insisté pour conduire, rallia le Comté de Cork à la capitale en un temps record. En filant à toute allure sur l'autoroute, il avait eu l'impression qu'ils partaient pour une grande aventure, même s'il ne s'agissait que d'un week-end en amoureux.

Ils n'étaient plus patronne et employé pour quelques dizaines d'heures. Ils étaient juste un couple s'offrant une petite escapade. Et c'était agréable de se sentir comme tout le monde.

Ils firent quelques boutiques pour trouver les draps, puis prirent une chambre dans un joli hôtel. Jordan insista pour payer et faire passer la nuit en frais professionnels, mais Danny refusa catégoriquement. L'inviter faisait partie de son plaisir.

Ils se préparèrent pour le vernissage, puis sortirent faire un tour avant qu'il ne soit l'heure. Il voulait lui montrer les plus belles statues de la ville. Ils commencèrent par celle de James Joyce, ensuite ils allèrent voir celle de Daniel O'Connell, le « Libérateur » si cher à son cœur, puis celle de l'activiste indépendantiste James Larkin. La dernière œuvre qu'il voulait lui montrer se trouvait à l'intérieur d'un imposant bâtiment.

— Je venais ici tout le temps quand j'étais étudiant, lui dit-il en lui tenant la porte. C'est un endroit important pour notre histoire familiale.

— Qu'est-ce que c'est ? Un musée ?

— Non, c'est un bureau de poste.

Devant son air incrédule, il continua :

— Je sais, c'est un peu bizarre, mais tu vas vite comprendre.

Quand ils furent au centre du hall d'accueil, il serra fort sa main.

— C'est là que la Rébellion a commencé. C'est là que mon arrière-arrière-grand-père maternel s'est dressé contre les soldats anglais. Le Soulèvement de Pâques, ça a été notre Révolution à nous. Et voici la statue que je voulais te montrer, ajouta-t-il en pointant du doigt la masse qui se dressait devant eux.

— Qui est-ce ?

— Cuchulain, l'un de nos héros légendaires. Il a perdu la vie en se battant contre les soldats de la reine Maeve. Cette statue a été érigée à la mémoire des quatorze rebelles qui ont été exécutés après le Soulèvement de Pâques.

— Je comprends mieux, à présent.

Ils regardèrent la statue pendant un long moment, avant qu'elle ne passe ses bras autour de sa taille et ne se blottisse contre lui.

— Je l'aime beaucoup. Je crois même que c'est celle que je préfère parmi toutes celles que tu m'as montrées aujourd'hui. En attendant de voir les tiennes, bien entendu.

— Tu n'es pas obligée d'aimer ce que je fais, tu sais... Les sculptures que tu vas voir ce soir sont très abstraites.

— Je vais aimer ton travail. Je le sens.

Ils sortirent et se remirent à déambuler dans les rues. L'air était un peu frais et Danny posa sa veste sur les délicates épaules de la jeune femme que sa robe dénudait.

— Je t'ai dit déjà combien tu étais magnifique dans cette robe ?

— Oui, au moins vingt fois depuis tout à l'heure !

— Eh bien, ça sera la vingt et unième : tu es vraiment époustouflante. Tu seras la plus belle femme de la soirée.

— Toi, en revanche, tu es obligé de dire ça, le provoqua-t-elle d'un ton taquin.

— Pas du tout ! Je crois sincèrement que tu ne te rends pas compte de ta beauté. Tu as passé tellement de temps à rivaliser avec tous les hommes de ton entourage que tu as du mal à te penser en tant que femme.

— Tu as raison, c'est tout à fait ça, répondit-elle, surprise qu'il l'ait percée à jour. Alors qu'avec toi, je me sens enfin... enfin femme. Ça, par exemple, ce geste que tu viens de faire..., ajouta-t-elle en tâtant le revers de la veste qu'il avait posée sur ses épaules. Jamais mes frères ne m'auraient proposé leur veste si j'avais eu froid. Ils m'auraient juste reproché de ne pas avoir pensé à me couvrir suffisamment. Jamais non plus ils ne m'auraient dit que j'étais jolie dans cette robe. C'est même tout le contraire : dès qu'ils le peuvent, ils se moquent de moi.

— Ils osent ?

— C'est même une de leurs occupations favorites, notamment pendant les repas de famille. Ils trouvent ça drôle... Et lorsque mon père s'y met aussi, c'est vraiment ma fête ! Ce n'est pas toujours évident d'être la seule fille d'une fratrie.

— Au prochain repas de famille, fais-moi signe. Je viendrai te défendre. Verbalement, et physiquement aussi s'il le faut. Parfois, j'ai les poings qui partent tout seuls.

— Le pire, c'est que ma mère me dit que mes frères me respecteraient davantage si je ramenaient un mari à la maison.

Soudain elle se tut et baissa les yeux, l'air gêné.

— Ne va pas croire que je suis en train de te demander de m'épouser, reprit-elle d'une voix mal assurée. Je répète juste ce que dit ma mère.

— Il t'arrive de penser au mariage ?

— Bien sûr, comme toutes les femmes, j'imagine. Mais c'est loin d'être une obsession. Et toi ?

— Je n'y pense pas vraiment. Mais je n'exclus pas la possibilité de me marier un jour. Mon frère Riley va épouser Nan, alors qu'il y a un an, ils ne se connaissaient pas encore. C'est étrange, lorsqu'on y pense, et même un peu effrayant. Parfois les choses arrivent très vite et c'est comme si on ne pouvait pas lutter contre...

— En tout cas, dit Jordan, le mariage ne fait pas partie de mes priorités.

— Moi non plus.

Mais cela pourrait très bien changer, songea-t-il, sans oser le dire à haute voix.

Un long silence s'installa entre eux. Danny se sentait mal à l'aise pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontrée. Tout avait été très facile durant les semaines écoulées, mais le moment était peut-être venu d'évoquer enfin leur avenir. Ils ne pouvaient pas continuer à faire comme si de rien n'était.

Elle dut le sentir car elle proposa :

— Tu devrais venir à New York un de ces jours. Il y a beaucoup de statues et de sculptures à voir.

— Je meurs d'envie de voir la Statue de la Liberté en vrai.

— Alors il faudra que tu viennes.

C'était un début timide, mais c'était un début. Il y avait donc une chance pour qu'ils se revoient après qu'elle aurait quitté l'Irlande. Et c'était elle qui en avait pris l'initiative.

— Et si je venais te rendre visite à New York, que verrait-on d'autre, à part ton appartement ? continua-t-il.

— Tout dépendrait de l'époque. Si c'était en automne, on irait à Central Park. Si c'était à Noël, on irait voir les vitrines décorées. En hiver, on pourrait faire du patin à glace au Rockefeller Center, et au printemps, assister au tournoi de base-ball au Yankee Stadium. En été, passage obligé, il faudrait passer un week-end dans les Hamptons. Et puis bien sûr on mangerait des hot dogs dans la rue, on visiterait les musées, on irait dénicher des épices rares à Chinatown. On ferait une promenade nocturne en calèche, on monterait au dernier étage de l'Empire State Building et on irait voir une comédie musicale à Broadway.

— Eh bien ! Je comprends pourquoi tu as envie de rentrer chez toi. L'Irlande doit te paraître d'un ennui mortel !

— Non. J'aime l'Irlande. Et je pense que ton pays me manquera après mon départ. Mais qui sait, j'y reviendrai peut-être un jour ?

Il sourit.

— Ça me ferait plaisir. Tu pourrais peut-être trouver une autre propriété à rénover. Je suis sûr que vous pourriez de nouveau collaborer, Kellan et toi.

— En fait, ton frère a déjà abordé le sujet avec moi. Il m'a même proposé du travail.

Abasourdi, Danny ne sut que répondre. Pourquoi ne lui en avait-elle pas parlé ? Et pourquoi Kellan ne lui avait-il rien dit non plus ? Y avait-il une raison pour qu'ils gardent cette information secrète ?

— Ah oui ? fit-il du ton le plus neutre possible. C'est une chouette perspective.

— Mais si je reviens, j'aurai envie de commencer par faire du tourisme. Visiter entièrement le pays, prendre le temps de flâner.

— En tout cas, c'est bien qu'on ait parlé de l'avenir toi et moi. Je suis content.

— Moi aussi.

A vrai dire, ils n'avaient pas dit grand-chose, mais Danny se sentait tout de même soulagé. La nature de leurs rapports était un peu plus claire maintenant. C'était devenu si fusionnel entre eux qu'il n'avait pas réussi à se faire à l'idée qu'ils pourraient prendre des chemins séparés et ne plus jamais se revoir. A présent, il savait que ce ne serait pas le cas. Ce serait un au revoir et non pas un adieu.

Il la conduisit par les rues, jusqu'à la galerie. Mais au moment où ils s'apprêtaient à entrer, il s'immobilisa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, légèrement inquiète.

— Je suis un peu nerveux.

— Il n'y a pas de quoi : les gens vont adorer ton travail.

— Je me moque de ce que pensent les gens. Ce qui compte c'est toi, et toi seule.

Il l'attira à lui et l'embrassa sur le front. Ce qu'il venait de dire était la stricte vérité. S'il avait cru qu'il pourrait se retenir de tomber amoureux d'elle, eh bien c'était trop tard ! Il était amoureux. Et il n'y avait plus rien à faire contre cela.

* * *

La galerie était remplie à craquer d'invités et de journalistes. Jordan avait déjà assisté à de nombreux vernissages à Manhattan et l'ambiance était exactement la même. Il y avait de l'effervescence et de l'excitation dans l'air et la foule se pressait de salle en salle, un verre à la main.

Danny avait pris place entre deux sculptures à lui, et répondait aux

questions des visiteurs, tandis qu'elle se tenait un peu plus loin, sirotant son champagne. Il semblait une autre personne dans cet environnement, sérieux et posé, à mille lieues du boute-en-train qu'elle connaissait. Son costume le vieillissait et lui donnait un air plus respectable, mais il était toujours aussi irrésistiblement et dangereusement séduisant.

Elle ne lui avait pas menti en affirmant que son œuvre lui plairait sûrement. Elle était même tombée sous le charme. Il l'avait prévenue que ses sculptures étaient abstraites, mais il y avait quelque chose en elles qui lui faisait penser aux oiseaux planant au-dessus des falaises, près du manoir.

Elles étaient constituées de fines feuilles de cuivre pliées, froissées et assemblées de façon à évoquer le mouvement. Elle imaginait très bien ces pièces dans un musée, dans une collection privée ou même dans le hall d'un bâtiment public. Etant donné le nombre de personnes massées autour de Danny, il y avait de fortes chances pour qu'il ait vendu ses deux pièces d'ici la fin de la soirée.

— Qu'en pensez-vous ?

Surprise d'être interpellée alors qu'elle ne connaissait personne, Jordan tourna la tête dans un léger sursaut. Devant elle se tenait une femme qui devait avoir à peu près son âge, toute de noir vêtue et extrêmement élégante.

— Sally McClary, se présenta la femme. Je suis critique d'art pour l'*Evening Post*. Vous semblez captivée par le travail de Danny Quinn.

— C'est vrai, je le suis. Je trouve ces sculptures extraordinaires...

La journaliste acquiesça avec enthousiasme.

— Oui, extraordinaires. Tout comme l'artiste, n'est-ce pas ?

Ne sachant ce qu'elle entendait véritablement, Jordan ne répondit rien. Mais la journaliste insista.

— Vous ne trouvez pas ? Danny est en lui-même une véritable œuvre d'art. Et je ne vous parle même pas de ce qui doit se cacher sous ses vêtements, ajouta-t-elle avec un sourire au coin des lèvres. Dommage qu'il ne vienne pas plus souvent à Dublin. Il a quelques admiratrices ici.

Gênée, Jordan se força à sourire.

— Et vous, que pensez-vous de son travail, mademoiselle McClary ?

— Je trouve ce qu'il fait fabuleux. Je l'ai toujours soutenu, du reste. Mais il faut qu'il produise plus, bien plus, pour mieux se faire connaître... Et qu'il expose hors de nos frontières. A Londres, New York, et même Los Angeles. Je pense qu'il aurait un succès fou là-bas, vous ne croyez pas ?

Jordan acquiesça.

— Si, sans doute.

— Je dois vous laisser... Ne manquez pas les gravures de Deirdan, c'est la deuxième grande sensation de cette exposition.

Jordan regarda la jeune femme fendre la foule, s'arrêter devant Danny et parler avec lui, la main posée sur son torse avec un grand naturel. Il sourit en acquiesçant à quelque chose qu'elle lui dit à l'oreille, et Jordan ne put s'empêcher d'être surprise par tant de familiarité. Se pourrait-il qu'ils aient été amants ?

Elle n'avait jamais vraiment pensé au passé de Danny jusque-là, un peu comme si sa vie sexuelle avait commencé le jour de leur rencontre. Mais c'était idiot. Il avait forcément séduit d'autres femmes depuis le temps du lycée, ce qui pouvait représenter un nombre de maîtresses potentielles non négligeable.

Alors que la journaliste s'éloignait, il tourna la tête et croisa son regard. Rêvait-elle ou bien avait-il l'air soucieux tout à coup ? Elle l'observa par-dessus son verre, essayant d'interpréter ses expressions. Il s'excusa auprès des gens qui l'entouraient, et vint à sa rencontre.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-il.

— Mais oui, tout va bien. Je viens de parler avec une critique d'art, une certaine Sally quelque chose...

— Sally McClary. Elle travaille pour l'*Evening Post*. C'est une de mes admiratrices.

— Je sais. Elle me l'a dit. Une fervente admiratrice même, m'a-t-il semblé...

Il pencha la tête et la fixa en plissant les yeux.

— Que sous-entends-tu par là ?

— Je ne sais pas. Elle m'a parlé sans que je ne lui demande rien, et j'ai eu l'impression que peut-être, vous aviez été..., enfin...

— Elle te l'a dit ?

— Pas en ces termes, mais... Est-ce que c'est le cas ?

— Tu te fâcherais si je te disais la vérité ? Parce que je suis prêt à mentir si tu préfères.

Elle profita du passage d'un serveur pour échanger son verre vide contre un verre plein, et but une gorgée, avant de reprendre :

— Je ne suis pas naïve au point de croire que tu n'as eu personne avant moi, Danny. Tes talents exceptionnels au lit ne sont pas nés en un jour. Tu as beaucoup d'expérience en la matière, c'est évident.

— Je n'en ai pas tant que ça. Enfin, tout dépend de ce que tu appelles « beaucoup ».

— Tu n'es pas obligé de me dire.

— Ces autres femmes ne comptent pas. Tu es la seule et l'unique.

— Pour l'instant.

— Pour l'instant et pour toujours, répondit-il en lui adressant un sourire séducteur. Ça paraît un peu bateau, dit comme ça, et pourtant...

Il la prit par le bras et l'entraîna dans un coin plus calme.

— Franchement, ce n'est pas nécessaire, dit-elle en posant ses mains sur ses oreilles. Je n'ai pas besoin de savoir. Je ne veux pas savoir.

— Si, il faut que tu entendes ce que je vais te dire.

Il l'attira à lui.

— Je suis heureux que tu sois là, avec moi, ce soir, Jordan... Tu es la seule personne que je voulais voir à mes côtés pour l'occasion. Et ça me plaît de te présenter comme ma petite amie, parce que c'est ce que tu es. Ça me paraît important que tout le monde le sache.

— Tu as eu beaucoup de petites amies ?

— Non, je peux les compter sur les doigts d'une main. Sur trois doigts, même, en te comptant. Et ça en dit long sur mes sentiments pour toi. En fait, je crois que je suis tombé amoureux de toi...

Elle ôta les mains de ses oreilles et avala une gorgée de champagne. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu. Sa déclaration changeait tout. Comme prise de panique, elle regarda autour d'elle, à la recherche d'une voie de sortie.

— Non, dit-il doucement. Pas besoin de t'enfuir. Je voulais juste me montrer sincère. Rien d'autre.

— Mais je...

Il posa un doigt sur ses lèvres pour la faire taire.

— Je sais. Et ça ne fait rien.

Puis il regarda sa montre.

— On pourrait s'en aller maintenant, non ? Ça fait trois heures que je joue à l'artiste bien élevé. Je pense que j'ai le droit de partir.

— Un peu d'air me ferait du bien, reconnut-elle.

Il prit rapidement congé, puis tous deux quittèrent la galerie. Danny passa son bras autour de ses épaules et ils marchèrent jusqu'au fleuve. Ils s'arrêtèrent près d'un pont et elle s'appuya contre la rambarde pour regarder l'eau.

— Je n'aurais pas dû te dire ce que je t'ai dit, murmura-t-il.

— Au contraire, je suis très heureuse. Et je ressens exactement la même chose.

— Vraiment ?

— Oui. Mais je ne sais pas ce que ça veut dire. Et de plus, ce n'est pas une surprise. Ça fait plus d'un mois qu'on est ensemble. Ce serait difficile, dans ces conditions, de ne pas éprouver des sentiments l'un pour l'autre.

— C'est sûr.

— Mais je ne pense pas qu'il faille pour autant en attendre grand-chose.

— C'est drôle, dit-il après un petit rire amer. Moi qui pensais au contraire qu'il était peut-être temps que quelqu'un attende quelque

chose de moi !

— Est-ce qu'on ne peut pas juste profiter de notre week-end sans penser au futur, Danny ?

— Si, on peut faire ça. Allez viens, trouvons un pub, et allons nous amuser.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa sous un réverbère, alors que le fleuve coulait paisiblement en contrebas. Pour Jordan, c'était le baiser le plus parfait qu'ils aient jamais échangé parce qu'il venait confirmer les aveux qu'il lui avait faits un peu plus tôt.

Il était tombé amoureux d'elle. Elle aurait dû sauter de joie, hurler sur les toits que l'homme pour qui son cœur penchait partageait ses sentiments. Mais cette déclaration avait un arrière-goût d'amertume. Elle ne simplifiait pas les choses. Au contraire, elle les rendait plus difficiles encore.

* * *

Danny regarda l'heure sur le radio réveil de la table de chevet. Il était presque 11 heures du matin et il n'avait encore fait aucune tentative pour s'extraire du lit ni commencer sa journée. Après le vernissage, la veille au soir, Jordan et lui s'étaient baladés dans les rues, puis ils avaient trouvé un pub près de leur hôtel où ils avaient dansé, ri et s'étaient amusés comme jamais.

Il adorait lui faire découvrir les mille et un trésors de l'Irlande. La veille, c'était l'art irlandais et la Guinness. Ce jour-là, ce serait le petit déjeuner à l'irlandaise et Dublin.

Il referma les yeux, se blottissant contre ce corps si chaud et si doux. Dès la seconde où ils s'étaient rencontrés, une attraction irrésistible les avait poussés l'un vers l'autre, et ce lien n'avait fait que se renforcer au fil des nuits qu'ils avaient partagées. Ils étaient devenus si inséparables — comme s'ils ne faisaient plus qu'un — qu'il avait oublié qu'elle n'était pas totalement sienne.

Riley était tombé amoureux d'une touriste américaine qui avait construit sa vie dans un autre pays, un autre continent, même. Mais il s'était battu pour donner une chance à leur histoire et il l'avait finalement convaincue de rester vivre avec lui en Irlande. Comment avait-il réussi ce tour de force ?

Au début de leur liaison, être avec Jordan suffisait à son bonheur. Il ne pensait pas plus loin que leur prochaine étreinte. Mais peu à peu, l'idée d'un futur s'était imposée. De *leur* futur.

Elle était incroyablement séduisante. Elle était son inspiration, sa muse, sa tentatrice. Et elle possédait tout ce qu'il avait rêvé chez une femme.

Il passa son bras autour de sa taille, puis écarta une mèche de

cheveux de sa tempe. Elle soupira doucement lorsqu'il posa ses lèvres sur son front. Et quand il embrassa ses lèvres, elle s'étira et ouvrit les yeux.

— Quelle heure est-il ? murmura-t-elle d'une voix encore endormie.

— Presque 11 heures, chuchota-t-il.

— Pourquoi m'as-tu laissée dormir si longtemps ?

— On est dimanche, Jordan ! Il n'y a rien à faire le dimanche matin à Dublin. En plus, je t'ai fait veiller vraiment très tard hier soir.

— Je vais devoir prendre un congé pour me reposer de mon congé, alors. C'est fou ! J'ai plus fait l'amour en un mois que dans toute ma vie !

— Chic : enfin quelque chose dont je vais pouvoir me vanter !

— Pas la peine de répéter ça à tes frères, ni même à quiconque d'ailleurs.

— Mes frères doivent bien se douter qu'on ne fait pas que se regarder dans les yeux et se tenir par la main. Et en parlant de mes frères : les fiançailles de Riley et de Nan approchent. Je te rappelle que tu es invitée. Est-ce que tu voudras m'y accompagner ?

Elle fit mine de réfléchir.

— Je ne sais pas... Une deuxième soirée ensemble, c'est peut-être un peu rapide, non ?

— Peut-être, répondit-il sérieusement. Mais ça ne me dérange pas. Toi si ?

— Non, dit-elle à voix basse.

— Je ne veux pas penser à ton départ, Jordan... Et je ne vais pas y penser. Je vais continuer à faire comme si on était un couple ordinaire.

— Mais on n'est pas un couple ordinaire. Je vis de l'autre côté de l'océan, Danny !

— Pas en ce moment. En ce moment, tu vis en Irlande. Et aujourd'hui, en Irlande, on a toute la journée devant nous. Que veux-tu faire ?

— Je vais te laisser me guider...

Sa main descendit le long de son ventre. Puis elle enroula ses doigts autour de son sexe, déjà dur. Ses réactions étaient toujours aussi rapides lorsqu'il était avec elle, et cela ne cessait de le surprendre. Il lui suffisait de penser à elle pour qu'il ne réponde plus de rien.

Il gémit doucement, tandis qu'elle le caressait, excité par la perspective d'une nouvelle matinée à paresser au lit.

— Je suis prêt à le jurer, c'est bien le sang des fées qui court dans tes veines, murmura-t-il. L'effet que tu me fais, c'est de la sorcellerie.

— C'est possible. Depuis le rond de fées, je me sens un peu

différente...

— Tu n'es pas une créature humaine.

Elle se laissa glisser le long de son corps, centimètre par centimètre. Arrivée à sa taille, elle couvrit son ventre de baisers, avant de continuer sa lente descente.

Il savait ce qu'elle lui réservait et il n'allait surtout pas l'arrêter. Au contraire, il étendit les bras au-dessus de la tête et se cambra légèrement, attendant de se laisser envelopper par la chaleur de sa bouche. Lorsque, enfin, elle le prit entre ses lèvres, il dut détourner le regard. S'il continuait à la regarder, il ne pourrait pas se retenir bien longtemps.

Elle était douée pour beaucoup de choses, mais elle excellait dans ce genre de caresses. Jamais il n'aurait pu rêver mieux.

Mais ce n'était pas seulement à cause des sensations délicieuses qu'elle lui procurait. Non, il s'agissait d'autre chose. D'une alchimie toute particulière. De leur capacité à partager l'intimité au point de rendre toute parole superflue. S'ils mettaient un instant leur vie quotidienne et la réalité entre parenthèses, il restait ce plaisir extraordinaire qui les unissait et qui était devenu une drogue dont il ne pouvait plus se passer.

— Est-ce que tu as conscience de l'effet que tu me fais ? murmura-t-il.

— Oui, mais c'est le but recherché, non ?

— Je ne te parle pas de ça.

Elle leva les yeux, l'air surpris.

— De quoi alors ?

— Du fait que je ne peux pas te résister. Je ne le veux plus. Tu m'as privé de toute capacité à penser par et pour moi-même.

— Ce n'est pas vrai.

Il passa ses doigts dans ses longs cheveux.

— Tu peux me demander n'importe quoi. Je serai ton chevalier. Je tuerai le dragon pour te sauver et te délivrerai de la tour où tu es prisonnière. Je risquerai ma vie pour toi. Voilà ce que je ressens quand tu me touches.

— Eh bien, la prochaine fois que je croiserai un dragon, je te ferai signe, répondit-elle en souriant.

Elle croyait qu'il plaisantait. L'espace d'un instant, il faillit abandonner. Pourtant, il voulait qu'elle comprenne ce qu'elle représentait pour lui, qu'elle comprenne combien il tenait à elle.

— Ce n'est pas drôle, Jordan. J'en ai assez de faire comme si ce qui se passe entre nous n'était pas vraiment important. Tu es extrêmement importante pour moi, au contraire.

— Danny..., murmura-t-elle. Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, s'il te plaît...

— Je me fiche bien que ce soit difficile ! Il faut que ce soit difficile, même ! Il faut que ce soit comme un coup de couteau dans le ventre, comme une chute depuis la falaise. Il faut que ton cœur saigne. Je veux que ce soit dur.

Elle se redressa et s'enveloppa entre les draps.

— Pourquoi ? Ce n'est pas obligé.

— C'est la seule façon pour que tu comprennes que nous deux, c'était vrai.

Il l'attrapa par la taille et la fit basculer sur lui. Elle le regarda d'un air contrarié et inquiet, presque angoissé. Sans la quitter des yeux, il la pénétra et la sensation d'être chez lui dans la tiède douceur qui était sienne le submergea au point de lui donner le vertige.

En se mouvant en elle, il sentit son désir croître, comme un nœud à l'intérieur de lui qui se resserrait de plus en plus jusqu'à lui faire mal. Il glissa sa main entre leurs deux corps enfiévrés et la caressa pour qu'ils puissent jouir en même temps.

Il attendit jusqu'à ce que son beau visage s'empourpre sous l'effet du plaisir, jusqu'à ce que sa respiration s'accélère et se transforme en halètements oppressés. Lorsqu'il la sentit se contracter autour de lui, il se laissa aller à jouir. L'intensité de son orgasme le fit tressaillir et se tendre. Il ouvrit les yeux et la vit succomber à son tour à l'orgasme.

Lorsque, après la tempête, revint le calme, il l'étreignit et la cala contre lui.

— Ne dis pas trop vite que ce sera facile, murmura-t-il. Je vais faire tout ce que je peux pour te convaincre de rester.

— Ne fais pas ça, je t'en supplie.

— Je n'ai pas le choix.

Elle se blottit contre lui et ne tarda pas à se rendormir, la tête sur son épaule. Mais il ne put l'imiter. Trop de pensées désespérées agitaient son esprit.

Il était clair qu'ils n'étaient pas sur la même longueur d'ondes. Chaque fois qu'il évoquait l'avenir, elle éludait ou bien changeait de sujet. Deux solutions et pas davantage s'offraient à lui : réussir à la convaincre de rester, ou la laisser partir. Mais il ne se résignerait pas à la seconde option sans se battre au préalable. Il avait une chance de changer le cours de sa vie, une chance d'y faire entrer Jordan. Et il allait tenter l'impossible pour y parvenir.

Jordan déroula avec application le mètre sur le sol pour mesurer la largeur de la bibliothèque. Elle griffonna le résultat sur une feuille, puis mesura le côté opposé. D'après Kellan, s'il y avait un passage secret quelque part dans ce château, c'était par cette méthode qu'ils le découvriraient.

Elle quitta ensuite la pièce en poussant un soupir las. A quoi bon cette recherche ? Dans quelques jours, ce ne serait plus son problème mais celui de la nouvelle propriétaire. Elle avait les moyens d'engager quelqu'un pour faire toutes ces mesures à sa place.

Démotivée, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Elle était en retard d'une heure pour la soirée de fiançailles de Riley et Nan et, même si elle était habillée et prête à partir, elle n'arrivait pas à se résoudre à passer la porte. Elle se sentait de plus en plus perdue à mesure que la fin de son travail au château approchait. Elle avait renoncé à l'ultimatum posé à son père de peur qu'il ne la force à prendre une décision qu'elle craignait de regretter ensuite. Et chaque fois où Danny parlait du futur, elle s'empressait de changer de sujet. Et maintenant, voilà qu'elle était en train de se désintéresser totalement de ce manoir qui l'avait pourtant occupée des mois.

Elle rangea le mètre dans son étui. Toutes ces incertitudes commençaient à lui peser. Elle avait besoin de savoir si elle avait un avenir au sein de Kencor. Et elle avait besoin de savoir si elle avait un avenir avec Danny. Le moment était venu de poser clairement les questions qui s'imposaient et d'en tirer les conséquences.

Elle retourna dans la bibliothèque, déterminée à lever au moins l'une de ces deux interrogations. Elle allait appeler son père et si les choses se passaient mal, elle aurait la soirée pour se distraire et penser à autre chose.

Elle composa rapidement le numéro. On était samedi et c'était l'après-midi à New York. Il devait avoir terminé son habituelle partie de golf et devait être en train de boire un verre avec ses amis au country club. C'était la bonne occasion. Après deux martinis dans l'estomac, il était toujours dans de meilleures dispositions.

Le téléphone sonna mais son père ne décrocha pas. Elle décida alors de ne pas lui laisser de message. Ce n'était peut-être pas le bon moment, finalement. Mais quelques secondes plus tard, elle reçut un SMS qui disait :

Je suis occupé. Que veux-tu ?

— Allez, vas-y, fais-le maintenant, murmura-t-elle tout bas.
Et elle tapa :

J'aurai fini dans deux semaines. Je veux l'hôtel.

La réponse ne se fit pas attendre :

Matt a déjà commencé. La prochaine fois peut-être.

Ce à quoi elle répliqua :

Non, pas la prochaine fois. C'est cette fois, ou bien...

Elle se mordit la lèvre, ferma les yeux et récita une prière muette. Elle devait le faire. Elle ne voulait plus continuer à travailler pour quelqu'un qui ne reconnaissait pas ses talents.

Ou bien quoi ? se dit-elle.

Elle était en train de jouer un énorme coup de poker, et elle risquait gros. Etait-elle prête à en assumer les conséquences ?

Ou bien je démissionne.

Elle regarda son message hésita, puis prit une grande inspiration et l'envoya.

— Mon Dieu, gémit-elle. S'il vous plaît, faites que ça marche. Il faut absolument que ça marche !

— Eh, que se passe-t-il ? Pourquoi es-tu toujours là ?

Elle sursauta en entendant la voix de Danny.

— Je suis désolée. J'avais... quelque chose à faire. Ça ne pouvait pas attendre.

— Qu'est-ce qui ne pouvait pas attendre ? J'ai essayé de t'appeler mais tu n'as pas répondu. Je me suis inquiété.

— J'essayais de trouver le passage secret. Je ne voulais pas quitter le manoir sans...

— Il n'arrivera rien au manoir, Jordan... Et ce passage, on le cherchera demain. Je t'aiderai. Demain c'est dimanche, ça nous occupera.

Son téléphone vibra et elle se sentit soudain comme prise de vertige.

— Tu ne réponds pas ? lui demanda Danny au bout de quelques secondes.

Elle secoua la tête.

— Non, pas tout de suite.

Elle se leva.

— Je suis prête. Allons-y.

Elle glissa son téléphone dans sa poche, puis se força à sourire. Même si elle s'était réjouie à la perspective de cette soirée, à ce moment précis, elle aurait plutôt eu envie de se terrer au fond de son lit et de s'enfouir sous les couvertures. Elle n'avait jamais travaillé ailleurs que chez Kencor, et elle allait peut-être en partir. Elle en était malade.

Ils se dirigèrent vers la porte et, lorsque Danny se retourna pour la laisser passer, il marqua un temps d'arrêt.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il, l'air soucieux.

— Mais oui, tout va bien. Oh ! attends, j'ai oublié les cadeaux sur mon bureau...

Aussitôt, elle fit demi-tour. Les paquets étaient sur sa table de travail, dans la bibliothèque, déjà emballés, mais avant de les prendre, elle sortit son téléphone de son sac.

Sa gorge se noua lorsqu'elle lut le message de son père.

Je n'aime pas les ultimatums. Termine ton travail en Irlande et envoie-moi ta lettre de démission.

Et voilà, songea-t-elle. Deux petites phrases et c'en était fini. Elle attendit que ses larmes coulent, mais rien ne vint. Au contraire, elle se sentit soulagée. Elle avait tenté le coup, réclamé ce qu'elle voulait et avait été déboutée. Au moins, à présent, la situation était claire.

— Jordan ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle laissa son téléphone sur son bureau et quitta la pièce. Elle verrait tout cela plus tard. Pour l'heure, elle allait s'amuser avec la famille Quinn, boire un peu plus que de raison et laisser Danny lui faire l'amour jusqu'à ce que rien n'existe plus que la sensation de son corps se mouvant en elle.

— Tu sais ce qu'avaient dit Nan et Riley, n'est-ce pas ? demanda-t-il en désignant de la main les paquets.

— Oui, ils ont précisé sur leur carton d'invitation qu'ils ne voulaient pas de cadeau. Mais je ne serai pas là pour...

Elle soupira, avant de se reprendre :

— Je ne serai pas là pour leur mariage, alors je voulais marquer le coup.

— Et tu offres deux cadeaux ?

— Le plus petit est une édition originale de Yeats. Un recueil de ses poèmes. L'autre, ce sont des couverts en argent que j'ai chinés,

marqués à leur chiffre.

Il écarquilla les yeux.

— Un livre rare et de l'argenterie ancienne. Tu les gâtes !

— Je n'arrivais pas à me décider alors j'ai pris les deux.

— Un simple grille-pain aurait très bien fait l'affaire.

— Tout le monde offre des grille-pain ! Je voulais quelque chose de plus original. Je leur ai acheté un cadeau romantique et un cadeau utile.

— J'aurais peut-être dû leur en faire un moi aussi.

— Pas la peine, ces cadeaux sont de notre part à nous deux.

Il lui serra la main.

— Comme si on était un vrai couple. J'adore...

* * *

A leur arrivée, le pub était déjà plein à craquer. Jordan prit le bras de Danny et se serra contre lui, essayant de paraître la plus détendue possible. Un groupe de musiciens jouait sur une estrade dressée au fond de la salle, et la piste de danse était déjà bondée. La soirée battait son plein. Jordan avait déjà assisté à de nombreuses fêtes de fiançailles, mais c'était la première fois que les gens semblaient autant s'amuser.

A la fin de la chanson, Riley s'approcha du micro et les désigna du doigt.

— On dirait que mon petit frère est parmi nous avec une très jolie demoiselle à son bras.

La foule scanda le nom de Danny qui se mit à rire.

— Ceux d'entre vous qui le connaissent savent que c'est assez exceptionnel. Alors je voudrais que vous réserviez tous le meilleur accueil à Jordan qui nous fait le plaisir d'être parmi nous ce soir ! Elle est américaine et très belle. Je ne sais pas trop ce qu'elle trouve à mon frère, mais faisons tous comme s'il la méritait...

— Bienvenue Jordan ! s'exclama l'assemblée.

Elle se força à sourire et adressa un petit signe de la main à la cantonade.

— Bonsoir à tous, dit-elle. Je suis contente d'être parmi vous.

— Kellan, donne-leur donc à boire, reprit Riley. Moi, je vais aller embrasser ma fiancée avant de chanter.

Kellan leur avait gardé deux places au bar et Danny aida Jordan à fendre la foule jusqu'à leurs tabourets hauts. Toute intimidée, elle se cramponnait à sa main et fut heureuse de retrouver la figure familière de Kellan.

— Bonsoir Kellan, dit-elle en arrivant au bar.

— Bonsoir Joe. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Si on se tutoyait maintenant ? Il serait peut-être temps.

— Bonne idée, répondit-il, l'air ravi. Qu'est-ce que je *te* sers, Joe ?

— Peu importe, du moment que je sois ivre rapidement. Pourquoi pas une Margarita, dans un grand verre ?

— Oublie les cocktails, ça rend malade. Prends plutôt un whiskey. Un double ?

— Mets-m'en un triple, plutôt.

Durant la demi-heure qui suivit, elle fut présentée à un nombre incalculable de personnes. Elle fit la connaissance du reste de la famille Quinn, notamment de la mère de Danny, de ses deux sœurs aînées et de leurs familles, d'oncles et de tantes, de cousins germains et issus de germains...

D'où avait pu venir toute cette foule ? se demandait-elle, éberluée. Ballykirk était un si petit village... Et tout le monde dans l'assemblée semblait très bien connaître le couple, bien que Nan ne vive en Irlande que depuis quelques mois.

Sans doute parce que c'était cela, une famille... Des gens qui s'aimaient et qui étaient heureux d'être ensemble. Une chose qu'elle ne connaissait pas ; l'idée qu'on pût être à l'aise en famille ne lui avait même jamais effleuré l'esprit.

Au fil de la soirée, la foule devint de plus en plus animée et la musique de plus en plus bruyante. C'était l'idéal pour oublier ses soucis. Comment se sentir déprimée, en effet, dans une telle ambiance ? Tout le monde débordait de joie de vivre. A un moment, Danny alla retrouver ses deux frères sur scène et elle s'installa dans un coin sombre pour les regarder.

— Quel trio ! Ils sont déchaînés !

Elle tourna la tête ; Nan venait de la rejoindre.

— Je n'ai jamais vu Danny comme ça, acquiesça-t-elle. Il fredonne lorsqu'il travaille, mais je suis surprise de découvrir qu'il chante aussi bien.

Nan la regarda longuement.

— Est-ce que ça va ?

— Mais oui. Ça va très bien.

Après quelques chansons, Danny et Kellan laissèrent de nouveau Riley seul sur scène. Ce dernier prit une chaise et une guitare acoustique, et s'approcha du micro.

— Voici une chanson pour ma très chère Nan. Je l'ai composée exprès pour elle, et quand je la lui ai chantée, elle est tout de suite tombée amoureuse de moi. Je vais la lui chanter ce soir pour la deuxième fois, et je m'attends à ce qu'elle me demande de l'épouser sur-le-champ.

Nan sourit, et écouta la douce ballade, le chant d'amour d'un homme pour une créature venant des mers.

Jordan était captivée par l'émotion que Riley réussissait à faire passer dans sa musique. Nan en avait les larmes aux yeux. Ces deux-là s'aimaient, pas de doute, songea-t-elle. Elle le voyait dans le regard de Riley, dans la façon dont il souriait à sa fiancée.

Il chanta deux autres chansons, aussi belles et douces que la première, avant de quitter la scène. Il se dirigea ensuite directement vers Nan, mais sa progression fut ralentie par l'assaut de fans enthousiastes, des femmes pour la plupart...

Lorsque, enfin, il parvint jusqu'à sa fiancée, il l'embrassa tendrement.

— C'était bien ?

— Magnifique, répondit-elle, les yeux brillants.

Aussitôt Jordan se leva.

— Je te laisse ma place, Riley.

— Non, reste !

Alors qu'elle hésitait, Danny arriva derrière son frère et lui adressa une tape amicale dans le dos.

— Félicitations, Riley. Tu es devenu un bon. Maintenant, tâche de le rester.

— Et toi pareil, rétorqua Riley.

— Je vous laisse, répéta Jordan. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

Danny l'escorta jusqu'à la sortie. Elle prit son bras et ils déambulèrent sans but jusqu'au port. On entendait encore le brouhaha qui provenait du pub, mais assourdi.

— Ils forment un très beau couple, dit-elle. Tout ça me fait croire que l'amour est possible.

— Tu ne crois pas en l'amour ?

— Je crois que les gens peuvent tomber amoureux, comme nous. Mais je ne suis pas sûre que ça puisse durer. Parfois la vie est pleine d'embûches.

— Oui, mais quand on est deux pour surmonter ces embûches, ça change tout, justement.

Elle ne répondit rien et ils continuèrent à marcher en silence, jusqu'à un banc où ils s'arrêtèrent. Elle sentait une boule se former dans son estomac. Elle n'aurait pas dû lui dire cela. Ce n'était pas qu'elle ne croyait pas en l'amour. C'était juste qu'elle essayait toujours d'avoir une approche la plus réaliste possible de l'existence.

— Je suis désolée, Danny. Fais comme si je n'avais rien dit. Je ne sais pas de quoi je parle. Je n'ai jamais vraiment réfléchi à l'amour quand j'étais plus jeune. J'étais trop occupée à me battre pour exister. Alors le prince charmant, je n'y pensais pas souvent.

— Mais l'amour n'est pas un conte de fées, Jordan. L'amour c'est la vie. Il n'y a pas plus réel que l'amour !

— Je sais. Mais alors que je devrais me sentir transportée, je ne suis que terrorisée par ce qui nous arrive. C'est trop de bouleversements en perspective.

— D'énormes bouleversements, c'est vrai. Mais c'est aussi ça, l'amour.

Le son d'une douce ballade s'échappa du pub et parvint à leurs oreilles, porté par la brise d'octobre.

— Il n'y avait pas beaucoup de place pour danser à l'intérieur. Est-ce que tu veux danser avec moi ici ?

Il l'enlaça. Son corps était ferme et puissant, irrésistible. Elle rejeta la tête en arrière et prit une grande inspiration. Puis elle se laissa doucement aller, jusqu'à tout oublier. Tout, sauf Danny.

Tout en dansant, elle laissa ses mains courir sur son corps. Mais ce n'était pas le désir, cette fois, qui dictait ses gestes. C'était un besoin de réconfort et de protection. Même si le monde qu'elle avait toujours connu était en train de s'effondrer, elle avait quelque chose — quelqu'un — à quoi se raccrocher.

— On devrait peut-être y retourner, suggéra-t-elle.

— Ils n'ont pas besoin de nous pour s'amuser. Et puis je sais que tu préfères qu'on soit seuls.

— Rien ne presse. Et j'ai encore beaucoup à apprendre en danse irlandaise. Tu voudrais bien me montrer ?

— Avec plaisir !

A leur retour, Nan se précipita vers eux.

— Je croyais que vous étiez partis, dit-elle avec, dans les bras, les paquets que Jordan avaient laissés au bar. Il ne fallait pas. Tu n'avais pas vu l'invitation ?

— Si, mais j'avais envie. Comme je ne serai pas là à votre mariage, je vous offre vos cadeaux maintenant. Et puis toi aussi, tu m'as fait un cadeau.

— Est-ce que je peux t'emprunter Jordan quelques instants ? demanda Nan à Danny.

— Bien sûr. Du moment que tu me la rends... Parce que, tu sais, j'ai de plus en plus de mal à m'en passer.

Nan entraîna la jeune femme vers la cuisine.

— C'est le seul endroit calme, ce soir. Alors, dis-moi, pourquoi est-ce que tu as décidé de rentrer ?

— En fait, j'ai plutôt décidé de rester. Mais au cas où ça ne se ferait pas, je préfère t'offrir mes cadeaux maintenant.

— Donc tu l'aimes ? Tu peux bien me l'avouer. Crois-moi, j'ai passé trop de temps à vouloir le nier moi-même ! Mais il faut bien le reconnaître, ces Irlandais sont absolument irrésistibles.

Soudain exténuée, Jordan se laissa tomber sur une chaise.

— J'ai essayé de lutter, mais c'est plus fort que moi. Je ne peux pas

m'empêcher de m'imaginer vivre ici avec lui. Je ne rêve que de ça, comme si quelqu'un m'avait jeté un sort. J'ai l'impression de délirer.

— Je sais exactement ce que tu ressens. Mais ne parle pas trop vite de délire. Ta place est peut-être pour de bon ici.

— Danny m'a raconté dans les grandes lignes ton histoire familiale. Toi, tu as de véritables racines ici. Moi, tout ce que je possède, c'est un nom d'origine irlandaise.

— Tes racines, à toi de les planter ici si tu en as envie. J'en connais un qui serait ravi de t'y aider.

Nan était vraiment adorable, toujours douce et gentille. C'était la première fois que Jordan se faisait une amie. Jusque-là elle n'en avait pas eu le temps, trop obnubilée par sa carrière.

C'était si facile, pourtant, de se confier à une autre femme ! Même si elles ne venaient pas du tout du même endroit, elles paraissaient avoir un tas de points communs, et elles se comprenaient si bien. Jordan avait l'impression que si elle restait en Irlande, elle aurait déjà, en la seule personne de Nan, une famille. C'était incroyablement réconfortant.

— On devrait rejoindre les autres, dit-elle. C'est quand même toi l'invitée d'honneur.

— Tu as raison. Mais promets-moi de revenir nous voir vite. Et si tu décides de rentrer aux Etats-Unis, n'oublie surtout pas de passer nous dire au revoir.

— Tu devrais venir au manoir. Le chantier est presque terminé. Les meubles vont arriver dans la semaine qui vient. Emmène la mère de Danny, et on déjeunera toutes les trois ensemble.

— Excellente idée ! Tu n'auras qu'à m'appeler quand tu pourras nous accueillir.

Jordan désigna les paquets.

— Tu veux les ouvrir maintenant ou plus tard ?

— Oh ! Maintenant. Je suis trop curieuse. Et j'adore les cadeaux.

Nan marqua une courte pause avant de reprendre :

— Tout à l'heure, tu as dit que je t'avais fait un cadeau. Que voulais-tu dire ?

Jordan hésita un instant à répondre. Mais finalement, elle n'avait aucune raison de se taire. Nan était quelqu'un auprès de qui elle pouvait s'épancher en toute confiance.

— Quand je vous ai vus ensemble, Riley et toi, la première fois où l'on s'est rencontrés, et quand j'ai vu la façon dont vous vous regardiez, eh bien je me suis dit que moi aussi un jour peut-être, je connaîtrais ça. C'était la première fois de ma vie que je pensais une chose pareille.

— Ce n'était peut-être pas seulement à cause de Riley et moi. C'était peut-être aussi à cause de Danny, non ?

— Ouvre-les, dit Jordan comme si elle n'avait pas entendu. J'espère que ça va te plaire.

Nan déchira le premier paquet, et dès qu'elle vit de quoi il s'agissait, elle s'exclama :

— J'adore l'argenterie, je trouve ça tellement chic ! Et ces monogrammes, c'est magnifique. Merci beaucoup.

— Je suis heureuse que ça te plaise, maintenant ouvre l'autre.

Nan sortit le livre de son emballage et, passé un moment où elle sembla à la fois surprise et émue, elle caressa doucement la reliure, avant de feuilleter les premières pages.

— C'est une édition originale ? demanda-t-elle.

— Oui. Je sais combien tu aimes les beaux livres. Et Yeats est irlandais. Ça me paraissait donc le cadeau idéal.

— Je... Je ne sais pas quoi dire. C'est somptueux.

Nan lui sourit puis la prit dans ses bras.

— Merci beaucoup, Jordan !

Jordan était ravie d'avoir visé juste. Cela lui faisait d'autant plus plaisir que Nan était en train de devenir quelqu'un d'important dans sa vie. Si un jour elle-même se trouvait sur le point de se marier et de fonder un foyer, elle aimerait beaucoup avoir quelqu'un comme elle pour l'accompagner et la conseiller dans ces moments cruciaux.

* * *

— Où allons-nous ? demanda Jordan en s'asseyant au bord du lit. On est dimanche, on devrait pouvoir faire la grasse matinée.

— Habille-toi chaudement, lui répondit Danny en enfilant son jean. Et mets une veste et des chaussures confortables.

Sur ce, il attrapa son pull fétiche et le lui lança.

— Tu veux me faire marcher ?

Il s'approcha et lui donna un rapide baiser.

— Un peu, oui.

— On ne devrait pas commencer par prendre un bon petit déjeuner ?

Il s'assit à côté d'elle et écarta une mèche de cheveux qui retombait sur son visage.

— Pendant que tu dormais, moi je réfléchissais, figure-toi. Et j'ai une théorie que j'aimerais vérifier.

— Une théorie ? A quel propos ?

— A propos de nos esprits malins. Je crois que j'ai trouvé par où ils entrent.

— Tu veux dire qu'on va pouvoir s'en débarrasser une bonne fois pour toutes ? Génial !

Son visage s'illumina et elle se leva d'un bond. A la voir si

souriante, Danny se sentit aussitôt soulagé. Depuis la veille au soir, elle paraissait si mélancolique, comme si elle portait le poids du monde sur ses frêles épaules. Il avait essayé de la faire parler, mais dès qu'il l'avait questionnée, elle s'était empressée de sourire et lui avait répondu que tout allait bien. Mais il n'avait pas été dupe.

Il ne voulait pas penser que la fin de leur histoire était proche, ni qu'elle allait partir sans se retourner. Pourtant c'était bien ce qui allait se passer. Comment pouvait-il rivaliser avec un travail qui comptait plus que tout pour elle et une famille qui vivait de l'autre côté de l'Atlantique ?

Jordan s'habilla et ils sortirent dans l'air frais et vif du matin. Ils longèrent le mur du jardin, puis la forge, et se dirigèrent vers la falaise rocheuse qui séparait la lande de l'océan. Ils longèrent la côte pendant quelques centaines de mètres, avant que Danny ne se mette à chercher le repère qui marquait l'entrée de la Crique du Contrebandier.

— C'est là, dit-il en désignant le passage étroit entre les rochers au profil déchiqueté si caractéristique. Suis-moi.

— Ça mène vraiment quelque part ?

— Ne t'inquiète pas. Je suis déjà descendu par là. Ça fait longtemps, mais je me souviens du chemin. Fais juste attention où tu mets les pieds.

Il avança prudemment, écartant pierres éboulées et branchages qui obstruaient le passage. Elle le suivait de près. Arrivé presque en bas, il sauta sur la plage puis se retourna pour l'aider à faire de même.

Une fois sur le sable, elle s'immobilisa et regarda tout autour d'elle, l'air surpris.

— Je ne connaissais pas cet endroit. C'est une petite plage. Comment l'as-tu trouvée ?

— On venait ici étant gamins, avec mes frères. On l'appelait la Crique du Contrebandier. C'est moi qui l'ai découverte. C'est ce que je croyais, en tout cas. Mais si le château a été utilisé pour faire entrer en Irlande de la marchandise de contrebande, c'est là que devaient accoster les bateaux.

Il se tourna et scruta la falaise.

— Et s'il y a un tunnel, c'est forcément de cet endroit qu'il part, dit-il en désignant la grotte.

— On peut nager ici ?

— Oui. Le courant est assez fort, mais si on reste près de la plage, c'est faisable. Tu viens ?

— Où ça ?

— Explorer cette grotte... On n'a jamais osé le faire quand on était petits avec Riley et Kellan, mais si je ne me trompe pas, il se peut que ce soit l'entrée d'un passage menant au manoir. Allons voir ça, dit-il en sortant une lampe de poche de sa veste.

— Il est hors de question que j'entre là-dedans ! Ça doit grouiller de chauve-souris, d'araignées, ou de serpents !

— Il n'y a pas de serpents en Irlande.

— C'est vrai, j'oubliais. Saint Patrick vous a débarrassés de ce fléau.

— Mais c'est peut-être là que vivent nos fantômes et nos fées, dit-il en escaladant les grosses pierres qui menaient à l'entrée. Si je ne suis pas de retour dans dix minutes, appelle les secours.

— Danny, je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Ça pourrait être dangereux. S'il y avait un éboulement et que tu te retrouvais pris au piège ?

Faisant la sourde oreille, il pénétra dans la grotte. Ses frères et lui n'avaient exploré que quelques dizaines de mètres avant de rebrousser chemin, autrefois, terrorisés par d'étranges bruits et d'invisibles animaux. Mais, à présent, il ne voyait rien qui puisse l'effrayer. Le seul danger, c'était la marée, mais il savait qu'il avait plusieurs heures devant lui avant la montée des eaux. Le moment était donc venu de voir si sa théorie tenait la route.

Les caisses qu'enfants ils avaient descendues pour s'asseoir étaient toujours disposées contre la paroi. Et le tas de bois flotté qu'il avait rassemblé toujours en place.

— Hou hou ! cria-t-il.

— A qui parles-tu ?

Il se retourna, et vit Jordan qui arrivait derrière lui, l'air pas très rassurée.

— Fais attention, dit-il en désignant quelques pierres avec le faisceau de sa lampe. C'est glissant par là... Mais une fois que tu auras atteint le sable, tu ne risques plus rien.

Elle le rejoignit et ils s'enfoncèrent ensemble dans la pénombre. Mais au bout d'une dizaine de mètres, ils se retrouvèrent devant une paroi infranchissable.

— Non ! s'exclama-t-il, dépité.

— On est au bout ? demanda-t-elle.

— J'en ai bien peur...

Il examina cependant attentivement le mur, à la recherche d'une ouverture, mais sans succès.

— On dirait que je me suis trompé.

Ils rebroussèrent chemin et Danny aida Jordan à redescendre sur la plage. Une fois sur le sable, il se passa la main dans les cheveux, déçu. Dommage pour sa brillante théorie. Il y avait cru pourtant.

Il s'assit face à la mer et Jordan s'installa à côté de lui, passant son bras autour de ses épaules.

— Ta théorie se tenait, dit-elle d'une voix douce. Et je suis vraiment heureuse que tu m'aies fait découvrir cette plage. Je vais

voir si je peux faire installer un escalier le long de la falaise. C'est un endroit magnifique.

Il se serra contre elle et l'embrassa.

— Faire installer un escalier ici prendra plus d'une semaine. Est-ce que ça signifie que tu vas rester un peu plus longtemps ici ?

— Il est fort possible que je reste plus longtemps encore.

Elle croisa les bras autour de ses genoux et son regard plongea vers l'horizon.

— Je pense que je vais démissionner de Kencor.

Il la fixa, abasourdi.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas officiel. Et mon père veut une lettre que je n'ai pas encore écrite. Il peut toujours changer d'avis, même si je ne crois pas qu'il...

— C'est génial ! dit-il en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Tu n'es donc plus obligée de t'en aller !

— Il faudra bien que je m'en aille à un moment ou à un autre, pourtant... J'ai toujours un appartement à New York. Et tout ce que je possède se trouve là-bas.

— C'est pour ça que tu étais si distante, hier soir ? Pour ça aussi que tu étais en retard pour la fête ?

Elle acquiesça.

— Je lui ai posé un ultimatum. Je lui ai dit que s'il ne me confiait pas l'hôtel, je démissionnais.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. On a juste échangé des SMS. J'étais trop nerveuse pour lui parler. Ça a été beaucoup plus facile comme ça. J'ai pu garder le contrôle de la situation et mener la conversation là où je voulais. Ça s'est fait sans colère. Juste avec des lettres sur un écran.

Il prit son visage entre ses mains, le cœur débordant de joie. Tout à coup, ce qu'il avait tant espéré était devenu réel. Ils avaient du temps devant eux, ce qui signifiait que lui-même avait une chance d'obtenir ce qu'il désirait le plus au monde.

— Et que ressens-tu à présent ?

— C'est assez confus. Du soulagement, parce que, pour la première fois, j'ai réussi à faire part de mes doléances à mon père. Et de l'humiliation aussi parce que ma démission ne lui fait ni chaud ni froid. De l'angoisse également, parce que je ne sais pas comment je vais gagner ma vie maintenant.

— Et Kellan ? Tu m'as dit qu'il t'avait proposé du travail.

— Ce sera sans doute plus facile pour moi de retrouver du travail aux Etats-Unis. Sans compter que je ne suis même pas certaine d'avoir le droit de travailler ici.

Il l'attira plus près encore et l'embrassa de nouveau.

— Mais je veux que tu restes ici. Avec moi. Qu'en dis-tu ?

— Que je vais y réfléchir.

Il la prit sur ses genoux et la serra très fort contre lui. En l'espace d'un instant, sa vie avait changé. Leur couple avait une chance, une chance de durer. Dès qu'elle aurait terminé la restauration du château, elle pourrait s'installer chez lui. Ils réfléchiraient alors à leur avenir, et ce serait le début de leur vie commune.

Entre-temps, il faudrait qu'il lui dise ce qu'il ressentait pour elle.

Il faudrait qu'il lui dise qu'il l'aimait pour de bon et pour toujours.

* * *

La lumière du jour filtrant à travers les grandes fenêtres de la chambre soulignait le profil de Danny que Jordan ne se lassait pas de regarder. Elle sourit, puis enfouit la tête dans son oreiller, en gémissant sourdement.

C'était cela, aimer quelqu'un. Une sensation délicieuse, la plus délicieuse qui soit, sans doute, mais également la plus effrayante et perturbante. Tous les stéréotypes idiots qu'elle avait entendus se vérifiaient. Elle en constatait sur elle les effets : cette impression d'être sur un petit nuage, et que rien ne serait jamais plus comme avant...

Pourquoi l'amour la frappait-il d'un coup, maintenant, alors qu'il dormait à côté d'elle et qu'elle ne s'y attendait pas ? Elle qui, d'habitude, remettait toujours tout en question, y compris ses propres ressentis, en était cette fois incapable. Elle aimait Danny Quinn. Sans l'ombre d'un doute, sans la moindre hésitation possible.

Elle se retourna pour le regarder encore. Son visage... Ses cils sombres... Ses magnifiques lèvres... Des traits parfaits qui lui étaient devenus si familiers qu'elle commençait presque à ne plus y prêter attention. Quel enchantement, pourtant...

Elle avait décidé de prolonger son séjour en Irlande après la fin de la restauration du manoir. Avec ses économies et en mesurant ses dépenses, elle pouvait se permettre une ou deux années sabbatiques. C'était un pari risqué, mais elle avait terriblement envie de savoir où tout ceci allait les mener.

Elle déposa un baiser léger sur ses lèvres, puis attendit de voir s'il était prêt à se réveiller. Comme cela ne semblait pas être le cas, elle l'embrassa de nouveau, avec plus d'insistance.

Il poussa un petit gémissement, avant d'ouvrir les yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois bien : je t'embrasse...

— Pendant mon sommeil ? Tout ce qu'on fait quand on est réveillés ne te suffit pas ?

Il roula sur le ventre et la regarda, les yeux brillants de malice.

— Il faut quand même que tu me laisses me reposer de temps en temps, Jordan. J'aimerais bien mais, physiquement, je ne peux pas te faire l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Rassure-toi, je veux juste parler.

— De quoi ?

— Du sujet qu'on évite soigneusement depuis trop longtemps.

— Tu fais sans doute allusion à ta coiffure au réveil, c'est ça ?

Elle lui donna un coup d'oreiller, l'air outré.

— Non !

Puis, après une pause, elle ajouta :

— Elle est si horrible que ça ?

Et sans attendre sa réponse, elle se précipita dans la salle de bains.

— Tu aurais pu me le dire plutôt ! cria-t-elle en saisissant sa brosse à cheveux.

— Je plaisantais ! Tes cheveux sont magnifiques, comme toujours.

Elle se donna malgré tout un rapide coup de brosse, puis revint au lit.

— D'ailleurs tout chez toi est magnifique au réveil, dit-il en l'attirant à lui.

Il frotta son bassin et son sexe déjà dur contre son ventre, et demanda :

— Alors, que puis-je faire pour toi ce matin, ma fée ?

Elle le regarda dans les yeux, puis caressa doucement son visage. Elle s'était habituée à ces moments privilégiés du matin, à leurs conversations calmes, à leurs tendres câlins. Comment pourrait-elle vivre sans cela ? Comment pourrait-elle vivre sans lui ?

— Il faudrait qu'on se décide à parler ouvertement de ce qui va se passer une fois que le manoir sera terminé, Danny. Plus que quelques jours. Les meubles seront livrés après-demain, et toi, tu arrives aussi à la fin de ton travail.

— En fait, j'ai déjà terminé. Je suis juste en train de faire quelques bricoles en plus, comme des accessoires pour la cheminée. J'aimerais aussi réaliser des chenets pour la cheminée de la cuisine.

— Non, si tu as terminé, ça suffit comme ça.

— Mais je ne veux pas avoir terminé ! Je me plais ici. J'aime ce lit. Et j'aime me réveiller avec toi chaque matin. Ça ne peut pas s'arrêter comme ça. Il faut que tu parles avec Kellan et que tu lui dises que sa proposition t'intéresse.

— Je le ferai. Mais j'ai trop de choses à penser en ce moment. Je veux réfléchir calmement avant de prendre une décision de cette importance. Et puis, avant toute chose, il faut que je trouve un logement, et...

— Pas la peine, tu vas venir habiter chez moi.

— Tu ne crois pas que je devrais...

— Tu habiteras chez moi, insista-t-il d'une voix ferme.

Elle sourit et le serra dans ses bras.

— J'espérais que tu dirais ça. Pourtant, il faudra, à un moment ou à un autre, que je retourne à New York pour mettre mon appartement en location et organiser mon déménagement, mais ça peut sans doute attendre.

— Je pense qu'on devrait voyager un peu. On pourrait aller à Londres, à Paris, ou à Rome... Ma dernière patronne m'a payé plus que généreusement et je ne vois pas pourquoi on ne dépenserait pas cet argent.

Elle caressa sa barbe naissante.

— J'adorerais aller à Paris. Mais je tiens à payer ma part du voyage, sinon je ne viens pas.

Il la saisit par la taille et la fit rouler sous lui.

— Tu crois qu'ils ont des lits aussi douilletts, à Paris ?

— J'en suis sûre.

Elle ferma les yeux tandis qu'il l'embrassait, pour mieux mesurer la vitesse avec laquelle le désir s'emparait d'elle.

— Il ne nous reste plus beaucoup de jours à passer dans ce lit, murmura-t-elle en plongeant ses doigts dans ses cheveux rebelles. J'imagine qu'on doit en profiter jusqu'au bout.

— Tu sais, j'ai un lit chez moi. On ne sera pas obligés de dormir par terre.

— Je sais. Mais celui-ci est notre premier lit. J'y suis attachée. C'est sentimental.

— On peut toujours le prendre avec nous, proposa-t-il.

— Si tu as dix mille euros, je te le vends.

— Bon sang ! Ne me dis pas que tu l'as payé ce prix-là ?

— Ce n'est pas n'importe quel lit. Et ce sera la chambre à coucher des nouveaux propriétaires.

— Quand arrivent-ils exactement ?

— Après-demain. Le même jour que les meubles. Autant dire qu'on ne va pas chômer avant leur arrivée ! J'ai engagé des extra au village en plus des sept déménageurs pour nous aider à tout mettre en place. Tout doit être terminé pour le soir. Et le lendemain matin, on devra déguerpir.

— Dans ce cas, je vais commencer à rapporter chez moi mes outils. Il ne devrait plus rien rester de mon passage ici au moment voulu...

— J'aimerais que mon père puisse voir le résultat fini. Je lui ai envoyé des photos, mais ce n'est pas pareil. C'est toujours beaucoup plus impressionnant « en vrai ».

— Qu'il aille au diable ! Il n'a pas su reconnaître ta valeur. Il ne te mérite pas.

— Tu as raison. Qu'il aille au diable ! Je n'ai plus besoin de lui.

— Non, en effet, Jordan. Tu es intelligente et douée ; tu vas très bien te débrouiller toute seule.

Elle passa ses bras autour de son cou.

— Je suis heureuse que tu croies en moi.

Ils firent l'amour tendrement, lentement, profitant d'une longue grasse matinée câline. Elle se donna tout entière à lui, sans peur ni hésitation. Elle n'avait plus à penser au moment où elle le quitterait. Ils auraient tant de matins à eux encore.

Et, au cours d'un de ces matins, il se pourrait bien qu'elle lui dise ce qu'elle ressentait au fond d'elle-même. Qu'elle lui dise comment elle était tombée amoureuse alors même qu'elle essayait de toutes ses forces de résister. Comment il avait ravi son cœur dès le premier instant où elle avait posé les yeux sur lui.

Mais cela pouvait attendre. Elle avait tout le temps qu'elle voulait devant elle.

Le manoir était plongé dans la pénombre et le silence. Danny se tourna dans le lit pour regarder Jordan endormie à côté de lui, et il sourit. Après avoir dîné au village, ils étaient rentrés et s'étaient directement couchés. Mais cette fois, ils n'avaient pas fait l'amour. A la place, ils avaient parlé tranquillement de leurs projets d'avenir.

Pour l'instant, elle allait rester en Irlande, et cette perspective le mettait presque dans un état de transe. Elle allait s'occuper de l'arrivée des propriétaires, puis elle rangerait ses affaires et viendrait s'installer chez lui. Ce n'était pas censé être permanent, mais c'était un premier pas dans la direction qu'il espérait.

Il ferma les yeux, incapable de se calmer. Au lieu de dormir, il échafaudait des plans dans sa tête. Des tas de plans. Jordan allait entrer pour de bon dans sa vie, et c'était un bouleversement merveilleux. Trop beau, presque, pour être vrai.

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre. L'air était frais et il se frotta vigoureusement les avant-bras pour se réchauffer un peu. Finny et Mogue levèrent les yeux lorsqu'il passa devant eux, mais il leur fit signe de ne pas bouger.

Il connaissait assez bien la maison maintenant pour ne pas avoir besoin d'autre lumière que de celle du clair de lune qui filtrait à travers les vitraux. En silence, il se dirigea vers la bibliothèque, espérant y trouver un peu de whiskey pour se relaxer.

Il se servit un verre puis se dirigea vers la cuisine. Il repensa à la disparition du *Songe d'une nuit d'été*, et constata qu'il n'y avait plus eu trace d'intrusion intempestive depuis.

Il se demanda du coup si tout cela avait bien été réel. Cette trace de boue qu'il avait découverte près d'une étagère, par exemple... l'un des ouvriers avait pu pénétrer dans la bibliothèque pour une raison ou pour une autre et y laisser une empreinte. Quant au livre, il était peut-être tombé d'une caisse avant même d'arriver à destination. Pourtant, par moments, il avait l'impression d'être épié. L'endroit était peut-être peuplé par toutes sortes d'esprits, bons et mauvais.

Mais au moment d'entrer dans la cuisine, il sut que ce n'étaient pas

les fantômes. Une silhouette se découpait nettement devant la porte du réfrigérateur grande ouverte.

— Mais qu'est-ce...

La silhouette sursauta et se retourna.

— Bartie ?

Le vieil homme voulut s'échapper par la porte de l'office, mais Danny fut plus rapide que lui. Il l'attrapa par le bras et le força à s'arrêter. A sa grande surprise, Bartie n'opposa pas la moindre résistance.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'étais en train de me faire un sandwich. Je finissais quelque chose au jardin quand j'ai eu une fringale subite.

— Comment êtes-vous entré ?

— Par la porte. Elle... Elle n'était pas fermée à clé.

— Si, elle l'était. J'ai vérifié les portes et fenêtres. Tout était verrouillé.

— J'ai le droit d'être ici !

— Vous avez le droit de vous introduire dans une propriété privée ?

— C'est chez moi ici. Chez moi, vous entendez ? C'est vous qui violez la propriété d'autrui !

Soit il était fou, soit il était ivre. Danny avait bien l'intention de savoir ce qu'il en était vraiment, tout en découvrant par la même occasion comment il était arrivé jusque-là.

— Venez avec moi, murmura-t-il.

Il l'entraîna jusqu'à la bibliothèque, où il lui désigna une chaise.

— Asseyez-vous.

— C'est moi le maître des lieux. Vous n'avez pas à me donner d'ordres.

Tenant toujours fermement le sandwich qu'il s'était vraiment préparé dans la cuisine, Bartie regardait Danny d'un air mauvais.

— En revanche, poursuivit-il, je prendrais bien un whiskey...

Danny se dirigea en soupirant vers le mini-bar et lui servit un verre. Après tout, l'alcool lui délierait peut-être la langue.

— Ne soyez pas si chiche, jeune homme. Mettez-en-moi donc un peu plus.

Quelle espèce de vieux fou, songea-t-il en lui tendant son verre.

— Combien de fois vous êtes-vous introduit ici avant que je vous surprenne, Bartie ?

— Je vais et je viens ici à ma guise. Je suis chez moi.

— Et comment cela se fait-il ?

— Je suis l'héritier du Château de Cnoc.

— Vous ?

Imperturbable, le vieil homme avala une gorgée, avant de

s'attaquer à son sandwich.

— L'endroit appartenait à mon grand-père. Lui-même le tenait de son père.

— Vous êtes un Carrick ?

Bartie acquiesça, puis essuya sa main sur son pantalon avant de la lui tendre.

— Bartholomew G. Carrick troisième du nom, pour vous servir.

Danny lui serra la main. Cette affaire devenait de plus en plus bizarre. Ainsi l'homme qui creusait des trous dans le jardin depuis des mois était l'héritier du domaine...

— Vous vous êtes introduit en cachette dans la maison ?

Il acquiesça.

— Comment ? J'ai fait en sorte que tout soit toujours fermé. Et il y a les chiens.

— Je connais quelques secrets à propos de cette maison, vous savez. Secrets que je ne vous révélerai pas. Et puis, continua-t-il après une courte pause, vos chiens n'aboient pas après quelqu'un qui leur donne du beefsteak tous les jours.

— Vous allez me dire comment vous entrez ici ou je prévient la police ! Si vous êtes raisonnable et que vous me racontez tout, je vous laisserai partir sans rien dire aux autorités ni à Jordan.

— Elle n'a rien à faire ici. Moi si.

— Bartie, cette maison ne vous appartient plus. Elle a été vendue.

Le vieil homme le regarda fixement, comme s'il ne comprenait pas bien les tenants et les aboutissants de la notion de propriété privée.

— Elle est dans la famille depuis des générations.

— Plus maintenant, Bartie... En plus, cet endroit est bien trop grand, c'est un véritable gouffre. Moi-même j'ai toujours préféré les petits cottages.

— Je possède un cottage. Au village. Je l'aime beaucoup.

— Vous voyez... Moi aussi, j'en ai un, à Ballykirk. Les types normaux comme nous ne sont pas faits pour vivre dans des endroits comme celui-ci. On dirait un musée.

Bartie acquiesça puis vida son whiskey.

— Encore, demanda-t-il.

Danny le resservit, bien décidé à continuer à le faire boire et parler.

— Alors, comme ça, vous entrez la nuit et vous vous baladez à l'intérieur parce que vous ne supportez pas l'idée de perdre la propriété familiale ? Mais pourquoi ces trous dans le jardin ?

Bartie se pencha en avant, puis, d'un ton de conspirateur, il chuchota :

— Je cherche le trésor.

— Quel trésor ?

— L'or et l'argent de mon grand-père. Avant de perdre sa fortune, il a caché un coffre quelque part dans la propriété pour échapper à ses créanciers. Il avait prévu de revenir le déterrer plus tard mais il est mort subitement, entraînant la chute et la ruine de la famille. C'est pour cette raison que le Château de Cnoc a dû être vendu.

Danny ne savait que penser. Légalement, de l'argent enterré appartient-il au propriétaire du terrain au moment de la découverte ou aux héritiers de la personne qui l'a caché ? Il était fort probable que Bartie ait des droits sur ce « trésor ».

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Pas encore. Mais je vais trouver. Ça fait dix-sept ans que je cherche. Cet argent est forcément quelque part.

— Vous avez cherché dans la maison ?

— Oh oui ! J'en connais chaque recoin, et je peux vous assurer que le trésor n'y est pas. Une fois que l'Américaine sera partie, je serai un peu plus libre pour chercher. Les nouveaux propriétaires ne seront pas souvent là à mon avis.

Il marqua une pause, avant de regarder Danny d'un œil sournois.

— Si vous m'aidez à le trouver, je vous donne vingt pour cent de la somme.

— Si vous me montrez par où vous entrez, j'y réfléchirai peut-être.

— C'est un secret que je suis seul à connaître. Un secret de famille qui se transmet de père en fils, entre héritiers du château...

— Si vous voulez parler du tunnel des contrebandiers, on est déjà au courant.

Danny obtint le résultat escompté. Aussitôt, le visage de Bartie s'empourpra et il parut plus nerveux. C'était le moment d'en profiter.

— Il est peut-être temps que j'appelle la police...

— Je n'ai rien fait de mal. Cette maison m'appartient !

— Bartie, vous savez que c'est faux. En plus de la violation de propriété privée, d'autres charges pourraient être retenues contre vous. Voyeurisme, harcèlement, vol. Vous pourriez en prendre pour vingt ans. Et Daisy ? Vous avez pensé à elle ? Elle risquerait d'être condamnée pour complicité.

— Mais... Mais Daisy n'a fait que m'aider à fouiller dehors, balbutia-t-il. Je ne lui ai pas dit que j'entrais ici la nuit. Quant au vol... J'ai juste pris *Le Songe d'une nuit d'été* afin que Mlle Kennally croie qu'il y avait des fantômes.

— Que faites-vous du vase et de la bague, alors ?

— J'ai cassé le vase par accident. Quant à la bague, elle m'appartient bel et bien, répondit Bartie d'un air offensé.

— Montrez-moi le tunnel tout de suite et je ferai en sorte que la police n'apprenne rien de tout ça.

— D'accord, finit par accepter Bartie. C'est peut-être la meilleure solution.

— Danny ?

Ils se retournèrent tous les deux. Jordan se tenait à la porte, vêtue d'un simple T-shirt. Elle écarquilla les yeux lorsqu'elle vit le jardinier et tira aussitôt sur le bas de son vêtement pour se couvrir un peu plus.

— Que faites-vous ici, Bartie ? Il est tard.

— Bartie est notre esprit frappeur, répondit Danny. Il est entré dans cette maison au moins une centaine de fois depuis qu'il travaille pour toi.

— J'ai commencé bien avant ça. Ce n'est pas compliqué.

Il se dirigea vers le mur du fond.

— Le mécanisme se trouve sur cette étagère, au centre. Il suffit d'une légère pression, comme ça, dit-il en joignant le geste à la parole, et la bibliothèque se transforme en porte. C'est d'une simplicité enfantine. L'escalier que vous voyez mène à un tunnel, et le tunnel débouche au pied de la falaise.

— Pourquoi êtes-vous entré ici ?

— Bartie cherche un trésor.

— Au début, j'ai cru qu'il était caché à l'intérieur, mais j'ai passé le manoir au peigne fin avant votre arrivée et je n'ai rien trouvé. Non plus dans la piscine. Le jardin était un autre endroit possible, mais ça n'a rien donné. Pourtant, il est quelque part. Je le sais.

— Que faisiez-vous dans ma chambre la nuit où je vous ai vu ?

— Je voulais voler une clé. J'avais mal au dos à force de marcher courbé dans ce tunnel. J'aurais préféré pouvoir entrer par la porte.

Ils gardèrent tous les trois le silence pendant un long moment, jusqu'à ce que Danny demande :

— Quelle décision vas-tu prendre à son sujet ?

Jordan soupira.

— Contentez-vous de finir le jardin, Bartie. Je veux y voir des roses avant la fin de la semaine. Arrêtez de creuser des trous, arrêtez de rôder dans la maison. S'il y avait un trésor caché quelque part vous l'auriez déjà trouvé.

Puis elle se tourna vers Danny.

— Je retourne me coucher. Tu viens ?

— Tu ne veux pas voir où mène ce passage ? demanda-t-il, surpris.

— Non ! Pas au beau milieu de la nuit. On verra ça demain.

Puis elle quitta la pièce en marmonnant :

— Je n'arrive pas à croire que c'était Bartie. Dire que je me suis fait tout ce souci pour rien !

Les jours qui suivirent furent marqués par une activité trépidante. Après avoir visité le tunnel des contrebandiers, Jordan décida sur-le-champ de le rénover. Elle fit installer l'électricité, repeindre les murs et refaire le sol. Elle avait même décidé de faire redessiner les plans du château pour y faire figurer cette découverte.

Elle n'avait pas donné d'instructions à Danny. Les meubles arrivant dans la matinée, il avait proposé d'aider à leur installation, mais elle avait préféré qu'il donne un coup de main à Bartie pour terminer le jardin.

A dire vrai, Danny était heureux de n'avoir rien à faire à l'intérieur. Depuis l'arrivée des déménageurs, à 8 heures du matin, Jordan était sur les nerfs et on ne pouvait rien lui dire tant elle était débordée, examinant dans le détail chaque meuble avant qu'il soit installé dans la bonne pièce. Elle avait aussi engagé cinq femmes du village pour donner un dernier coup de propre. Il y avait le linge de maison à laver, les lits à faire, la vaisselle à déballer, l'argenterie à faire briller... Tout en s'affairant elle-même et en vérifiant que chaque chose était bien à sa place, elle faisait la navette entre les uns et les autres pour s'assurer que tout se passait comme elle l'entendait.

Préférant fuir cette agitation, Danny s'était réfugié au jardin. Depuis leur confrontation de l'avant-veille, Bartie avait consacré toute son énergie aux plantations. Danny ne pouvait s'empêcher de le plaindre. Après des années de chasse au trésor, le vieil homme avait finalement décidé d'arrêter ses recherches.

La veille, il était venu avec toute une équipe de villageois et ils avaient travaillé du matin au soir pour planter une centaine de rosiers. A présent il était en train d'installer un paillis autour de chaque pied.

Danny empoigna une pelle pour l'aider. Mais au moment où il enfonça son outil dans le sol, il eut une illumination. Il y avait un endroit où Bartie n'avait peut-être pas pensé à chercher.

— Bartie ! appela-t-il. Prenez votre pelle et venez avec moi !

— Je dois finir. Mlle Kennally veut que tout soit terminé ce soir.

— On peut faire une pause. Je m'arrangerai avec elle.

Bartie le rejoignit et Danny prit la direction de la falaise.

— Vous êtes déjà descendu à la crique, Bartie ?

— Quand j'étais gamin, mais pas depuis. Les acrobaties, ce n'est plus de mon âge.

— Et vous connaissez la grotte ?

Bartie secoua la tête.

— La grotte ? Quelle grotte ?

— Eh bien, je suis sûr que votre aïeul la connaissait, lui. Je pense qu'elle a été utilisée pour stocker de la marchandise de contrebande avant qu'elle n'entre au château par le tunnel. Et je me dis que c'est peut-être là qu'il a enterré son trésor.

— Ça se tient comme raisonnement. Que fera-t-on si on le trouve ?

— Chaque problème en son temps...

Il lui montra le passage étroit entre les rochers, puis l'aida à descendre et, enfin, à rejoindre la grotte. Une fois à l'intérieur, il alluma la lampe qui n'avait pas quitté sa poche depuis sa précédente exploration des lieux avec Jordan.

— Si quelque chose a été enterré ici, c'est forcément dans le fond, là où la marée n'arrive pas.

Ils commencèrent leur recherche à la lumière vacillante de la lampe en partant de la paroi du fond. Presque aussitôt, leurs pelles heurtèrent un objet métallique enterré dans le sable. Bartie leva les yeux et le regarda, l'air stupéfait. Puis il se pencha et commença à creuser à mains nues.

Lentement, il dégagea une petite boîte métallique, de celles qui servaient à ranger des munitions autrefois. Danny retint son souffle. Pourvu que Bartie ne soit pas déçu, songea-t-il.

— Vous pouvez l'ouvrir ?

— Faites-le, vous..., dit Bartie, très ému tout à coup. Moi je n'ose pas.

— Allons à la lumière.

Ils regagnèrent à la hâte l'entrée de la grotte et posèrent la boîte à terre. Elle était à peine rouillée, avait conservé une grande partie de sa peinture vert foncé, et n'était pas cadénassée. Doucement, Danny souleva le couvercle.

— Jésus, Marie, Joseph..., murmura Bartie. C'est le trésor. C'est l'or...

La boîte était remplie de pièces d'or, par centaines. Danny en examina une de plus près.

— Elles ont l'air de dater du règne de la Reine Victoria, si je reconnais bien son profil.

— Mais mon grand-père aurait enterré ses pièces dans les années 1920 !

— Alors ce n'est peut-être pas son trésor. C'est peut-être le magot des contrebandiers.

— Il y en a pour combien, à votre avis ?

— Je ne sais pas. Pour beaucoup en tout cas. C'est de l'or. Il va falloir le montrer à Jordan. C'est une propriété privée ici. Et je ne sais pas ce que dit la loi.

Ils regagnèrent le domaine, et Danny confia la boîte à Bartie en lui ordonnant de l'attendre au jardin. Avait-il pris la bonne décision ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le manoir. Ne vaudrait-il pas mieux cacher cette découverte à Jordan et laisser Bartie partir avec le trésor, même si ce n'était pas « son » trésor ?

Même s'il connaissait bien la jeune femme, il n'avait aucune idée

de la façon dont elle allait réagir à cette stupéfiante découverte. Insisterait-elle pour que l'or revienne à ses clients ? Ou bien essaierait-elle de trouver un compromis ? Avec ses cachets faramineux, la nouvelle propriétaire était déjà suffisamment riche comme cela.

Il la trouva dans l'office, un bloc-notes à la main. Il la prit délicatement par le bras.

— Jordan..., murmura-t-il. J'ai besoin que tu viennes au jardin.

— Pas maintenant. Ils sont en train d'amener la table de la salle à manger, et il faut que je vérifie qu'ils l'installent correctement.

— C'est urgent.

Elle consentit à lever les yeux.

— Ça ne peut vraiment pas attendre ?

— Non, vraiment pas, répondit-il en la prenant par la main pour l'entraîner dehors.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, l'air soudain affolé. Il est arrivé quelque chose à Bartie ?

— Non, Bartie va très bien. On a trouvé le trésor.

— Comment ? Mais où ça ?

— Dans la grotte. Une grosse boîte remplie de pièces d'or. Que vas-tu faire ?

— Que penses-tu que je devrais faire ?

— Je pense que tu devrais laisser son trésor à Bartie. Mais la patronne, c'est toi. Alors c'est toi qui décides.

Il la regarda pendant qu'elle semblait réfléchir aux options qui s'offraient à elle. Puis au bout d'un moment, elle demanda :

— Tu peux me dire ce que je fais ici ? Tu me déranges alors que j'ai des choses extrêmement importantes à régler à l'intérieur. Va donc aider Bartie au jardin !

Sur ce, elle tourna les talons. Un sourire satisfait aux lèvres, Danny retourna au jardin. Ce n'était pas pour rien qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait toujours.

C'était étrange d'ailleurs. En d'autres temps, la perspective de tomber amoureux l'avait effrayé plus que tout autre chose au monde. A présent, il avait l'impression d'être le plus heureux des hommes. Peu lui importait que tout soit arrivé si rapidement, et qu'ils n'aient pas encore de projet ferme pour leur avenir. Dès le lendemain, au lieu de rentrer à New York, Jordan allait s'installer chez lui et c'était tout ce qui comptait.

Bartie l'attendait bien sagement, la boîte posée à ses pieds.

— J'ai l'impression que vous pouvez rentrer chez vous avec cette vieille boîte et tout ce qu'elle contient, Bartie. Ce que vous avez trouvé n'intéresse pas Jordan. Je terminerai le jardin...

Il posa son doigt sur ses lèvres, avant d'ajouter :

— Mais si j'étais vous, je ne raconterais rien de tout ça au village,

sinon elle pourrait bien changer d'avis.

— D'accord, répondit Bartie en se baissant pour ramasser la boîte. D'accord, je ne dirai rien.

Puis il souleva le couvercle, prit une pièce d'or et la tendit à Danny.

— Tenez. Pour vous porter chance.

Puis il s'en alla précipitamment, sa précieuse boîte sous le bras.

Danny le regarda s'éloigner en souriant. La vie pouvait être belle, parfois...

* * *

Jordan jeta un coup d'œil à son image en passant devant le miroir de l'entrée. Des mèches de cheveux s'échappaient de toutes parts du chignon qu'elle s'était fait à la hâte en se levant. Son visage était rouge, ses vêtements sales et froissés, et elle avait l'air exténué.

— C'est presque terminé ?

Le visage de Danny apparut à son tour dans le reflet. Elle se retourna.

— Presque. Il manque juste un sofa. Soit il n'est jamais arrivé au garde-meubles, soit les déménageurs l'ont installé ailleurs. Mais c'est le seul couac. Tout le reste est arrivé en bon état et en un seul morceau.

Il s'approcha et la prit dans ses bras.

— Félicitations, tu as réussi.

— Presque. J'ai encore des papiers à finir et à envoyer au bureau. Ensuite, je vérifierai ma liste une dernière fois, et là j'aurai vraiment terminé.

— Ça se fête. Ce soir, on va sortir et s'amuser. J'ai un peu d'argent sur moi, dit-il en sortant la pièce d'or de sa poche.

Elle se mit à rire.

— Ne me montre pas ça. Je pourrais te demander d'où ça sort.

— Tu as fait une bonne action, murmura-t-il en caressant ses cheveux de son souffle tiède. Dieu te le rendra.

— S'il pouvait m'offrir tout de suite un long massage des pieds, un bain chaud et un lit bien douillet, ce serait fantastique.

— Pas la peine de le déranger : c'est dans mes cordes.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Je te retrouve au cottage, alors, parce qu'ici, ce n'est plus chez nous. Je vais appeler Nan pour voir si elle veut venir demain matin avec ta mère. Et il faut que je mette la main sur ce...

Son téléphone sonna.

— Ce doit être au sujet du sofa, justement, dit-elle.

— A tout de suite, alors.

Danny sortit et elle le regarda en souriant traverser la terrasse. Pendant si longtemps, elle s'était rongé les sangs en pensant au jour où ils devraient se quitter. Mais à présent toutes ses inquiétudes s'étaient envolées. Ce jour n'était pas près d'arriver.

Son téléphone sonna de nouveau. Elle se glaça en reconnaissant le numéro de son correspondant. C'était celui de son père. Ils ne s'étaient pas parlé depuis leur échange de messages. Et elle n'avait pas envie de discuter avec lui pour l'instant. Elle grogna, les yeux rivés sur l'écran.

— Non, je n'ai pas le temps...

Pourtant, elle décrocha.

— Bonjour papa, comment vas-tu ?

— Ce n'est pas ton père, Jordan, c'est ta mère. Je veux que tu lui parles et que tu le laisses te présenter ses excuses. Ne te dispute pas avec lui. Ecoute-le, c'est tout.

— Je ne veux pas lui parler, maman. Il a pris sa décision, moi j'ai pris la mienne. Et c'est très bien comme ça. Il était temps que je passe à autre chose.

— Certainement pas ! Le voilà, je te le passe.

— Non, je ne v... Bonjour papa.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine et elle dut prendre une grande inspiration pour se calmer.

— Ta mère voulait que je t'appelle. Je m'excuse de m'être mis en colère contre toi. J'ai retiré l'hôtel à Matt pour te le confier. Il faut que tu sois à New York à la fin de cette semaine.

— Papa, je ne suis pas sûre de...

— Je ne vais pas te supplier, Jordan. Rentre et on va tout faire pour que les choses se passent pour le mieux. Tu auras ton projet et tu vas me prouver que j'ai eu raison de te faire confiance.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Je serai à New York dans quelques jours. Je t'appellerai.

Elle raccrocha et sortit à pas lents. Lorsqu'elle arriva au cottage, Danny était assis sur le lit. Il perdit son sourire dès que leurs regards se croisèrent.

— Que se passe-t-il ? Ton sofa est perdu pour de bon ?

— Mon père vient de m'appeler.

— Il s'est excusé ?

— Non, il m'a juste proposé le projet de l'hôtel. J'imagine que ma mère s'est mise très en colère quand elle a appris que je démissionnais. Elle a dû avoir peur que je ne rentre pas.

— Tu es toujours intéressée ?

— Je... Je ne sais pas.

Visiblement, il avait très peur de sa réponse. Pourtant, il s'efforçait de donner le change.

— C'est une bonne nouvelle, non ? Tu t'es battue pour ça.

— Ce projet, je voulais le mériter, Danny. Pas l'extorquer sous la contrainte.

— Mais tu l'as mérité : grâce à ton travail.

— Non, je suis sûre que ma mère a menacé mon père de divorcer et de lui prendre la moitié de son argent. C'est toujours ce qu'elle fait quand elle veut obtenir quelque chose de lui. Mais cette fois, elle devait parler sérieusement.

Il la fit s'asseoir à côté de lui.

— Tu n'es pas obligée de te décider tout de suite. Accorde-toi un peu de temps pour réfléchir.

— A partir d'après-demain, je n'aurai plus rien à faire au château. Et mon père veut que je commence la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ? répéta-t-il, l'air abasourdi.

Elle hocha la tête en silence.

— Et combien de temps est-ce que ça te prendra ?

— Au moins un an. C'est un projet sans aucune commune mesure avec celui que je viens de réaliser. J'aurais une plus grosse équipe, un plus gros budget. Ce serait mon premier grand projet pour Kencor.

— Parce que ce n'était pas un grand projet, ici ?

— Non, ici c'est un projet privé. De menus travaux de décoration, d'après mon père.

— Evidemment, murmura-t-il. Comment est-ce que je pourrais rivaliser avec un hôtel à Manhattan ?

— Je ne veux pas rentrer. J'ai pris ma décision : celle de rester avec toi. Et mon père devra s'en accommoder.

Il la serra dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Dis-moi que tu penses vraiment ce que tu viens de dire. Dis-le-moi. Parce que je ne veux pas te perdre, Jordan. Je ne suis pas prêt à te laisser partir.

Sans un mot, elle se leva et commença à se déshabiller. Lorsqu'elle eut fini, elle l'aïda à se débarrasser de ses vêtements et à s'allonger sur le lit. Elle ne voulait pas penser à ses choix pour l'instant. Elle voulait se perdre dans la sensation de son corps contre le sien, de sa bouche sur la sienne.

Faire l'amour avec lui était la seule chose qui lui paraissait avoir un sens. Il la rendait heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait jamais été dans sa vie. Ce n'était plus à New York qu'elle était chez elle. C'était entre les bras de Danny.

Danny se réveilla bien avant l'aube. Au-dehors, le village de Ballykirk revenait lentement à la vie. Il commença par entendre les bateaux de pêche quitter le port, puis un ou deux camions passer.

Il se leva et s'étira. Dès que les chiens l'entendirent, ils se précipitèrent dans la chambre pour réclamer leur petit déjeuner.

— Salut, les chiens, murmura-t-il en les caressant.

L'avion de Jordan décollait à 10 heures. Il avait insisté pour l'emmener à l'aéroport, mais elle préférait y aller seule et laisser sa voiture au parking. Elle avait promis qu'elle serait de retour très vite, dès qu'elle se serait expliqué de vive voix avec ses parents.

Malgré cela, ce voyage l'inquiétait. Même s'il la croyait sincère, il craignait que son père ne finisse par réussir à la convaincre de ne pas repartir.

Et imaginer qu'ils puissent rester ensemble, elle vivant à New York et lui en Irlande, était inconcevable. Même si en six heures d'avion ils pourraient se retrouver, il y aurait toujours un océan entre eux. Sans compter qu'ils mèneraient deux vies complètement différentes. Mais le problème n'était pas seulement là ; leurs conceptions du bonheur différaient aussi. Pour Jordan, le bonheur passait par le succès professionnel, pour lui, il passait par l'amour.

Sauf qu'en Irlande, elle serait maîtresse de son destin. Avec l'aide de Kellan, elle pourrait monter une affaire qui ferait sa fierté. Au Royaume-Uni et ailleurs en Europe, les possibilités étaient infinies.

Mais Jordan avait passé sa vie à essayer de satisfaire son père et à prouver qu'elle avait sa place au sein de la famille. Entre père et fille, ce genre de relations était étrange et tout sauf naturel, mais apparemment, elle avait du mal à sortir de cette logique.

Il alla remettre un peu de bois dans la cheminée, car la fraîcheur de la nuit avait refroidi la maison. Le sac qu'elle avait préparé était posé sur le canapé. Comme il était ouvert, il ne put s'empêcher d'en sortir un T-shirt pour respirer son odeur.

Serait-ce, bientôt, la seule chose qu'il lui resterait d'elle ? Son odeur... Devrait-il bientôt se contenter des souvenirs fugaces de la

femme qu'il avait aimée et perdue ?

Il garda le vêtement contre lui, comme un gri-gri. Elle reviendrait vite. Elle l'avait promis. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Il retourna dans la chambre et s'assit sur le bord du lit. Puis il déposa un tendre baiser sur le front de Jordan et prit une grande inspiration pour bien s'imprégner du parfum de ses cheveux. Depuis son installation au château, ils avaient passé tout leur temps ensemble, et maintenant ils allaient être séparés.

Grâce à elle, il avait découvert l'amour. Et jamais il n'aurait cru que ce pût être aussi fort ni aussi profond. Il avait l'impression qu'ils se connaissaient depuis toujours et leur intimité était si grande qu'elle était devenue comme une partie de lui-même, la partie qui le faisait vibrer et se sentir vivant.

Il se recoucha et se blottit contre son corps nu. Elle s'étira avant d'ouvrir les yeux.

— Ça ne peut pas déjà être le matin, murmura-t-elle.

— Eh si ! Même si ça ne fait que quatre heures que tu t'es endormie, c'est déjà le matin.

— Qu'est-ce que je vais devenir toute seule dans mon lit ?

Il ne répondit rien et l'embrassa dans le cou. Sa peau était si fine qu'il sentait son pouls sous ses lèvres. Comme c'était étrange que quelque chose d'aussi insignifiant qu'un baiser puisse lui paraître si important. Mais tout était devenu important avec elle : le son de sa voix, le contact de sa main, la façon dont elle prononçait son nom...

Les premières lueurs de l'aube éclairèrent la pièce et elle regarda l'heure.

— Il faut que je me lève.

Elle se passa la main dans les cheveux, resta assise un moment à côté de lui, puis se leva.

Il la regarda s'habiller en silence. Quand elle eut fini, elle se rassit et caressa doucement son visage.

— Tu peux encore changer d'avis, murmura-t-il. Tu peux retirer tes vêtements, te recoucher avec moi et remettre ton voyage à New York à un autre jour.

— Je n'ai pas envie de partir, mais je le dois. Et je serai de retour avant que tu aies eu le temps de te rendre compte de quoi que ce soit.

— Et si tu décidais de rester là-bas ? demanda-t-il en se levant, incapable de taire plus longtemps ses inquiétudes. Là-bas, tu auras tout. Ici, tu n'as que moi.

— Mais toi, c'est tout pour moi. Rien d'autre ne compte.

— Pareil pour moi, dit-il à voix basse.

Ses beaux yeux s'embuèrent et Danny étouffa un grognement en la serrant dans ses bras. Il voulait lui dire qu'il l'aimait. Cela faisait des jours qu'il avait ces trois mots au bord des lèvres, mais il avait trop

peur de les prononcer. Il l'aimait, mais elle, l'aimait-elle ?

Il posa sa main sur sa joue.

— Promets-moi de revenir vite, murmura-t-il. Promets-moi de ne pas laisser ta famille te convaincre de rester.

— Je te le promets.

— Tu vas me manquer, Jordan. Tu n'imagines pas à quel point...

Elle sourit, avant de l'embrasser tendrement.

— Toi aussi tu vas me manquer, Danny.

Il se laissa tomber sur le lit en riant.

— J'espère que tu n'es pas *réellement* la *Leanan Sidhe*, sinon je vais mourir dès que tu quitteras la pièce !

Elle prit son visage entre ses mains et lui donna un nouveau baiser, un baiser plein de désir, d'inquiétude et de promesses muettes.

— Je ne suis pas une fée, ne t'inquiète pas. Mais là, je dois vraiment y aller.

— Laisse-moi m'habiller et je...

— Non, je veux te laisser ici, chez toi, dans ton lit, avec Finny et Mogue endormis devant la porte. C'est le souvenir que je veux garder de toi. Tout ensommeillé, et nu sous tes draps. Et à mon retour, c'est exactement comme ça que je veux te retrouver.

— Ça tombe bien car je songe sérieusement à rester au lit jusqu'à ce que tu reviennes. Je ne suis pas certain de réussir à faire quoi que ce soit d'autre, tant la solitude et le désespoir vont m'accabler, dit-il sur un ton volontairement dramatique.

— Essaie quand même de te forcer à te lever et travailler.

Elle l'embrassa une dernière fois puis se dirigea vers la porte. Après avoir attrapé son sac à main, elle se retourna :

— On se parle très bientôt.

— Tu m'appelleras quand tu seras arrivée ?

— Promis.

Puis elle traversa de nouveau la pièce pour l'embrasser.

— Disons-nous au revoir comme si c'était un jour normal. Je serai bientôt de retour, c'est juré.

Comment se passeraient leurs retrouvailles ? se demanda-t-il en la regardant s'éloigner. L'attraction irrésistible qui les liait l'un à l'autre serait-elle toujours aussi forte ? Reprendraient-ils là où ils en étaient restés, ou bien auraient-ils besoin d'une petite réadaptation ? Toutes ces questions le tourmentaient. Et s'il ne réussissait pas à se calmer, dans les jours prochains, sa vie allait devenir un enfer.

Il bondit hors du lit et se précipita vers la porte, sans se couvrir malgré l'air vif du matin. Elle le vit et lui adressa un signe de la main depuis sa voiture, avant de mettre le contact.

— Reviens, murmura-t-il.

Si elle revenait, sa maison et sa famille deviendraient siennes.

C'était ce qu'il souhaitait le plus au monde.

* * *

Jordan était arrivée à Manhattan la veille, et elle avait passé sa première journée à dormir, trier son courrier et faire des lessives. Puis, dès qu'elle s'était sentie prête, elle avait sauté dans un taxi pour se rendre dans les bureaux de Kencor. Et à présent, elle attendait l'ascenseur, regardant défiler le numéro des étages.

C'était durant son vol — alors que la séparation avec Danny avait été plus douloureuse qu'elle ne se l'était imaginé et qu'elle avait vécu son départ d'Irlande comme une déchirure — que s'était imposée l'idée d'une discussion sérieuse avec son père.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit enfin. Elle s'y engouffra et vérifia sa tenue dans le miroir. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas porté de tailleur. Elle avait pensé qu'en retrouvant sa garde-robe de citadine, elle se glisserait de nouveau dans la peau de la New-Yorkaise qu'elle était encore dix-huit mois plus tôt. Mais New York était devenue une ville étrangère ; elle ne sentait plus du tout à sa place au milieu de tout ce bruit et de tout ce chaos.

A sa sortie de la cabine, au dix-septième étage, elle fut accueillie par un visage familier.

— Mademoiselle Kennally ! s'exclama Isabelle, la secrétaire. Quel plaisir de vous revoir ! Vous êtes... resplendissante.

Elle fronça les sourcils.

— Resplendissante ? Vraiment ?

— Il y a quelque chose de changé chez vous. Vous semblez... rayonner.

— Alors si je rayonne, tant mieux, répondit-elle en souriant. Est-ce que mon père est là ? J'ai besoin de lui parler tout de suite.

— Il est là. Mais vous devez voir avec Anne-Marie s'il est disponible.

— Super... Vous n'avez plus qu'à me souhaiter bonne chance, Isabelle.

— Bonne chance...

La secrétaire marqua une légère hésitation, avant de continuer, plus bas :

— Mademoiselle Kennally ?

— Oui ?

— J'espère vraiment que vous allez rester parmi nous. Il y a des rumeurs qui circulent, selon lesquelles vous voudriez démissionner. C'est faux, n'est-ce pas ?

— J'ai bien peur que non, Isabelle.

Elle passa d'abord dans son propre bureau déposer son manteau et

sa serviette, mais ne s'y arrêta pas. Plus tôt elle en aurait terminé mieux ce serait. Cela ne servait à rien de remettre cette conversation à plus tard ni de prolonger son attente angoissée.

Jusque-là, les conversations qu'elle avait eues avec son père avaient toujours été très froides et professionnelles. Mais cette fois, elle espérait en appeler à ses émotions. Elle voulait — non, elle *avait besoin* — qu'il l'écoute, la comprenne, et lui accorde sa bénédiction.

Mais les choses ne se passeraient sans doute pas comme cela. Il risquait fort de la jeter dehors, peut-être même de refuser de la payer pour le Château de Cnoc. Il pourrait même la déshériter et lui interdire de remettre les pieds en famille. Andrew Kennally n'était pas vraiment réputé pour sa gentillesse, et s'il avait réussi à se faire une place au soleil, c'était en broyant les autres.

Elle prit une grande inspiration, puis se dirigea vers le bureau de son père. Comme son assistante barrait le passage, Jordan désigna la porte, en demandant :

— Est-ce qu'il est là ?

— Oui, mais je pense qu'il est au téléphone. Est-ce que vous voulez prendre rendez-vous ?

— Non. Il faut que je lui parle tout de suite.

— Je crois qu'il ne veut pas être dérangé.

— Je suis sa fille. J'ai le droit de le déranger !

Avant que l'assistante ne puisse l'en empêcher, elle entra. Son père était assis à son bureau et lui tournait le dos. Elle écouta sa conversation qui, de toute évidence, portait sur le projet de l'hôtel de SoHo.

Elle s'assit et attendit patiemment, répétant dans sa tête tout ce qu'elle avait prévu de lui dire. Elle s'apprêtait à lâcher une bombe, mais elle devait le faire.

Dans l'avion, elle avait longuement réfléchi à ce qu'elle abandonnerait en s'installant définitivement en Irlande. Elle aimait sa famille, mais elle aimait Danny davantage. Il était celui qui croyait en elle, qui soutenait ses rêves et projets. Son avenir passait par lui.

Son père raccrocha puis se retourna lentement. Andrew Kennally était un bel homme approchant la soixantaine. Ses cheveux grisonnants encadraient un visage hâlé. Il portait des costumes et des chemises sur mesures, ainsi que des chaussures italiennes dont le prix dépassait le loyer d'un studio dans l'*Upper East Side*. Et tout cela le rendait très intimidant.

— Bonjour papa.

— Te voilà de retour. J'ai l'impression que tu viens à peine de partir.

— J'ai été absente pendant presque dix-huit mois, lui rappela-t-elle.

— C'est vrai. Eh bien, bon retour parmi nous. J'imagine que tu as hâte de te mettre au travail, alors dis-moi vite ce qui t'amène.

— C'est justement de mon travail dont je veux te parler. Si tu te souviens, on a eu une petite discussion au téléphone récemment à propos du projet de l'hôtel.

— Oui, je m'en souviens. Ce projet est toujours à toi, si tu le veux.

— Tu ne voulais pas me le confier. Pourquoi as-tu changé d'avis ?

— Ta mère peut se montrer très persuasive.

— Ce n'est donc pas parce que tu me fais confiance ? En fait, tu ne penses pas que je le mérite, n'est-ce pas ?

— Peu importe ce que je pense. Tu l'as, ce fichu projet. Et comme le week-end approche, tu as plutôt intérêt à aller trouver Matt sans traîner. Il a fait tout le travail préparatoire.

— Je ne pense pas que ce sera nécessaire.

— Comment ça ? Tu penses pouvoir te lancer sans filet ?

— Non, je ne vais pas me lancer du tout. Je ne veux pas de ce travail, papa. Je retourne en Irlande. Je quitte Kencor.

— Quitter Kencor ? Ne sois pas ridicule ! Tu ne retrouveras jamais un emploi comme celui-là.

— J'espère bien que non, en effet. Ça n'a pas été aussi merveilleux que tu le penses. Tu as été un patron abominable. Tu as toujours favorisé mes frères, et j'en ai assez. Je pense avoir prouvé que j'étais capable de beaucoup, mais tu n'as jamais rien voulu savoir.

Il secoua la tête.

— Ça ne va pas plaire à ta mère, la mit-il en garde.

— Je m'en moque. Il est temps que je prenne ma vie en main. J'ai rencontré quelqu'un. Je suis amoureuse et très heureuse.

— C'est donc ça ? Tu démissionnes pour un homme ?

— Non, je démissionne parce que j'ai besoin que mes compétences soient reconnues.

— Oh je t'en prie, Jordan, pas de ça ! Je ne suis pas sans cesse en train de dire à mes employés qu'ils sont formidables, mais tout le monde ici est logé à la même enseigne. C'est ma façon de travailler.

— Peut-être justement que si tu faisais un petit effort, les gens arrêteraient de te détester.

— Quelle ingratitude !

— Tu es mon père, et je t'aimerai toujours. Mais en tant que patron, permets-moi de te dire que tu es en dessous de tout. Je me suis tuée à la tâche pour Kencor et je méritais mieux que ce que tu m'as donné. Mais ça n'a plus vraiment d'importance... Tout ceci appartient au passé maintenant. Je veux juste ta bénédiction, et ensuite, je débarrasse le plancher.

— Qu'est-ce qui s'est passé en Irlande ?

— J'ai découvert de nouvelles perspectives. J'ai compris qu'il y

avait plus important dans la vie que le travail. Et je ne veux plus passer à côté de ce qui compte vraiment.

— Je n'aime pas les ultimatums, je te l'ai déjà dit.

— Ce n'est pas un ultimatum, papa. J'ai simplement pris ma décision.

Elle se leva, et poursuivit :

— Je retourne en Irlande dans quelques jours. J'aimerais bien venir vous voir, ce week-end, maman et toi. J'imagine que je vais devoir lui fournir quelques explications.

— Elle va me tuer, tu sais. Elle va me reprocher de t'avoir laissée partir.

— Je lui dirai que ce n'est pas toi.

Elle contourna le bureau, passa ses bras autour de son cou, et l'embrassa sur la joue. Lorsqu'elle recula, elle vit qu'il souriait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, surprise.

— Tu m'embrassais souvent comme ça quand tu étais petite. J'aimais bien. J'aime toujours.

Elle sourit à son tour, puis se dirigea vers la porte. Après avoir adressé un dernier signe de la main à son père, elle regagna son bureau. Elle voulait un endroit tranquille pour appeler Danny. Après, elle commencerait à faire ses cartons et réfléchirait à la façon dont elle allait faire acheminer ses affaires en Irlande.

Lorsqu'elle entra dans son bureau, son assistante, Marcy, était en train de consulter un dossier.

— Vous êtes de retour, dit cette dernière.

Puis elle la regarda pendant un long moment, avant d'ajouter :

— Il y a quelque chose de changé chez vous. Vous avez perdu du poids ?

— Non. Pour tout dire, j'ai pris cinq kilos. Je trouve que ça me va bien. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous avez l'air... heureuse.

— Je le suis. Je viens de démissionner. Ne vous inquiétez pas, je m'assurerai personnellement de la reconduction de votre contrat, avec une belle augmentation en prime. Mais j'ai besoin que vous fassiez une dernière chose pour moi. Réservez-moi un vol pour l'Irlande. Pour dimanche si possible. Demain je dois passer voir mes parents.

— Vous repartez déjà ? Est-ce que tout va bien ? Il s'est passé quelque chose là-bas ?

— Oui, il s'est passé quelque chose, répondit-elle en souriant. J'ai rencontré un Irlandais fantastique du nom de Danny Quinn. Et je suis folle amoureuse.

Jordan s'assit et alluma sa lampe de chevet. Elle retapa son oreiller pour finalement le jeter par terre. Cela faisait une heure qu'elle cherchait en vain à dormir.

Pourtant, elle voulait apparaître fraîche, dispose, belle, et incroyablement heureuse devant ses parents le lendemain matin. Pas hagarde, fatiguée, ni ronchon. Démissionner avait été facile. Maintenant, il lui restait la partie difficile : expliquer à sa mère pourquoi elle ne pouvait pas épouser l'un des célibataires les plus en vue de la côte est que cette dernière s'ingéniait à lui dégotter.

Elle avait essayé d'appeler Danny trois fois, mais elle était tombée chaque fois sur sa messagerie. Ce qui avait fini par l'inquiéter. Peut-être avait-il changé d'avis à son sujet ? Peut-être avait-elle commis une erreur fatale en quittant l'Irlande ? Elle avait même songé à téléphoner au pub pour demander à Riley où son frère se trouvait. Mais elle avait fini par se raisonner et, avant de tenter quoi que ce soit, elle s'était promis d'essayer de le rappeler le lendemain matin.

Elle imaginait son retour à Ballykirk. Elle le rejoindrait par surprise à son atelier. Il serait en sueur et tout sale, et elle se jetterait dans ses bras pour lui annoncer qu'elle l'aimait et lui jurer qu'elle ne le quitterait plus jamais. Alors ils s'embrasseraient, et ce serait le début d'une succession merveilleuse de jours à deux.

Elle avait aussi pensé à un scénario un peu moins rose. Elle frapperait à l'improviste à la porte de son cottage et le surprendrait au lit avec une superbe et plantureuse jeune femme.

Lui dire qu'elle l'aimait présentait un risque, mais cela valait la peine d'essayer. Après tout, elle venait de prendre le risque le plus énorme qui soit : démissionner de son travail et quitter ses racines. Quoi de plus angoissant que cela ?

Elle se rallongea, éteignit la lumière et ferma les yeux. Mais l'Interphone se mit à sonner, la forçant à courir à la porte.

— Oui ? demanda-t-elle.

— C'est Arnie, le concierge, mademoiselle Kennally. Il y a un homme, en bas, qui insiste pour vous voir. Je lui ai dit que vous étiez probablement en train de dormir, mais il ne veut rien entendre.

Son père... Il avait sans doute appris la nouvelle à sa mère, qui l'avait envoyé chez elle pour la convaincre de rester. C'était prévisible. Devait-elle le laisser entrer ? Elle hésita un instant. Finalement, c'était mieux de lui parler. Sinon elle finirait par se sentir vraiment coupable.

— Je descends, répondit-elle.

Elle enfila un peignoir puis sortit de chez elle. Dans l'ascenseur, elle ne put s'empêcher de sourire. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait véritablement adulte. Elle avait pris une décision, et elle l'assumait. Bien sûr, son travail lui manquerait sans doute au début, mais elle allait écrire un nouveau chapitre de sa vie.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le hall de son immeuble, elle crut défaillir.

Danny ?

Elle poussa un petit cri et se frotta les yeux. Ce n'était pas possible. Que faisait-il là ?

— Hello, lança-t-il en lui adressant un petit signe de la main.

Elle avança et jeta un coup d'œil circulaire dans l'entrée. Arnie était dans sa loge, et l'observait à la dérobée.

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle, peinant à articuler.

— J'ai une chose à te dire... Je ne suis pas sûr d'avoir été assez clair avant ton départ.

— Tu as fait tout ce voyage parce que tu avais une chose à me dire ?

— Oui. Je n'ai pas pris la peine de te le dire comme il fallait, le jour de ton départ... Et lorsque je l'ai compris, j'ai filé à l'aéroport pour essayer de te rattraper. Mais quand je suis arrivé, tu étais déjà en salle d'embarquement et on ne m'a pas laissé entrer pour te parler. Alors j'ai acheté un billet, mais notre avion a dû faire escale en Islande pour un problème technique. Et quand je suis arrivé ici, je me suis rendu compte que je ne connaissais pas ton adresse. J'ai eu un peu de mal à te retrouver, mais...

— Te voici, murmura-t-elle en souriant.

— Tout s'est passé si vite entre nous qu'on n'a pas eu le temps de se dire tout ce qu'on voulait, forcément... Mais quand tu es partie, j'ai commencé à craindre que tu ne reviennes pas. Et là, j'ai paniqué.

— J'ai réservé mon billet pour dimanche, Danny. J'ai essayé de t'appeler pour te prévenir. Toutes mes affaires sont prêtes.

— Vraiment ? demanda-t-il, alors qu'un immense sourire illuminait son visage.

— Vraiment.

Il s'approcha et lui caressa le bras.

— Ça veut dire que je pourrai te toucher quand je voudrai, t'embrasser, m'endormir et me réveiller à tes côtés tous les jours ?

— Absolument. De toute façon, maintenant, je suis incapable de dormir si tu n'es pas avec moi. Si tu savais comme tu m'as manqué !

— Mais ton travail ? Ta famille ?

— Ils me manqueront aussi... Mais je m'en remettrai. Je crois que je me jetais à corps perdu dans le travail parce que je n'avais rien de mieux à faire de mon temps. Mais maintenant, tout ce que je veux, c'est passer mes jours et mes nuits à t'aimer.

— En Irlande ?

Elle acquiesça.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec passion. Elle se sentit alors submergée par une bouffée de sensations et d'émotions, et

comprit qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui. Sans sa force, son affection, son sourire...

Il la lâcha, puis regarda par-dessus son épaule.

— Tu ne connaîtrais pas un endroit un peu plus intime que le hall d'un immeuble ? demanda-t-il.

Elle le prit par la main et le conduisit vers l'ascenseur. Dès que les portes se fermèrent, il se tourna vers elle et la regarda dans les yeux.

— J'ai quelque chose pour toi. Mais ce n'est peut-être pas le lieu...

— Tu as un cadeau pour moi ?

— Je ne sais pas si tu vas l'aimer...

Il fouilla dans sa poche et en sortit une bague, une magnifique bague ancienne avec rubis et filigrane de style victorien.

— Elle a appartenu à mon arrière-grand-mère. Ma mère me l'a donnée quand je lui ai dit que je partais te rejoindre. Je promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que notre vie soit parfaite, Jordan.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et il fronça les sourcils.

— J'aurais dû attendre. Ce n'est pas très romantique comme endroit.

Elle se mit à rire.

— Moi je trouve que si. Continue, je t'écoute.

— Là, dans le couloir ?

En guise de réponse, elle l'entraîna vers son appartement.

— Tu préfères ici ? demanda-t-elle en le faisant entrer.

— Non, répondit-il en promenant son regard tout autour de lui.

Puis il désigna le canapé du salon.

— Là !

Lorsqu'elle fut assise, il posa un genou à terre devant elle.

— Voilà, c'est parfait comme ça. Je t'aime. Je pense être tombé amoureux de toi au moment même où je t'ai vue pour la première fois. Je suis sûr en tout cas de l'avoir été au moment où je t'ai embrassée.

Elle le regardait, les yeux grands ouverts, les mains posées sur ses genoux. Elle essayait de garder son calme, mais son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait lâcher d'une seconde à l'autre.

— Je suis prêt à tout faire pour que notre histoire dure toujours. Je ne suis pas sûr de pouvoir t'offrir tout ce que tu as ici, mais je te rendrai heureuse. Je peux aussi m'installer à New York si c'est ce que tu veux. Tu ne regretteras pas à un seul moment ton choix, je te le promets.

— J'en suis certaine. Et la bague, alors ?

— Ah oui, zut, la bague..., marmonna-t-il en fouillant dans ses poches. La bague... Ce n'est pas un modèle très tendance, mais elle a la valeur d'une promesse. La plus sincère qui soit.

Il la passa à son doigt puis embrassa sa main.

— Je veux que tu partages ma vie, Jordan. Pour toujours.

— Moi aussi, je le veux, murmura-t-elle en caressant ses cheveux.

Elle se leva, ouvrit son peignoir, puis le laissa tomber à ses pieds. Ensuite elle attrapa les pans de sa nuisette, et la fit passer au-dessus de sa tête.

Il tendit les bras pour caresser son ventre.

— C'est une tentative de séduction ?

— Oui.

— Tu ne crois pas qu'on devrait continuer à parler un peu ?

— On aura tout le temps pour parler après. Pour l'instant, je veux faire l'amour à l'homme que j'aime.

Il l'attira à lui et appuya sa tête contre son ventre.

— Promets-moi quelque chose.

Elle attrapa son menton pour qu'il la regarde dans les yeux.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi qu'on ne se quittera jamais.

— Je te le promets, répondit-elle en l'aidant à se lever.

Il se déshabilla, puis s'allongea avec elle sur le canapé. Lorsque leurs bouches se retrouvèrent, elle sut qu'elle n'avait besoin de rien d'autre dans sa vie. Rien d'autre que Danny, son cœur, son âme, son corps et son amour.

Les fées d'Irlande s'en étaient peut-être mêlées, finalement, puisqu'elles l'avaient aidée à trouver l'homme de ses rêves.

* * *

Si vous avez aimé ce roman, retrouvez dès le 1^{er} novembre les aventures du dernier des trois frères Quinn, Kellan, dans la collection *Passions Extrêmes* !

Traduction française : MARIE PASCAL

Titre original : THE MIGHTY QUINNS : DANNY

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PASSIONS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Couple : © NELEMAN INITIATIVE, LLC / GETTY IMAGES

© 2011, Peggy A. Hoffmann. © 2012, Harlequin S.A.

978-2-2802-3421-4

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

KIRA SINCLAIR

Brûlante escapade

Passions

éditions  HARLEQUIN

— Si quelqu'un veut soulever une objection à ce que cet homme et cette femme soient unis par les liens sacrés du mariage, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais.

L'estomac retourné, Lena se crut un instant sur des montagnes russes après un festin. Etait-ce un effet de son imagination, ou est-ce que tous les gens réunis dans l'église retenaient leur souffle ?

Un coup d'œil circulaire lui confirma qu'elle divaguait...

Par contre, tous les regards étaient bel et bien braqués sur elle. Cela tenait probablement à la robe de mariée qu'elle portait.

Elle tourna les yeux vers l'homme qu'elle allait épouser. Wyn Rand. Une beauté sans défaut. Famille aristocratique. Métier lucratif. Avenir brillant. Wyn était l'homme idéal pour elle. Tout le contraire des hommes au bras desquels sa mère avait paradé durant son enfance. Il la respectait et appréciait son intelligence. Il ne la traitait pas comme un accessoire uniquement destiné à lui tenir chaud au lit. Qu'elle se fût trouvé un homme aussi fabuleux avait d'ailleurs attisé la jalousie de ses amies. Mais alors, pourquoi son estomac faisait-il des siennes ?

Son regard dériva du sourire éclatant de Wyn à la rangée d'hommes en diagonale derrière lui pour se poser sur l'un de ses plus fidèles amis, Colt Douglas.

Il était là uniquement parce qu'elle avait presque supplié Wyn de l'inclure dans la cérémonie. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi son fiancé n'avait jamais apprécié Colt. Elle le voulait près d'elle en ce jour décisif ; elle en avait besoin.

Si elle n'était pas certaine de ce qu'elle quêtait auprès de lui en cette seconde — un sourire d'encouragement, ou peut-être une calme assurance qu'elle ne semblait pas pouvoir éprouver —, ce n'était certainement pas le regard intense et acéré que Colt posa sur elle. Ni ce début de froncement de sourcils. Et elle fut sur le point de lui répondre par une grimace, mais se souvint à temps que son rôle lui imposait de sourire.

— J'ai une objection.

Ce fut dit d'une toute petite voix, derrière elle, mais tout le monde l'entendit.

Soudain, étrangement, Lena retrouva sa capacité à respirer, tandis que le regard choqué de Wyn se muait en mitrailleuse lourde braquée quelque part par-dessus son épaule. Au fond de l'église, un objet percuta le sol avec un grand bruit.

— Je vous demande pardon ? bafouilla le pasteur. Je... je n'ai encore jamais entendu quelqu'un émettre une objection.

« Je m'en doute », faillit répondre Lena, que l'homme d'église fixait, médusé, comme pour lui demander quoi faire. Or, elle n'en savait fichtre rien...

— Je ne peux pas te laisser faire ça, Lena, reprit la petite voix. J'aime Wyn. On se fréquente depuis deux mois.

Elle tourna la tête pour voir Mitzi, la fille aînée de la plus jeune de ses tantes, se détacher de la rangée des demoiselles d'honneur pour venir se placer entre Wyn et elle.

Lena fixa sa cousine, dont le regard étincelait de l'innocence de la jeunesse. Une innocence que Mitzi allait bientôt perdre, elle n'avait aucun doute sur ce point. La mère de Wyn allait écumer de rage, et elle avait assez de relations pour faire de la vie de sa pauvre cousine un enfer. Toutefois, Lena eut beau essayer d'éprouver de la compassion pour elle, elle n'y parvint pas.

Muette, elle vit Wyn s'efforcer de tirer Mitzi à l'écart, sans doute pour la faire disparaître en même temps que le problème. Il n'avait même pas essayé de la contredire et, au plus profond d'elle, Lena n'en fut pas étonnée. Wyn ne s'abaissait pas à ce genre de comportement ; il ne demandait jamais pardon à personne — même pas à sa future femme. Enfin, son ex-future femme...

— Je suis tellement désolée, lui dit Mitzi en se penchant vers elle, tout en essayant de se dégager de l'emprise de Wyn.

Ben voyons..., songea Lena.

— Je n'ai rien fait pour que ça arrive, je le jure. On s'est croisés dans un club, un week-end, et on a bu quelques verres. Une chose en a amené une autre.

En dépit du choc, et du poids qui lui comprimait la poitrine, la colère s'empara de Lena. Comment tout cela pouvait-il arriver, le jour de son mariage, par-dessus le marché ?

— Si tu me dis qu'il a glissé et que son sexe a malencontreusement atterri dans le tien, je t'étrangle ! répliqua-t-elle sans pouvoir se retenir en fusillant sa cousine du regard.

Un ricanement nerveux monta de l'assemblée derrière elle. Plusieurs des invités s'agitèrent et firent grincer le vieux plancher — sous le poids de leur conscience, peut-être.

— Ça suffit, Mitzi !

Les premiers mots que Wyn daigna prononcer ne servirent strictement à rien : le chaos se déchaînait autour de Lena, une cacophonie qui menaça de l'engloutir. La douleur se fit plus brûlante dans sa poitrine quand elle regarda Wyn dans les yeux et comprit que Mitzi avait dit vrai. Les gens se parlaient les uns aux autres ou se hélaient, et il lui devint difficile de distinguer une voix d'une autre. Elle entendit cependant sa mère lancer d'une voix suraiguë :

— J'ai toujours dit que ta fille était une moins que rien !

— Mais, elle n'est pas une sale petite snob coincée qui se croit supérieure aux autres ! répliqua sa tante.

Ces derniers mots statufièrent Lena. Elle n'était pas snob, elle préférerait juste ne pas frayer avec la famille de sa mère. Ils étaient tous faits du même bois égocentrique et hyperémotif, et elle n'avait jamais eu l'énergie de composer avec eux. Supporter sa propre mère s'avérait déjà bien assez pénible !

Deux de ses cousins, Barley et Matthews, empoignèrent les bras de Mitzi et voulurent l'éloigner de la foule qui s'agitait en tous sens dans l'église. Les meilleures amies de Lena avaient également entouré sa cousine et lui reprochaient aigrement d'avoir gâché le mariage ; Wyn quant à lui était toujours agrippé à sa maîtresse.

Délaissée au beau milieu de ce ramdam, Lena observa sa cousine. Elle avait dix-neuf ans, soit huit de moins que Wyn. Sur le plan de la maturité et de l'expérience, il était à des années-lumière d'elle.

Et soudain, ce fut comme si Lena retrouvait ses esprits. Et la rage éclata en elle. D'un pas vif, elle couvrit les quelques pas qui la séparaient de Wyn et le gifla.

— Salaud !

Il la fixa, stupéfait. Malheureusement, la marque rouge apparue sur sa joue n'atténua en rien sa beauté aristocratique. Aussi, et pour faire bonne mesure, le gifla-t-elle une deuxième fois.

Elle tourna les talons et voulut s'en aller, mais tout à coup, on se pressait autour d'elle. Sa mère, celle de Wyn, une cousine, ses meilleures amies : tous ces gens qui, peu avant, l'avaient ignorée pour s'invectiver refusaient désormais de la laisser partir.

Des poignes se refermèrent sur ses bras. Quelqu'un mit le pied sur sa traîne. Sa robe lui avait coûté six mois de salaire mais elle était magnifique. Elle avait rêvé de ce qu'elle porterait ce jour-là depuis qu'elle avait six ans, et la réalité avait dépassé ses rêves les plus fous. *Avait dépassé.* Le passé était de mise, hélas !

Un vilain bruit de déchirure, suivi de celui des perles cascadeant sur le marbre, lui donnèrent envie de hurler. Le corps tendu, elle lutta pour se dégager et, soudain, elle fut enfin libre.

Laissant dans son sillage une envolée de pétales et de paillettes, elle descendit l'allée en courant, après avoir jeté sur son bras les

vestiges de sa traîne.

Seigneur, quel tableau elle devait offrir...

A moitié aveuglée par son voile, elle l'arracha d'un geste rageur et le jeta au premier quidam qu'elle croisa.

— Ne fais pas de bêtises, Lena ! Je suis sûre que vous pourrez tout arranger, lui cria la mère de Wyn.

Seule une puissante panique avait pu la pousser à faire une telle déclaration publique. Car Diane Rand était le prototype de la parfaite épouse de la haute société washingtonienne, qui passait ses journées à organiser des galas de bienfaisance mais n'avait aucune identité propre ; elle se contentait d'être la femme de son richissime mari et la mère de ses enfants dégénérés — du moins l'un d'entre eux... Elle avait le visage figé par le Botox et les cheveux tellement tirés que Lena se demandait parfois si elle ne souffrait pas de migraines permanentes. Et même aujourd'hui, elle portait son éternel rang de perles autour du cou.

Le soulagement la submergea en se rappelant que c'était avec *ce monde-là* qu'elle avait été à deux doigts de s'engager.

Malheureusement, le répit fut bref et sa fuite interrompue. Il y avait encore bien trop de monde. Des parents, des inconnus, des amis, des ennemis. Tous en train de pleurer, de crier, de s'offusquer, tous emplis de compassion et de pitié, du moins en apparence.

C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Les mains plaquées sur les oreilles, elle chercha une échappatoire.

Elle était encore au milieu de la nef quand lui apparut une zone de calme au milieu de la tempête. Son corps élané nonchalamment appuyé contre le montant des lourdes portes de bois de l'église, les mains fourrées dans les poches de son pantalon de smoking, les chevilles croisées, Colt attendait.

Il ne hurlait pas, il ne trépignait pas, il ne s'affolait pas.

Elle chercha son regard, ses beaux yeux verts si paisibles, si familiers, si amicaux. Elle n'y déchiffra nulle pitié, nulle tristesse, nulle colère, nulle moquerie.

Le soulagement revint, accompagné d'un besoin pressant de fuir.

Elle courut vers lui et lui jeta, hors d'haleine :

— Emmène-moi loin d'ici.

* * *

— Délivre-moi de ce carcan, l'implora Lena à l'instant même où il refermait la porte de l'appartement.

Colt se retourna vers elle. Déjà, elle se tordait les bras pour tenter d'atteindre les minuscules boutons qui couraient tout le long de son dos. Elle se tortilla en vain, pressée de se débarrasser de la montagne

de satin qu'elle avait tout à l'heure entassée vaille que vaille sur le siège de sa Porsche. Colt sourit à ce souvenir : sa voiture n'avait manifestement pas été prévue pour transporter deux personnes *et* une robe de mariée...

— Laisse-moi faire, dit-il en écartant ses mains.

Des mains qui tremblaient légèrement et, une fois encore, il résista à l'envie pressante de retourner à l'église pour casser la figure au pauvre minable qu'elle avait failli épouser. Un seul détail le retint : Lena ne voudrait pas qu'il fasse un scandale. Elle avait horreur des situations dramatiques, comme elle détestait être le centre de l'attention générale. Si démolir le portrait de Wyn Rand l'aiderait, lui, à se sentir mieux, il savait que ce ne serait pas le cas de Lena.

Et il avait une sainte horreur de la voir contrariée.

Il finissait tout juste de défaire les derniers boutons qu'elle repoussait déjà la robe volumineuse de ses épaules et le long de son corps. Elle l'enjamba puis la laissa derrière elle. Comme par miracle, le vêtement retint la forme de son corps, triste cloche de tissu blanc trouée là où aurait dû être son occupante.

Lena poussa un gros soupir de soulagement, qui souleva ses seins sous sa combinaison. Colt s'efforça d'ignorer la sécheresse soudaine de sa bouche et se dit que c'était une réaction normale pour un homme devant lequel une femme se déshabillait. Même s'il s'agissait de Lena. Son amie d'enfance.

Par le passé, il avait parfois eu des rêves érotiques dont elle était l'héroïne ; il avait mis cela sur le compte des écueils inhérents à une amitié entre un homme et une femme. Les mâles ne pensaient-ils pas en permanence au sexe ? Il avait donc été inévitable que son subconscient finisse par additionner deux et deux.

Lena disparut dans le couloir. Colt choisit de ne pas la suivre et alla dans la cuisine, où il trouva une bouteille de vin ouverte dans le réfrigérateur. Il en emplit un verre, même si cette bouteille était déjà là la dernière fois qu'il était venu, trois mois plus tôt, juste avant qu'il parte tourner un documentaire en Espagne. Il s'en souvenait très bien car il revenait d'Alaska, où les températures extrêmes avaient gravement endommagé ses films. C'était lui qui avait acheté cette bouteille à l'aéroport avant de venir. En revanche, il n'aurait pu dire à quel aéroport : à la longue, ils finissaient dans son esprit par tous se ressembler.

Il secoua la tête en espérant que le vin n'avait pas tourné au vinaigre. Puis il cria en direction du couloir :

— Et maintenant, Lee ?

Il vit émerger une tête et une épaule nue.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Lena, avant de disparaître de nouveau.

Il but une gorgée de vin, s'immobilisa sur le seuil de la cuisine et s'appuya au montant de porte. Lena avait consacré beaucoup de temps et d'énergie à décorer son appartement d'objets divers, qui provenaient soit de son enfance, soit de brocantes, soit de magasins à la mode. Elle en avait fait un lieu confortable et accueillant.

Des cartons étaient empilés dans un angle. Tous étaient étiquetés et numérotés. Colt savait que son amie avait probablement une liste complète du contenu de chaque carton bien rangée quelque part. Soudain, la situation lui apparut sous un jour déprimant.

Quand Lena revint dans la pièce, elle portait un pantalon de jogging noir et un T-shirt trop grand. Elle avait rassemblé ses cheveux auparavant bien coiffés en une masse ébouriffée au sommet de sa tête. Ainsi, elle lui rappela la jeune fille qu'il avait connue des d'années plus tôt.

Ils étaient tous les deux adolescents quand Lena et Bridget Fuller avaient emménagé dans la propriété voisine de celle de ses parents. Très vite, tous deux étaient devenus amis, et même inséparables. Elle passait plus de temps chez lui que chez elle et s'était intégrée sans heurts à sa famille. D'ailleurs, ses parents la traitaient comme leur fille.

Son départ, neuf mois plus tard, l'avait terriblement bouleversé. Ses propres parents avaient offert un ordinateur portable à Lena afin qu'elle puisse garder le contact avec leur fils. Et ils l'avaient fait, construisant une solide amitié au travers d'e-mails, d'appels téléphoniques et de brèves visites ; une amitié qui avait résisté à l'éloignement — la mère de Lena la traînait aux quatre coins du monde, elles ne restaient jamais au même endroit bien longtemps, avait-il appris au fil de leurs échanges.

Colt leva les yeux sur Lena, qui semblait elle aussi perdue dans ses pensées. Après la disparition brutale de ses parents, sa vie avait volé en éclats. Elle avait été là pour lui et l'avait aidé, même à distance, à en maintenir les morceaux en place en attendant qu'ils se recollent. Ensuite, il s'était mis à courir d'un point à l'autre de la planète afin de s'aguerrir comme photographe et documentaliste ; à l'époque, il se moquait comme d'une guigne de l'état de son compte en banque.

Il aurait eu les moyens de s'offrir une maison de production pour financer tous les films qu'il voulait, mais cela n'aurait pas voulu dire qu'il avait le talent pour réussir.

Il se passa une main dans les cheveux et regarda Lena de nouveau, en se demandant ce qu'il avait manqué pendant les années où ils ne s'étaient pas vus. Aurait-il pu empêcher la débâcle à l'église s'il avait été là plus souvent ?

Il fit quelques pas et lui tendit le verre qu'il avait préparé pour elle. Elle accepta avec un sourire triste et en but une grande gorgée.

— Je crois qu'il va falloir bien plus que du vin pour arranger la situation.

Colt acquiesça d'un signe de tête. Elle avait malheureusement raison, sans compter que sa famille ne tarderait pas à arriver.

— Ici, ce n'est probablement pas la meilleure cachette. Tu devrais peut-être t'éclipser quelques jours, lui suggéra-t-il. Laisser les choses s'apaiser afin d'y voir plus clair.

— Je n'ai pas les moyens de partir, même quelques jours. Toutes mes économies sont parties dans la robe, répondit-elle en désignant la pile de satin dans l'entrée.

— Et la lune de miel ?

— C'est Wyn qui l'a payée, dit-elle lentement... Mais c'est moi qui ai les billets.

Pour la première fois de la journée, Colt eut envie de sourire de bon cœur.

— Où devait-il t'emmener ?

Une lueur étincela fugitivement dans les yeux de Lena alors qu'elle lui répondait :

— Dans une résidence de luxe des Caraïbes, au large de Sainte-Lucie. Un endroit réputé haut de gamme. J'avais hâte d'y être.

— Eh bien, je pense que c'est le moins que te doive ce salaud.

— Non, je ne peux pas. Et puis, y aller toute seule ? Ce serait trop... déprimant.

— Vas-y avec un ami.

Tête inclinée, elle le dévisagea un long moment.

— Qu'as-tu de prévu cette semaine, Colt ?

— Non, je ne parlais pas de moi, bafouilla-t-il.

— Et pourquoi pas ? Ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu — ton dernier passage en ville ne compte pas : tu étais tellement assommé par le décalage horaire que tu as passé ton temps à dormir.

Colt lut de l'espoir dans les yeux de Lena ; il rechigna à la décevoir.

— En fait, j'espérais aller au Pérou tourner un documentaire sur une trouvaille archéologique de premier ordre, mais le producteur a porté son choix sur un autre réalisateur.

— Je suis vraiment désolée, Colt. Tu m'avais parlé de ce projet, et je me souviens que tu voulais vraiment en être. Pourquoi ne m'as-tu rien dit quand tu l'as appris ?

— Tu avais la tête à tes préparatifs de mariage, et ce n'est pas vraiment important. Une autre occasion se présentera. C'est toujours le cas.

À l'expression de son amie, il comprit que sa piètre tentative pour masquer sa déception avait échoué. Ce travail au Pérou représentait une sorte d'aboutissement parfait, la récompense d'années de travail.

Une fabuleuse opportunité, un sujet passionnant et un vrai défi technique. Cependant, Lena ne parut pas vouloir relever le mensonge, préoccupée qu'elle était par sa propre déception.

— Donc, aucune raison ne t'empêche de venir avec moi. Allez, Colt ! Imagine : jus de fruits exotiques et transats sur la plage ; grasses matinées et repas cinq étoiles. Tu as envie de venir, et tu le sais.

Il ouvrait la bouche pour refuser une fois encore mais, devant les yeux embués de larmes de Lena, il comprit que la bataille était perdue d'avance.

— S'il te plaît, Colt, j'ai besoin de toi.

— Bon, d'accord, répondit-il dans un soupir.

Il s'efforça d'ignorer le tremblement de la lèvre inférieure de Lena quand elle jeta les bras autour de son cou.

— Merci, murmura-t-elle en le serrant fort contre elle, la tête enfouie au creux de son épaule.

Son souffle lui chatouilla la peau et il sentit une boule se former dans sa gorge. Il prolongea néanmoins l'étreinte, car il savait que son amie avait plus que jamais besoin d'une présence rassurante en ces moments de stress intense.

Soudain, un coup ébranla la porte, le faisant sursauter.

— Laisse-moi entrer, Lena ! cria une voix d'homme à travers le battant.

* * *

Au raidissement du corps de Lena entre ses bras, Colt comprit qui était le visiteur.

Elle s'arracha à son étreinte et se planta face à la porte, les poings sur les hanches.

— Fiche le camp, Wyn ! Je n'ai pas envie de te parler pour le moment.

— D'accord. Mais ta mère m'a donné ta valise.

Lena lâcha un juron à mi-voix.

— Rappelle-moi de la remercier juste avant de l'étriper, répondit-elle dans une horrible grimace.

Elle s'avança vers la porte dans l'intention évidente de l'ouvrir. Colt posa une main sur son avant-bras pour la retenir.

— Tu n'es pas obligée de le laisser entrer.

— Il vaut mieux que je le fasse, si je veux avoir des vêtements à porter sur l'île, murmura-t-elle. Je me demande combien de temps il a fallu à ma mère pour comprendre qu'elle tenait une excuse parfaite pour m'obliger à voir Wyn.

Pas longtemps, supputa Colt. Bridget Fuller était certes frivole, mais aussi calculatrice. D'après ce que lui avait dit Lena de son

enfance — très peu, en fait — il en avait déduit que cette femme avait toute sa vie passé d'homme en homme, sa fille à la remorque derrière elle. Elle avait pour seuls véritables talents d'être charmante et d'obtenir tout ce qu'elle voulait par la cajolerie.

Dès que Lena ouvrit la porte, Wyn s'engouffra à l'intérieur. Pour s'arrêter net à la vue de Colt.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? demanda-t-il, hargneux, à son ex-fiancée.

Colt savait que Wyn ne l'avait jamais apprécié, mais comme il en avait autant à son service, ce n'était pas un problème. La seule chose qui lui posât réellement problème, c'était la façon dont cet homme avait traité Lena.

Elle méritait mieux.

— Donne-moi une seule bonne raison..., lança-t-il d'une voix égale en serrant les poings. Je n'ai pas besoin de plus.

Comme il faisait un pas vers Wyn, menaçant, Lena s'inséra entre eux et les fusilla alternativement du regard. Ils se défièrent en silence par-dessus sa tête.

— Ça suffit, tous les deux !

Wyn avança, mais elle l'arrêta d'une main plaquée sur son torse, avant d'avoir un mouvement involontaire de recul à l'instant où sa paume entra en contact avec lui. Colt esquissa un sourire, ravi de voir Wyn se pincer les lèvres.

— Merci de m'avoir apporté ma valise, reprit-elle. Tu peux t'en aller maintenant.

Wyn essaya de tendre une main vers elle et elle recula encore, percutant Colt. L'espace d'un instant, elle parut vouloir s'éloigner de lui mais, se souvenant sans doute que *lui* n'était nullement une menace, elle se laissa aller contre son poitrail avec reconnaissance.

— Il faut qu'on parle, Lena, dit Wyn entre ses dents serrées.

— Je n'ai rien à te dire.

— Ecoute-moi, au moins.

— Je n'ai pas envie de t'écouter non plus. Tout ce que je veux, c'est que tu t'en ailles d'ici.

— Il nous reste la lune de miel. Pourquoi ne partirions-nous pas comme prévu ? On pourrait voir si on peut arranger les choses. Enfin, voir si *je* peux arranger les choses.

Les yeux tristes, Lena secoua la tête. Colt eut envie de prendre sa défense, de se planter entre eux et de la protéger, mais il savait qu'elle n'avait nullement besoin de son aide. Elle était tout à fait capable de régler ce problème toute seule. Elle était forte, qualité qu'il avait toujours admirée chez elle.

— Je n'irai nulle part avec toi. En revanche, je compte faire ce voyage que tu m'as promis. Tu me dois bien cela, je pense. Une

occasion de m'éloigner et de faire le point. Peut-être qu'à mon retour, je serai disposée à discuter avec toi. Mais ne va surtout pas t'imaginer que tu pourras me récupérer. Les relations nuisibles et tordues, j'en ai eu ma dose avec ma mère. Jamais je ne tomberai dans ce piège.

Une lueur dure traversa le regard de Wyn. Il n'était pas ravi, mais complètement impuissant. Sa contrariété évidente procura un grand plaisir à Colt.

— Et si je débarquais sans prévenir ?

— A ta place, j'évitais de faire cela. Sans compter que je ne pars pas seule : Colt m'accompagne.

Le corps de Wyn se tendit de fureur ; Colt devina qu'il avait du mal à se maîtriser. Il fit délibérément un pas en avant et attira sur lui le regard étincelant de Wyn.

— J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose de plus entre vous deux, gronda ce dernier.

Lena poussa un soupir exaspéré.

— Combien de fois vais-je devoir te le dire ? Il n'y a jamais rien eu entre nous. Ce n'est pas parce que tu as été pris la main dans le sac que tu dois me reprocher la même chose !

Wyn grinça des dents. S'il était venu implorer le pardon de Lena, il avait une façon particulièrement balourde de le faire. Cependant, il préféra garder cette remarque pour lui.

— Très bien. Profite bien de ton voyage, lâcha Wyn, rageur, avant de planter ses yeux dans ceux de Colt. J'espère que vous allez collectionner les coups de soleil.

— Ne te fais aucun souci pour moi, le soleil ne m'a jamais brûlé la peau, lui répondit Colt avec un immense sourire. Et je te promets de tout faire pour les éviter à Lena. Peut-être même vais-je la maintenir à l'intérieur pour la protéger. Je me demande bien ce qu'on peut faire sur une île tropicale romantique, à part se baigner ?...

Accoudée au bastingage de la vedette, Lena poussa un long soupir. Les vingt-quatre dernières heures avaient relevé de l'enfer absolu. Colt avait échangé leurs billets de première classe et, à partir de là, tout était allé de travers : un vol retardé, deux heures d'attente sur le tarmac, une correspondance manquée et neuf heures passées dans l'aéroport d'Atlanta. Pas vraiment la façon dont elle avait envisagé ce départ ! De toute façon, en ce jour maudit de son mariage avorté, rien ne s'était passé comme prévu.

Heureusement, ils touchaient enfin au but et cela seul comptait.

L'île du Cœur, leur destination, se trouvait à environ trois quarts d'heure de bateau de Sainte-Lucie ; durant le trajet, le grand ciel bleu et la brise tropicale avaient aidé Lena à éclaircir ses idées, embrumées par le décalage horaire et la succession récente d'événements négatifs.

Quand Wyn lui avait avoué leur avoir réservé un séjour dans la luxueuse résidence Escapade, elle avait cherché des informations sur internet. Le complexe, seule construction de l'île, avait le romantisme dans les gènes. A l'origine, la petite île était une plantation de cacao, transformée en hôtel de luxe une cinquantaine d'années auparavant. Après avoir plusieurs fois changé de mains, l'établissement avait été laissé à l'abandon, avant d'être racheté trois ans plus tôt par l'actuel propriétaire. Celui-ci l'avait entièrement rénové et en avait fait une retraite tropicale privilégiée — petite et intimiste, luxueuse et accueillante, parfaite pour un voyage de noces.

Apparemment, l'île du Cœur tenait son nom d'une légende, selon laquelle toute personne visitant l'île y trouvait ce que désirait son cœur, même si elle ne poursuivait pas ce but en arrivant. En dépit de ses doutes, Lena dut bien reconnaître qu'en termes de marketing et de communication, l'angle était parfait.

Elle avait été étonnée d'apprendre que Wyn avait choisi le bungalow le plus cher de cette résidence déjà très onéreuse. Son ex-fiancé venait certes d'une famille fortunée, mais il gérait en général ses dépenses avec prudence. D'ailleurs, sa nature économe était une des premières choses qui avaient attiré Lena. C'était une qualité très

importante à ses yeux, surtout quand elle songeait à son passé.

Sa mère avait été si... imprévisible. Aujourd'hui encore, on ne pouvait pas se fier à elle. Elle avait passé sa vie à user de sa beauté éthérée et de sa fragilité pour se faire entretenir par une ribambelle d'hommes. Le problème, c'était qu'aucune liaison n'était jamais permanente. Quand Lena n'avait pas eu à changer d'école plus d'une fois dans l'année, elle la considérait comme une bonne année. Car, bien sûr, elle avait toujours fait partie des bagages maternels. Certes, elle avait vécu en Europe, au Brésil, à Washington, à New York — et probablement dans chaque Etat séparant ces deux villes —, mais elle avait détesté cela. A une exception près : les quelques mois passés avec Colt et sa famille. C'était bien la seule fois où elle avait eu l'impression d'avoir trouvé sa place.

Tout ce qu'elle avait toujours voulu, c'était un endroit où s'enraciner. Un endroit qu'il n'aurait pas fallu quitter au milieu de la nuit quand l'épouse découvrait l'existence de la maîtresse, et que sa mère et elle étaient jetées dehors sans autre forme de procès.

Les seuls contacts qu'elle avait jamais eus avec son père s'étaient résumés à un chèque mensuel, le seul revenu régulier de Bridget Fuller. Par malheur, cela n'avait jamais suffi à entretenir le style de vie qu'affectionnait sa mère. Lena s'était souvent demandé si Bridget n'avait pas fait exprès de tomber enceinte afin de s'assurer de régulières rentrées d'argent. Elle n'avait toutefois jamais eu le courage de le lui demander, peut-être par peur d'entendre la réponse.

Le bateau s'amarra à un ponton de bois et, aussitôt, des employés s'affairèrent pour s'occuper des bagages. En général, le luxe laissait Lena de glace, mais là, elle devait bien admettre que la somme déboursée par Wyn, quelle qu'elle ait été, semblait amplement méritée. L'île était superbe. Tout, autour d'elle, n'était que couleurs luxuriantes — le vert du gazon, les pétales écarlate, rose et jaune des fleurs, les tons brun-rouge des immenses palmiers et le turquoise clair de la mer. L'allée dallée menant de l'appontement au bâtiment principal serpentait au travers des jardins parfaitement entretenus. Il faisait divinement bon et elle entendit de la musique et des rires, au loin.

Au détour de l'allée, ils débouchèrent sur une magnifique maison de planteurs. Les vieilles poutres et les murs chaulés conféraient à son immense façade une aura d'authenticité et un charme désuet. A l'arrière, on avait adjoint au bâtiment une grande structure moderne.

Colt ouvrit la porte à Lena, qui se pencha pour passer sous son bras tendu. A l'instant où son corps effleura le sien, une tension aussi soudaine qu'inattendue s'empara d'elle. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait ce genre de réaction purement physique avec Colt, mais pourquoi était-elle chaque fois prise de court ? Ce n'était rien. De la

chimie pure. Elle s'écarta de son ami et tenta de se concentrer sur le vestibule.

Des parquets cirés, des céramiques artisanales et les tissus d'époque recouvrant les fauteuils donnaient l'impression que rien ici n'avait changé depuis un siècle — ce qui lui plut immédiatement.

— Bonjour, les salua une réceptionniste à la mine avenante.

Lena hocha la tête et sourit.

— Bonjour. Je suis Lena Fuller.

— Rand, dit la voix profonde de Colt derrière elle.

— Hein ? fit-elle en se retournant vers lui.

Mais Colt ne faisait pas attention à elle : il rendait son sourire à l'employée.

— Nous avons une réservation au nom de Rand.

— Ah, heu... oui, Rand, confirma Lena en se maudissant pour sa stupidité.

— Oh ! vous êtes les Rand ?

— C'est-à-dire que..., commença Lena.

— Oui mais..., dit Colt en même temps qu'elle, l'interrompant.

Mais la réceptionniste poursuivait déjà sur sa lancée :

— Nous vous attendions, mais nous pensions que vous arriveriez plus tôt. Laissez-moi aller chercher Marcy : elle s'occupera de tout pendant votre séjour.

Non seulement la jeune employée était avenante, mais elle semblait rapide et efficace. Elle disparut aussitôt, laissant Lena bouche bée devant le comptoir. Colt lui tapota gentiment la mâchoire ; elle referma alors la bouche d'un coup sec, sans se soucier de la rougeur qui lui montait au visage.

Une petite femme jaillit d'une porte derrière la réception. Elle avait de très beaux cheveux blond clair, un visage anguleux et un maintien de caporal-chef.

Elle tendit une main que Lena serra machinalement.

— Bienvenue à Escapade, je m'appelle Marcy.

Elle tendit ensuite la main à Colt en ajoutant :

— Je suis ravie de vous connaître enfin en personne, Wyn. Je vais travailler avec vous deux toute cette semaine et essayer de faire que tout se passe bien.

— Travailler ? s'étonna Lena.

— L'équipe de production est arrivée hier et a tout mis en place ce matin. Nous étions persuadés que vous arriveriez plus tôt, mais ce genre de retard fait partie des aléas, je suppose.

Perturbée, Lena se sentit tenue de s'excuser, sans trop savoir pourquoi — en général, les hôtels se fichent de l'heure à laquelle vous arrivez :

— Nous avons loupé une correspondance.

— Peu importe. Le planning est serré, mais nous l'avons ajusté. L'équipe voudrait commencer tout de suite avec quelques clichés romantiques pendant votre dîner de bienvenue, après votre installation.

La boule d'énergie consulta la montre qu'elle avait au poignet :

— Vous avez une réservation au restaurant pour 19 heures, ce qui vous laisse deux heures pour vous installer dans votre bungalow et défaire vos bagages.

Elle les regarda l'un après l'autre comme un gradé inspecte ses troupes puis un sourire plus fonctionnel que sincère s'afficha sur son visage.

— Des questions ? ajouta-t-elle

— Oui. De quoi parlez-vous ? demanda Lena.

C'était comme si cette femme parlait une autre langue, une langue que Lena connaissait mais ne parvenait pas à comprendre.

— Des séances-photo, bien sûr ! répondit Marcy, dont les yeux se posèrent sur Colt. Wyn ne vous a pas raconté ?

* * *

Colt s'éclaircit la gorge.

— Peut-être pourriez-vous... expliquer la situation à Lena... Cela me rendrait service.

Si l'incrédulité et l'agacement se peignirent sur les traits de Marcy, elle s'exécuta cependant :

— L'agence de Wyn a décroché le budget d'une campagne publicitaire pour Escapade. Wyn et moi avons travaillé ensemble depuis le début sur ce projet. Quand nous avons eu l'idée de prendre un couple pour modèle, il a avancé que vous deux seriez l'exemple parfait d'un couple amoureux en lune de miel sur notre belle île, puisque vous êtes amoureux et en lune de miel.

Le regard de Lena rencontra celui de Colt pile au moment où Marcy prononçait d'un ton ironique ces derniers mots.

— Pourquoi aurions-nous eu envie de passer notre lune de miel à poser pour une campagne publicitaire ? demanda-t-elle avant que Colt n'explode.

— Pour ne pas payer vos vacances, enfin ! riposta Marcy, de plus en plus irritée.

Elle se tourna vers Colt, auquel elle jeta un regard noir.

— Il ne vous a vraiment rien dit ?

— Non, pas un mot, confessa Lena, dépitée.

— Je vais le tuer.

Colt avait parlé en même temps qu'elle, à voix si basse que Marcy n'avait logiquement pas pu l'entendre. Il voulut faire demi-tour mais

Lena le retint par le bras. Son biceps joua sous sa main ; quand diable avait-il acquis une telle musculature ?

— Où veux-tu aller ? chuchota-t-elle.

— Je saute dans le premier bateau pour aller lui casser la gueule. Tu crois qu'il nous aurait avertis, ce salaud ? Ne t'en fais pas : juste un œil au beurre noir et je reviens tout de suite.

— Ce n'est pas drôle, lui dit Lena avant de reporter son attention sur leur interlocutrice. Je crains qu'il n'y ait eu une méprise, Marcy.

— N'êtes-vous pas Lena Rand ?

— Non. Enfin si, je suis bien Lena mais...

— Etes-vous en train de nous dire que si nous n'acceptons pas les séances-photo, nous ne pourrions pas séjourner ici ? la coupa Colt.

— Pourquoi voudriez-vous vous désister maintenant ? répondit Marcy en plantant ses yeux dans ceux de Colt. Vous avez signé un contrat, Wyn.

— Il n'y a pas eu de mariage, et cet homme n'est pas Wyn, lança Lena d'une traite.

Elle fut presque navrée pour Marcy en la voyant écarquiller les yeux sous le choc.

— Comment ça, ce n'est pas Wyn ? Mais bon sang, que se passe-t-il ?

Lena déglutit en comprenant que, pour la première fois, elle allait devoir expliquer à voix haute comment le supposé plus beau jour de sa vie avait tourné au fiasco intégral.

— Pour faire court, Wyn a décidé qu'il préférerait ma traînée de cousine.

Marcy cilla plusieurs fois avant d'agiter la main en direction de Colt.

— Mais alors, qui est-ce ?

— Un ami, répondit Lena.

Marcy plissa les yeux et contempla le spectacle que lui offrait le couple qui lui faisait face.

— Sérieusement, nous sommes juste des amis, s'écria Lena, préférant l'attaque à la défense. Colt était dans l'église quand mon mariage a capoté. J'avais les billets pour le voyage de noces — enfin, ce que je croyais être voyage de noces —, et sur un coup de tête, je lui ai proposé de m'accompagner. Il voyage beaucoup. Il est réalisateur. Il tourne des documentaires partout dans le monde.

— Eh bien..., soupira Marcy, la mine incrédule.

— Combien coûterait une semaine ici ? demanda Colt, brisant le silence inconfortable qui s'éternisait.

Lena lui en sut gré, car Dieu seul savait ce qui aurait pu sortir de sa bouche tant elle ne contrôlait pas plus son cerveau que la situation.

— Nous avons réservé le bungalow Lune de miel pour Wyn, le plus

bel emplacement de la résidence. Une semaine coûterait huit mille cinq cent quatre-vingt-quinze dollars. Taxes non comprises.

— C'est une île privée. Comment peut-il y avoir des taxes ? voulut savoir Colt.

— Nous devons acquitter une redevance au continent pour l'usage de leurs équipements et de leurs ressources municipales, comme le ramassage des ordures. Mais le prix n'est pas le problème.

Lena pouvait presque voir la tension qui irradiait de Colt. Il était frustré, furibond, prêt à tuer quelqu'un ; seulement, la cible de sa colère se trouvait à des milliers de kilomètres. Si Wyn s'était trouvé là, Lena aurait probablement laissé son ami lui casser la figure, elle qui répugnait généralement à la violence. Elle-même était de plus en plus furieuse contre son ex-fiancé.

— Mais alors, quel est le problème ? demanda-t-elle.

— Nous sommes complets. Je n'ai pas d'autre chambre disponible avant quatre jours. De plus, j'ai un contrat avec la société de production, un avec l'agence de publicité et plusieurs publications programmées dans divers médias internationaux. Je n'ai pas besoin de clients, j'ai besoin d'un couple à photographier pour notre campagne publicitaire.

Marcy regarda Colt comme s'il détenait la solution à ce problème ; mais ce n'était certainement pas à lui d'arranger les affaires de Wyn.

— Autrement dit, nous avons le choix entre accepter d'apparaître sur vos photos et passer des vacances gratuites ou nous en aller ?

— Ecoutez, je suis désolée, mais il faut me comprendre. Vous êtes beaux, tous les deux. Vous feriez un couple magnifique pour notre campagne. Si vous acceptiez de faire ce travail, je me ferais un plaisir de vous offrir les mêmes conditions qu'à Wyn : une gratuité totale en échange de votre coopération.

Lena tourna la tête vers le vestibule, aussi charmant qu'élégant. Au travers de la baie vitrée, elle pouvait voir les vagues lécher gentiment le sable. Elle n'avait pas envie de partir. Pas déjà. Pas pour retrouver le chaos qu'était devenue sa vie. Elle n'était pas encore prête à l'affronter. Cet endroit était somptueux. Ce séjour, elle en avait vraiment rêvé.

— Ça pourrait être pire, dit-elle en se tournant vers Colt.

— Tu trouves ?

— J'aurais pu épouser Wyn.

Colt éclata de rire et elle lui sourit en retour.

— Ça pourrait être une aventure, après tout. Puisqu'on est là...

Il se tut. Même lui paraissait rechigner à s'en aller maintenant. Vu l'épreuve qu'avait été leur voyage, elle ne pouvait le lui reprocher. La perspective de reprendre un avion sans plus tarder n'avait vraiment rien de séduisant. Surtout quand des plages de sable blanc et une mer

aux eaux cristallines jouaient les tentatrices.

— Je crois qu'il ne reste plus qu'une seule question..., fit Marcy avec un immense sourire de soulagement. Vu que vous m'avez clairement fait comprendre que vous n'étiez pas ensemble, pensez-vous tout de même pouvoir jouer le rôle de jeunes mariés amoureux devant l'objectif ?

— J'ai passé le plus clair de ma vie derrière la caméra à calculer des angles de prises de vues et à filmer. Je pense que je pourrais me débrouiller en étant devant au lieu de derrière, répondit Colt.

Sans prévenir, il empoigna soudain l'épaule de Lena et la fit pivoter vers lui. Elle perdit l'équilibre mais il la stabilisa d'un bras passé autour de son corps. Mais que diable faisait-il ?

L'amusement était encore perceptible dans ses yeux verts. Un petit sourire très doux étira ses lèvres, qu'il entrouvrit en se penchant vers elle. Instinctivement, elle tendit les siennes. Mais que diable faisait-elle ?

Avant qu'elle ait le temps de répondre à cette question, il la fit se cambrer sur son bras et lui prit la bouche en un baiser dévastateur. Tout d'abord choquée, le corps raidi, Lena perçut très vite une vague de chaleur, qui l'enveloppa jusqu'aux os.

Colt ne la dévora pas, comme certains hommes trop avides ou empressés. Non. Il la persuada délicatement de s'ouvrir à lui, l'assurant de par son attitude même qu'il n'irait pas plus loin que ce qu'elle voudrait bien lui donner.

Au bout de quelques secondes — ou peut-être de quelques minutes, elle nageait en pleine confusion —, il mit lentement un terme au baiser, la fit se redresser et la lâcha. Le monde tangua autour d'elle.

Les poumons en feu, Lena prit une grande inspiration pour les emplir de nouveau ; mais, au lieu des fragrances tropicales qui embaumaient la réception, elle ne put sentir que l'odeur de Colt. Un parfum masculin qui lui avait toujours fait penser au santal.

Elle porta machinalement une main à ses lèvres. Bon sang, mais que venait-il de se passer ?

— Satisfaite, Marcy ?

Colt avait dit cela d'une voix douce et posée. Naturelle. Alors qu'elle n'était même pas sûre de pouvoir énoncer deux mots à la suite. La vue encore brouillée, elle cilla pour tenter d'appréhender le changement qui venait de s'opérer dans son univers.

Elle savait depuis longtemps que Colt embrassait bien. S'il ne gardait jamais une petite amie très longtemps, elle avait cependant eu plusieurs fois l'occasion de se lier avec ses conquêtes. Celles-ci chantaient vite ses louanges, comme si elle savait de quoi elles lui parlaient — aucune ne l'avait crue quand elle leur disait n'avoir jamais couché avec lui.

Un sourcil levé, Marcy fit la moue et dévisagea Colt quelques secondes.

— Oui, je suppose que cela lève mes derniers doutes. Bienvenue à Escapade.

Pourquoi l'avait-il embrassée ?

Colt suivait Lena sur le sentier qui menait à leur bungalow, pensif.

Pourquoi bon sang l'avait-il embrassée ?

Sur le moment, cela lui avait paru anodin, juste une manière de montrer à Marcy qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Pourtant, à la seconde où ses lèvres étaient entrées en contact avec celles de Lena, tout avait basculé. Il avait imaginé un baiser rapide, léger, sans importance ; et entre l'idée et l'exécution, cela avait dérapé : au lieu de la théâtralité recherchée, il s'était retrouvé à l'embrasser vraiment.

S'il avait commencé doucement, il lui avait vite demandé plus. Et elle le lui avait donné. A présent, il ne savait plus trop ce qui le choquait le plus : sa réaction ou celle de Lena.

Un intense besoin d'elle avait surgi de nulle part, lui coupant le souffle et menaçant son équilibre. Il lui avait fallu faire appel à toute la force de sa volonté pour la lâcher, puis pour faire comme si de rien n'était. Comme si rien n'avait changé.

Mais c'était faux.

Il la connaissait depuis seize ans. Enfants, cela avait été facile : après son déménagement, ils avaient communiqué essentiellement par téléphone ou par e-mail. Adolescents, ils avaient évité les explorations gauches car Lena était toujours à l'autre bout du monde. Ensuite, quand ils s'étaient retrouvés tous les deux à Washington pour leurs études, ils étaient dans deux universités différentes. Ils se voyaient plus souvent, certes, mais pas régulièrement ; et comme, jusqu'alors, ils avaient toujours vécu des vies séparées, cela leur avait été facile de continuer à faire la même chose même en habitant dans la même ville.

Et puis ses parents étaient morts et il... il avait sombré. Son frère avait tenté de combler le vide, mais il avait lui-même une famille dont il devait s'occuper. Heureusement, Lena avait été là pour lui. Il avait eu tant besoin d'elle, besoin du soutien de leur amitié. C'était la seule chose qui lui avait paru réelle, solide pendant que le reste de sa vie lui échappait.

Washington était devenu pour lui le symbole de la disparition de

ses parents. La maison familiale. Son frère, sa belle-sœur et leur petite fille. Il avait commencé à accepter des emplois qui l'emmenaient partout ailleurs afin d'échapper à cette oppression. Toutefois, le travail lui était rapidement devenu important pour d'autres raisons. Il aimait les défis inhérents aux projets difficiles, et ce style de vie transitoire qui lui permettait d'aller de lieu en lieu et d'expérimenter constamment quelque chose de nouveau.

— Oh ! ils ont des équipements de plongée ! Peut-être que Marcy nous laissera en faire un jour, s'écria Lena.

Colt sourit de la voir si enthousiaste. Ils avaient partagé des pizzas, discuté de mauvais films, passé des heures au téléphone quand il appelait du bout du monde. Elle avait été là aux pires moments de son existence.

Elle avait été la première à venir à l'hôpital la nuit où il avait eu un accident de voiture, alors qu'il roulait à tombeau ouvert sur une petite route de campagne. Elle avait essayé de le dissuader de sauter en parachute, de sauter à l'élastique, de faire de la varappe. Il l'avait fait quand même, et elle avait toujours été là pour panser ses blessures et le gronder gentiment. Au bout du compte, c'était elle qui l'avait secoué pour le faire sortir de son chagrin, elle qui l'avait convaincu qu'il avait grand besoin de se remettre à vivre.

Lena était importante dans sa vie.

Depuis cinq ans qu'il courait le monde pour laisser sa marque de cinéaste, ils se voyaient rarement ; pourtant, leur amitié n'en avait jamais pâti. Il pouvait s'écouler des semaines, voire des mois sans qu'ils ne se parlent mais, quand il attrapait le téléphone, c'était comme s'ils s'étaient parlé la veille.

Cela, il ne voulait pas le perdre. Il avait besoin de son influence stabilisante sur sa vie.

Colt grinça des dents et prit la résolution d'ignorer l'ouragan qu'avaient déclenché les hormones dans son corps. Son amie venait juste d'être plaquée, elle n'avait vraiment pas besoin d'avoir à composer avec ses envies de luxure. Et, franchement, c'était bien à quoi cela se résumait : une réaction chimique inhérente à une mauvaise décision. D'autant qu'il avait été si occupé par son dernier contrat au Kenya qu'il n'avait pas encore eu le temps de relâcher la pression, en particulier en galante compagnie, comme il aimait à le faire.

Cette attirance animale finirait par s'estomper et les choses reviendraient à la normale. D'ici là, il pourrait faire semblant.

— Oooh, dit-elle en s'arrêtant net.

Perdu dans ses ruminations, Colt fut à deux doigts de la percuter. Lena avait les yeux braqués sur le petit bungalow que leur avait alloué Marcy. Enfin, *petit* était tout relatif, songea-t-il. Il n'avait pas la taille

d'une résidence principale mais, comparé aux locations de vacances habituelles, il était plutôt étonnant.

La structure de bois poli luisait sous le soleil de fin de journée. Lena poussa la porte, et de l'air frais caressa la peau de Colt. Il ne s'était pas encore rendu compte de la chaleur ambiante.

On ne devrait plus tarder à leur apporter leurs bagages, ainsi que le planning établi par Marcy. Ils se lancèrent donc dans l'exploration de leur logis.

Lena passa de fenêtre en fenêtre, s'extasiant sur la piscine à débordement privée située dans le patio. Cependant, Colt ne voyait qu'une seule chose : un unique grand lit à baldaquin, qui occupait la moitié de la chambre.

Lena se jeta dessus ; elle rebondit sur le matelas, au milieu des coussins.

— Un seul lit, voyez-vous ça. Tu veux tirer à la courte paille ?

— Tu peux dormir sur le canapé, si tu ne te fais pas assez confiance pour dormir dans le même lit que moi, plaisanta-t-il.

— Eh, c'est *mon* voyage de noces. Si quelqu'un doit dormir sur le canapé, c'est toi, rétorqua-t-elle en se laissant tomber sur le dos, les bras en croix. Ce serait la moindre des courtoisies.

— Depuis combien de temps me connais-tu ?

— Une éternité.

— En ce cas, tu peux difficilement m'accuser d'être discourtois.

— C'est vrai, répondit-elle en riant.

Puis elle se rassit et le regarda.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

S'il pensait savoir de quoi elle parlait, il espéra néanmoins se tromper.

— Pourquoi ai-je fait quoi ?

— M'embrasser.

— Ça m'a paru une bonne idée, sur le moment.

Une gêne qu'ils n'avaient encore jamais connue s'installa entre eux. Colt baissa les yeux. Il devrait peut-être s'excuser. Ou promettre de ne jamais recommencer. Mais les mots refusèrent de sortir.

— Eh bien, euh... essayons de ne pas avoir à le refaire, dit-elle enfin.

— Tu es bien la première à te plaindre !

Il avait pris une expression de fausse contrariété afin de tenter de rétablir par l'humour l'équilibre qu'ils avaient perdu.

— Est-ce que ça a été une telle torture de m'embrasser ?

— Je n'ai pas dit cela, protesta Lena.

— Ça t'a plu.

— Je n'ai pas dit cela non plus ! s'exclama-t-elle en roulant des yeux.

— De toute façon, je ne pense pas que Marcy exigera ce genre de choses de notre part.

Du moins l'espérait-il...

— Peut-être pas, mais j'aimerais autant éviter d'avoir à expliquer ce qui s'est passé à tout le monde. Si je suis venue, c'est pour oublier ce mariage raté, et j'ai peur que ces séances photo n'attirent l'attention. Peut-être qu'on devrait faire comme si on était vraiment mariés.

Colt en resta coi. Il ne s'était pas attendu à une telle proposition ! A y bien réfléchir, la suggestion de Lena était logique. A sa place, il n'aimerait pas avoir à raconter sans cesse la même histoire, à revivre la douloureuse expérience.

— D'accord, répondit-il lentement. Le mensonge m'a toujours posé problème, mais laisser les gens penser ce qu'ils veulent ne me dérange pas.

— Merci, répondit-elle à voix basse.

Un coup frappé à la porte annonça l'arrivée de leurs bagages et mit un terme à la conversation. Quelques instants plus tard, Colt faisait le tour de la piscine à pas lents tandis que Lena se préparait pour leur première mission : le dîner romantique que leur avait annoncé Marcy. Il espérait juste passer la nuit sans faire quelque chose qu'il regretterait par la suite. Embrasser de nouveau Lena, par exemple.

* * *

Dès l'arrivée dans le cadre élégant et romantique du restaurant, la gêne s'installa de nouveau entre eux. Lena s'attarda sur la décoration en bleu et vert tendres, qui s'accordait à la luxuriance de la beauté tropicale dehors. Ce lieu dégageait une atmosphère de sensualité et de sophistication discrètes, tout à fait le genre d'endroit où un homme invite une femme quand il veut la séduire.

Tandis que le maître d'hôtel les précédait à travers le restaurant, elle ne cessait de porter les yeux sur Colt qui, une main posée sur le bas de son dos, la guidait entre les tables. Ses muscles s'étaient contractés d'eux-mêmes sous sa main, ne faisant qu'accentuer son inconfort.

Colt l'avait touchée des milliers de fois, mais son corps n'avait encore jamais réagi de la sorte à son contact. Ou alors... se trompait-elle ?

Elle fouilla sa mémoire. Oui, peut-être y avait-il eu une vague attirance quand ils étaient tous deux à l'université, mais elle s'était vite dissipée pour faire place à une profonde affection. Ce qui était infiniment plus important qu'une attraction physique fugace, capable de flamber et de s'éteindre.

Car elle avait trop vu, en grandissant, sa mère chanter les louanges de chaque homme qui se succédait dans sa vie. Elle le faisait le rose aux joues, les yeux brillants. Et puis, trois mois plus tard, venaient les lamentations et les larmes. Jusqu'au suivant. Si le spectacle de Bridget avait appris quelque chose à Lena, c'était bien que l'attrance sexuelle ne dure jamais et qu'elle n'est pas la base d'une relation stable.

Oh ! elle aimait le sexe, là n'était pas le problème, mais elle avait toujours cherché plus qu'une étincelle. Et c'était justement ce qu'elle avait pensé avoir trouvé avec Wyn.

Le sommelier vint se présenter à leur table.

— Marcy a choisi quelques excellents vins pour accompagner votre dîner, leur dit-il.

Il tourna la bouteille qu'il tenait au creux du bras pour en présenter l'étiquette à Colt.

— Ce champagne, le meilleur que nous ayons, vous est offert par la maison afin de célébrer votre mariage.

Colt, qui s'était penché, se laissa aller en arrière et le bout de sa chaussure effleura le pied de Lena. Elle rangea ses pieds sous sa chaise. Deux jours plus tôt, ou même *deux heures* plus tôt, elle n'y aurait prêté aucune attention. Mais quelque chose avait changé. D'ami, donc asexué pour elle, Colt était devenu un mâle à ses yeux.

Elle l'avait toujours considéré comme un homme séduisant. Entre sa beauté naturelle et son corps athlétique forgé par ses passe-temps dangereux, aucune femme n'aurait pu prétendre l'inverse. Il avait de l'allure et un esprit aventureux qui incitait à penser qu'on ne s'ennuyait jamais avec lui. Mais l'aventure ne l'avait jamais tentée. Elle avait toujours recherché un homme qui saurait construire une vie stable et solide pour elle et leurs enfants. Tout le contraire de Colt, en somme, et c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle n'avait jamais songé à lui que comme un ami.

De nouveau, son pied chercha sous la table le sien ; elle esquiva.

— N'as-tu pas entendu ? fit-il. Nous sommes mariés, donc...

Lena lui imposa silence d'un coup de pied avant de réprimer une grimace. Sandale contre chaussure, le combat était inégal et son gros orteil meurtri le lui rappela.

— Tiens-toi bien, veux-tu ?

— Alors, on ne peut plus s'amuser ? rétorqua-t-il, malicieux.

Elle lui avait déjà vu cet air, souvent même, et il augurait généralement une idée loufoque qu'elle détestait — genre sauter en vol d'un avion en parfait état de marche.

Elle aimait beaucoup de choses chez Colt, en particulier sa fidélité en amitié. Il serait toujours présent pour elle quand elle aurait besoin de lui, elle le savait. Mais dans l'ensemble, il restait un mystère pour elle, et elle s'était convaincue des années auparavant qu'elle ne le

comprendrait jamais complètement.

Une fois que le sommelier eut versé le champagne elle prit son verre, goûta une gorgée et laissa le liquide pétillant lui picoter le nez et cascader dans sa gorge.

— Mmm, divin.

Elle but une autre gorgée du champagne fruité. Puis une autre. Son regard se posa sur Colt. Elle lui sourit. Les bougies allumées sur la table projetaient des ombres mouvantes sur ses traits. Elle eut envie de tendre la main et de lui caresser la joue. Son sourire s'évanouit et elle détourna vite les yeux. Que lui arrivait-il ? Elle leva de nouveau son verre et le vida.

— Encore ? lui demanda Colt en posant la main sur la bouteille, dont le col dépassait du seau à glace.

Le masque joueur qu'il arborait s'effaça et, pour la première fois, elle se rendit compte qu'il se faisait du souci pour elle. Il avait plissé le front et serré les lèvres.

— Tout va bien, répondit-elle.

— Si tu le dis, éluda-t-il avec un geste qui étira sa chemise sur ses larges épaules.

Lena en était à la moitié de son deuxième verre, l'estomac toujours vide, quand Marcy se matérialisa près d'elle.

— Vous commencez à profiter de votre séjour ?

Lena leva les yeux vers le sourire las qui étirait les lèvres de leur interlocutrice.

— Absolument. Le bungalow est somptueux.

— J'en suis heureuse.

Marcy posa alors quelque chose sur la table. Les deux anneaux d'or s'entrechoquèrent un instant avant de s'immobiliser sur la nappe.

— J'ai remarqué que vous ne portiez pas d'alliance. Nous en aurons besoin, pour les photos.

Lena fixa les bagues. Sans la regarder, Colt prit la plus grande et se la passa au doigt. Elle déglutit, prit l'autre et la fit lentement glisser contre la bague de diamant qu'elle avait déjà à l'annulaire. Cette bague de fiançailles, elle la portait depuis si longtemps qu'elle en était venue à l'oublier. A présent, toutefois, elle regretta de ne pas l'avoir laissée à Washington. Elle ne voulait aucun de ces deux anneaux mais, quand Marcy poussa un soupir de soulagement, elle laissa retomber sa main sur ses genoux et la recouvrit de l'autre.

D'un geste, Marcy fit signe à un homme d'approcher. Il avait la lanière d'un appareil photo autour du cou. Et Lena, qui s'était demandé quand commencerait la comédie à laquelle ils avaient accepté de participer, eut sa réponse.

— Je vous présente Mikhaïl, qui va vous photographier cette semaine. Les images étaient censées être naturelles, des clichés d'un

vrai couple en lune de miel explorant tout ce que la résidence a à offrir. Nous espérions des photos prises sur le vif. Ce qui va être impossible à présent.

— Pourquoi ? l'interrogea Colt.

Marcy lui décocha un regard incrédule.

— Eh bien, pour commencer, vous êtes assis aussi loin que possible l'un de l'autre sans être à des tables séparées.

Colt fit la moue. Un coup d'œil suffit à Lena pour comprendre que Marcy avait raison. Un éclair dur passa dans le regard de Colt. Il plaqua la main sur la table, paume vers le haut, tout en disant :

— Donne-moi ta main.

Lena plaça à contrecœur sa main dans la sienne. Les doigts de Colt effleurèrent la veine qui pulsait sur son poignet, et une chaleur qui n'avait rien à voir avec le champagne imprégna sa peau.

Le regard de Colt s'adoucit. Il attira à lui leurs mains jointes, la forçant à se pencher contre l'arête dure de la table. Ses cheveux, qu'elle avait laissés épars, lui retombèrent autour du visage, la coupant du reste de la salle et l'obligeant à se concentrer exclusivement sur lui. Il se pencha de même et vint à sa rencontre au-dessus de la table. Un mouvement de ses lèvres attira l'attention de Lena sur sa bouche. Jamais encore elle ne s'était souciée de l'étudier — à moins qu'elle n'ait évité *exprès* de le faire durant toutes ces années...

Cette bouche était large, sensuelle, légèrement ourlée. Elle eut soudain envie de refermer les lèvres dessus et se pencha plus près. Leurs souffles se mêlèrent.

Lena prit brusquement conscience de la situation, affolée. Mais que faisait-elle ? Elle serra les dents et se redressa. Colt lâcha sa main à regret, lentement, en la faisant glisser contre la sienne. Toutes les terminaisons nerveuses de Lena envoyèrent des signaux inopportuns dans son corps.

Elle remit sa main sur ses genoux et en frotta la paume, mais cela ne servit à rien : le mal était fait. Elle cilla, désorientée.

— C'était mieux ? demanda Colt d'une voix basse et traînante qui lui donna des frissons.

Sans réfléchir, elle hocha la tête, avant de comprendre que ce n'était plus elle que Colt regardait, mais Marcy.

— Oui, lança Marcy, avant de s'éclaircir la gorge et de détourner le regard. Mikhaïl, ce soir, nous allons quand même essayer les photos sur le vif.

Le photographe leur jeta un regard circonspect avant de s'éloigner de la table. Lena crut entendre leur hôtesse murmurer au sommelier : « Du vin. Beaucoup de vin », mais elle n'en fut pas certaine.

Puis elle regarda Colt et, pour la première fois depuis qu'ils étaient

amis, elle ne sut que lui dire. Heureusement, on leur apporta leurs entrées, lui évitant ainsi d'avoir à trouver un sujet de conversation.

L'eau à la bouche, elle contempla l'assiette de salade craquante, aux fraises et aux noix grillées, que le serveur avait posée devant elle. Enfin quelque chose pour s'occuper les mains... et la bouche.

Colt ne parut pas ravi de cette interruption. Il mangea quelques bouchées avant de poser sa fourchette. Puis il planta son regard dans le sien. Plusieurs fois, elle se tamponna les lèvres de sa serviette, par peur d'y avoir laissé un peu de sauce. Elle était déjà sur les nerfs, et l'attitude de Colt n'arrangeait pas les choses. Elle était sur le point de lui dire d'arrêter quand il lui posa une question :

— Pourquoi as-tu voulu épouser Wyn ?

Prise de court, elle commença par bafouiller sans trop savoir que dire. Elle n'avait jamais vraiment parlé à Colt de sa relation avec Wyn. Cela avait été comme un accord tacite entre eux : il ne lui parlait pas des femmes qui passaient dans sa vie et, de son côté, elle mentionnait rarement Wyn au cours de leurs bavardages. Du coup, elle ne savait par où commencer.

Elle tenta de se remémorer exactement ce qui, en Wyn, avait compté à ses yeux. L'esprit embrouillé, elle ne trouva qu'une seule chose à dire :

— Parce que... il était gentil avec moi.

— Pas parce que tu l'aimais ?

— Bien sûr que je l'aimais ! protesta-t-elle.

Mais Colt secoua la tête.

— Je ne pense pas que le « bien sûr » soit de mise. Tu n'as même pas pleuré.

— Je déteste pleurer en public, tu le sais très bien, riposta-t-elle.

— Si tu avais été vraiment affectée, tu ne te serais même pas posé la question, il me semble... Et puis devant cet autel, tu étais si pâle que j'ai eu peur que tu t'évanouisses. Jusqu'au moment où ta cousine a pris la parole, et où j'ai vu la couleur revenir sur tes joues. Tu étais choquée, probablement furieuse, mais c'est du soulagement que j'ai lu sur ton visage.

Lena le dévisagea sans rien dire. Avait-il raison ?

— Tu es contrariée parce que les choses ne se sont pas passées comme tu le souhaitais. Peut-être même que tu es gênée, ou honteuse, que tant de gens aient été témoins de cette scène. Mais tu n'as pas le cœur brisé.

Lena s'agita sur sa chaise. Il avait tort. Il ne pouvait qu'avoir tort...

— Dis-moi, Colt, à quoi est censé ressembler un cœur brisé ? Suis-je supposée être inconsolable ? Me répandre en sanglots, vautrée dans un lit au milieu de mouchoirs en papier ? J'ai déjà connu ce genre de scène : j'y ai assisté plus souvent qu'à mon tour.

Les mots lui échappaient littéralement et, à mesure qu'elle les énonçait, elle comprit qu'elle lui en dévoilait plus sur elle qu'elle ne l'aurait voulu. Plus qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant avec quiconque.

— Sais-tu combien de fois j'ai dû récupérer ma mère en morceaux ? Combien de fois j'ai dû la supplier, l'implorer de sortir de son lit ? Après chaque homme — et il y en a eu beaucoup, qui sont tous partis —, elle passait des jours, des semaines à se lamenter, incapable de faire quoi que ce soit. Surtout pas de s'occuper d'une enfant.

Elle s'interrompit mais parler la soulageait, bien plus qu'elle l'aurait cru possible.

— Je refuse d'être comme elle. Jamais je ne laisserai une relation me détruire ou prendre le contrôle de ma vie. Alors, oui, je suis contrariée. Wyn et moi devons construire notre vie ensemble. Il m'a trahie de la pire manière qui soit. Avec ma cousine ! Excuse-moi si je ne gère pas la situation comme tu voudrais que je le fasse.

Sous le choc, Colt avait arrondi les yeux. Le silence s'appesantit entre eux, tant et si bien que Lena en vint à regretter ses paroles. On ne leur avait pas encore apporté leurs plats, mais cela n'avait aucune importance : elle n'avait plus faim. Elle avait besoin de sortir tout de suite d'ici avant d'en dire plus. Elle repoussa sa chaise et s'enfuit.

Colt la rappela. Le photographe poussa un juron.

Elle les ignora.

En entendant l'imprécation de Mikhaïl, Colt se dit qu'il en pousserait bien un aussi. Et même un chapelet, pour retrouver un semblant de calme. Comment aurait-il pu savoir que sa question toucherait un point aussi sensible ? Lena et lui étaient amis, pourtant. Ne l'avait-elle pas vu aux pires instants de sa vie ? Après son accident de voiture, c'était elle qui l'avait veillé au chevet de son lit d'hôpital. Il lui avait confié des choses sur sa vie qu'elle seule savait. Elle l'avait vu pleurer, l'avait entendu gémir de douleur et l'avait toujours soutenu, même quand elle pensait qu'il prenait des décisions irréfléchies.

Alors comment pouvait-il y avoir une part de sa vie dont il ne connaissait rien ? Pourquoi ne lui avait-elle jamais raconté à quel point sa mère l'avait négligée ?

Il repensa à ces mois où elle avait vécu dans la maison voisine et se rendit compte qu'alors, ils n'allaient que très rarement chez elle. Chaque fois qu'il le lui demandait, elle trouvait presque toujours une excuse. Certes, il n'avait que dix ans à l'époque, mais pourquoi n'avait-il pas remarqué cela ni posé de questions ? Et pourquoi, par la suite, lorsqu'ils se parlaient, n'avait-elle jamais fait part de sa rancœur ? De son côté, il lui avait fait partager ses soucis un nombre incalculable de fois.

Pétri de culpabilité, il bondit à sa suite dans un sinistre cliquetis de porcelaine et de verres entrechoqués.

* * *

La touffeur tropicale le frappa en plein visage quand il poussa la porte donnant sur l'extérieur. Il défit les boutons de sa chemise, dans une vaine tentative de se débarrasser de la boule qu'il avait dans la gorge.

Il retrouva bientôt Lena, debout sur une plage déserte. Elle avait l'air si fragile sous le clair de lune. Les bras serrés autour de la taille, elle s'était repliée sur elle-même. Elle n'avait pas le droit d'être triste.

Pas ici. Pas à cause de lui. Ils étaient dans un lieu destiné à la détente, à l'amusement, au rire et à l'insouciance.

Il lui effleura le bras. Elle se retourna et leva vers lui des yeux tristes voilés de larmes. Un nouvel accès de culpabilité l'envahit. Jamais il n'avait voulu la faire pleurer.

Colt poussa un soupir, referma ses bras sur elle et la serra fort contre son torse. Tout au fond de lui, une drôle de sensation naquit au contact de son corps souple contre le sien. Il décida de l'ignorer.

— Je suis désolé, murmura-t-il dans ses cheveux.

Lena s'appuya contre lui et le laissa supporter le poids de son corps. Tout son être se détendit quand il comprit qu'elle n'allait pas lui reprocher son commentaire irréfléchi.

Elle s'éloigna au bout de quelques minutes et le regarda de nouveau, calme et maîtresse d'elle-même. C'était la Lena qu'il connaissait, et il fut heureux de voir que sa tristesse s'était évanouie.

— Ce n'est pas ta faute, lui dit-elle.

— Peut-être pas, mais je n'ai rien fait pour arranger les choses.

Les lèvres de Lena s'incurvèrent en une ombre de sourire.

— Non, mais je ne peux pas te reprocher d'avoir dit la vérité. Je savais que quelque chose n'allait pas. Au fond de moi, je le savais. C'est juste que je ne voulais pas l'admettre. Tout le monde était si excité, si jaloux. Tout le monde me disait à quel point Wyn était parfait, quel mari merveilleux il ferait. On me répétait à l'envi la chance que j'avais d'avoir trouvé un homme bien, qui était aussi l'héritier d'une grande fortune.

— Et pourtant, quelque chose n'allait pas...

Lena se détourna. Elle enleva ses sandales et fit quelques pas pieds nus dans le sable. Colt l'imita, laissant ses propres chaussures à côté de ses sandales.

Par-dessus le bruit du ressac, il pouvait entendre, au loin, des rires et de la musique. Pourtant, sur cette plage déserte, il était difficile de croire qu'ils n'étaient pas les seules personnes présentes sur l'île.

— Au début, Wyn était attentionné, finit par raconter Lena. On a travaillé au moins six mois ensemble avant qu'il ne m'invite à sortir. Pendant les réunions, il m'arrivait de relever les yeux de mes notes pour le découvrir en train de me regarder au lieu d'écouter ce qui se disait.

— On n'a pas à se conformer aux règles quand papa dirige la boîte...

Lena lui donna une bourrade. Sa réaction inattendue le fit tituber un peu avant de retrouver son équilibre.

— Ce n'est pas sympa, Colt. Wyn fait très bien son travail.

— Tellement bien qu'il a réussi à soutirer des vacances gratuites à un client !

— Ça m'a flattée.

— Tu étais un gibier, comme l'antilope pour le lion. Je n'ai pas souvent rencontré ton prince charmant, mais assez pour comprendre qu'il était égocentrique et indigne de confiance.

— Mais bon sang, pourquoi ne m'as-tu rien dit ? s'écria Lena en pivotant sur elle-même.

— Parce que ce n'était pas mon rôle.

Il y avait effectivement songé, mais s'était alors rendu compte qu'il n'avait d'autre argument que son instinct.

— Je me suis dit que tu me trouverais peut-être trop protecteur, ajouta-t-il. Que tu croirais que je voulais jouer au grand frère, ou quelque chose dans le genre.

Un son étranglé pouvant signifier n'importe quoi, de l'incrédulité à la gêne, jaillit de la bouche de Lena.

— Toi, mon grand frère ? Quelle blague !

— Tu l'as dit. Toutefois, tu étais très sérieuse à propos de Wyn et je me suis dit qu'il avait peut-être des qualités que je ne pouvais voir. Je n'avais pas à le juger sur des impressions : s'il t'aimait, c'était le principal.

— Apparemment, ce n'était pas le cas.

Colt avait envie de lui demander si *elle* avait aimé Wyn. Il en doutait, mais il n'allait certainement pas lui poser la question. Il ne ferait pas deux fois la même erreur.

— Quand j'ai compris que quelque chose n'allait pas, poursuivit Lena, j'étais trop impliquée. Le mariage approchait à grands pas. Du coup, je me suis convaincue que c'était le trac qui me mettait de fausses idées dans le crâne.

Colt ne sut que répondre, effrayé de dire encore une fois ce qu'il ne fallait pas. Le silence s'installa entre eux.

— Seigneur, quelle équipe on fait, tous les deux, lança Lena au bout d'un instant. Moi, je reste dans une relation alors que je ne devrais pas et toi, tu n'en supportes pas une plus de cinq minutes.

— Eh, je tiens bien plus longtemps que cinq minutes, plaisanta-t-il. En revanche, je ne veux pas d'une relation qui dure plus de deux semaines. Trop de travail. Et puis, j'aime le changement.

— En ce cas, change de céréales tous les matins ! Sérieusement, Colt, il faudrait que tu grandisses un peu.

— Comment se fait-il qu'on en arrive à discuter de mes défauts ? ironisa-t-il.

— Je préfère parler des tiens qu'analyser les miens.

Il éclata de rire.

Le silence se fit de nouveau mais cette fois-ci, ce fut un silence confortable, chaleureux. Colt passa un bras autour des épaules de son amie et l'attira contre lui. Ensemble, ils regardèrent la mer des

Caraïbes.

Derrière eux, la jungle bruissa. Un hurlement animal retentit au loin.

— Qu'est-ce que ça fait de moi si je suis plus contrariée par la perte de mon emploi que par celle de mon fiancé ? demanda Lena, toujours immobile contre lui.

— Ça fait de toi quelqu'un de pragmatique, répondit Colt, incapable de masquer son sourire.

Voilà qui décrivait Lena à la perfection, songea-t-il.

— En fait, je pense que ça fait de moi une poule mouillée. Mais ce job, je l'aimais ! Je le faisais bien.

— Tu es bonne dans ton travail, c'est pourquoi tu n'auras pas de problème pour en trouver un autre. Les bons graphistes sont très recherchés. Tu retomberas sur tes pieds.

— Peut-être, mais même si c'est sur mes pieds, ça me fatigue d'avoir à retomber.

— Vois cela comme une opportunité. Celle de trouver mieux. Ou peut-être celle de prendre le temps de créer tes bijoux.

Colt avait insisté à dessein sur cette dernière phrase. Il avait été contrarié d'apprendre que Lena avait renoncé à son art. Elle avait pris cette décision quelques mois après avoir commencé à sortir avec Wyn, et il n'avait pu s'empêcher de penser que c'était à cause de son fiancé. Il se souvint des innombrables nuits durant lesquelles il l'avait regardée entrelacer des fils d'or et d'argent, jouer avec les perles pour réaliser des pièces aussi originales que magnifiques.

— Tu sais, reprit-il, ma belle-sœur me dit souvent que le plus beau cadeau qu'elle ait jamais reçu, ce sont les boucles d'oreilles que je lui avais offertes pour son anniversaire. Elle les porte toujours.

— J'en suis ravie.

Colt leva les yeux vers le ciel, où des étoiles clignotaient, si présentes et pourtant si loin. Un peu comme cette conversation. Ils l'avaient déjà eue, mais rien ne changeait jamais.

— Tu es une artiste, Lena, n'as-tu pas envie de t'y consacrer à fond ?

— Je m'y consacre, Colt. Je fais du graphisme artistique.

Il retint une repartie cinglante. Après tout, peut-être que les bijoux n'étaient pas sa passion. Il décida de laisser tomber un sujet qui ne les mènerait nulle part.

— Le sable est encore très chaud, dit soudain Lena en regardant ses pieds.

Elle agita les orteils et les enfonça dans le sable. Un ongle carmin en émergea bientôt et donna à Colt l'envie d'imiter ce geste enfantin. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait plus joué dans le sable — depuis la mort de ses parents, cinq ans auparavant, quand il

avait cessé d'aller voir son frère dans la maison du bord de mer. Au début, c'était à cause des souvenirs qu'il y avait, trop douloureux. Ensuite, il était devenu plus facile de trouver des excuses que de faire l'effort : il se trouvait à l'étranger, il travaillait, il était trop fatigué. Ce soir, les pieds enfoncés dans le sable, il ne parvint même pas à se souvenir de la dernière fois qu'il avait vu son frère, sa belle-sœur et sa nièce. Il leur téléphonait à l'occasion, mais commençait à se dire que ce n'était peut-être pas suffisant.

Et les quelques jours qu'il avait réussi à consacrer à Lena ces deux dernières années n'avaient pas été suffisants non plus. Sa légèreté avait laissé des brèches dans leur relation, sans même qu'il en prenne conscience. S'il avait été là plus souvent, s'il avait vu ce qui se passait avec Wyn, peut-être aurait-il pu aider son amie à éviter la débâcle.

Elle se retourna vers lui et le regarda, la mine espiègle. Elle plissa les yeux et, l'espace d'une seconde, Colt pensa qu'elle allait encore dire une chose qui n'allait pas lui plaire.

— On fait la course ?

Sans attendre sa réponse, elle détala vers le bord de l'eau. Colt se régala d'entendre son rire heureux quand les vagues lui léchèrent les pieds. Ce rire valait de l'or, comparé à la tristesse qu'elle combattait peu avant.

Il la suivit lentement et la regarda jouer dans les vagues. Des nuages duveteux passaient devant la lune. La jupe flottant sur l'eau, Lena tourbillonna. Soudain, Colt reçut un paquet d'eau dans la figure. Il crut que c'était un accident... jusqu'à la deuxième aspersion. Impossible de laisser passer cela sans mesures de rétorsion ! Il entra dans l'eau, y plongea ses deux mains en coupe et éclaboussa Lena à son tour.

Sa robe trempée lui colla au corps. Un corps qu'il avait déjà vu — elle s'était assez souvent fait bronzer près de sa piscine pour qu'il sache qu'elle avait une plastique sublime.

Mais ce soir, elle était bien plus que belle : sensuelle et désirable, sans même en avoir conscience. Elle avait les yeux brillants, la peau luisante. Elle émergeait régulièrement des vagues, tentatrice, sans savoir qu'il avait soudain envie de jouer avec elle à un jeu n'ayant que peu de rapport avec le surf ou les châteaux de sable.

Subitement, Colt vit son expression passer de la joie à la panique. Manifestement, elle s'était tordu le pied sur quelque chose au fond de l'eau. Il se jeta en avant, la rattrapa, la souleva et retourna vers le rivage. Elle lui avait passé les bras autour du cou, son corps humide et chaud pressé contre le sien. Quand elle leva les yeux vers lui, un désir incontrôlé s'empara de Colt.

Incapable de s'en empêcher, il laissa échapper un soupir et se pencha pour prendre les lèvres qu'elle avait laissées entrouvertes en

une invitation muette — intentionnelle ou non, peu lui importait.

Lena ouvrit des yeux ronds. Avant qu'il puisse intensifier le baiser, elle se débattit entre ses bras et tenta de se dégager. Elle y parvint et, sans lui laisser le temps de dire le moindre mot — s'excuser, encore une fois —, elle partit en courant. Elle ne prit même pas la peine de ramasser ses sandales et fila droit devant elle.

Un instinct animal pressa Colt de courir après elle, de la rattraper et de la posséder tout de suite. Il l'ignora et choisit de tourner le dos à la tentation. Un éclat lumineux attira alors son attention.

A quelques pas de lui, à moitié dissimulé par la végétation qui bordait la plage, Mikhaïl le fixait d'un œil, l'autre étant dissimulé derrière le viseur de son appareil photo.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? demanda Colt en serrant les poings.

— Suffisamment longtemps, répondit Mikhaïl en baissant son appareil.

Il eut envie de l'assommer pour évacuer l'énergie qui bouillonnait dans son sang. Il se retint avec efforts, comme il s'était abstenu de courir après Lena. Le photographe ne faisait que son travail ; Colt aurait probablement agi de même si les rôles avaient été inversés. Le problème, c'était qu'il n'avait pas l'habitude d'être de l'autre côté du viseur.

Il n'était d'ailleurs pas certain d'aimer ça. Surtout si l'appareil photo saisissait des scènes qu'il ne voulait pas voir immortalisées. C'était normal de faire semblant devant un objectif parce qu'on a accepté de jouer un rôle, mais si le photographe captait une réelle attirance, que Colt n'avait pas voulue et dont il ne savait que faire, comment s'en débrouillerait-il ?

Pour la première fois de sa vie, il espéra que les images puissent échouer à capturer les émotions...

* * *

Dès qu'elle entendit Colt rentrer, Lena ferma les yeux et, la tête enfouie dans l'oreiller, fit semblant de dormir. Il avait suffisamment attendu avant de regagner le bungalow pour qu'elle puisse se préparer pour la nuit. En ouvrant le tiroir du dressing, elle était tombée sur le négligé prévu pour sa lune de miel. Voir la soie et la dentelle de ce vêtement sexy à la suite de ce qui venait de se produire sur la plage n'avait pas arrangé son état mental. Elle avait alors enfilé un débardeur et son pantalon de yoga.

Tandis que Colt furetait dans ses affaires, elle fut en butte à un nouvel accès de désir. Elle serra fort les cuisses et s'efforça de ne pas bouger sous les couvertures.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait entre eux.

Il l'avait presque embrassée. A moins que... était-ce elle qui l'avait presque embrassé ? Elle ne savait plus. Avait-elle voulu ce baiser ? Le premier, devant Marcy, ne voulait rien dire, ni pour elle, ni pour lui. Un baiser de cinéma, elle s'était contentée de suivre le mouvement. Certes, son corps avait réagi, mais Colt n'y était pour rien. Sûrement une question de chimie, rien de plus.

Cela lui rappela que Wyn et elle n'avaient pas précisément fait des étincelles au lit ces derniers mois. Au début, elle avait attribué cela à la pression du mariage. Sans compter qu'ils étaient tous les deux très occupés, tant à la maison qu'au travail. Cela aurait peut-être dû être le premier indice lui indiquant que tout n'était pas aussi parfait qu'elle le pensait... Quoi qu'il en soit, la première fois que Colt l'avait embrassée, elle s'était dit que sa libido en sommeil choisissait un bien mauvais moment pour se réveiller.

Ce soir, en revanche, cela avait été différent. Ils n'étaient pas en représentation, et le désir qui s'était emparé d'elle n'avait rien à voir avec une réaction biologique. Colt l'avait déclenché. Elle l'avait désiré — lui, et pas juste un corps d'homme. Et si elle ne se trompait pas, lui aussi avait ressenti la même chose.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas gémir. Seigneur... Cette réaction inattendue de Colt lui faisait une peur bleue.

Depuis combien de temps la désirait-il ? Depuis toujours ? Ou était-ce aussi nouveau pour lui que ça l'était pour elle ?

Et si cela avait juste été une simple réaction animale de sa part, induite par un dîner aux chandelles, un cadre romantique, les vêtements trempés et la proximité des chairs ?

Elle ne fut pas loin de faire un bond de surprise quand l'autre côté du lit s'affaissa sous le poids de Colt. Elle faillit protester. Les mots se formaient déjà quand elle se souvint qu'elle était censée dormir... De plus, refuser qu'il dorme près d'elle serait bien trop révélateur. Elle serait obligée d'expliquer pourquoi eux, deux amis de toujours, ne pouvaient partager le même lit, donc d'avouer son attirance sexuelle, et Dieu sait où cela pourrait les mener...

Colt se coucha sur le côté, dos tourné vers elle, et poussa un petit soupir. Lena resta étendue sans bouger, écoutant sa respiration régulière, et se rendit bientôt compte qu'elle accordait son souffle au sien. Les draps, frais et accueillants quelques instants plus tôt, devinrent soudain brûlants. Elle eut envie de les repousser mais se contint. La chaleur de Colt l'irradiait ; elle lutta longtemps pour empêcher son corps d'aller se nicher contre lui.

Colt s'était endormi très vite, comme à son habitude. Elle lui avait toujours envié cette capacité à dormir n'importe quand, n'importe où. Elle lui en voulut également de ne pas avoir à combattre les mêmes

pulsions qui la faisaient se tourner et se retourner dans le lit sans parvenir à trouver le sommeil.

Demain matin, elle allait avoir une tête à faire peur. Si elle savait que l'appareil photo ajoutait cinq kilos à toute silhouette, elle se demanda ce qu'il faisait des poches sous les yeux...

* * *

Plusieurs fois dans la nuit, Lena se réveilla pour découvrir son corps collé contre celui de Colt. Une fois, elle avait même jeté une jambe sur sa cuisse. Elle avait vite roulé de son côté du lit mais s'était réveillée la fois suivante les fesses bien calées au creux des cuisses de Colt, qui avait une main refermée sur son sein.

Là, à l'approche de l'aube, son corps vibrait d'un niveau de frustration sexuelle qu'elle n'avait plus connu depuis son adolescence. Elle pressentait qu'elle ne pourrait se rendormir, d'autant que, comme si les contacts physiques nocturnes n'avaient pas suffi, des rêves torrides et frustrants l'avaient hantée pendant son sommeil. Son inconscient n'avait eu aucun problème à imaginer toutes les façons dont Colt pourrait lui procurer du plaisir !

Cette situation lui donnait l'impression d'être gouvernée par ses désirs, ce qui lui déplaisait fortement. Surtout si ces désirs avaient Colt pour origine. Leur histoire était trop longue pour être détruite par une simple passade. Il avait de l'importance pour elle, ce qui ne faisait que compliquer la situation. Elle l'aimait déjà en tant qu'ami ; si on y ajoutait le sexe, la probabilité pour qu'elle tombe amoureuse de lui deviendrait très forte.

Lena serra les poings par-dessus les draps. Ce serait une catastrophe ! Si leur amitié fonctionnait aussi bien, c'était parce qu'ils n'attendaient rien l'un de l'autre. Colt téléphonait quand il voulait. Il venait en ville quand ça l'arrangeait. C'était un nomade, et sa vie lui convenait.

Elle ne pourrait pas vivre ainsi. Le seul fait d'y penser lui donnait de l'urticaire. Elle avait suffisamment déménagé dans sa vie. En fait, elle avait même tellement craint de quitter son appartement pour aller s'installer chez Wyn qu'elle avait traîné des pieds jusqu'à la dernière seconde. Ce lieu avait été son premier vrai foyer ; elle avait travaillé dur pour pouvoir l'acheter. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait longtemps refusé de renoncer à ce sanctuaire, songea-t-elle.

Mais l'argument le plus imparable, c'était que Colt et elle feraient un couple épouvantable. Quelques jours d'euphorie sexuelle leur plairaient sûrement à tous les deux, mais ils ne tarderaient pas à comprendre leur erreur.

Heureusement, ils n'avaient encore rien fait qui ne puisse être

oublié. Autant tout arrêter maintenant, avant que la situation ne dégénère...

En s'éveillant, Colt découvrit que Lena n'était plus là. Ce n'était pas plus mal, dans la mesure où il avait une érection conséquente et où il aurait probablement fait quelque chose de stupide — lui prendre la bouche, par exemple — s'il s'était réveillé près d'elle.

Une fois levé et douché, il l'attendit encore quelque temps puis, en ne la voyant toujours pas revenir, il commença à s'inquiéter. Le hurlement perçant d'un animal dans la jungle ne fit rien pour arranger les choses. Il décida alors de partir à sa recherche.

Finalement, après une quête de plus en plus fébrile, il arriva à une hutte de paille sur la plage. Il n'aurait probablement pas vu Lena si des orteils laqués de rouge n'avaient pas dépassé par l'ouverture.

— Ah, tu es là. Je t'ai cherchée partout ! s'écria-t-il d'une voix presque accusatrice, du moins à ses propres oreilles.

Il essaya de se rattraper en affichant un grand sourire. Il ne s'était pas aperçu qu'il était tendu jusqu'à ce que quelque chose, dans sa poitrine, se relâche.

Lena leva vers lui un regard un peu vague. Puis elle regarda autour d'elle lentement, comme si elle voyait pour la première fois l'endroit où elle se trouvait. Il vit alors ses yeux s'éclairer.

— Quelle heure est-il ?

— Presque 9 heures. Je suppose que Marcy ne va pas tarder à nous chercher.

— J'espère qu'elle aura prévu quelque chose d'amusant, répondit Lena en haussant une épaule.

Colt s'accroupit devant l'entrée de la hutte, pour découvrir qu'elle avait rassemblé devant elle une pile de coquilles vides et de galets. Certains entiers, certains cassés. De ce tas émergeait une sorte de beauté sauvage. Lena avait réalisé une sorte de composition en spirale rappelant la forme des coquillages. Les subtiles modifications de couleur donnaient à l'ensemble une impression de mouvement un peu semblable au soleil filtré par l'eau.

— C'est beau.

Elle abattit la main sur le sommet de la pile et détruisit son œuvre.

— Ce n'est rien. Juste ma version du gribouillage.

Colt se rembrunit mais préféra ne pas protester. Lena se releva et il se déplaça afin de ne plus obstruer l'entrée. Elle s'épousseta le short afin de le débarrasser du sable mais, têtus, des grains restèrent collés à ses jambes. Colt se reprit juste avant de tendre la main pour les enlever. S'il voulait survivre à cette journée sans se couvrir de ridicule, il avait besoin de tout, sauf de sentir sa peau douce sous ses doigts.

— J'ai faim, dit-il. Sais-tu où on pourrait trouver un petit déjeuner ?

Ils quittèrent la plage et prirent le chemin de l'hôtel. Soudain, Marcy se matérialisa devant eux. Elle marchait d'un pas pressé ; Mikhaïl la suivait tranquillement.

— Ah, vous voilà ! Il faut qu'on commence.

L'estomac de Lena émit un borborygme. Colt et elle échangèrent un sourire, toute gêne envolée. Un soupir de soulagement échappa à Colt : il avait enfin l'impression d'être de retour sur la terre ferme, pour la première fois depuis qu'il avait embrassé son amie.

Ils marchèrent dans le jardin en prenant plusieurs fois la pose pour les photographies. Ce fut facile de déambuler ainsi en riant, en se touchant et en se taquinant l'un l'autre. Au bout de deux bonnes heures, et après un bref arrêt au buffet du petit déjeuner, ils arrivèrent à la piscine.

Tous deux commençaient à s'étioler dans la chaleur croissante, aussi acceptèrent-ils avec soulagement la proposition de Marcy de se mettre en maillot de bain.

Mikhaïl planta le décor : serviettes de bain sur les chaises longues, verres de jus de fruits embués et livres ouverts au pied des transats. Pendant la demi-heure suivante, ils s'installèrent là où le photographe le voulait. Ils sourirent sur commande, trouvant toutefois cruel d'être à deux doigts de la piscine et de ne pas pouvoir y plonger.

Un attroupement s'était rapidement formé autour d'eux ; les autres vacanciers se montraient intéressés ou intrigués par leur manège.

— Je suis en train de fondre, marmonna Lena, avec un sourire visiblement de plus en plus factice.

Sa peau commençait à rougir sous le soleil. Colt la parcourut des yeux, incapable de s'en empêcher. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait plus vu ce que révélait son Bikini bleu : un ventre plat, des petits seins appétissants, des jambes interminables...

Il déglutit. Un désir intense s'empara de lui. Le regard de Lena se fit plus acéré. Elle entrouvrit les lèvres. Elle se pencha vers lui et, soudain, la chaleur devint oppressante.

— Super, les amis ! On a fini, lança Mikhaïl en commençant à ranger ses appareils. Marcy aura besoin de vous plus tard, mais pour

le moment, je vous laisse profiter de la piscine.

Embarrassé, et furieux de l'être, Colt songea qu'il n'avait encore jamais été aussi mal à l'aise en présence d'une femme. D'habitude, ses aventures étaient brèves, intenses et satisfaisantes pour les deux protagonistes. Faciles, en somme. Mais rien n'était facile avec Lena. S'il s'était agi d'une autre femme, il l'aurait séduite la veille au soir et le problème serait à présent réglé. Une aventure de vacances supplémentaire, voilà tout. Mais Lena méritait tellement mieux qu'une simple amourette.

Elle voulait une relation inscrite dans la durée — une jolie petite maison, des enfants et un chien. Et il savait que ce n'était pas quelque chose qu'il pourrait lui donner, même si d'aventure il avait envie d'essayer.

Il allait lui suggérer de sauter à l'eau — ne serait-ce que pour ne plus voir son corps tentateur — quand une femme vint se planter au pied de leurs chaises longues.

— C'est vous, le couple en lune de miel qu'ils prennent en photo, n'est-ce pas ?

Lena tourna les yeux vers lui comme pour dire *au secours !*

* * *

La petite blondinette au regard amical qui venait de les interpeller arborait un grand sourire.

— Euh, oui, en effet, répondit Colt.

Sans attendre une invitation, la blonde s'assit au bout du fauteuil de Lena.

— C'est bien ce que je pensais. Je crois que vous avez le bungalow voisin du nôtre. Je vous ai vus arriver hier.

Elle se pencha alors vers Lena et lui chuchota, comme si elles étaient amies de longue date :

— Nous aussi, c'est notre lune de miel. Je suis drôlement contente que tout le barnum du mariage soit enfin terminé. Moi, j'aurais préféré un mariage intimiste, mais papa a insisté pour donner une grande réception, poursuivit-elle avant de soupirer et de rouler des yeux. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour nos parents, pas vrai ?

Un sourire indulgent démentait le rôle de martyre qu'elle affectait.

Lena la fixait, médusée. La voir ainsi sans voix fit sourire Colt. Non seulement l'intruse volubile ne remarqua pas le manque de réaction de son interlocutrice, mais elle reprit aussitôt en tendant la main :

— Mais qu'ai-je fait de mes bonnes manières ? Je m'appelle Georgia-Ann, mais tout le monde m'appelle Georgie.

— Arrête d'importuner les gens, chérie !

Un jeune homme brun s'était approché, la mine contrite. Dès

l'instant où il posa les yeux sur sa femme, cette expression disparut au profit d'une sorte d'adoration, que Colt trouva fascinante.

— Georgie n'a jamais su ce que le mot *réserve* voulait dire.

— Je plaide coupable, dit la jeune femme en souriant.

Alors, Colt s'aperçut que Lena souriait également. Il était difficile de résister à l'attitude amicale et gaie de Georgie. Elle semblait attirer les gens comme un aimant.

— Et voici Wesley, l'amour de ma vie, le présenta-t-elle en levant vers lui des yeux brillants.

Ils auraient pu être ridicules si leur amour n'avait pas été aussi visiblement authentique, se dit Colt.

Wesley posa une main sur l'épaule de Georgie, qui se laissa aller contre lui.

— On pensait aller faire une randonnée dans la jungle demain, dit-elle. On nous a parlé d'une splendide cascade. Qu'est-ce que vous comptez faire, vous ?

Ses yeux s'agrandirent et une expression de joie illumina son visage.

— Oh ! j'ai une idée ! lança-t-elle, sans même leur laisser le temps de répondre

— Ah ? répondit son mari en levant les yeux au ciel de manière exagérée.

Georgie attrapa la main de Lena.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ? Ce sera amusant. On pourrait faire un pique-nique et se raconter les anecdotes les plus horribles de nos mariages. Ma tante Millie nous a offert une lampe d'une laideur à peine imaginable. Elle a dû la trouver dans son grenier car je vous jure que ce truc a au moins cinquante ans. Avec ça, on est sûrs de mettre le feu à la maison !

— Je pense qu'on a..., commença Lena en jetant un regard paniqué à Colt.

— Suivez mon conseil et acceptez tout de suite, intervint Wesley. On s'évitera bien de la peine.

— Je refuse d'entendre un « non ». Je me charge de tout, reprit Georgie en se levant. On se retrouve devant votre bungalow à 10 heures pile. J'aurai le pique-nique.

L'excuse qu'allait énoncer Colt lui resta sur la langue : Georgie s'était tout de suite éloignée, suivie par Wesley. Le couple était déjà de l'autre côté de la piscine.

— Que vient-il de se passer, au juste ? lui demanda Lena en se radossant à son fauteuil.

— Je crois bien qu'on va aller pique-niquer dans la jungle demain.

— Et si Marcy a besoin de nous ?

— Elle devra faire avec. Ou peut-être qu'elle pourrait nous éviter

cette histoire de pique-nique.

Lena tourna les yeux vers Georgie et Wesley, installés dans leurs chaises-longues. La petite blonde agita la main. Lena leva timidement la sienne en une vague réponse.

— Je crois que même Marcy ne serait pas de taille face à un tel ouragan, répondit-elle. Le seul fait de l'écouter m'a épuisée.

— Le bon côté des choses, c'est qu'on va découvrir une cascade.

— Et le mauvais, c'est qu'ils sont persuadés que nous sommes mariés.

— N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Oui, mais je ne pensais pas avoir à passer du temps avec d'autres gens que Marcy et Mikhail, qui sont déjà au courant. J'imaginais que si on avait à discuter avec des inconnus, ce ne serait que pour quelques minutes.

Colt tourna à son tour les yeux vers Georgie et Wesley avant de se pincer les lèvres. Les deux amoureux finiraient très vite par comprendre que Lena et lui ne l'étaient pas...

— On pourrait toujours leur expliquer.

— Tu imagines l'horreur ? J'entends déjà Georgie dégouliner de compassion, et je ne crois pas que je pourrais le supporter. J'ai eu ma dose.

— Alors je crois que si Marcy ne nous sort pas de ce guêpier, on sera mariés. Ce ne serait pas aussi épouvantable que ça, si ?

Le regard de Lena prit une intensité étonnante.

— Non, je suppose que non, répondit-elle lentement.

* * *

Lena n'avait aucune idée de la suite des événements. On leur avait juste donné pour directive de disparaître un moment et de regagner leur bungalow à 20 heures pile. Manifestement, la séance de pose suivante avait un rapport avec leur chambre.

Colt et elle avaient finalement réussi à plonger dans les eaux paradisiaques de la piscine. Pour dîner, ils avaient renoncé à la salle à manger et s'étaient rabattus sur la salle qui proposait un buffet. Là-bas régnait une atmosphère bien différente, qu'elle avait accueillie avec plaisir, car elle n'avait vraiment pas besoin d'un autre dîner romantique avec Colt. Ça avait déjà été assez dur de jouer avec lui dans la piscine.

Lui faire un croc-en-jambe pour qu'il tombe à l'eau, sentir sous ses doigts son ventre dur, son corps parfait nageant à côté du sien... Elle déglutit et ferma fort les yeux en espérant que la conscience croissante de sa présence allait disparaître, un peu comme le monstre imaginaire de son enfance, qui ne pouvait lui faire du mal si elle ne pouvait pas le

voir.

Le problème, c'était que Colt était toujours là, yeux fermés ou grands ouverts.

Plus ils passaient de temps ensemble, plus il prenait de place dans son espace physique et mental ; elle commençait à se dire qu'ignorer ce qu'elle ressentait — et qui gagnait en puissance, en exigence — n'allait pas suffire.

Il fallait de toute urgence qu'elle reprenne le contrôle d'elle-même et de sa libido, même si elle n'était plus certaine de pouvoir exercer une quelconque autorité sur l'un ou l'autre. Elle commençait, malgré elle, à se demander pourquoi elle avait besoin de lui, et surtout pourquoi elle ne pourrait pas l'avoir...

Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale au souvenir du plaisir exquis de son corps contre le sien.

— As-tu froid ? lui demanda Colt en lui posant gentiment une main au bas du dos.

Elle eut soudain envie qu'il la touche en permanence, raison pour laquelle elle se dégagea.

— Non, ça va.

Ils passèrent un angle et virent que Marcy les attendait, debout devant la porte béante de leur bungalow. Théâtrale, elle leur fit signe d'entrer.

Leur chambre n'était plus la même.

On avait enlevé le canapé et les tables basses, ainsi que la table et les chaises du coin cuisine. Le grand lit avait été drapé d'un tissu blanc vaporeux qui ondulait sous la brise. Quelqu'un — Marcy, sans doute — avait ouvert toutes les fenêtres en grand afin de laisser entrer le parfum des fleurs tropicales. Des chandelles de tailles différentes avaient été disposées sur toutes les surfaces disponibles — un faux manteau de cheminée, qui n'était pas là précédemment, le plan de travail de la cuisine et même le plancher. C'était indubitablement un décor fait pour la séduction, inspiré des films les plus romantiques. Et Marcy attendait sans doute qu'elle en soit la vedette. Avec Colt.

Lena déglutit plusieurs fois alors que des vagues de chaleur lui embrasaient la peau, mélange d'anticipation et d'appréhension. C'était une combinaison de ses pires cauchemars et de ses rêves les plus érotiques.

Colt tourna lentement sur lui-même.

— Quelqu'un s'est activé, on dirait, dit-il d'une voix traînante, sans que l'on sache si c'était une critique ou un compliment.

Les yeux plissés, Lena le dévisagea et tenta de discerner sur ses traits ce qu'il pensait de tout cela. Était-il horrifié ? Ou, peut-être, intrigué ?

— Nous avons pour but de donner envie, expliqua Marcy en

prenant Lena par le coude pour l'entraîner avec elle. J'ai prévu plusieurs tenues afin que vous puissiez choisir. Celle dans laquelle vous serez le plus à l'aise me conviendra.

— Quel genre de tenues ? demanda Colt d'une voix sombre.

— Pas celles auxquelles vous pensez, l'admonesta Marcy. Nous voulons faire quelques clichés romantiques mettant en valeur les bungalows que nous réservons à nos couples. Rien d'érotique là-dedans.

Sur ce, elle poussa Lena dans la salle de bains et referma la porte derrière elle. Inquiète, Lena contempla le portant de déshabillés qu'avait sélectionnés Marcy. Ça aurait pu être pire, dut-elle bien admettre en songeant au décor qu'elle venait de voir. Il n'y avait, dans ce qu'elle avait sous les yeux, aucun bustier ni soutien-gorge rembourré.

Elle étudia la première pièce, d'un rose pâle qui ne s'accorderait pas avec sa peau claire. La seconde, rouge foncé, lui parut un peu trop vulgaire ; elle lui donnerait l'air de vouloir séduire à tout prix. La chemise de nuit noire brodée de dentelle lui plut, mais elle la trouva un peu trop... sexy.

Le dernier déshabillé lui avait tout de suite attiré l'œil, raison pour laquelle elle l'avait gardé pour la fin. Il était d'un bleu irisé qui évoquait les nuances changeantes de la mer des Caraïbes, léger, mystérieux et doux à la fois.

En un mot, il était parfait.

Lena le passa et découvrit qu'il était plus long qu'elle ne l'avait pensé : il lui arrivait juste au-dessus du genou. Le vêtement avait des bretelles spaghettis qui auraient pu lui donner l'impression d'être un peu trop exposée, mais un col coupé assez haut masquait son décolleté, ce qui était parfait. En matière de lingerie, c'était attrayant mais pas révélateur.

Elle se regarda dans le miroir et perçut un mélange de nervosité et d'espoir au creux de son ventre. Elle était... attirante. Oh ! ce n'était pas la première fois qu'elle se trouvait désirable, mais jamais avec Colt qui attendait dans une pièce voisine. Elle prit une grande inspiration et sortit.

Entre le moment où ils avaient regagné le bungalow et maintenant, le soleil avait presque achevé de se coucher ; les teintes de gris, d'ambre et d'or qui paraient l'horizon donnaient à la chambre une aura douce et romantique.

Lena retint sa respiration : Colt la parcourait lentement de haut en bas, d'un regard brillant. Elle eut l'impression que sa peau rétrécissait. Elle dansa d'un pied sur l'autre en essayant de trouver le moyen de soulager la pression qui montait en elle.

L'intensité dans les pupilles de Colt était déroutante. C'était un

aspect de lui qu'elle ne connaissait pas, et elle eut envie de reculer, de faire comme si rien de tout cela n'arrivait. Cependant, elle se rendit compte que ses pieds avançaient lentement vers lui ; elle était attirée par une pulsion invisible, mais très perceptible.

Dieu merci, Marcy rompit le charme en s'éclaircissant la gorge. La gêne d'avoir oublié qu'ils n'étaient pas seuls enflamma le visage de Lena.

— Qu'en penses-tu, Mikhail ?

Le photographe les rejoignit au milieu de la pièce. Il inspecta Lena pendant plusieurs secondes.

— Lena, que diriez-vous d'être sur le lit, avec Colt en arrière-plan ? dit-il, apparemment enthousiasmé par une image que lui seul pouvait voir.

— Oui. Elle serait presque floue, ce qui donnerait une couleur très romantique, ajouta Colt.

Apparemment, il voyait la même chose que Mikhail. Son expression prédatrice avait laissé place à un regard attentif alors qu'il visualisait ce qu'allait capter l'objectif.

Cela faisait très longtemps qu'elle ne l'avait plus regardé travailler, songea soudain Lena. A l'université, l'appareil photo était en quelque sorte une extension de sa main, toujours là et prêt à être activé. Les promenades dans la ville devenaient invariablement des reportages. Il arrivait même parfois qu'il tourne l'objectif vers elle. Avait-il conservé quelques-unes de ces photos ? Elle n'en savait strictement rien.

— Tout à fait, Colt, répondit Mikhail.

Les deux hommes se déplacèrent dans la pièce en discutant vitesse d'obturation, lumière et exposition — choses auxquelles Lena ne comprenait goutte. N'ayant rien de mieux à faire, elle s'installa sur le lit.

Elle se sentit aussitôt idiote, étendue sur des draps de soie crème, bien différents de ceux qui garnissaient habituellement leur lit. Ce serait pourtant un minimum, vu le prix de location de ce bungalow.

— Dites-moi, Lena, quelle est l'histoire ?

Marcy s'était appuyée à un des montants du lit et posait sur elle un regard amical et curieux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lena en faisant nerveusement semblant d'arranger le vêtement sur ses jambes.

— Il y a bien plus entre vous deux que ce que vous m'avez raconté.

— Je vous l'ai dit, nous sommes de vieux amis.

— Pas de ça avec moi ! Cela fait deux ans que je dirige un complexe dont la spécialité est de vendre des séjours érotiques — avec goût et romantisme, mais c'est bien de sexe dont il s'agit à Escapade. Je sais reconnaître l'attirance physique. Colt n'a pas pu détacher ses yeux de vous quand vous êtes sortie de la salle de bains. Et depuis la

seconde où vous avez passé cette porte, vous n'avez regardé que lui.

Les yeux de Lena se tournèrent instantanément vers Colt. Elle ne put s'en empêcher, tout en sachant qu'ainsi, elle confirmait Marcy dans ses certitudes.

— C'est... compliqué.

— La vie l'est souvent, hélas... Il est très beau, ajouta-t-elle, parcourant Colt d'un regard évaluateur.

Lena, qui avait l'habitude que les femmes regardent Colt en se demandant s'il était disponible, et si elle-même était une concurrente, ne décela pas ce genre d'intérêt dans les yeux de Marcy.

— Athlétique, avec assez de charme enfantin et de malice pour le rendre abordable, analysa cette dernière, avant de tourner un regard acéré vers Lena.

— Il bouge beaucoup, répliqua-t-elle. Il n'a aucune racine. Si nous commençons quelque chose, ce serait forcément à court terme ; et quand ce serait terminé, notre amitié ne serait plus jamais la même.

— En supposant que cela se termine.

— Colt ne s'attache à personne.

— A l'exception de vous.

— Nous sommes juste des amis, protesta Lena.

— L'amitié n'est-elle pas un attachement ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Peut-être, mais c'est quelque chose. Plus que ce qu'il a avec d'autres, oserais-je supposer. C'est facile de plaquer quelqu'un qu'on n'apprécie pas vraiment, et bien plus dur de quitter quelqu'un qui a déjà de l'importance.

La peur s'empara subitement de Lena, sans aucune raison. Elle eut soudain la bouche et la gorge sèches. Un frisson glacé la parcourut et ses mains se mirent à trembler.

C'était précisément cela qu'elle redoutait : si elle se laissait aller aux délices de l'instant avec Colt et qu'il la quittait, y survivrait-elle ? Pour la première fois de sa vie, elle comprit comment sa mère s'était retrouvée régulièrement gouvernée par ses émotions. Des émotions trop intenses pour être ignorées. Même en sachant que s'y abandonner était une erreur.

— Tout le monde est prêt ? demanda Mikhail.

Lena avait une envie folle de dire non et de sortir de la pièce, loin de Colt, loin de la tentation, loin de l'inévitable chagrin. Mais elle n'en fit rien. Elle ne pouvait pas. Pas avec son ami planté devant elle, la mine inquiète.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-il.

Elle voulut déglutir, mais le tas de sable qui s'était amoncelé dans sa gorge refusa de bouger. Il se rapprocha et tendit la main vers elle. Elle recula sur les fesses, consciente que s'il la touchait maintenant,

elle exploserait en un volcan de désir exigeant que ni l'un ni l'autre ne pourrait contrôler.

Incapable de prononcer le moindre mot, elle hocha la tête, en espérant que ce serait suffisant.

— Lena, est-ce que vous pourriez regarder Colt avec un peu plus d'expression ? Vous avez envie de lui. Vous essayez de le persuader de venir vers vous, de vous rejoindre.

Depuis vingt minutes, un Mikhaïl manifestement très mécontent de ses performances aboyait des ordres à Lena. Colt ne comprenait pas ce qu'elle avait. Autant elle avait été détendue et enjouée pendant la séance de l'après-midi, autant elle était raide et mal à l'aise maintenant. C'était peut-être son négligé qui la gênait, même si elle n'avait pas donné cette impression en sortant de la salle de bains. Elle lui avait alors paru sexy et confiante. Et puis, le Bikini qu'elle portait à la piscine était autrement plus révélateur que ce négligé.

Il eut envie de reprendre sèchement Mikhaïl mais n'en fit rien, car il savait que ce dernier essayait simplement d'obtenir la photo dont il avait besoin. Cependant, plus il aboyait des ordres, plus Lena se raidissait. Elle n'était ni un mannequin ni une comédienne professionnelle. De plus, elle n'avait rien d'une exhibitionniste adorant étaler son corps et ses émotions à la face du monde.

— Ça ne marche pas.

Mikhaïl baissa son appareil avec un grognement de frustration.

— Si vous arrêtez de lui crier dessus, peut-être que vous obtiendriez ce que vous voulez, dit Colt en dépit de ses résolutions de ne pas intervenir.

— Parce que vous avez une meilleure idée ?

Colt acquiesça lentement de la tête : oui, il en avait une.

— Est-ce que tous les autres pourraient sortir ?

Marcy fit mine de vouloir protester, mais un clin d'œil de Mikhaïl l'en empêcha net.

* * *

Une fois Marcy et les assistants de Mikhaïl sortis, Colt fit le tour du lit pour se placer près de Lena. Le soleil avait fini de se coucher et l'éclairage n'en était que meilleur — le noir à l'extérieur et des

lumières dansantes et romantiques à l'intérieur. Le photographe déplaça quelques-uns des chandeliers afin d'ajuster la lumière.

Lena se laissa aller en arrière sur la pile d'oreillers.

— Quand donc va finir cette torture ? s'exclama-t-elle.

Le vêtement qui la recouvrait chatoyait dans les lumières mouvantes. Colt eut l'impression que son corps si féminin ondulait sous la soie fine. Un éclair brûlant de désir le traversa, et il dut refermer les doigts pour éviter de les tendre vers elle.

Cependant, il ne put s'empêcher de se rapprocher d'elle. Il posa un genou sur le lit et la vit avec délectation rouler vers lui et s'immobiliser contre sa cuisse.

Alors même qu'il se penchait sur elle, des mots qu'il n'avait pas eu l'intention de dire lui échappèrent :

— La seule torture, ici, ça a été de te voir te tortiller sur ce lit sans pouvoir te toucher.

Cette phrase provenait des tréfonds de lui-même, d'abysses qu'il ne voulait pas explorer mais qui se rappelaient soudain à sa conscience.

Lena écarquilla les yeux et le fixa.

— Dans ce cas, touche-moi, murmura-t-elle.

Colt avait perçu son hésitation et compris que, comme lui, elle ne maîtrisait plus la situation, que les mots lui échappaient.

Elle avait les traits tendus, les prunelles brillantes, comme possédée par le même besoin impérieux qui le taraudait. C'était nouveau, stupéfiant... et tentant.

Il allongea lentement le bras vers elle et passa un doigt sur son bras nu. Elle avait la peau si douce.

Elle retint son souffle.

Loin, très loin de lui, il entendit cliqueter l'obturateur mais, cette fois-ci, ça n'avait aucune importance. Rien ne pouvait plus le distraire de Lena.

Elle entrouvrit les lèvres. Le doigt de Colt continua son effleurement sur la soie qui recouvrait ses courbes. Il frôla le côté de son sein et regarda, fasciné, le mamelon s'ériger lentement, si près qu'en déplaçant sa main d'un millimètre, il aurait pu le toucher.

Il interrompit la promenade de son doigt au creux de sa hanche et s'appuya d'une main sur le lit. Il remonta les yeux vers elle, prêt à ce qu'elle retrouve la raison et lui demande d'arrêter.

Elle n'en fit rien.

Au contraire, elle se cambra vers lui et étira la longue et mince colonne de son cou. Ses cheveux se répandirent autour de sa tête. Il eut envie d'y enfouir les mains et de l'attirer à lui.

Le vêtement qu'elle portait s'était tendu sur sa poitrine. S'il ignorait l'appellation qu'on avait attribuée à ce style de col, il fut bien persuadé que c'était un nom tentateur ou provocant, tant le seul

croissant de peau visible lui faisait de l'effet.

Les paupières de Lena se fermèrent à moitié, recouvrant ses extraordinaires yeux bleu-gris, et elle se mua en tentatrice, l'amenant à elle. Il en oublia aussitôt pourquoi il ne devait pas céder aux chants de cette sublime sirène.

Il baissa la tête et lui effleura la peau de ses lèvres. Il donna un petit coup de langue sur la veine qui pulsait à la base de son cou. Il inspira son parfum et se consuma dans les fragrances de femme, sombres et mystérieuses.

Il posa franchement la bouche sur sa peau et entendit le soupir de plaisir qu'elle poussa. Il sut alors qu'elle se soumettait à ses moindres désirs.

C'était elle qu'il voulait.

Il lui répondit par un soupir sourd et lui prit la bouche. Son baiser fut bien différent de celui qu'ils avaient partagé auparavant. Il ne fut ni doux ni persuasif, mais exigeant, brûlant d'un désir intense. Il fut le feu, l'intensité et la passion.

Dans un coin de son esprit, Colt vit clignoter des alarmes rouge vif, mais il était allé trop loin pour s'en soucier. Il déchira de ses doigts la fine soie qui la couvrait. Il avait besoin de la sentir, de la toucher. De la posséder.

De la faire sienne...

Le claquement bruyant de la porte qui se refermait le fit sortir de sa transe et bondir sur ses pieds.

Non, Lena n'était pas sienne.

Elle leva sur lui des yeux pleins d'un mélange de gêne, d'horreur et de désir. Sa poitrine, à présent à peine dissimulée par des bribes de soie, se soulevait au même rythme erratique que sa propre respiration. Il avait été à deux doigts de commettre une épouvantable erreur. Il ne couchait *jamais* avec une femme à laquelle il tenait, ce qui lui évitait bien des problèmes au moment de la séparation.

Il ne pourrait pas quitter Lena. Une fois ouverte la boîte de Pandore, il n'y aurait pas de retour en arrière.

Et cela le terrifiait.

Tout en reculant vers la porte, il ne parvint pas à arracher ses yeux d'elle. Pas même alors qu'il tâtonnait dans son dos afin de trouver la poignée, ni quand il disparut dans des ténèbres réconfortantes.

* * *

Un coup à la porte fit bondir Lena hors du lit. Les yeux bouffis, elle repoussa les cheveux qui lui pendaient sur la figure, avant de regretter son geste quand le soleil éclatant du matin lui vrilla le cerveau. Elle plissa les yeux, marmonna un juron et tituba en direction de la porte.

Elle constata effarée en passant devant un miroir qu'elle avait l'air de sortir de cinq jours de java. Or, la réalité était bien plus triste que cela : elle avait à peine pu trouver quelques heures de sommeil par-ci par-là, entrecoupé de cauchemars délirants ou de rêves érotiques — tous ayant Colt pour héros principal.

Elle ne savait absolument pas où il se trouvait, seulement qu'il n'avait pas partagé le lit avec elle cette nuit. Si c'était lui qui était de l'autre côté de la porte, il était très possible qu'elle essaye de l'étrangler...

A un moment au cours de sa nuit chaotique, elle était passée du soulagement (qu'il ait eu la présence d'esprit d'arrêter ce qu'ils avaient commencé) à la colère (parce qu'il était parti sans un mot), puis à l'inquiétude (et s'il avait fait quelque chose de stupide, genre s'enfoncer dans la jungle au milieu de la nuit ou tomber d'une falaise...)

Les coups à la porte se firent plus forts, suivis par la voix joyeuse de Georgie :

— Debout, les marmottes ! Ça fait une demi-heure qu'on poireaute.

Un tic nerveux agita l'œil droit de Lena, mais elle ouvrit quand même le battant. La mine conspiratrice, Georgie lui jeta un regard entendu avant d'entrer dans le bungalow.

— On s'est bien amusés, cette nuit, à ce que je vois.

Lena essaya vainement de démêler de ses doigts les nœuds qu'elle avait dans les cheveux.

— Ma chère, vous avez la tête de celle qui vient de passer une nuit torride. Au moins, dites-moi que ça valait le coup, reprit Georgie en inspectant la chambre. Eh bien, c'est... intéressant. L'aménagement est un peu différent par rapport à chez nous.

Sa mimique indiquait qu'elle n'était pas impressionnée.

— C'est Marcy qui a tout chamboulé. Nous avons eu une séance photo, hier soir, expliqua Lena, s'empourprant à ce souvenir.

Une chaleur persistante s'installa entre ses cuisses et elle dansa d'un pied sur l'autre afin de la soulager.

— Où est Colt ? demanda Georgie en regardant partout, comme s'il pouvait surgir de sous le lit.

Lena ouvrait la bouche pour proférer un mensonge — oui, mais lequel ? — quand la voix grave de Colt la tira d'affaire.

— Je suis là, répondit-il, une épaule appuyée au chambranle de la porte donnant sur le patio et la piscine privée.

Etait-ce là qu'il avait passé la nuit ? se demanda Lena.

Bras croisés sur la poitrine il avait tout l'air du jeune marié très à l'aise et... heureux. Sur son torse nu, une toison partait en flèche sur son ventre pour disparaître sous la ceinture de son jean.

La bouche soudain sèche, Lena ne sut que dire. Les yeux de Colt

étincelèrent un instant en parcourant son corps, ranimant le feu qu'il n'avait pas éteint la veille au soir. Elle serra les poings, sans trop savoir contre qui elle avait le plus envie de s'en servir : Colt ou sa propre libido, qui n'en faisait qu'à sa tête.

Georgie lui tapota le bras avec un sourire rusé.

— Ne vous en faites pas, ma chère. On dirait bien que quelqu'un ici a assez d'énergie pour vous deux.

Colt se pinça les lèvres. Lena lui lança un regard d'avertissement.

— Et si vous nous laissiez le temps de nous préparer, Georgie ? dit-il après s'être éclairci la gorge. On est manifestement un peu en retard.

— Vingt minutes, pas plus, répondit-elle en pointant un doigt parfaitement manucuré vers eux. Sinon, on part sans vous.

— Promis, marmonna Lena dans un souffle.

Ce fut au tour de Colt de lui jeter un regard d'avertissement, avant de pousser Georgie dehors sur la promesse qu'ils arrivaient.

Lena n'attendit pas son retour pour filer dans la salle de bains, où elle retourna sa trousse de toilette jusqu'à y trouver de l'aspirine. Après cette nuit sans repos, elle avait l'impression que son cerveau essayait de percer le sommet de son crâne. Elle avala directement deux comprimés, sans eau, et le regretta aussitôt car ils se bloquèrent en un petit tas crayeux au milieu de sa gorge.

— Tout va bien ? lui demanda Colt depuis la pièce principale.

Elle sortit de la salle de bains, le poussa sans ménagement et courut au réfrigérateur, dans lequel Marcy avait entreposé diverses boissons. Elle ouvrit une canette de Coca Light et en but plusieurs longues gorgées.

— Eh, vas-y doucement, lui dit Colt en s'appuyant d'une hanche contre le comptoir.

Ce mouvement eut pour effet de faire descendre un peu plus son jean élimé, dévoilant l'orée de son pubis. Lena détourna le regard et but de nouveau.

— Caféine, marmonna-t-elle. J'ai mal à la tête.

— Peut-être qu'on ferait mieux de ne pas y aller, répondit Colt en se rembrunissant.

A peine quelques minutes plus tôt, elle aurait sauté à pieds joints sur l'occasion de renoncer à passer plusieurs heures avec la petite pile électrique blonde mais, alors que ses yeux repartaient vers le lit toujours planté au beau milieu de la chambre, elle comprit qu'il n'y avait pas pire idée au monde que de rester seule avec Colt. Au moins, avec des chaperons, elle serait moins susceptible de se jeter sur lui à la première occasion.

De plus, après ce qui s'était passé la veille au soir, elle n'avait aucune envie de connaître le programme qu'avait concocté Marcy pour eux aujourd'hui. Faire semblant devant l'appareil photo devenait

de plus en plus compliqué. Elle ne savait plus trop ce qui était de la comédie et ce qui était réel, où se terminait son amitié avec Colt et où commençait son attirance pour lui.

D'une certaine façon, elle était reconnaissante à Colt d'avoir su se retenir. D'une certaine façon seulement. Parce que de l'autre, elle était terriblement frustrée.

Oui, mettre des gens entre eux était probablement la chose la plus intelligente à faire.

— Non, j'ai envie d'y aller, répondit-elle à contrecœur. La jungle, les cascades, ça me paraît très agréable de passer la journée.

Malheureusement, son corps ne cessait de lui répéter qu'il y avait des façons encore plus sympathiques de passer le temps.

* * *

Une randonnée dans la jungle n'était pas précisément ce que Colt avait en tête. Mais ce qu'il avait en tête était hors de question. Déjà, ce matin, il lui avait fallu toute la force de sa volonté pour ne pas empoigner Lena et la prendre sur le lit.

Devant eux, Georgie et Wesley avançaient main dans la main sur un chemin à peine assez large pour eux, car probablement destiné à des gens avançant en file indienne. Ces deux-là passaient leur temps à se toucher, avait remarqué Colt. Rien de bien méchant, un frôlement de sa main à lui contre son dos à elle, ou un bras qu'elle passait autour de sa taille.

Sa main, justement, le démangeait d'attraper Lena et de l'attirer près de lui, juste pour savoir qu'elle était bien là. Mais non, il la laissait avancer quelques pas devant lui. Le short minuscule qu'elle avait enfilé laissait entrevoir le renflement inférieur de ses fesses. Il ne pouvait en détacher les yeux, ni ne pas espérer en voir plus.

Ce qui ne faisait qu'aggraver un peu plus la situation...

Randonner, il pouvait le faire. Cependant, randonner en érection était nettement moins agréable. Même s'il devait bien reconnaître que ce qu'il avait sous les yeux était plutôt agréable à observer et compensait l'inconfort que son désir provoquait.

— Arrête de reluquer mes fesses, dit Lena sans même se retourner.

Il aurait probablement dû culpabiliser d'avoir été pris sur le fait, mais il n'en fut rien.

— Comment as-tu su que je le faisais ?

— Je l'ai senti, répondit-elle en lui jetant un regard perçant par-dessus son épaule.

Tout son corps se contracta.

— C'est toi qui es parti hier, Colt. Attention, je suis contente que tu l'aies fait. Rester aurait été une erreur. Mais tu ne peux pas avoir fui et

ensuite lorgner mes fesses comme si c'était un festin à portée de main.

— Je suis un homme, Lena. Qu'attends-tu de moi ?

Elle s'arrêta net et se retourna pour lui faire face.

— Je n'en sais plus rien, répondit-elle franchement.

Planté devant elle, Colt fut forcé d'admirer la façon dont elle rejeta la tête en arrière pour le regarder dans les yeux, défiante, déterminée à ne pas se laisser intimider, ni par lui ni par leur relation troublante.

Tout au fond de ses yeux, il décela des émotions semblables à celles qu'il combattait : confusion, peur, espoir, désir.

Ils étaient dans la mélasse jusqu'au cou, mais il se rendit alors compte qu'au moins, ils y avaient plongé tous les deux. Peut-être existait-il un moyen de faire que cela marche, un moyen de relâcher l'énergie croissante entre eux sans abîmer ce qu'ils avaient déjà.

Il y avait une expression pour cela, non ? « *Sex friends* ». Il n'avait jamais compris l'attrait de la chose, du moins jusqu'à présent.

— Avoue que tu as fait exprès d'enfiler ce short.

Elle écarquilla les yeux et secoua un peu la tête, ce qui avait pour effet de lui faire retomber les boucles sur les yeux. D'une main délicate, il les repoussa afin de voir son expression. Les yeux de Lena étincelèrent et ses pupilles se contractèrent.

Il comprit qu'elle voulait détourner le regard mais que, tout comme lui, elle était prise dans l'instant et ne pouvait baisser les armes.

— Peut-être, avoua-t-elle.

Du pouce, il lui caressa la joue. Elle entrouvrit les lèvres, lui offrant un point de vue imprenable sur un petit bout de langue rose. Qu'il eut aussitôt désespérément envie de caresser de la sienne. Et il l'aurait peut-être fait, si on ne leur avait pas brutalement rappelé qu'ils n'étaient pas seuls :

— Oh ! Comme c'est beau ! s'exclama Georgie.

Ce fut en cet instant précis qu'il entendit le rugissement de l'eau. Tout à Lena, il n'y avait pas prêté attention plus tôt.

— Venez ! leur lança la jeune femme.

Lena avait déjà fait volte-face pour repartir. Colt s'empressa de la rattraper et, cette fois-ci, il n'empêcha pas sa main de se poser au creux de son dos.

Ils émergèrent du couvert des arbres quelques secondes plus tard. La cascade était indéniablement magnifique, et avait en plus un aspect sauvage, donc Colt savait qu'il n'était pas seulement naturel. A en juger par le chemin pratiqué jusqu'au bassin, ils n'étaient pas les premiers humains à découvrir l'endroit.

— C'est splendide, souffla Lena.

Colt avança dans la clairière environnant le bassin dans lequel se jetait la cascade ; il vit que le chemin continuait en ligne droite dans

la jungle. Parvenu au bord de l'étendue d'eau, il ne put qu'être ébahi par sa surface immobile, alors que la cascade dévalait une colline rocailleuse d'une vingtaine de mètres. Comment un élément d'une telle violence pouvait-il s'apaiser dans un espace aussi exigü ? Une telle beauté inspirait un respect absolu pour Mère nature.

Lena arriva près de lui. Par inadvertance, elle effleura son bras du sien et une onde de choc secoua son corps, plus puissante que ce qu'il avait jamais éprouvé auparavant.

— Regarde-moi ces couleurs ! Que ne donnerais-je pas pour être capable de les capter sur une pierre, une coquille ou du verre et en faire un somptueux bijou !

Il perçut dans sa voix le même respect, la même admiration qui s'étaient emparés de lui pour la majesté des lieux.

— Et pourquoi ne le ferais-tu pas ?

— Parce que c'est impossible. Aucune création humaine ne pourrait produire autant de pureté, de telles vibrations. Il y a parfois des choses qui ne peuvent être dupliquées, et je me refuse à créer de pâles imitations.

L'intégrité de Lena forçait son respect, mais Colt avait toujours su qu'elle possédait cette qualité inestimable. Elle exigeait beaucoup d'elle-même et de ses proches, ce qui n'en rendait que plus dures les trahisons de gens tels que sa mère ou Wyn.

Soudain, Colt éprouva le besoin de la protéger, de faire en sorte que plus personne ne la blesse. Mais il comprit que c'était impossible. Rien ni personne ne peut parvenir au risque zéro ; il faut se contenter de réduire son exposition au danger et se surveiller du mieux possible.

— A table, vous autres, les héla Georgie.

Elle avait étalé une couverture sous les arbres et disposé dessus des boîtes hermétiques emplies de nourriture. Elle avait même prévu de vrais couverts et des assiettes en plastique.

— Ma princesse sait recevoir, pas vrai ? admira Wesley.

Georgie lui adressa un sourire de pure fierté.

Tous quatre s'installèrent de part et d'autre de la couverture. Wesley planta sa fourchette dans l'assiette de sa femme et lui subtilisa un peu de sa salade de brocolis. Elle écarta sa main mais, aussitôt, lui offrit ce qui était déjà sur sa propre fourchette. Ce geste tendre fit sourire Colt.

Le pique-nique se déroula dans une atmosphère agréable. Lena se débrouillait pour détourner Georgie du sujet de leur mariage quand elle exigeait des détails, mais Colt la vit plusieurs fois faire tourner avec nervosité l'anneau d'or qu'elle avait à l'annulaire. Ils évoquèrent leurs professions respectives. Georgie était conseillère d'éducation dans une école primaire et Wesley venait tout juste de reprendre l'affaire familiale de négoce automobile. Tous deux se montrèrent

fascinés par tous les endroits où son travail avait conduit Colt.

— Ce doit être drôlement amusant de voyager, de voir de nouveaux lieux, de faire de nouvelles expériences, dit Georgie, avant de regarder son mari avec un sourire triste. Cette liberté, je te l'envie, Colt. Wesley est plutôt du genre sédentaire.

— Je te l'ai dit : je démissionne demain si c'est ce que tu veux que je fasse.

— Mais je ne veux pas ! répondit-elle en se penchant vers lui pour lui tapoter la jambe. Je préfère une vie ordinaire et plan-plan avec toi à une vie exotique sans toi.

Lena lâcha un hoquet d'incrédulité, qu'elle masqua bien vite en une quinte de toux simulée. Personne d'autre que lui n'avait remarqué le subterfuge, nota Colt.

— Et si on allait se rafraîchir ? suggéra Wesley dès le déjeuner terminé.

Ensemble, ils remballèrent prestement les reliefs du repas. L'eau fraîche les reposa de la fatigue de la randonnée. Même en essayant de bien se tenir, Colt découvrit que ses pensées et ses mains se tendaient vers Lena.

En dépit de l'atmosphère amicale, une électricité sensuelle courait entre eux chaque fois que leurs regards se croisaient. C'était une pure torture de la voir aussi près de lui et de savoir qu'il était condamné à se retenir.

En fin d'après-midi, tous quatre firent la sieste sous le soleil. Ses rayons filtrés par les arbres réchauffaient agréablement la peau mais, trop sur les nerfs pour pouvoir véritablement se détendre, Lena faisait semblant de sommeiller.

Quelque chose avait changé entre la veille au soir et ce matin. Elle l'avait vu dans le regard de Colt, dans la façon dont il la scrutait. Il n'essayait désormais plus de dissimuler son intérêt. Il en usait même pour la torturer quand il laissait courir les yeux sur son corps, là où elle aurait voulu sentir ses mains.

En se baignant tout à l'heure, il l'avait taquinée en effleurant brièvement de la main sa poitrine hypersensible. Ou alors, il avait glissé tout aussi furtivement les doigts sur sa cuisse.

Colt bougea près d'elle. Il se leva sans bruit, fit quelques pas, ramassa le sac qu'il avait apporté, lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, fit le tour du bassin et disparut dans les ombres de la jungle.

Lena comprit que le moment était venu de prendre une décision. Soit elle le suivait et ils exploraient ce qui était en train de naître entre eux, soit elle restait là aux prises avec un désir douloureux avant de rentrer à l'hôtel, frustrée et déçue.

La deuxième option n'avait rien d'alléchant.

Alors qu'elle se levait à son tour, Georgie releva la tête vers elle.

— Ne nous attendez pas, chuchota Lena.

La jeune femme lui répondit par un sourire aussi entendu que somnolent et reposa la tête sur l'épaule de Wesley.

Sans faire de bruit, Lena s'enfonça dans la jungle. Elle chuchota plusieurs fois son prénom mais n'obtint aucune réponse. Elle poussa plus avant, sous des arbres gigantesques. Le rugissement de la cascade n'arrivait même pas à pénétrer l'épaisse végétation qui l'environnait à présent.

Vaguement inquiète, elle était sur le point de faire demi-tour, persuadée que Colt avait suivi un autre chemin, quand il referma les mains autour de sa taille.

Elle laissa échapper un petit cri de surprise, qu'avalait aussitôt la bouche exigeante de Colt.

La surprise céda le pas à l'adrénaline ; alors qu'elle s'efforçait de reprendre ses esprits, son corps se fondait déjà dans celui de Colt. Il resserra les bras autour d'elle et l'écrasa contre lui alors que leurs langues se mêlaient, se goûtaient, se taquinaient. Ses mains grandes et douces exploraient ses courbes. Il aurait été si facile de se laisser emporter par l'instant et de mesurer les conséquences plus tard... Mais cela ne lui ressemblait pas.

Elle s'arracha à l'étreinte de Colt et prit une grande inspiration. Pour toute réponse, il posa la bouche sur la peau sensible de son cou. Les genoux de Lena se dérobèrent ; il la souleva dans ses bras.

Il l'emporta un peu plus loin et la déposa sur la surface argentée d'une couverture de survie, qui crissa sous le poids de son corps au milieu des bruits assourdis de la jungle.

— D'où est-ce que ça vient, ça ? demanda-t-elle.

— J'ai été boy-scout. « Toujours prêt ». Ce machin a fait le tour du monde avec moi ; je l'ai toujours sous la main.

Il tomba à genoux près d'elle. En cet instant, il aurait été facile de s'imaginer qu'ils étaient seuls au monde. Il se pencha vers sa bouche, mais Lena l'arrêta en levant les mains. Ses doigts frôlèrent les lèvres de Colt et ce simple contact provoqua un éclair de désir en elle. Cependant, elle voulait savoir ; elle *devait* savoir.

— Qu'est-ce qui a changé ? l'interrogea-t-elle, espérant de tout son cœur que sa réponse allait lui convenir.

Il se redressa, et la dévisagea.

— Je n'en sais rien.

Ce n'était pas cela qu'elle voulait entendre. Elle commença à se relever mais Colt l'en empêcha.

— J'en ai assez de me battre, Lena. Ça fait des jours que je te désire. Peut-être plus longtemps, si je suis honnête vis-à-vis de moi-même. C'était facile de l'ignorer quand on était à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Je rentrais à la maison, ça me démangeait un peu quand on était ensemble, et puis je repartais. J'avais fini par me convaincre que ce n'était pas réel. Ou alors, je restais suffisamment longtemps loin pour oublier que ça l'était peut-être.

— Suis-je si facile à oublier ?

Il se pencha, pressa le front contre le sien et murmura :

— Non. Mais je ne veux pas perdre ce que nous avons déjà.

Il s'écarta légèrement et la regarda dans les yeux. Une ombre voila la surface verte des siens.

— Je pense qu'il est un peu tard pour cela. A l'instant où nous avons mis le pied sur cette île, tout a changé entre nous. Sans doute était-ce inévitable...

— Je ne peux rien te promettre, tu sais.

Lena sentit son sœur se serrer : elle savait exactement ce que Colt était en train de lui dire — rien qu'elle ne sache déjà. Ils vivaient des vies différentes qui ne s'entrecroisaient qu'à l'occasion. Il n'y avait pas pire choix d'homme pour elle, mais, apparemment, son corps n'en n'avait cure.

— Je n'ai pas souvenir d'avoir exigé de toi des promesses. Tout ce que je veux, c'est que tu me donnes des sensations. Que tu me fasses oublier. Que tu me donnes tout ce que tu as à me donner. A la fin de cette semaine, nous retournerons chacun à nos vies. Comme toujours.

Savoir à quoi s'attendre devrait l'aider à conserver son cœur intact. Du sexe. Ce n'était que cela. Rien de plus.

— Tu es sûre ? lui demanda-t-il une dernière fois.

Elle aurait probablement dû s'engouffrer dans cette issue de secours, mais elle n'en eut pas envie.

— Tout à fait, dit-elle en lui passant les bras autour du cou pour l'attirer à elle. Aime-moi. Maintenant.

Les yeux de Colt étincelèrent. Il la fit rouler sur lui. Lena s'attendait à ce qu'il déchire ses vêtements, lacère sa peau, la dévore comme elle voulait être dévorée.

Mais non, il repoussa gentiment ses cheveux de son visage et la regarda dans les yeux un long moment. Alors qu'ils étaient toujours vêtus, il lui donna la sensation d'être nue. Exposée. Cette intensité, elle aurait pu faire avec, mais cette exploration jusqu'aux tréfonds de son âme la mit mal à l'aise.

Alors, et comme s'il lisait en elle, il dit :

— Tu es belle et lui, c'est un imbécile.

Elle voulut lui prendre la bouche, le faire taire afin de ne pas avoir à réfléchir à ses paroles, mais il ne la laissa pas faire.

— Je ne veux pas parler de lui pendant que je couche avec toi, dit-elle.

Sans crier gare, il la fit de nouveau rouler de droite et de gauche dans ses bras, la laissant suffoquée et vaguement désorientée quand le monde cessa de tourner autour d'eux.

— Qui a parlé de coucher ? Coucher implique quelque chose de paillard, de rapide. Or, je compte bien explorer le moindre centimètre de ton corps, te rendre folle. Je n'aurai pas terminé que tu me supplieras de te laisser jouir.

Un ouragan de désir s'empara de Lena à ces mots. Elle tenta bien de changer de position pour atténuer un peu la violence de sa réaction, mais rien n'y fit — rien ne pourrait le faire.

— Et si c'était moi qui te faisais me supplier ? avança-t-elle en passant une main entre leurs deux corps.

Ses doigts étaient à peine entrés en contact avec son érection qu'il

lui attrapa les mains et les plaqua au-dessus de sa tête.

— Plus tard, peut-être.

Lena voulut protester mais en fut incapable. Pas alors que la bouche de Colt prenait la sienne, annihilant toute pensée cohérente. Il ne lui restait plus qu'à *ressentir*...

Il la garda là, à sa merci, alors que sa bouche consumait chaque parcelle de chair qu'elle touchait. Il lui écarta les cuisses et s'installa dans le berceau ainsi formé, pressant son érection contre son mont-de-Vénus. Malheureusement, leurs vêtements l'éloignaient de ce qu'elle voulait à présent plus que tout au monde : sentir Colt en elle.

Tout en parcourant des lèvres sa peau, s'arrêtant en des endroits qu'elle ignorait si sensibles, il maintint un balancement régulier des hanches, caressant son intimité de la protubérance de son sexe dressé. Une véritable torture, même à travers le tissu. Il ne fallut pas longtemps pour qu'elle rejette la tête en arrière et ferme les yeux afin de lutter contre une frustration croissante.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut le corps en feu, à la limite de l'implosion, qu'il la lâcha suffisamment pour retirer ses vêtements. Malgré l'excitation, un soupçon d'anxiété la saisit. Serait-il déçu par son corps ? S'ils étaient amis depuis toujours, il ne l'avait encore jamais vue nue.

Mais elle était trop consumée de désir pour s'inquiéter davantage : seul comptait le soulagement que Colt pouvait lui procurer.

Elle le regarda suivre son corps d'un regard avide. Elle se cambra en une imploration muette. Elle avait les seins lourds, enflés, douloureux. Ses mamelons érigés brûlaient de sentir la caresse de sa langue. Tout son corps lui faisait mal, tendu de désir. Elle, qui s'était crue la plus forte, en vint à supplier :

— Touche-moi, s'il te plaît.

Il le fit et lui libéra les mains. Elle empoigna ses vêtements et tira dessus, frénétique, jusqu'à ce qu'ils cèdent dans un bruit de déchirure. Enfin, enfin, elle posa des mains tremblantes sur son torse dénudé.

Un torse dur sous sa caresse, car il avait le corps aussi tendu que le sien. Ses muscles bien dessinés tressaillirent. Plus elle avançait les doigts vers son sexe, plus ils tremblaient.

Quand ils effleurèrent sa virilité fièrement érigée, il sursauta. Un son sourd et animal monta de sa poitrine. Elle avait eu l'intention de jouer avec lui, de le torturer comme il venait de le faire avec elle, mais cette idée disparut en un éclair quand il referma la bouche sur un de ses mamelons.

Lena ne parvenait plus à respirer ; sa vision se brouilla. Elle referma la main autour de son pénis incroyablement dur en un réflexe pour s'arrimer pendant la tempête. Il était brûlant.

Elle le caressa de haut en bas en imaginant le plaisir que serait de

l'avoir en elle, balançant les hanches à l'unisson, mimant ce qu'elle désirait le plus au monde. N'y tenant plus, elle lui passa les jambes autour de la taille et le guida de la main vers elle.

— Attends, bafouilla-t-il.

Elle émit un hoquet de protestation alors qu'il tentait de se dégager. Jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il voulait atteindre son sac à dos, dans lequel il farfouilla avant d'en ressortir un petit étui brillant.

— Préservatif, dit-il encore en déchirant le paquet et en déroulant le latex sur son érection.

Puis il lui empoigna les hanches et la plaça sous lui. Le poids de son corps l'écrasa, et elle comprit combien elle avait désiré cet instant. Le corps en fusion, Lena se sentit soudain légère, prête à exploser en mille morceaux et à disparaître. Colt était le seul à lui donner encore une quelconque substance. Là, au milieu de cette jungle sauvage, il était le seul élément réel.

Il entra en elle lentement et l'emplit peu à peu. Elle lâcha un long soupir satisfait, puis écarta les jambes et leva les genoux afin de mieux l'avoir en elle.

Leurs regards s'arrimèrent l'un à l'autre. Tout au fond de sa poitrine, quelque chose se contracta — quelque chose d'effrayant. Mais il était trop tard à présent pour reculer.

— Ne va surtout pas t'imaginer qu'on ne va pas parler de la raison pour laquelle il y a des préservatifs dans ce sac, murmura-t-elle en une tentative pour penser à autre chose.

Il eut un petit rire, dont elle perçut les vibrations partout en elle.

— Plus tard, dit-il en reprenant possession de ses lèvres. Bien plus tard.

La frénésie qu'ils avaient si longtemps tenue en laisse se déchaîna. Leurs corps s'entrechoquèrent encore et encore. Lena voulait profiter de chaque seconde de cette union magique ; elle lut dans les prunelles de Colt qu'il était sur la même longueur d'ondes. Ils étaient dans la complétude et non dans la compétition.

Elle planta les dents dans l'épaule de son amant. Le goût salé de sa peau explosa contre ses papilles. Colt lui enfonça les doigts dans les hanches, la soulevant vers lui pour mieux la posséder.

Le corps de Lena se tordit sans qu'elle puisse rien contrôler. Il se figea et explosa d'un plaisir inégalé. Il s'envola. La jouissance la transperça, la dispersa, laissant dans son sillage l'enveloppe de celle qu'elle avait été naguère.

Colt la rejoignit, dans un cri si fort que les oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile tout en leur jetant des trilles indignés. Lena les entendit à peine, toute concentrée qu'elle était sur les répercussions de l'orgasme qui magnifiait sa chair.

Colt s'écroula à côté d'elle et la prit dans ses bras. Elle retrouva

assez de lucidité pour s'apercevoir qu'ils tremblaient tous les deux.

Ils demeurèrent longtemps enlacés. Elle aurait probablement dû éprouver quelque chose : de la panique, peut-être, ou du remords. De la culpabilité, éventuellement. Mais rien de tout cela. Elle se sentait... bien. Comme s'il n'existait nulle part au monde où elle serait mieux qu'ici, nichée contre Colt, enfin détendue.

L'épuisement la gagna. Elle aurait tout le temps de regretter, *plus tard*, songea-t-elle, avant de sombrer.

* * *

Colt s'éveilla en sursaut, désorienté. Où était-il ? Il lui fallut de longues secondes pour se souvenir : dans la jungle. Avec Lena. Toujours endormie contre lui, elle bougea un peu.

Il se redressa avec précaution, regarda autour de lui et marmonna un juron. Le soir était tombé et seule une faible lumière filtrait au travers de la canopée. Bon sang, il ne pouvait pas être aussi tard ! Au milieu de la végétation, la lumière disparaissait tôt. La jungle était moins dense près de la résidence. S'ils se dépêchaient, ils pourraient arriver à en sortir avant la nuit.

Il préféra ne pas penser à la réaction de Lena s'ils n'y parvenaient pas. Si lui ne voyait aucun inconvénient à dormir à la belle étoile, il n'était pas certain qu'elle serait du même avis, surtout quand un grand lit confortable n'attendait qu'eux.

Si seulement il ne s'était pas conduit en imbécile aveuglé par son désir...

— Lena, réveille-toi. Il faut qu'on y aille, murmura-t-il gentiment.

— Mmm, marmonna-t-elle avant de rouler sur le côté.

Trente secondes plus tard, elle était assise et regardait autour d'elle, les yeux écarquillés.

— Crotte de bique, maugréa-t-elle en fourrageant ses cheveux en bataille.

Colt rit. Elle aurait pu avoir pire, comme réaction !

— Ça me fait mal au ventre de te le dire, mais je pense que tu devrais te rhabiller, dit-il en lui tendant ses vêtements, qu'il avait rassemblés après s'être lui-même vêtu.

Il attrapa son sac à dos, ouvrit une des poches latérales et en sortit son téléphone portable. L'écran s'alluma et confirma ce qu'il craignait : il n'y avait pas de réseau. Qui aurait besoin d'une antenne-relais au beau milieu de la jungle ?

Eux, apparemment.

Au moins, l'appareil lui indiqua l'heure. Plus tard qu'il ne l'avait espéré et plus tôt qu'il ne l'avait craint.

— Et maintenant, boy-scout ? lui demanda Lena en boutonnant son short.

— Il faut retrouver la cascade. La jungle est moins dense autour et on pourra retomber sur le chemin. Il ne fait plus très clair, mais ça devrait suffire pour nous orienter.

— Et si on n'y arrive pas ?

— Alors, je crois qu'on devra dormir dans le coin.

Lena grimaça mais ne protesta pas. Elle se contenta de tendre le bras.

— Après toi, Tarzan.

— Tarzan ?

— Si on doit se frayer un chemin dans la jungle, je préfère être Jane. Mais je peux t'appeler Cheeta si tu veux...

Colt secoua la tête en souriant. La plupart des femmes qu'il avait fréquentées frôleraient l'hystérie dans une telle situation, mais pas Lena. Elle avait toujours considéré que s'énervait était une perte de temps.

— Je ne pense pas que tu aies une lampe de poche là-dedans, dit-elle en désignant le sac qu'il venait de jeter sur son épaule.

Colt leva la main pour lui montrer la lampe torche qu'il avait déjà sortie.

— Et un repas complet, non ?

— Pas de chance, désolé. Mais je te promets de te nourrir dès qu'on aura regagné la civilisation.

— Tu ferais mieux, dit-elle, faussement mécontente.

Il lui prit la main et la fit se placer derrière lui.

— Reste un pas en arrière. Plus il fera noir, plus on risquera de se perdre de vue.

— Finalement, je crois que je préfère ouvrir la marche.

— Qui est le boy-scout, ici ?

Lena se rembrunit. Colt décida de calmer le jeu.

— Comme ça, tu ne te prendras pas de branches dans la figure.

Et lui, il pourrait parer au danger et la protéger du mieux possible : si l'un d'eux devait se retrouver en surplomb d'un ravin ou nez à nez avec un animal sauvage, ce serait lui. Comme il les avait fourrés dans ce pétrin, si quoi que ce soit arrivait à Lena, il ne se le pardonnerait jamais.

Ses poumons luttèrent pour inspirer suffisamment d'air dans une poitrine soudain trop étroite. Un sentiment proche de la panique s'insinua en lui. Il referma les poings et écarta délibérément toute pensée négative.

Tout irait bien.

Ils étaient perdus.

L'obscurité était définitivement tombée sur eux. Ce qui avait paru à Lena luxuriant, enchanteur et romantique à peine quelques heures plus tôt avait à présent un côté sinistre. Un clair de lune morose parvenait à peine à traverser le rideau de végétation et ne parvenait même pas jusqu'au sol.

Elle avait faim, froid et était fatiguée. Si une moiteur étouffante était censée régner dans la jungle, ce n'était manifestement pas le cas la nuit. Elle rêva de soleil, pas seulement pour la lumière mais pour la chaleur. Les bras serrés autour d'elle, elle se prit à regretter d'avoir enfilé ce short minuscule.

Ils avançaient en silence, avec pour seuls bruits le crissement des feuilles mortes et le craquement des branches sous leurs pas.

Quelque chose bougea près d'elle. Sur sa droite, le buisson explosa soudain et un grand oiseau au plumage multicolore fondit sur elle. Lena hurla avant de se plier en deux. L'animal frôla le sommet de sa tête puis alla se percher dans les branches d'un arbre derrière elle en croassant furieusement. Déjà, Colt s'était précipité vers elle pour la soutenir.

— Ça va, fit-elle d'une voix grinçante.

Un peu honteuse de sa réaction paniquée, elle s'éclaircit la gorge.

— Ça va, reprit-elle. J'ai juste été surprise.

Elle avait encore les genoux flageolants. Colt lui passa un bras autour de la taille et l'aida à se redresser. Si elle lui fut reconnaissante de son soutien, elle savait que cette situation ne pourrait pas durer. Elle n'avait pas l'intention de risquer une crise cardiaque dans cette jungle hostile.

— Ecoute, reconnais qu'on est coincés ici pour la nuit. On ferait mieux de trouver un abri au lieu de tourner en rond dans un environnement inconnu.

Le faisceau de la lampe de poche illumina alors bizarrement le visage de Colt. Il en fit ressortir les arêtes des pommettes et de la mâchoire, laissant le reste dans l'ombre. Ça lui donnait un petit air...

austère — un qualificatif qui ne serait auparavant jamais venu à l'esprit de Lena pour le décrire.

— Le chemin n'est sûrement pas très loin. Si on parvient à le trouver, il n'y aura plus qu'à le suivre.

Entre eux, la lampe se mit à clignoter. Mauvais présage, songea Lena.

— Il faut économiser la pile, dit-elle.

— Ce n'est pas sûr, par ici, répondit-il, le visage tendu. Je veux te ramener à l'hôtel saine et sauve.

Bon sang, mais qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? s'interrogea Lena, perplexe. En situation de crise, Colt faisait généralement preuve d'un sang-froid absolu. Si conduire à tombeau ouvert, la nuit, sur une route de campagne, avait été le truc le plus stupide qu'il ait jamais fait, il lui avait toutefois fallu des nerfs d'acier pour s'extraire de la voiture, appeler les secours et fabriquer un garrot de fortune pour la fracture ouverte de sa jambe avant de s'évanouir. Il n'avait pas son pareil pour résoudre les problèmes, quels qu'ils soient. Mais peut-être n'avait-elle pas été la seule à avoir été terrifiée par l'oiseau...

— Chez les scouts, est-ce qu'on ne vous apprend pas à rester au même endroit quand on est perdu ? Le seul risque que je coure actuellement, c'est de me faire une méchante entorse parce que je ne vois pas où je mets les pieds. Il est tard, Colt, je suis fatiguée. Mieux vaudrait trouver un abri pour dormir et repartir demain matin.

Il la dévisagea. Il ne semblait pas ravi, mais elle sut qu'elle avait gagné avant même qu'il ouvre la bouche.

— Très bien, concéda-t-il. Je me souviens avoir vu une grotte derrière la cascade, et ça fait plusieurs minutes à présent que je l'entends. On va la trouver ; on repartira aux premières lueurs de l'aube.

Lena se concentra, mais n'entendit rien. Elle fit un pas de côté et perçut enfin un rugissement assourdi, que le grand corps de Colt l'avait empêchée de percevoir avant.

— Super ! Je te suis.

* * *

Vingt minutes plus tard, ils traversaient enfin la rangée d'arbres entourant le bassin. Ils émergèrent bien plus près de la cascade que lorsqu'ils avaient laissé Georgie et Wesley dans la clairière. Lena comprit alors qu'ils avaient dû commencer par tourner en rond avant de passer une grande partie du temps à marcher parallèlement à la cascade plutôt que *vers* elle.

— Rappelle-moi de t'offrir une boussole pour Noël, le taquina-t-elle. Tu pourras la ranger avec ta réserve de préservatifs.

— Ne t'en fais pas, répondit-il sur le même ton, je vais en faire venir une dès demain.

— Pourquoi ? On va revenir ?

Soudain, Colt stoppa et pivota sur lui-même, si bien que Lena le percuta. Il l'empêcha de tomber et la serra fort contre lui.

— Jamais de la vie ! s'exclama-t-il, les yeux étincelants, non pas de passion mais de détermination.

Il lui planta les doigts dans les bras, si fort qu'elle ne put même pas se dégager.

— Promets-moi que tu ne referas jamais un truc aussi stupide, demanda-t-il.

— Aussi stupide que quoi ? Partir en randonnée ? Pique-niquer ? Me perdre ? Je peux juste te promettre que je vais essayer.

Elle vit les mâchoires de Colt se crispier.

— Colt, lâche-moi. Tu me fais mal, lui dit-elle d'une voix calme.

Il le fit si brusquement qu'elle tangua un peu, surprise. Il se détourna et se passa les mains dans les cheveux, les ébouriffant plus qu'ils ne l'étaient déjà.

— Je suis désolé, dit-il, le regard toujours ailleurs. C'est juste que je suis... inquiet. Comment ai-je pu laisser ça se produire !

Il avait presque hurlé ces derniers mots, la faisant sursauter. Mais elle commençait enfin à comprendre.

— *Tu* aurais laissé ça se produire ? répéta-t-elle lentement. A ce que je sache, tu n'étais pas le seul adulte, dans l'histoire. Donc pourquoi serais-tu le seul responsable de cette situation ?

— Parce que tu es sous ma responsabilité, lança-t-il en lui faisant brusquement face de nouveau.

Lena avança résolument et lui planta un doigt dans le torse.

— Non ! Je suis la seule responsable de moi-même, et cela fait des années que je le suis, imbécile !

Chaque fois qu'elle avançait d'un pas, il reculait de même.

— Je ne me souviens pas t'avoir reproché la situation dans laquelle nous sommes, Colt. Ni même avoir pleurniché comme une femmelette.

— Je n'ai pas voulu dire..., bafouilla-t-il, avant de basculer en arrière, sous le regard ahuri de Lena.

Un grand « plouf ! » ponctua sa chute dans le bassin, comme au ralenti, les yeux ronds de surprise.

Lena courut à son secours. Elle entra dans l'eau sans se soucier de ses chaussures et s'accroupit près de lui.

— Est-ce que ça va ?

Elle tenta en vain de le soulever. Au lieu de réagir, il la fit basculer dans l'eau à côté de lui. Une eau étonnamment tiède, réchauffée par le soleil de la journée.

— Tu m'as fait peur, idiot ! s'exclama-t-elle.

Ils chahutèrent dans l'eau, chacun essayant d'avoir le dessus. Si Lena savait qu'elle ne gagnerait pas, elle refusa de s'avouer vaincue sans combattre. Au bout de quelques instants, elle eut les jambes bloquées par le poids des hanches de Colt, et il lui tenait les bras.

Il lui sourit, malicieux.

— Génial ! fit-elle mine de s'emporter. Maintenant, mes vêtements sont à tordre. Je suppose que tu n'en as pas de rechange dans ce sac ?

— Si, bien sûr. Pour moi.

— Alors, tu vas devoir partager. J'ai déjà froid, des habits trempés ne vont pas arranger les choses.

— On doit pouvoir trouver un moyen plus agréable de te réchauffer, dit-il en frottant lentement ses hanches contre les siennes.

L'envie naquit instantanément dans ses reins. Elle se cambra sous lui.

— En voilà, une bonne idée...

Un désir violent grésilla entre eux. Elle le voulait encore. Elle voulait le sentir se mouvoir en elle, l'emplir, la combler. Elle voulait le caresser, le goûter et voir si elle pourrait réussir à lui arracher encore ces adorables petits grondements de gorge.

Elle infiltra une main entre eux, vers le renflement déjà dur de sa braguette. Mais Colt se redressa, dégoûlant, et lui tendait la main pour l'aider à en faire autant.

— Je parlais d'allumer un feu, dit-il avec un demi-sourire taquin.

— Sadique, maugréa-t-elle en dissimulant son propre sourire.

Elle fit un pas de côté mais Colt la saisit, la ramena contre lui et l'embrassa, lui coupant le souffle. Elle se soumit, ravie, étonnée cependant de s'ouvrir à lui ainsi corps et âme.

Rien ne bougeait dans la clairière alentour. Si la jungle qu'ils avaient sillonnée lui avait paru menaçante, elle trouva que la cascade et le bassin avaient un petit côté magique, d'autant que la lune, cachée par les frondaisons durant leur errance, éclairait ici le paysage. Le rugissement de l'eau sur les pierres lui donna envie de se laisser aller au plaisir. Peut-être qu'après tout, ce n'était pas si mal de se perdre. Surtout quand on se perdait avec Colt.

Elle était prête pour le deuxième round. Et cette fois, pourquoi se soucier d'une couverture de survie alors que le sable qui bordait le bassin semblait si doux ? Elle tenta de se dégager de la prise de Colt pour pouvoir glisser les mains entre eux et reprendre où elle s'était arrêtée.

Cependant, au lieu de réagir à sa caresse, Colt se figea. Une statue. Cela ne lui ressemblait pas. Même ses poumons semblaient avoir cessé de fonctionner.

— Colt ? dit-elle, levant les yeux vers lui.

Il resserra son étreinte autour d'elle mais regardait ailleurs.

Lena tourna lentement la tête pour suivre la direction de son regard. Elle réprima à grand-peine un hurlement.

— Pas un geste, murmura-t-il.

Un gros félin se tenait sur le rivage face à eux, ramassé sur lui-même.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-elle.

— Un jaguar, je pense.

Penché sur la surface de l'eau, il buvait, aux aguets. Il marqua une pause et le blanc de ses yeux étincela comme s'il avait compris qu'il n'était pas seul. Même d'aussi loin, Lena vit jouer les muscles puissants de ses flancs. L'animal tressaillait, prêt à bondir.

— Je me demande s'il a faim, souffla-t-elle, taquine malgré le danger.

L'animal les regarda. Lena entendait le cœur de Colt cogner aussi vite que le sien. Le félin se passa une langue rose sur les babines.

— Je ne crois pas que ce soit bon signe, marmonna Colt.

Elle le sentit bander les muscles, prêt à se battre. Un éclair de désir aussi inattendu que malvenu la traversa. Elle ne put empêcher son corps de sursauter contre le sien. Il le perçut et se raidit aussi.

L'animal choisit cet instant pour disparaître. Il agita la queue et se fondit dans l'obscurité de la jungle.

Colt attendit un moment puis sortit de l'eau, entraînant Lena. Puis il lui lâcha la main et se mit à courir çà et là afin de ramasser brindilles, feuilles mortes et plaques de mousse. Il lui en chargea les bras avant de repartir en quête de plus grosses branches. Puis il confirma son intuition, tout en l'emmenant de l'autre côté du bassin :

— On va faire un feu à l'entrée de la grotte. Ça nous tiendra chaud et ça éloignera notre copain le gros chat.

Un frisson bien différent du premier la saisit : elle avait froid, et un peu peur, dut-elle s'avouer.

Ils marchèrent au bord du bassin en direction de la cascade. Ses chaussures trempées s'enfonçaient dans le sable. Plus ils approchaient de la grotte, plus elle avait de mal à les soulever.

Colt s'immobilisa.

— Attends ici, dit-il sèchement, avant de disparaître au travers du rideau d'eau protégeant l'entrée de la cavité.

Lena allait protester quand elle se rendit compte que c'était inutile. Elle secoua la tête, irritée. Stupide ; Colt était stupide. Si jamais il se retrouvait face à un danger là-dedans, il serait tout seul pour le combattre.

Elle se plia en deux afin de protéger son petit bois du mieux qu'elle le pouvait et le suivit.

Un hoquet lui échappa quand l'eau lui coula dans le dos : elle était déjà trempée, mais la cascade était bien plus froide que le bassin.

Il faisait noir comme dans un four. Elle regarda autour d'elle afin d'apercevoir l'éclat de la lampe de Colt. Elle cria son prénom.

Pas de réponse.

Elle essaya encore en haussant la voix et en tournant dans la grotte :

— Colt !

Mais elle n'obtint pour réponse que l'écho.

* * *

— Bon sang, je t'avais dit de ne pas bouger !

Colt fit son possible pour ignorer le bond de surprise que fit Lena quand il arriva derrière elle. Il avait commencé par visiter entièrement la grotte, afin de s'assurer qu'elle n'était pas déjà occupée, puis il avait éteint la lampe torche et attendu que ses yeux s'accoutument à l'obscurité.

Il était malade d'inquiétude depuis l'instant où il avait quitté Lena, mais entre deux maux, il avait choisi le moindre et préféré la laisser dehors. Il eût été bien trop risqué de l'amener avec lui sans savoir ce qu'il y avait dans la cavité naturelle.

Dieu merci, il n'avait trouvé aucun occupant dans l'anfractuosité, profonde d'une vingtaine de mètres.

Et, pour la première fois depuis qu'il s'était réveillé au milieu de la jungle à l'approche de la nuit, il poussa un gros soupir de soulagement. Au moins, ici, ils seraient en sécurité jusqu'au matin.

Il vit luire les yeux de Lena dans l'obscurité, deux étoiles l'attirant irrésistiblement. Son odeur l'enivra soudain. Un besoin primitif de la posséder, de se prouver à lui-même qu'elle était saine, sauve et hors de danger, le submergea. Il l'attira à lui et l'écrasa contre son corps. Il aurait juré entendre les gouttes qui parsemaient sa peau grésiller et s'évaporer alors que sa chair s'embrasait.

Il sentit Lena se détendre entre ses bras, plaquant leurs vêtements dégoulinants un peu plus contre leurs corps.

Son cœur tambourinait contre ses côtes, tel un oiseau captif cherchant à fuir sa cage, et il fut certain qu'elle le percevait aussi. Il serra les dents, en une ultime tentative pour retrouver un peu de *self control*.

Une petite voix, tout au fond de sa conscience, lui souffla qu'il allait tout droit au désastre. Car, dans une autre partie de son cerveau, plus sombre, une force primale avait rompu sa chaîne. Elle lui commandait de revendiquer celle qui était sienne et de ne plus jamais la lâcher, de la conquérir et de la protéger.

Cette force inconnue mais si puissante l'effrayait, pourtant il semblait incapable de la combattre. Pas avec Lena plantée devant lui,

qui le fixait sans ciller et lui murmurait à voix basse :

— Prends-moi.

Colt n'aurait su dire qui avait poussé le premier gémissement, d'acceptation ou de reddition, mais il entra aussitôt en éruption et prit la bouche de Lena avec frénésie et passion. Elle lui rendit son baiser avec une ardeur similaire, lui faisant comprendre sans mots que ce n'était largement pas assez.

Les mains enfouies dans ses cheveux, il lui pencha la tête pour mieux la goûter, puis il la souleva de terre, l'empêchant d'aller nulle part sauf encore plus près de lui.

Elle ne fit pas mine de lutter contre la tempête qui se déchaînait sur eux mais s'ouvrit à lui, entièrement, prenant et donnant tout autant en retour. Ce qu'ils avaient vécu auparavant avait été tendre et progressif, la capitulation finale de deux êtres depuis longtemps unis par un lien très fort. A présent, c'était la farouche fusion de deux corps complémentaires conscients qu'ensemble, ils pouvaient s'offrir l'un l'autre une extase sublime.

Lena enroula les jambes autour de la taille de Colt. Elle se cambra contre son érection, qui palpitait contre son ventre. Il dut alors lutter contre une subite sensation de noyade, provoquée non seulement par ce qu'il éprouvait pour Lena, mais aussi par sa reddition sans conditions et sa foi en lui.

La tempête entre eux se fit tornade, maelström de passion qui les emporta, effaçant tout le reste. Il ne voulut plus que la percevoir, la goûter, l'absorber dans son corps afin de se souvenir éternellement de cet instant de possession et de partage. Dans les jours et les nuits à venir, quand l'inévitable arriverait et qu'ils retourneraient chacun à leur existence, il emporterait avec lui ce souvenir à choyer au cours des moments de doute ou de solitude.

Taraudé par son insatiable désir d'elle, Colt avança en trébuchant jusqu'à ce que Lena ait le dos collé à la paroi de pierre. Elle émit un petit son de gorge et s'arqua davantage contre lui. Il voulut s'écarter, mais elle lui planta les ongles dans les épaules. Ensuite, elle resserra les jambes autour de lui et ancra ses chevilles dans le creux de son dos.

Il rejeta la tête en arrière pour imprimer dans sa rétine cette image d'elle en plein abandon. Les prunelles en feu, elle resserra encore les cuisses sur ses hanches et bougea son corps de haut en bas, en un mouvement qui ne fut pas loin de le faire tomber à genoux.

Jamais il ne s'était permis d'imaginer avoir ainsi cette femme entre ses bras, sauvage et insatiable. Et il commença à redouter que ce ne soit jamais suffisant.

D'un geste brusque, il la débarrassa de son chemisier et le jeta au loin, puis se débarrassa de son T-shirt. Le *floc* qu'il fit en atterrissant

au sol lui procura une rare satisfaction.

Les lèvres de Lena se collèrent alors à sa peau incandescente et elle lui lécha la base du cou, y laissant des traînées brûlantes. Il referma la bouche sur la pointe érigée d'un de ses seins. Elle avait un goût de fruit tropical gorgé de soleil et pourtant rafraîchissant. Il fit rouler le mamelon sous sa langue. Enivrante, voilà ce qu'elle était.

Il laissa alors courir les mains sur ses cuisses et chercha un moyen de les infiltrer sous le short, mais il était si moulant qu'il n'y parvint pas. Il voulut le lui enlever, mais la position de Lena, enroulée autour de son bassin, le lui interdisait.

Finalement, il s'agenouilla précautionneusement et les fit rouler au sol. Le rire perlé de Lena salua son initiative.

Ils roulèrent encore et encore, sur le sable doux et sec, en une ondulation de jambes, de bras et de bouches en feu. Colt réussit à ôter tant bien que mal le reste de leurs habits, tantôt aidé tantôt ralenti par les mouvements de Lena. Il se retrouva les jambes entravées par son caleçon, qu'aucun des deux ne pensa à descendre plus loin pour l'en libérer. Le short de Lena pendait à sa cheville, qu'elle avait réussi à lui passer sur une épaule.

Ils finirent par reprendre leur souffle, tout en échangeant des baisers brûlants. Puis Colt s'assit contre la muraille et positionna Lena à cheval sur lui. Il lui empoigna les hanches et la fit descendre lentement sur sa virilité érigée qui n'attendait qu'elle.

Elle poussa un cri de plaisir, qui se répercuta autour d'eux contre les parois de la grotte. Il s'enfouit au plus profond du corps si accueillant de Lena ; elle tenta de le retenir là alors qu'il la soulevait de nouveau pour recommencer.

Peau contre peau, ils ondoyèrent ensemble, longtemps. La roche dure mordait le dos de Colt. Les mains agrippées à ses épaules, Lena avait enfoui le visage dans le creux de son cou ; chacun de ses halètements de plaisir se répercutait en lui.

Il ressentit le moment exact où elle atteignait l'orgasme, par vagues démarrant au fond d'elle pour se propager dans tout son corps. Il perçut presque aussitôt l'arrivée du sien, à partir du bas de son dos, dans une explosion d'extase qui le coupa du monde qui l'entourait. Sa puissance le laissa sans souffle, éperdu. Il resserra les bras autour de Lena, l'arrimant à lui. Elle était la seule chose tangible dans l'univers.

Elle s'écroula contre son torse, comme vidée de toute énergie. Il ne put empêcher une mâle satisfaction de le traverser en réalisant que c'était lui qui lui avait procuré ce plaisir dévastateur.

Elle avait encore le corps secoué de spasmes et s'efforçait de reprendre son souffle quand il se rendit compte de leur coupable négligence.

— On n'a rien mis, dit-il, la gorge sèche.

— Hein ? marmonna-t-elle.
La panique le saisit.
— On n’a pas utilisé de préservatif.

* * *

Lorsque les paroles de Colt atteignirent enfin sa conscience, Lena tenta de se dégager, de s’éloigner de lui et de ce qu’ils venaient de faire. Mais elle ne put échapper à son étreinte d’acier. Elle percevait encore ses pulsations, car il était toujours en elle. Elle voulait être contrariée, en colère contre elle-même et contre lui, mais elle n’y arriva pas.

Ils s’étaient tous les deux laissé emporter, à tel point qu’ils n’avaient pas pris le temps de réfléchir.

Cette fois, un accès de panique la saisit. *Elle* n’avait pas réfléchi. Ce n’était pourtant pas dans ses habitudes de laisser ses hormones et ses émotions la gouverner.

Apparemment, c’était difficile avec Colt. Il pulvérisait toutes ses défenses et trouvait en elle des failles dont elle n’avait jamais voulu admettre l’existence. Personne — et surtout pas un homme — ne lui avait ainsi fait perdre ses moyens.

Et le pire était bien qu’elle avait adoré cela...

Colt la souleva et la posa gentiment sur le sol. Puis il se leva et la regarda, les yeux mi-clos. A quoi pensait-il ? Impossible de le deviner. Elle se leva à son tour et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je prends la pilule.

— Oh ! répondit-il d’une voix atone. C’est bien.

Il se détourna et ramassa les branches qu’ils avaient apportées sans rien ajouter. Il en fit un tas puis sortit une boîte d’allumettes d’une des poches de son sac. La petite flamme crépita dans le silence de la grotte.

Lena frissonna. Elle ramassa ses vêtements trempés et allait les enfiler quand Colt l’arrêta d’un geste.

— Etends-les par ici pour les faire sécher.

Il remit la main dans son sac, en sortit un T-shirt et le lui tendit. Leurs doigts s’effleurèrent et un éclair de désir, auquel elle commençait à s’habituer, remonta le long de son bras. Colt retira brusquement sa main.

Pourquoi ? se demanda-t-elle, regrettant déjà la proximité qu’ils venaient de partager, à présent évanouie.

— Wyn et moi avons fait des analyses sanguines pré-nuptiales, si c’est ce genre de risque qui te chiffonne.

Le feu prit, une flamme vacilla puis monta entre eux. Colt enfila un short sec. Ses yeux étincelèrent de l’autre côté des flammes, d’une

leur brève et dure, mais elle disparut avant que Lena ait le temps d'en comprendre la signification.

— Ça ne m'a jamais traversé l'esprit, Lena. Je te connais trop pour cela.

— Peut-être, mais Wyn était sans doute cavaleur pour trois.

— Quelque chose me dit que vous n'avez pas eu beaucoup de relations sexuelles ces derniers mois.

Lena haussa les sourcils.

— Comment le sais-tu ?

Il se rapprocha, et sa voix prit une intonation intime :

— Disons que tu n'as pas réagi comme une femme habituée au plaisir.

— Wyn est un très bon amant ! protesta-t-elle, pour une raison perverse qui lui échappait.

Mais ces mots avaient fait naître un demi-sourire sur les lèvres de Colt. Pourtant, elle n'y lisait aucun amusement mais une sorte de... rancœur ?

— Je suis sûr que ta cousine serait d'accord avec toi.

Lena prit une profonde inspiration, plus surprise que blessée par la flèche.

— Qu'en est-il de toi, à propos ? Combien as-tu eu de maîtresses au cours de l'année écoulée ? Dix ? Vingt ?

— J'aime le sexe.

— J'ai cru comprendre, oui — et je serais la première à dire que tu te défends plutôt bien dans ce domaine. Mais cela ne fait pas de toi un dieu parmi les hommes. Ça fait surtout de toi un homme lamentablement solitaire. Quand as-tu une vraie relation, Colt ? Pas une simple aventure d'une nuit mais quelque chose qui avait du sens. Quelque chose de construit sur d'autres bases que le physique.

Il se pinça les lèvres et fit un pas vers elle, menaçant. Au lieu de reculer, elle se planta devant lui.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Lena.

— A d'autres ! Je t'ai vu t'autodétruire après la mort de tes parents. Et quand ça n'a pas suffi à anéantir la douleur, tu t'es coupé de tous tes proches.

— Tu es toujours là.

— Oh ! je t'en prie ! jeta-t-elle, sarcastique. Un coup de téléphone par-ci par-là. Un long week-end de temps en temps. Ça n'a rien à voir avec une relation, c'est juste... quoi ? Pratique ? Une habitude ?

— C'est à cause de mon travail ! hurla-t-il brusquement.

Lena perçut dans ce cri désespéré une frustration au moins équivalente à la sienne. Seigneur ! Comment avaient-ils pu passer aussi vite de la pure félicité à ce pitoyable affrontement ?

— Pratique, l'excuse, Colt. Tu t'es immergé dans ton travail et tu

t'en es servi pour t'éloigner de tous tes proches et de tout ce qui compte. Tu t'es isolé dans l'espoir que ça t'empêcherait de souffrir.

Elle vit son visage se déformer sous le choc et regretta aussitôt ses paroles. C'était la pure vérité, certes, mais cela ne lui donnait pas le droit de la lui jeter au visage de manière aussi abrupte.

— Colt, je suis désolée, tenta-t-elle de s'excuser en lui prenant le bras.

Il se dégagea. Et mit un terme glacial à la discussion :

— On ferait mieux de dormir.

Il étendit la couverture de survie sur le sol, s'y allongea et lui fit signe de le rejoindre. Elle fut étonnée quand il lui passa un bras autour de la taille et l'attira contre lui.

Il était toujours tendu comme un arc, elle le percevait, mais au moins n'avait-il pas rompu le contact. Pour l'instant, elle allait s'en contenter.

Elle ferma les yeux et donna l'ordre à son corps de s'endormir. Au bout de longues minutes, elle dut se rendre à l'évidence : ça ne fonctionnait pas. Elle crut par contre que Colt s'était assoupi, jusqu'à ce qu'il lui murmure :

— J'étais...

— Inquiet ?

— Terrifié.

Elle se rendit alors compte qu'ainsi allongés ensemble, serrés l'un contre l'autre, la tension avait peu à peu déserté les muscles de Colt.

— Pas sûr d'être prêt pour cette responsabilité, reprit-il d'une voix somnolente. Trop de minuscules petites choses dépendraient de moi, alors. Trop fragile.

Il avait resserré l'étreinte de ses bras autour d'elle, mais Lena n'était pas certaine qu'il l'ait fait sciemment.

— C'est déjà assez dur que tu aies failli être blessée.

Elle voulut répliquer qu'il en avait rien été, argumenter mais elle comprit que cela ne changerait rien. Non pas que Colt ne serait pas capable d'écouter, mais parce qu'il s'était endormi.

* * *

Vu le confort tout relatif du sol de la grotte, ils n'avaient eu aucune difficulté à se lever à l'aube.

— Oh ! Dieu merci ! s'écria Georgie quand ils émergèrent de la jungle.

Les yeux brillants de larmes, elle se détacha du petit groupe qui s'était rassemblé sur le chemin, pour partir à leur recherche, en déduisit Lena. Elle lui jeta les bras autour des épaules et la serra fort

contre elle.

— Vous nous avez fait une peur bleue à tous !

Wesley arriva derrière elle et l'attira gentiment à l'écart. Marcy, accompagné de deux hommes que Lena n'avait jamais vus, arborait une expression probablement destinée à l'intimider, mais Lena était si contente de la voir qu'elle n'y prêta aucune attention.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea la gérante d'une voix sévère, adoucie par un trémolo de soulagement qu'elle ne parvint pas à dissimuler.

Ses acolytes, un blond et un brun, les dévisageaient, Colt et elle. Il émanait du brun une aura d'autorité. Le blond, qui avait tout du surfeur, posa une main sur l'épaule de Marcy. Lena fut incapable de deviner si le geste était destiné à l'avertir ou à la soutenir.

— On, euh... on s'est laissé distraire.

Un ricanement monta du petit groupe réuni derrière Marcy et ses comparses. La gêne empêcha Lena de poursuivre et ce fut donc Colt qui se lança dans des explications :

— On n'a pas eu le temps de s'en apercevoir que la nuit tombait déjà. Alors, on a campé dans la grotte derrière la cascade.

— Et est-ce que vous allez bien ? demanda Marcy.

— On va bien, répondit Colt. On est fatigués et affamés, mais ça aurait pu être pire.

— Vous avez eu une chance folle, tous les deux, intervint le blond.

Colt se contenta de hocher la tête. Marcy fit face au petit groupe et claquait dans ses mains :

— Bien ! Il semble que nous n'allons pas avoir besoin de votre aide, en fin de compte. Tout le monde peut retourner à ses occupations. Merci à tous.

Les gens s'égaillèrent en lançant des « Content de vous revoir » et autres « Ravi que vous alliez bien ».

Wesley tapota gentiment le coude de Georgie afin de l'inciter à le suivre. Ce qu'elle fit, mais à contrecœur en leur criant par-dessus son épaule :

— Vous allez devoir tout me raconter quand vous irez mieux. Je me suis fait un sang d'encre.

L'homme blond aux allures de surfeur fit un pas en avant et se présenta :

— Je m'appelle Simon et je suis propriétaire de cette résidence. Voici Zane, notre responsable de la sécurité.

Le brun hochait la tête en silence, sans se départir de son attitude monolithique.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dites-le à Marcy. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail. Je suis ravi de savoir qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux.

Sans même attendre de réponse, Simon fit volte-face, aussitôt imité par Zane, et les deux hommes s'éloignèrent. Marcy les suivit du regard, une expression mécontente sur le visage. Puis elle refit face à Colt et Lena.

— Je vous prie d'excuser les manières un peu... abruptes de Simon.

— Ce n'est rien, vraiment, dit Colt. En fait, nous sommes très fatigués. Nous pourrions probablement dormir toute la journée.

Marcy afficha alors une mine encore plus sombre.

— En fait, nous avons déjà perdu toute la journée d'hier. En me rendant compte que vous vous étiez éclipsés, j'ai reprogrammé plusieurs choses pour aujourd'hui. Je suppose qu'on pourrait remettre à demain la plupart d'entre elles, mais ce serait... appréciable que vous soyez disponibles ce soir. Qu'en dites-vous ?

Lena tourna les yeux vers Colt, qui haussa les épaules.

— Très bien. Nous serons prêts ce soir, répondit Lena.

Après tout, c'était leur faute si le planning avait pris autant de retard.

— Parfait ! conclut Marcy, satisfaite. Je vous envoie Mikhail aux alentours de 19 heures. J'espère que vous aurez faim !

Lena suivit Colt d'un pas incertain jusqu'à leur bungalow. Ils prirent juste le temps de se changer avant de s'écrouler au lit. Lena avait à peine posé la tête sur l'oreiller qu'elle dormait déjà.

* * *

Colt observa Lena depuis de longues minutes lorsqu'il vit ses yeux papillonner. Elle s'étira langoureusement mais n'ouvrit pas les paupières.

Marcy avait fait remettre leur bungalow tel qu'il était au départ, draps ordinaires de coton inclus. La trame s'était imprimée dans la joue de Lena et lui donnait un air si comique qu'il eut aussitôt envie de l'embrasser. Avec lenteur, en profitant de son souffle, de ses lèvres, de sa peau.

Était-ce seulement hier qu'il l'avait possédée pour la première fois ? Cela lui semblait pourtant remonter à des mois, des années plus tôt au lieu de vingt-quatre heures. D'ailleurs, ils n'avaient jamais encore fait l'amour dans un lit. Un grand lit avec des draps, sans insectes, ni oiseaux, ni feuilles mortes, ni rochers acérés dans le dos.

L'épuisement avait disparu et laissé place à un bien-être languide. Soudain, il eut envie de plaquer Lena sur le matelas douillet et d'y laisser l'empreinte de leurs corps unis. Il tendit la main et lui effleura gentiment le dos. Sa bouche sensuelle s'incurva en un sourire, mais elle garda les yeux clos.

Il lui butina l'épaule, là où sa bretelle de chemise de nuit retombait sur son bras. Elle roula dans ses bras et entrouvrit des yeux ensommeillés en poussant un petit son de gorge, mi-soupir mi-gémissement. Du bout des doigts, elle lui caressa le torse. De la main, il fit peu à peu remonter le tissu fin de son déshabillé.

Elle se pressa contre lui, avide, et la main de Colt poussa plus avant son exploration le long de ses courbes fermes.

Soudain, alors qu'il s'apprêtait à assouvir la même faim qui les tenaillait tous les deux, un grand coup retentit à la porte. Colt marmonna un juron, leva la tête vers le réveil et se rendit compte qu'il était déjà 18 heures. Avaient-ils vraiment dormi toute la journée ?

Un deuxième coup suivit le premier.

— Il nous reste une heure ! cria-t-il.

Pour toute réponse, un petit rire se fit entendre derrière la porte.

Lena en avait profité pour se glisser hors du lit. Colt essaya de la rattraper, mais elle lui échappa prestement.

— Pas question, Tarzan. Tu te fiches peut-être de ce dont je vais avoir l'air sur ces photographies, mais pas moi. J'ai joué les Jane, barboté dans une mare avec un jaguar, dormi par terre et je n'ai pas pris de douche depuis hier. En plus, j'ai bien besoin de me laver les cheveux.

— Tu es superbe !

— ... affirme facilement l'homme en érection, rétorqua Lena avec un demi-sourire.

Colt baissa les yeux, même s'il n'avait pas besoin de confirmation, et elle disparut dans la salle de bains. Il l'entendit tirer le verrou, sans doute afin de le dissuader de la suivre. Il avait envie d'être contrarié, mais ne réussit pas à trouver l'énergie nécessaire.

Une demi-heure plus tard, Lena émergea de la salle de bains vêtue d'une robe terre de Sienne qui mettait en valeur sa carnation. Il tendit les bras vers elle mais elle l'arrêta d'un simple signe de tête, avant de tendre un doigt impérieux vers la salle de bains embuée.

Colt baissa la tête et obéit, même s'il savait que se doucher dans les parfums de Lena allait être une torture ; raffinée, certes, mais une torture néanmoins.

Une pulsation régulière battait ses veines. Comme il était insatiable, ce besoin d'elle qu'il percevait jusque dans ses os ! Peu importait le nombre de fois qu'il la posséderait, il la voudrait encore. Immédiatement et aussi souvent que possible. Il pressentait que ce désir ne serait jamais comblé.

Tout en se séchant vigoureusement après une douche bienfaisante, il se demanda ce qui se passerait quand ils quitteraient l'île. C'était la première fois qu'il se posait cette question, alors qu'il s'était persuadé qu'une aventure sensuelle entre eux ne prêterait pas à conséquence. Il

s'était promis qu'ils repartiraient chacun de leur côté, mais s'il n'y parvenait pas ? Que se passerait-il si une semaine avec elle ne lui suffisait pas ?

— Tu es prêt ? lui cria-t-elle à travers la porte, interrompant le fil de ses pensées avant qu'il ne l'emmène quelque part où il ne voulait pas aller.

Ils sortirent ensemble et furent accueillis par Mikhail, dont le visage était fendu d'un grand sourire entendu. Colt dut lutter contre lui-même pour ne pas effacer cette expression d'un coup de poing bien placé. Ils le suivirent jusqu'à une plage. Si les rires d'autres clients lui parvenaient au loin, il fut touché par la qualité intacte et primitive de l'endroit.

Une tente blanche y avait été dressée.

Lena passa un bras sous le sien et il perçut son tressaillement. Tout d'abord, il se demanda si elle était nerveuse, mais il comprit bien vite quand elle le regarda que ce n'était pas le cas. Elle avait les yeux brillants d'excitation...

Mikhail entra dans la tente le premier. Colt maintint le rabat afin de permettre à Lena de faire de même. Marcy et toute l'équipe habituelle les attendaient à l'intérieur.

Colt dut reconnaître qu'ils avaient extrêmement bien fait les choses. Il faisait bon sous la tente, apparemment faite d'un tissu qui n'emmagasinait pas la chaleur, constata-t-il d'un rapide coup d'œil.

Une table très basse avait été disposée au milieu d'un monceau de coussins empilés. Elle était recouverte de plats surmontés de cloches d'argent. Il se demanda ce qu'il pouvait bien y avoir dessous, mais songea qu'il le saurait bien assez tôt.

Au moment où il pariait avec lui-même qu'il s'agissait de feuilles de vigne farcies et de baklava dégoulinant de miel, l'une des membres de l'équipe s'avança et ôta les cloches. Il découvrit alors des assortiments de fruits tropicaux, de crevettes, d'huîtres, des brochettes de poulet et d'autres de bœuf, accompagnées d'une odorante sauce chili, et un plateau de mini-desserts assortis qui lui fit venir l'eau à la bouche.

Lena tomba à genoux devant la table et posa un regard émerveillé sur ce qui était disposé devant elle. Elle tourna la tête pour regarder Marcy, qui attendait à l'entrée de la tente, par-dessus son épaule.

— Vous n'auriez pas dû faire autant d'efforts, Marcy.

— Bien sûr que si ! Ces clichés-là doivent être parfaits. Ils feront la double page centrale de ma brochure.

La lueur d'émerveillement se ternit dans le regard de Lena, et Colt en voulut à Marcy d'avoir gâché l'instant. Celle-ci s'en rendit apparemment compte et vint poser une main sur l'épaule de Lena.

— Je vous prie de m'excuser, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je

n'ai pas fait tout cela *juste* pour vous, mais je tiens à ce que vous en profitiez. J'ai vu quelques-unes des photos des premières séances et, croyez-moi, vous le méritez amplement. Elles sont stupéfiantes ; les gens vont se bousculer pour venir à Escapade grâce à elles — donc grâce à vous.

Lena lui décocha un grand sourire.

— Eh bien, merci. Tout cela est fabuleux, Marcy. Vous avez pensé à tout.

Même à prévoir un tapis supplémentaire sur le sol, nota Colt, sans doute afin qu'ils ne finissent pas une nouvelle fois la nuit dans le sable. Ce simple détail valut à Marcy sa reconnaissance éternelle.

— Je fais de mon mieux, dit cette dernière en s'empourprant. A présent, je laisse Mikhaïl se mettre au travail. Il a pour consigne de vous laisser seuls une fois qu'il aura eu ce qu'il lui faut.

Colt fit une prière pour que cet instant arrive au plus vite en se laissant tomber sur les coussins. Le photographe les observa ; il lui demanda de changer de posture et à Lena de positionner ses jambes différemment. Ils obéirent docilement et Mikhaïl parut satisfait.

Baissant les yeux sur la table, Colt se rendit compte qu'il n'y avait aucun couvert. Toute cette nourriture avait été préparée et prévue pour être mangée avec les doigts. Oui, vraiment, Marcy avait pensé à tout...

Il prit une bouchée dans l'un des plats et l'offrit à Lena par-dessus la table. La main tendue, elle s'apprêtait à se servir et interrompit son geste. Elle hésita avant de se pencher puis une lueur canaille éclaira ses prunelles. Elle ouvrit la bouche, qu'elle referma sur son offrande, lui effleurant les doigts de la langue. Traversé par un éclair de désir, Colt plissa les yeux.

Puis il prit une crevette, attrapa la main de Lena, referma les doigts dessus et la porta à sa propre bouche. Et il savoura la chair de poule de Lena quand il lui nettoya les doigts de la langue. Il récupéra même la goutte de sauce qui glissait sur son fin poignet.

— C'est si bon, murmura-t-il contre sa peau.

Il lui donna un dernier coup de langue sur le poignet, heureux de la voir crispier les doigts.

En fond, il entendait l'obturateur et les cliquetis rapides de l'appareil photo de Mikhaïl. Mais il se concentra uniquement sur Lena et sur la tension croissante entre eux.

Il rampa autour de la table afin de se rapprocher d'elle. Elle se redressa sur les genoux et se pencha vers lui en attendant qu'il lui donne de nouveau la becquée.

Il choisit une mini-bouchée à la reine pleine d'un mélange de riz épicé, la lui présenta et attendit qu'elle morde dedans. La pâte feuilletée croustilla sous ses dents ; Colt ne voyait plus qu'une seule

chose : l'échancrure de son col et la vallée sombre entre ses seins. Quelques grains de riz échappés y roulèrent.

Il ne renonça à leur donner la chasse qu'en entendant Mikhaïl s'éclaircir bruyamment la gorge. Lena bougea un peu et agita sa robe jusqu'à ce que les intrus finissent par tomber. La regarder faire fut presque aussi agréable qu'aller les récupérer lui-même.

Ils se nourrirent l'un l'autre, burent du vin doux dans des flûtes de cristal et s'amuserent beaucoup des dégâts qu'ils infligeaient ensemble au superbe repas. Leurs doigts s'effleuraient, leurs corps se frôlaient et, alors qu'ils avaient commencé chacun d'un côté de la table, Lena ne tarda pas à être pratiquement assise sur les genoux de Colt.

Il ne sut pas précisément quand Mikhaïl s'en alla. Il enregistra son départ dans un recoin embrumé de son esprit, car cela signifiait désormais qu'il était libre de faire ce dont il avait envie sans être obligé de se retenir. En partant, le photographe avait eu la prévenance de refermer le pan de toile derrière lui afin de préserver leur intimité. Colt lui en fut reconnaissant ; en effet, au point où il en était, il n'y aurait probablement pas pensé.

Une faim en entraînant une autre, Colt ne tarda pas à être consumé par les flammes de la passion qu'avaient attisées leurs petits jeux. Ils s'écartèrent de la table et roulèrent sur les coussins.

La robe de Lena s'était enroulée autour de ses cuisses ; Colt fut pris du désir de la voir entièrement nue étendue devant lui. Il la souleva dans ses bras et lui ôta le vêtement.

Souffle coupé, il se rendit alors compte qu'elle ne portait strictement rien en dessous. Toute la soirée, elle avait été nue devant lui sous le tissu mince et il n'en n'avait rien su ! Il eut toutefois encore assez de présence d'esprit pour se convaincre que cela n'avait pas été plus mal. Dans le cas contraire, il n'aurait peut-être pas pu se contrôler assez longtemps pour éviter de perdre la tête devant Mikhaïl...

— Mais où est passée ma si raisonnable Lena ? lui demanda-t-il en passant les doigts sur la peau douce à l'intérieur de sa cuisse.

— Je n'ai pas mis de culotte, Colt, riposta-t-elle avec un regard de braise qui le perça jusqu'à l'âme. Ce n'est pas comme si je m'étais enchaînée aux grilles d'un magnat de l'industrie qui venait de licencier des milliers de salariés. J'ai juste pensé que ce n'était pas la peine d'en mettre une si elle devait s'en aller bientôt.

— Ah, la revoilà ! la taquina-t-il en lui léchant doucement le ventre.

— Je ne suis pas assez pragmatique pour toi ? le titilla-t-elle alors qu'il lui écartait un genou de la jambe.

— Oh que si ! souffla-t-il, tout à la contemplation de la fine toison qui marquait l'orée de sa féminité — il savourait à l'avance les délices qu'elle recelait. J'adore le pragmatisme, surtout quand il me permet

de te caresser plus vite.

Il plongea entre ses cuisses et parcourut de la langue le sillon déjà humecté d'une tiède rosée. Elle avait un goût de paradis ; il n'en n'avait pas terminé avec elle.

Elle tressaillit sous lui et se pressa davantage contre sa bouche. Il la caressa tant et plus, tantôt du bout de la langue, tantôt à pleines lèvres, excité à mesure que ses halètements allaient crescendo.

Avant qu'il puisse insérer un doigt en elle pour la conduire à l'orgasme, elle se recula ; d'une ruade, elle l'envoya à plat dos sur les coussins. Elle se dressa au-dessus de lui, sirène aux boucles acajou ruisselant dans son dos.

Elle lui décocha un sourire taquin quand il voulut se rasseoir, l'en empêchant d'une main plaquée sur son torse.

— A mon tour, dit-elle d'une voix rauque en posant sa bouche sur le ventre de Colt.

Ses muscles se contractaient là où elle promenait sa bouche, en même temps que de délicieux picotements grainaient sa chair. Elle s'approcha de sa verge, qui en tressauta, sans qu'il puisse contrôler ces signes d'impatience.

Lena rit, d'un rire de gorge qui lui fut une douce torture. Mais elle eut la bonté de ne pas le faire attendre trop longtemps : elle lui donna un coup de langue de haut en bas puis le prit dans sa bouche.

Colt crut devenir fou.

Il la laissa jouer un moment avec lui, jusqu'à ce que cela devienne intolérable. Alors, il bascula sur elle et la pressa sous le poids de son corps.

— S'il te plaît, dis-moi que tu as été pragmatique et que tu as prévu des préservatifs, haleta-t-elle en lui griffant le torse.

Il se pencha pour attraper ceux qu'il avait fourrés dans sa poche de pantalon. Lena lui en prit un des mains, déchira l'étui et le déroula sur son érection. Il serra les dents et plongea en elle. Le hoquet de plaisir qu'elle poussa alors se répercuta en lui.

— Oh... Oh mon Dieu..., lâcha-t-elle quand il commença à aller et venir en elle.

Il modula ses va-et-vient selon le rythme des halètements de Lena. La tête en arrière, elle balançait les hanches à la rencontre de son bassin. Sauvage, éperdue, elle se tendait vers lui, sublime d'abandon.

Soudain, elle explosa. En tressautant, en tremblant, en gémissant, d'un orgasme si intense que Colt n'y résista pas longtemps : deux coups de reins plus tard, il la rejoignait dans l'extase. Sa puissance le submergea par vagues brûlantes.

Il n'avait plus que Lena à l'esprit.

Chaque fois, c'était plus fort, plus intense, meilleur qu'avant, meilleur que tout ce qu'il avait jamais connu. Comment allait-il jamais

parvenir à vivre sans cela ? Sans elle ?

Juste avant de s'abattre sur son corps alangui, il eut le réflexe, d'un mouvement de hanche, de la faire basculer au-dessus de lui.

Elle posa le nez dans le creux de son cou ; ses cheveux lui chatouillaient le torse et elle se pressa plus fort, comme si elle voulait s'enfouir sous sa peau.

Et il fut heureux de l'accueillir aussi près de lui qu'il était possible. Il referma les bras autour d'elle et la tint serrée contre son cœur. Il voulait ne jamais la lâcher.

Mais il serait bien obligé de le faire. Parce que tout a une fin, même les meilleures choses, affirmait la sagesse populaire...

Un rai de soleil sur son visage sortit Lena du plus délicieux des rêves. Elle maudit leur insouciance, à Colt et à elle : ils avaient oublié, alors qu'ils regagnaient leur bungalow au milieu de la nuit, de tirer les rideaux.

— Quelle heure est-il ? bafouilla-t-il, la tête sous l'oreiller.

— 9 heures, répondit-elle en cillant dans la vive clarté afin de parvenir à distinguer les chiffres du réveil.

— Mince ! Il faut qu'on se prépare, dit Colt en se redressant dans le lit.

— Qu'on se prépare ? Pour quoi faire ?

Si sa mémoire ne la trompait pas, ils n'avaient rien de prévu avant la fin de l'après-midi. Si, au départ, elle avait un peu redouté l'échange séjour contre séances de pose, elle devait bien reconnaître que jusque-là, cela ne s'était pas si mal passé.

Surtout la veille au soir..., songea-t-elle, sans pouvoir empêcher un sourire de fleurir sur ses lèvres.

— J'ai une surprise pour toi, avoua Colt en effleurant son épaule d'un baiser.

— Tu sais que j'ai horreur des surprises, répondit-elle en se rembrunissant.

Toute sa vie, l'expression « Surprise ! » précédait généralement une phrase du genre : « On va s'installer à... », au choix, Los Angeles, Chicago, Londres, Genève, Bangkok, ou Dieu sait où. Alors, non, elle n'aimait pas les surprises. Ce seul mot avait le pouvoir de lui causer crise de panique et appréhension.

— Mais *mes* surprises, elles te plaisent, non ?

— Ah ? Et quand m'en as-tu jamais fait une ?

— La fois où j'ai frappé à ta porte alors que tu me croyais au Kenya.

Lena plissa le front. En effet, elle s'en souvenait. C'était l'année suivant la fin de ses études, une année difficile pour elle. Elle n'avait trouvé qu'un emploi détestable dans une entreprise de marketing bas de gamme ; d'autre part, elle habitait un appartement qui ne lui

plaisait pas, dans un immeuble où personne ne s'intéressait à ses voisins ni n'avait envie de les connaître. Isolée, solitaire, elle avait fait son possible pour cacher son spleen à Colt quand il lui avait téléphoné. Il était si excité par le projet sur lequel il travaillait qu'elle ne voulait pas lui casser le moral.

Elle avait dû lamentablement échouer car, deux jours plus tard, elle l'avait trouvé sur son paillason, une bouteille de vin dans une main et une poignée de DVD dans l'autre. Des films de garçon, de guerre, de fin du monde ou d'aventure, mais ces deux jours passés en sa compagnie lui avaient à l'époque grandement remonté le moral.

Quelques mois plus tard, elle décrochait un emploi de graphiste chez Rand, rencontrait Wyn et une nouvelle existence commençait.

Elle se demanda — pour la toute première fois — ce qui se serait passé pendant le séjour suivant de Colt si elle n'était pas alors sortie avec quelqu'un, Wyn en l'occurrence. Car ce week-end-là, quelque chose lui avait paru différent. Elle s'était persuadée que cela tenait aux bouleversements récents dans sa vie plutôt qu'à ce qu'elle éprouvait pour Colt. Est-ce que toutes les étincelles qui crépitaient depuis leur arrivée sur l'île seraient nées à ce moment-là si elle n'avait été avec Wyn ?

Elle secoua lentement la tête et chercha le regard de Colt.

— D'accord. Je t'offre donc, mais à contrecœur, l'occasion de me faire une surprise. Toutefois, je tiens à avoir le droit de me rétracter à tout moment.

— Crois-moi, tu ne vas pas le faire.

Une lueur malicieuse dans les yeux, Colt rampa hors du lit. Soudain, il empoigna les couvertures et les tira. Couette, drap, oreillers : tout atterrit par terre la laissant intégralement nue. Deux jours plus tôt, elle aurait probablement poussé un hurlement, fait un vain effort pour se couvrir et prestement disparu dans la salle de bains ou ailleurs. Ce matin, en revanche, elle s'étira et se cambra vers lui.

— C'est pas du jeu, marmonna-t-il en la parcourant du regard d'un œil enfiévré.

— Je te rappelle que c'est toi qui as ôté le drap, lui rappela-t-elle. Le désir la taraudait déjà.

— Même si j'adorerais surenchérir sur ton bluff...

— Quel bluff ? coupa Lena.

— ... on est déjà en retard. Enfile un maillot de bain, prends une serviette et un peignoir et retrouve-moi dehors dans un quart d'heure.

— Où va-t-on ?

— Dehors. Dépêche-toi avant que je change d'avis et que je regrimpe sur ce lit avec toi, répondit-il en la parcourant une fois encore d'un regard brûlant.

— Cela ne me dérangerait pas...

— Ça te dérangerait si tu savais ce qu'on va faire.

Finalement, ils réussirent à se préparer, malgré une ou deux interruptions quand l'envie de se câliner s'était faite plus forte que les meilleures résolutions du monde.

Colt essaya vainement de bander les yeux de Lena, qui s'obstina à refuser. Ils traversèrent la résidence et elle devint de plus en plus perplexe quand ils dépassèrent la piscine, la plage, et même le bâtiment principal de l'hôtel. Elle ne comprit que sur le chemin menant au ponton.

— On va faire un tour en bateau ?

— Peut-être...

Elle n'en crut rien avant de voir un bateau — un magnifique voilier, sans doute assez grand pour transporter vingt personnes — danser gentiment sur la mer. Un homme d'une quarantaine d'années, dont elle supposa qu'il était le capitaine, attendait, appuyé à un poteau.

— Bonjour, et bienvenue, dit-il en prenant la main de Lena pour l'aider à monter à bord. Je suis John.

Colt les suivit. John largua les amarres et s'installa à la barre. Un escalier partait du pont vers les cabines. Lena se pencha et aperçut une petite cuisine, une table, des banquettes et un grand coffre de bois.

Sur la table avaient été disposés des masques, des palmes et des tubas.

— On va faire de la plongée ? demanda-t-elle en faisant volte-face, manquant de percuter Colt.

— Tu m'as dit que tu avais envie d'en faire.

Elle l'avait dit une seule fois, en passant, mais il s'en était souvenu. Elle se haussa sur la pointe des pieds pour lui poser un baiser sur la joue.

— C'est drôlement gentil.

— Je suis sûr qu'on trouvera un autre moyen de me remercier, répondit-il en lui jetant un regard exagérément libidineux, qui la fit sourire davantage.

Elle lui donna un coup de poing pour rire puis descendit dans la cabine.

— Explique-moi plutôt comment on fait.

Le bateau avançait en dansant sur les vagues ; Lena se félicita de n'être pas sujette au mal de mer. Au bout de quelques minutes passées sous le pont, ils remontèrent tout l'attirail et s'installèrent dans les fauteuils posés à la proue pour admirer le paysage. Bientôt, des dauphins se mirent à sauter, joueurs, autour du bateau.

L'eau était d'une clarté cristalline et Lena se découvrit de plus en plus excitée à la perspective de plonger. John leur expliqua qu'ils se dirigeaient vers l'épave d'un navire, où ils verraient une profusion de

poissons de toutes les couleurs. En son for intérieur, Lena s'avoua que la surprise de Colt était magnifique. En plus d'être touchante.

C'était le genre de choses que faisait un homme pour sa maîtresse. Elle pourrait facilement s'habituer à ces petites gâteries mais le problème, c'était que ces moments ne constituaient qu'une parenthèse. Cette expérience, cette semaine, rien de tout cela n'était vraiment réel. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour ne pas l'oublier, pourtant, cela devenait de plus en plus dur.

Elle n'avait aucune idée de ce qui se passerait à la fin de la semaine. Chaque fois qu'elle s'autorisait à y songer, une douleur intense lui traversait la poitrine.

Toutefois, elle refusa de laisser ses inquiétudes quant à l'avenir lui gâcher la journée.

Le bateau ralentit et John jeta l'ancre. Puis il changea de casquette et devint professeur.

Plongeur averti, Colt écouta malgré tout en silence ses instructions. Il insista sur les consignes de sécurité et les signaux d'alerte. Lena s'exerça un peu sur le pont avant de sauter dans l'eau depuis la plateforme de poupe, suivie par Colt. John demeura à bord.

Il fallut à Lena deux ou trois essais pour s'habituer à nager avec le masque sans faire entrer d'eau dans le tuba, puis autant de tentatives pour réussir à plonger sans s'étrangler avec l'eau qui pénétrait dans son tuba et qu'il fallait chasser en soufflant.

Bientôt, elle n'eut aucun problème pour suivre Colt, qui faisait des allers et retours entre la surface et les profondeurs. Il évoluait comme s'il était né avec des palmes aux pieds et des branchies. Elle avait beau savoir qu'il était diplômé en plongée sous-marine, elle n'en fut pas moins étonnée par son aisance.

Le navire englouti n'avait rien à voir avec les reportages qu'elle avait vus. Elle parvint à peine à distinguer quelques éléments de bois noirci sous une croûte de bernacles, de débris et de sable. Colt lui expliqua ce qu'elle avait sous les yeux et elle eut moins de mal ensuite à discerner les contours du bateau échoué sur le récif rocheux.

C'était sympa de se dire qu'elle avait un épisode historique sous les yeux, mais l'épave avait aussi un petit côté effrayant. Lena abandonna donc bientôt le site pour suivre une nuée de poissons aux couleurs vives tout près de la surface.

Elle savait qu'elle aurait dû faire signe à Colt qu'elle remontait, mais il aurait insisté pour la suivre. Or, elle voyait bien qu'il se régala à explorer le navire enfoui : pas question de lui gâcher son plaisir.

Elle sortit la tête de l'eau pour vider son tuba et se contenta de rester à la surface, le regard braqué vers les fonds marins à travers son masque, fascinée par les poissons bleus, roses, jaunes et verts qui

évoluaient autour de l'épave et du récif.

Elle vit Colt contourner, explorer et traverser les restes fantomatiques du navire. Il était superbe quand il remontait comme une flèche en ligne droite pour respirer à la surface.

Le soleil commençait à lui chauffer le dos, mais Lena ne bougea pas. Cette impression de chaleur était d'ailleurs plutôt agréable comparée à la fraîcheur de l'eau.

Lorsque Colt revint vers elle, quelques minutes plus tard, elle crut, l'espace d'un instant, discerner de la panique dans son regard. Alors qu'il se rapprochait, elle comprit qu'elle s'était trompée : c'était du désir qui illuminait ses yeux verts.

Il émergea près d'elle en arrosant son dos brûlant de gouttelettes. Elle sortit la tête de l'eau au moment où il tendait les bras vers elle pour la serrer contre lui.

— Où étais-tu partie ?

— J'étais mieux ici.

— J'aurais préféré que tu me dises que tu n'appréciais pas.

— Tu te trompes ! J'aime bien plonger. Simplement, je n'ai pas autant d'expérience que toi.

Elle se pencha plus près de lui comme si elle ne voulait pas être entendue :

— Et puis... j'ai adoré te regarder.

Il se mit à rire, ses dents étincelant dans le soleil. Lena perçut une onde de bonheur bouillonner en elle.

La journée était idéale. Ils glissaient l'un contre l'autre dans une mer d'azur, heureux de profiter de ces instants partagés. Elle comprit alors que ces quelques heures volées compteraient à jamais parmi les plus beaux souvenirs de leur existence. Leur amitié s'était fondue dans la passion qu'ils venaient de découvrir.

Et puis, soudain, la bulle éclata. Horrifiée, Lena se rendit compte qu'elle aimait Colt.

* * *

Son souffle se bloqua dans sa gorge, un nœud se forma dans son ventre. Oui, elle l'aimait. Seigneur... Comment avait-elle pu laisser cela advenir ? Il n'avait jamais été prévu qu'elle tombe amoureuse de lui.

Tout son corps se crispa tandis que la peur s'insinuait en elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda aussitôt Colt. Est-ce que ça va ?

Son regard si brillant d'excitation à peine quelques secondes plus tôt s'était à présent voilé d'inquiétude.

Lena trouva Dieu sait où la force de hocher la tête et de lui

adresser un petit sourire — certainement proche d'une grimace mais elle ne put faire mieux.

— Je crois que j'ai une crampe, dit-elle en massant une douleur inexistante à son mollet.

Qu'allait-elle bien pouvoir faire ? Elle avait promis à Colt qu'il n'y aurait aucun attachement. Et elle s'était promis qu'elle ne laisserait ni les émotions ni les hormones gouverner ses décisions. Et c'était encore possible, se persuada-t-elle. Il lui fallait se raisonner. Elle aimait Colt. Peut-être l'avait-elle toujours aimé, et cet amour avait-il changé, s'intensifiant, mais elle pourrait s'en accommoder.

A la fin de la semaine, il s'en irait pour vivre l'aventure suivante. De son côté, elle rentrerait chez elle, ferait circuler son *curriculum vitæ* et essaierait de trouver un poste de graphiste. Cela ne l'inquiétait pas : ses talents étaient très demandés.

Et puis, d'ici quelques mois, Colt lui téléphonerait.

A ce moment-là, elle aurait certainement trouvé le moyen de composer avec l'inévitable douleur.

Les interrogations affluaient dans son crâne tandis qu'elle nageait comme un automate à côté de Colt, s'efforçant de ne rien laisser transparaître de ses tourments intérieurs. Pourquoi diable était-elle tombée amoureuse de Colt ? Il n'y avait pas homme moins compatible avec elle sur cette terre. C'était un nomade dans l'âme, qui n'avait même pas la télévision tant il n'était pas assez souvent chez lui pour la regarder.

Il était son opposé de toutes les manières possibles. La chose la plus folle qu'elle eût jamais faite avait été d'acheter son appartement avec un apport de seulement dix pour cent au lieu des vingt recommandés. Alors que lui, il escaladait des montagnes, il explorait des jungles vierges, il faisait l'expérience de cultures exotiques ; et il adorait ça.

Ils seraient une catastrophe l'un pour l'autre. Elle ne pourrait décemment pas plus lui demander de renoncer à cette partie de son existence — sa carrière, ses rêves, l'essence même de son identité — qu'elle ne pourrait changer qui elle était et ce dont elle avait besoin.

Subitement, elle eut envie de hurler.

Une fois qu'ils eurent regagné le navire, Colt insista pour qu'ils déjeunent en bas, dans la cabine, afin de protéger le plus possible sa peau sensible du soleil. Elle accéda de bon cœur à son désir car elle savait que sous la lumière crue du soleil, il lirait peut-être plus en elle qu'elle ne le désirait.

Durant le repas, ils n'échangèrent que des banalités ; leur conversation légère permit à Lena de ne plus trop penser à ses sentiments pour Colt. A peine avaient-ils avalé la dernière bouchée

que John descendit leur dire :

— Il est temps de rentrer. Marcy m'a demandé de vous ramener à 14 heures pile.

Ils allèrent de nouveau s'installer à la proue. En prenant place dans le fauteuil, Lena ramena ses jambes sous elle. Colt lui passa un bras sur l'épaule, l'attira contre lui et se pencha pour lui prendre les lèvres.

Ce fut un baiser torride, comme toujours avec lui, mais également empreint d'une certaine douceur, et elle sentit des larmes malvenues lui brûler les yeux. Elle les dissimula derrière ses paupières baissées.

Elle voulait la passion qu'ils avaient partagée la nuit précédente. Se laisser consumer par elle et oublier, ne serait-ce qu'un moment, ce qui finirait par arriver.

Il y avait au moins un point positif à sa situation, se raisonna-t-elle. Au contraire des périodes où sa mère avait été terrassée par le désespoir, au moins, personne d'autre ne souffrirait de son chagrin.

Non ! Elle se mordit si fort l'intérieur de la joue qu'un goût métallique de sang lui envahit les papilles. Non, elle refusait d'être comme Bridget. Quoi qu'il advienne, elle ne se laisserait pas anéantir par son affliction.

Quand ce serait fini, elle dirait au revoir à Colt. Elle reprendrait le cours de sa vie et trouverait exactement ce qu'elle recherchait.

Mais savait-elle ce à quoi elle aspirait vraiment ?...

* * *

Ils eurent juste le temps de prendre une douche et de se changer avant de rejoindre Marcy, qui les avait inscrits à un cours de danse de salon organisé pour les résidents. Il serait suivi par une réception, où ils pourraient mettre en pratique ce qu'ils venaient d'apprendre.

En sortant de la salle de bains, Colt resta bouche bée. Lena était magnifique dans son fourreau noir sans bretelles, qui moulait à la perfection ses courbes parfaites. Aussitôt, il en eut l'eau à la bouche. Elle avait pris le temps de rassembler ses cheveux au sommet de sa tête et des boucles acajou lui retombaient sur la nuque. Il brûla d'envie de les repousser, de refermer la main sur cette nuque et d'embrasser Lena à perdre haleine. Il eut un mal fou à résister.

Depuis qu'ils avaient regagné le bateau, elle n'était pas dans son état normal. Quelque chose n'allait pas, mais il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Quand il lui avait posé la question, elle lui avait répondu très vite — trop vite — que tout allait bien.

Il ne l'avait pas crue.

Peut-être que lui faire une surprise n'avait pas été une si bonne idée que cela. Pourtant, elle avait paru excitée à l'idée de monter en bateau. Et même quand ils avaient plongé, elle riait, elle souriait, elle

s'amusait.

Alors qu'à présent, elle était muette, et distante. Il n'en avait pas l'habitude. Si on exceptait les détails de son enfance, Colt avait toujours eu l'impression qu'ils partageaient tout. Autrefois, il l'aurait tarabustée jusqu'à ce qu'elle finisse par lui dire la vérité. Mais ça, c'était avant, avant que se modifie la dynamique de leur relation.

Il dut s'avouer qu'il ne savait plus comment la prendre. Il ne savait pas gérer les relations — c'était d'ailleurs pour cela qu'il les évitait à tout prix. C'était un travail à part entière : il fallait prendre en considération les sentiments, les désirs et les besoins de quelqu'un d'autre.

Aucune femme n'avait jamais eu assez d'importance à ses yeux pour qu'il ait envie de s'atteler à ce véritable casse-tête. La différence, avec Lena, c'était que cela ne ressemblait pas à une purge. Il était vraiment inquiet pour elle. Si elle était contrariée, il avait envie de l'aider. Cependant, il ne pouvait pas l'obliger à lui parler.

Ils traversèrent le complexe et pénétrèrent dans le bâtiment principal pour la première fois depuis leur arrivée. Ils y furent reçus par une accorte jeune femme, qui les dirigea vers la salle de bal, deux étages plus haut.

En parvenant dans l'immense pièce, Colt eut le sentiment d'être monté dans une machine à remonter le temps et d'être retourné une bonne centaine d'années en arrière.

Un des murs était fait d'immenses baies vitrées, percées de portes-fenêtres qui donnaient accès à un balcon, orné par une balustrade de fer forgé ouvragé. Il faisait probablement partie de la structure originale, tout comme le parquet massif, le grand lustre de cristal et les appliques murales.

Des toiles encadrées reproduisant des scènes de bal de l'époque victorienne décoraient les murs. Quelques touches de modernité — les projecteurs de Mikhail, un équipement sono sophistiqué, des câbles électriques — donnaient à l'ensemble un parfum d'anachronisme.

Un petit groupe de personnes, vingt ou trente peut-être, s'étaient rassemblées à l'autre bout de la pièce. Parmi eux, deux ou trois couples d'âge mûr. Probablement ravis de leur liberté retrouvée, après le départ des enfants et la fin de leur carrière professionnelle, ils riaient, plaisantaient, se taquinaient. Cela lui fit une drôle d'impression, ramenant ses pensées vers ses parents.

Son père venait tout juste de prendre sa retraite et de vendre l'entreprise qu'il avait passé sa vie à construire quand ils avaient eu cet accident. Jamais ils n'avaient pu profiter de cette quiétude retrouvée.

La douleur de leur perte était encore très vivace, même maintenant, après tant d'années. Elle le prenait parfois par surprise

sans qu'il sache pourquoi et resserrait sans prévenir l'étau omniprésent dans lequel était enserrée sa poitrine. Peut-être que s'ils n'étaient pas morts aussi brutalement, ou s'il ne les avait pas perdus tous les deux en même temps...

Colt secoua la tête pour chasser cette idée. Non, cela n'aurait pas changé grand-chose. Et il devait accepter que le sourire indulgent de sa mère lui manquerait à jamais, tout comme les rêves de gloire de son père. Les perdre avait été l'expérience la plus épouvantable de sa vie ; il ne voulait plus jamais avoir à revivre une telle désolation.

Il était enfermé dans les démons de son passé quand un paillement aigu le ramena sur terre.

Georgie émergea du petit groupe, vint en courant à eux et étreignit Lena. Tout à son enthousiasme, elle ne parut pas remarquer que Lena ne faisait guère plus que lui tapoter le dos et tentait de s'extraire de son étreinte.

— Qu'est-ce que vous avez fichu depuis hier ? demanda-t-elle avec un immense sourire et un clin d'œil rusé.

— On a fait de la plongée, répondit Lena en regardant autour d'elle, probablement pour chercher la sortie de secours.

Avant qu'elle ne la trouve, Marcy et Mikhail firent leur entrée dans la salle, accompagnés d'un couple qui paraissait glisser sur le sol, avec une grâce indéniable.

Marcy alla se planter devant les participants et, de son sourire le plus commercial, déclara :

— Nous sommes ravis de vous accueillir pour notre leçon de danse de salon. J'espère que tous, vous profitez pleinement de votre séjour à Escapade. Si nous pouvons faire quoi que ce soit qui puisse enrichir votre expérience, merci de nous le dire. Amusez-vous bien !

L'homme qui l'accompagnait avança et parcourut les visages d'un œil d'expert.

— Bonjour, je m'appelle Tony ; et voici Sara, ma partenaire. Nous avons pour seule règle que tout le monde s'amuse ce soir. Quelqu'un a-t-il envie d'apprendre une danse spéciale ?

— La lambda, cria Georgie de sa voix haut perchée.

Tout le monde s'esclaffa à sa mauvaise prononciation de *lambda*. Wesley poussa un grognement ; Colt se retourna pour le regarder et remarqua qu'il serrait fort sa femme contre lui.

— Peut-être devrions-nous commencer par quelque chose de plus... consensuel, non ? suggéra Tony. Que diriez-vous du tango ?

Un chorus de « Oui ! » monta du groupe.

Marcy revint se placer à côté de Tony. D'un geste, elle désigna Lena et lui. Lena se ratatina, pendant que tous les yeux se tournaient vers eux.

— Mikhail va photographier un de nos couples. Vous avez peut-

être déjà vu Lena et Colt dans la semaine. Ils sont les héros de notre prochaine campagne publicitaire. Mikhaïl va tout faire pour que personne d'autre n'apparaisse sur les clichés, car nous sommes très soucieux du droit à l'image de nos hôtes. Soyez assurés que si vous apparaissiez dans une de ces photographies, nous ne manquerions pas de vous demander votre permission pour sa publication. En attendant, faites comme si notre photographe n'était pas là.

D'expérience, Colt savait que c'était plus facile à dire qu'à faire. Rien de tel qu'un appareil photo pour rendre sociables les plus timides et intimider les plus flamboyants. Les gens paraissaient se transformer devant l'objectif — même si, nota-t-il tout à coup, ce n'était pas le cas de Lena.

Sur un claquement de mains, Tony et Sara commencèrent la classe. Colt se mit aussitôt au diapason, grâce aux restes qu'il avait des leçons de sa jeunesse. Lena, elle, se montra d'une terrible maladresse. Colt aurait parié le contraire : au lit, elle était fluide, souple, sensuelle. Mais ici, elle était d'une raideur inimaginable.

— Est-ce que vous pourriez paraître un peu plus... détendue, Lena ? lui demanda même Mikhaïl, qui tournait autour d'eux.

— Euh... je ne crois pas, répondit-elle en faisant la grimace.

Le photographe soupira, tomba à genoux et choisit de la cadrer en contre-plongée, ce qui aurait pour effet de minimiser sa raideur dans le cliché final. Son choix lui s'attira l'admiration de Colt.

Apparemment coutumiers des pistes de danse, Georgie et Wesley tourbillonnaient non loin d'eux. Colt imagina que la jolie blonde avait dû insister pour prendre six mois de leçons afin d'arriver fin prête à son mariage. Cela le poussa à se demander pourquoi une femme aussi pragmatique que Lena n'avait pas fait la même chose.

— Wyn et toi n'aviez-vous rien préparé pour votre première danse ?

— Non. Nous ne comptons pas danser.

— Je parie que ça a fait plaisir à sa mère !

Lena trébucha, et il la rattrapa en ralentissant le rythme.

— Elle ne le savait pas, grommela-t-elle.

A ce moment, Sara vint se placer derrière elle. Lena sursauta lorsque l'enseignante lui posa sans prévenir les mains sur les hanches.

— Tout est dans les hanches, Lena. Relâchez-vous et laissez vous imprégner par le rythme de la musique. Lent, lent, rapide, rapide, lent.

Colt fut pris de l'envie de leur hurler à tous de laisser Lena tranquille, mais cela ne résoudrait rien. Il était sur le point de l'emmener, envoyant au diable photographe et soirée, quand Georgie et Wesley s'immobilisèrent soudainement à côté d'eux.

Wesley avait renversé sa femme en arrière et la soutenait, un genou plié. Georgie avait les cheveux qui effleuraient le sol.

— Chérie, c'est comme s'envoyer en l'air debout, dit-elle en regardant Lena. Dites-moi, Colt, comment avez-vous survécu à la réception de votre mariage ?

Colt sentit le sang se retirer de son visage en voyant la colère, la frustration et quelque chose qui ressemblait à de la douleur envahir les yeux gris-bleu de Lena. Puis il les vit s'assombrir et, quand bien même il pressentait ce qui allait inévitablement arriver, il se retrouva dans l'incapacité d'empêcher Lena d'exploser.

— Nous n'avons pas donné de réception, ni de mariage, hurla Lena. Nous ne sommes pas mariés !

Sans la musique qui continuait à jouer, on aurait entendu un moustique voler. Tous les danseurs s'étaient arrêtés et avaient les yeux braqués sur eux.

Les mots n'avaient franchi ses lèvres que Lena les regrettait déjà. Georgie était sans voix, ce qui n'avait pas dû lui arriver souvent. Wesley la fit lentement se redresser et la protégea de ses bras serrés. La jeune femme affichait une expression choquée, blessée ; l'espace d'un instant, en contemplant son visage défait, Lena crut voir un chiot auquel elle aurait donné un coup de pied. Une sensation très désagréable s'insinua en elle.

Marcy semblait furieuse ; quant à Colt, il se contentait de la regarder, en se demandant manifestement quelle serait la suite des événements.

Lena se pressa les paumes sur les yeux avec l'espoir que cela allégerait le mal de tête contre lequel elle luttait depuis un bon moment.

Il n'en fut rien.

Elle ne laissa pas faire Colt quand il voulut l'attirer dans ses bras et se tourna vers Georgie.

— Excuse-moi. Je n'avais pas à déverser ma frustration sur toi.

Sur ce, elle tourna les talons et sortit de la salle.

Elle put entendre le groupe derrière elle commencer à discuter à mi-voix de son éclat. Savoir qu'elle avait laissé ses émotions prendre le dessus et l'obliger à se donner en spectacle lui était insupportable. C'était précisément ce qu'elle avait toujours essayé d'éviter ; l'attention qu'elle avait bien malgré elle attirée sur sa personne lui rappela douloureusement le jour de son mariage.

Mais elle était si proche du point de rupture... D'humeur changeante, imprévisible, elle était en proie à un chaos intérieur indescriptible. Et elle détestait cela.

Elle décida de ne pas retourner au bungalow. Colt ne manquerait pas de l'y suivre et voudrait parler de ce qui n'allait pas. Et elle ne pouvait lui expliquer... pas à lui. Pas cette fois-ci.

Cette impossibilité ne faisait qu'empirer les choses car c'était Colt vers qui elle se tournait toujours quand elle avait besoin d'aide ou d'un conseil. Même s'il était au bout du monde, elle pouvait toujours

compter sur lui quand elle avait besoin de quelqu'un. Or, ce soir, elle n'avait même pas ça. Elle regrettait le confort de leur amitié, la familiarité moelleuse qu'ils avaient toujours partagée. Ces liens simples, évidents, avaient disparu derrière ses émotions complexes et ses incertitudes.

Retrouveraient-ils jamais cette complicité ?

Alors qu'elle déambulait au hasard dans les allées du complexe hôtelier, son attention fut attirée par de la musique, mêlée de rires heureux. Exactement ce dont elle avait besoin : un exutoire, un moyen d'arracher son esprit à tout ce qui n'allait pas.

Elle partit dans la direction des éclats de vie et de joie qui pétillaient dans l'air et découvrit bientôt un bar brillamment illuminé, qu'elle n'avait encore pas remarqué. Une large ouverture permettait aux clients d'aller et venir entre le bar et la plage.

Elle y entra et comprit immédiatement qu'elle était tombée sur le point de rendez-vous des vacanciers célibataires. Hommes et femmes se frôlaient sur la piste de danse située au milieu de la salle, dans une atmosphère saturée de désir, de sensualité et de séduction. C'était visiblement le lieu de drague d'Escapade.

Même si une certaine gêne la saisit quand elle se jucha sur un tabouret au bar, elle se dit qu'elle avait probablement plus sa place ici que dans la salle de bal qu'elle venait de quitter. N'était-elle pas célibataire, après tout ? Il serait grand temps qu'elle commence à se faire à cette idée.

Toutefois, elle ne se *sentait* pas célibataire, et aucun des hommes présents n'éveillait le moindre intérêt en elle — elle n'avait d'ailleurs, étrangement, aucune envie qu'il en aille autrement. Pourtant, elle savait que certaines de ses amies auraient rêvé de se retrouver dans un tel endroit ce soir...

— Que puis-je vous servir ? lui demanda le barman en se penchant vers elle.

— Pour tout vous dire, je n'en sais rien. Quelque chose de doux et de fort à la fois.

* * *

Tout en parcourant la clientèle du regard, Lena avait avalé rapidement les deux cocktails jaune orangé que le barman lui avait servi. Aucun homme n'avait tenté de l'approcher depuis qu'elle s'était installée au bar, et elle ne parvenait pas à décider si elle devrait s'en sentir soulagée ou insultée.

Elle n'eut pas le temps de le faire qu'un homme s'accoudait au bar près d'elle. Sans même tourner la tête vers lui, elle sut qui c'était.

Colt.

— Comment m'as-tu retrouvée ? demanda-t-elle sans le regarder.

Son corps avait réagi à la seconde où il était entré dans la salle : son cœur s'était mis à battre plus vite, tandis qu'une certaine chaleur était montée en elle.

« Oh ! non ! » se lamenta-t-elle *in petto*.

C'était précisément pour cela qu'elle n'avait trouvé aucun attrait aux hommes présents : parce qu'ils n'étaient pas Colt.

— J'ai procédé par élimination, répliqua-t-il en se perchait sur le tabouret voisin.

— Je suis sûre que tu n'as pas inspecté chaque bâtiment !

— Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Tu es bouleversée, et je suis ton ami.

Quatre jours plus tôt, le rappel de leur amitié lui aurait suffi. Mais elle craignait que ce ne soit plus le cas. Elle ne voulait plus que Colt soit *seulement* son ami : elle voulait qu'il l'aime.

Et il ne l'aimait pas.

Certes, il avait de l'affection pour elle, sinon il ne serait pas assis à son côté en ce moment. Mais ce n'était pas pareil. Et ce n'était pas assez.

— Toute la journée, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. As-tu envie d'en parler ?

Non, elle n'en avait aucune envie. Ce dont elle avait envie, c'était un autre verre, de le frôler et de le toucher sur la piste de danse, puis de faire passionnément l'amour avec lui toute la nuit.

Au lieu de répondre cela, elle dit :

— Je crois que je suis finalement en train de tout prendre dans la figure.

— Quoi donc ? Le fait que tu n'as jamais aimé Wyn ?

Lena eut envie de rire. S'il lui avait affirmé cela quelques jours plus tôt, elle se serait répandue en véhémentes dénégations. Peut-être même l'avait-elle fait, maintenant qu'elle y pensait. Elle lui aurait opposé que Wyn et elle avaient eu une relation parfaite, même si elle n'était pas empreinte de passion. Toutefois, c'était *avant* ; avant qu'elle ne sache l'effet que pouvait avoir le véritable amour.

Il faisait mal. Il rendait vulnérable. Il était un doux mélange de béatitude et de peur panique.

— Non, en effet, je n'aimais pas Wyn.

— Mais alors, pourquoi allais-tu l'épouser ?

— Parce qu'il était là. Parce qu'il était gentil et correct — c'était du moins ce que je pensais à l'époque. Parce que nous aurions pu avoir une existence satisfaisante.

— Ennuyeuse, tu veux dire.

— Non, normale. On aurait acheté une maison ensemble. On aurait eu un ou deux enfants. On aurait assisté ensemble aux réunions

de parents d'élèves et on aurait été assis sur les gradins, tous les deux, pour encourager nos enfants lors des matches de football.

Colt fit tourner son verre entre ses mains durant de longues secondes. Le regard de Lena fut attiré par la mince cicatrice qui courait en diagonale depuis son pouce jusqu'au poignet.

— Et c'est ce que tu veux, finit-il par dire.

Elle planta les yeux dans le fond de son verre. La glace pilée avait fondu. Tout à l'heure, le cocktail lui avait paru joyeux. Il avait l'air triste, à présent.

— Je ne sais plus ce que je veux, maintenant, avoua Lena, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait. Je suis perdue.

— As-tu besoin de prendre une décision ce soir ? Qui a dit que l'on devait tout le temps avoir toutes les réponses ?

— Mais je déteste être... désorientée. Je déteste ne pas savoir où je vais et comment je vais y arriver. J'aime être maîtresse de la situation.

Une sorte de sourire triste étira les lèvres de Colt.

— Je sais, mais la vie n'est pas toujours aussi simple. S'il y a une chose que j'ai apprise en parcourant le monde et en découvrant des cultures différentes de la nôtre, c'est qu'elle nous fait parfois des crocs-en-jambe. Et qu'on montre son caractère, sa personnalité, à la façon dont on les gère.

Sa personnalité... Elle ne savait même plus ce que cela signifiait. Des crocs-en-jambe, elle en avait subi son content dans sa vie. Toute seule. Elle était fatiguée et se demandait quand cela se terminerait.

Alors, elle comprit que Colt essayait juste de l'aider. Et que ce avec quoi il avait dû composer dans sa vie devait faire paraître mesquins ses petits problèmes en comparaison. Malheureusement, il faisait partie intégrante du problème et son incapacité à le comprendre menait cette conversation dans le mur. Elle décida d'alléger l'atmosphère avant que leur échange ne parte dans une direction qu'elle ne voulait pas prendre.

— Super discours de motivation, maître Yoda, grommela-t-elle en s'appuyant sur lui pour le faire glisser de son tabouret.

— Eh ! lança-t-il en la repoussant. Je suis très mûr et expérimenté pour mon âge, tu devrais m'écouter.

— Oh ! je t'en prie ! Si je t'avais écouté, tu m'aurais persuadée de sauter d'un avion en marche juste pour me prouver à moi-même que j'avais la force de le faire.

— Ne rejette pas le pouvoir de la montée d'adrénaline avant d'avoir essayé. De plus, il y a un quelque chose dans le fait d'affronter ses peurs qui nous rappelle que nous pouvons supporter bien plus que nous le pensons.

— Je ne vais pas sauter en parachute. Et je me fiche de tes arguments.

Ils gardèrent le silence un instant, chacun perdu dans ses pensées.

Lena comprit que, dans une certaine mesure, Colt avait raison. Elle avait surmonté la trahison de Wyn parce qu'elle y avait été obligée. Mais s'être enfin avoué qu'elle ne l'avait jamais réellement aimé allait sans doute lui rendre les choses plus faciles.

— Si je ne peux pas te convaincre de sauter en parachute, est-ce qu'au moins je peux te convaincre d'aller au lit ?

Lena prit une grande inspiration. Elle surmonterait aussi sa séparation d'avec Colt. Parce qu'elle n'aurait pas d'autre choix. En attendant, il lui restait deux jours, et il n'y avait aucune raison pour qu'elle n'essaye pas de tirer le maximum de leur relation.

— Je suis sûre qu'on peut trouver un arrangement, dit-elle en se laissant glisser de son tabouret.

Le désir bourdonnait déjà dans son sang. Un désir qui était toujours là, présent, jamais bien loin de la surface.

Colt lui emboîta le pas et ils se frayèrent un chemin au travers des corps qui ondulaient fiévreusement. Elle lui jeta un regard coquin par-dessus son épaule et adora celui de braise qu'il lui rendit.

Elle se débrouilla pour maintenir des tables et des gens entre eux afin qu'il soit toujours à quelques mètres derrière elle. Dès l'instant où elle mit le pied hors du bar, elle partit au sprint en lui criant :

— Il va d'abord falloir que tu m'attrapes !

* * *

Colt la rattrapa à mi-chemin. Il l'empoigna, la fit pivoter dans ses bras et plaqua une bouche avide sur la sienne. Ils se fondirent l'un dans l'autre, lèvres gourmandes et doigts pressés.

Il inséra une cuisse entre les siennes et partit vers leur bungalow, l'obligeant à reculer au rythme de sa marche. L'autorité dont il faisait preuve était étourdissante, tout comme la passion entre eux, tellement évidente.

Elle ne put qu'être consciente que leur ballet était en tout point similaire au tango qu'elle avait tristement massacré. Mais ici, dehors, seule avec lui, leur danse ne lui demanda aucun effort. Elle n'eut pas à penser, à réfléchir au pas suivant, à redouter de faire ce qu'il ne fallait pas. Sans l'aide d'aucune musique, son corps ondulait contre celui de Colt et le suivait sans problème.

— Tu vois, tu *peux* danser, lui murmura-t-il à l'oreille en la serrant plus fort contre lui. Il te faut juste te laisser aller, t'abandonner au rythme, au mouvement.

Peut-être était-ce à cause de la nuit qui tombait, ou aux verres qu'elle avait bus dans ce bar, mais elle se retrouva à lui répondre :

— Je ne peux pas. Je ne peux pas me fier à cette pulsion dans mes

muscles qui me presse de me laisser aller.

Car elle l'effrayait, cette part d'elle-même qui insistait, qui lui disait qu'elle devrait cesser de lutter contre ce qu'elle désirait vraiment.

— C'est... irrésistible. J'ai peur de me perdre moi-même.

— Me fais-tu confiance ? lui demanda-t-il.

Lena hésita. Sa raison lui disait que c'était une question simple ; or, la réponse ne l'était pas.

— Mon corps te fait confiance, concéda-t-elle finalement, alors qu'ils arrivaient à leur bungalow.

Colt fut apparemment satisfait de sa réponse. D'un coup de pied, il referma la porte derrière eux.

Lena frissonna. Il la fit reculer dans la pièce, toujours en rythme, jusqu'à ce que l'arrière de ses genoux entre en contact avec le lit ; elle bascula dessus sans même essayer de garder son équilibre.

Elle ne comprit pas pourquoi, mais cet instant lui parut revêtir une grande importance. Ce ne fut pas sa première capitulation devant la présence magnétique de Colt. Ce ne fut pas une reddition totale, car ils étaient tous deux désireux de se presser l'un contre l'autre. Ce ne fut pas non plus une lente opération de séduction dans un décor romantique.

Ce fut une connexion, une compréhension mutuelle, instinctive, qui n'était pas là auparavant. Elle se demanda si cette situation nouvelle venait uniquement d'elle, de l'acceptation de ses véritables émotions, ou si elle était due aussi à Colt ?

A moins que l'origine en soit tout simplement le lit, songea-t-elle fugitivement avec une pointe d'humour. C'était la première fois qu'ils allaient y faire l'amour. La première nuit, la gêne avait régné ; la deuxième, elle avait dormi seule. Puis ils avaient été dans la grotte, et enfin sous la tente. Chaque fois qu'ils s'étaient écroulés sur ce lit, l'épuisement les avait saisis tous les deux pour les entraîner dans le sommeil.

Colt fit passer sa chemise par-dessus sa tête et Lena mit son cerveau sur « off ». Elle tendit les mains et caressa le torse de son amant. Puis elle se cambra, prise de l'envie de se frotter contre lui tel un chat. Il en profita pour tirer sur la fermeture à glissière qui courait le long de sa robe, sous son bras. Il effleura son sein au passage, ainsi que la courbe de sa hanche, et finit par écarter le tissu.

Sa culotte et son soutien-gorge rejoignirent le reste de ses vêtements par terre. Colt se tint alors au-dessus d'elle, appuyé sur les bras. Elle put admirer à loisir la puissance de ses bras et les muscles qui jouaient sur son ventre plat. Elle n'avait qu'une envie : le sentir, tout entier, sur elle, contre elle, en elle.

D'un petit balayage sec de la main, Lena le déséquilibra. Surpris, il

tomba sur elle — l'effet qu'elle recherchait.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour pouvoir faire ça, répondit-elle en ondulant sous lui pour frotter son sexe érigé contre son ventre.

— Nom d'un chien, c'est délicieux..., murmura-t-il en fermant les yeux, une expression de béatitude absolue sur les traits.

Elle continua, juste pour voir encore cette expression, ravie de constater qu'elle n'était pas la seule à être emportée par ce qui se produisait.

Il rouvrit les yeux et la contempla avec une voracité qui lui coupa le souffle. Il referma les mains sur ses seins. Il les caressa lentement, apaisant la douleur qui irradiait de ses mamelons.

Il en prit un dans la bouche. Elle eut un sursaut de plaisir et lui empoigna les cheveux afin de s'assurer qu'il ne cesserait pas de sitôt.

Puis elle rejeta la tête en arrière alors que le monde tournait autour d'elle. Il lui fallut une seconde pour comprendre que le mouvement était bien réel et que ce n'était pas une illusion causée par le plaisir : Colt l'avait fait pivoter sur le lit.

Il parsema son ventre de baisers tandis que sa main s'aventurait plus bas ; il enfouit deux doigts en elle, qu'elle accueillit avec un irrépressible gémissement. Ses hanches bougeaient de leur propre initiative, comme si son corps était pressé de d'être rassasié de plaisir.

Mais Colt prenait tout son temps.

Il l'emmena aux limites de l'orgasme tant de fois qu'elle en perdit le compte. Sa main. Sa bouche. Elle en pleura, les doigts accrochés à ses épaules, labourant sa peau de ses ongles ou mordant sa chair.

Elle voulut le caresser, emplir ses mains de son sexe dur, mais il ne la laissa pas faire. Obstinée, elle le caressa de la plante de son pied. Il lâcha un soupir étranglé. Elle usa ensuite de son mollet, de son genou, de l'intérieur de sa cuisse.

Par petites pressions douces, elle utilisa tout son corps pour agacer son sexe érigé entre leurs deux corps. Sa stratégie dut porter ses fruits car Colt paraissait lui aussi fou de désir.

Mais ce n'était encore pas suffisant. Elle voulait jouer avec lui, le titiller, le goûter. Le torturer comme il la torturait. Elle rassembla ses dernières forces et referma les mains sur son visage. Puis elle le fixa dans les yeux et lui dit, implorante :

— Colt, s'il te plaît.

Il avait le regard brûlant, le visage tendu par la convoitise. Il était aussi près de l'explosion qu'elle. Peut-être plus proche, même. Elle ne s'était encore jamais rendu compte d'à quel point il était sexy d'avoir un homme aussi pleinement concentré sur son plaisir à elle, au point que donner l'emmenait lui aussi aux frontières de l'orgasme. C'était enivrant.

Répondant à sa supplication, il se pressa contre elle. Lena se laissa aller sur le lit, abandonnée. Colt pouvait bien lui faire ce qu'il voulait, elle savait déjà qu'elle en adorerait chaque seconde.

Il prit juste le temps d'attraper un préservatif et de s'en gainer avant de lui écarter davantage les jambes. Dans un souffle, il murmura son prénom, puis l'embrassa avec passion. Il infiltra la langue entre ses lèvres aussi lentement que son sexe prenait possession d'elle, millimètre par millimètre.

Son corps affamé protesta devant le rythme lent qu'il adoptait, mais Colt ne semblait pas décidé à accélérer ses mouvements. Il lui prit les deux mains, entrelaça leurs doigts et les plaqua sur le lit au-dessus de sa tête.

Un bien-être étourdissant naquit alors violemment en elle, vulnérable ainsi coincée sous son amant. Ses seins enflés effleuraient son torse chaque fois qu'il s'enfonçait en elle. Il posa un regard intense sur elle. Elle ferma les yeux afin de se protéger, mais Colt ne la laissa pas faire.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

Elle fut impuissante à lui résister.

Dans ses yeux, elle vit plus qu'elle ne le voulait. De son côté, elle révéla plus qu'elle n'avait eu l'intention de donner. En cet instant, il n'y eut plus aucune barrière entre eux. Ni ses peurs à elle, ni leur passé. Ni l'incertitude quant à ce qui pourrait advenir, ni l'évidence que ce ne serait jamais assez.

Il n'y eut plus qu'eux, connectés en un acte essentiel qui les unissait d'une manière unique.

Colt se poussait en elle. Elle amena les hanches à sa rencontre. Délibérément, il les emmenait aux limites et exigeait plus encore. Elle voulait que cela dure à jamais, se perdre si complètement dans l'instant qu'il s'éterniserait.

Mais cela n'était pas possible.

De petites pointes électriques se succédèrent le long de sa colonne vertébrale. Colt hurla son prénom en s'enfouissant au plus profond d'elle. Et ils explosèrent au même instant, s'abandonnant à la force de leur alliance.

Colt s'éveilla lentement, avec l'impression d'avoir la gueule de bois alors qu'il n'avait pas assez bu pour que ce soit le cas. Près de lui, Lena était enfouie sous les draps.

La nuit dernière avait été intense. Jamais encore il n'avait fait l'expérience d'une telle intimité. Pourtant, il avait accumulé les expériences sexuelles dans sa vie ; mais rien n'aurait pu se rapprocher de cela.

Le désir qu'il avait pour Lena le grisait. Et pas seulement pendant leurs symphonies sexuelles, mais aussi à chaque moment de la journée : l'entendre rire, être témoin de son excitation quand elle apprenait quelque chose de nouveau, la voir protester et le défier, tout nourrissait cette passion — même leurs désaccords !

Elle emplissait ses jours et son esprit comme aucune autre femme ne l'avait jamais fait.

Il leur restait quarante-huit heures, alors qu'il avait sous les yeux la peau tentante de Lena, Colt comprit que ce serait très loin d'être suffisant.

Malheureusement, il n'avait aucune idée de ce qu'il devrait dire pour l'en convaincre.

D'autant qu'elle se trouvait dans une situation délicate, avec une blessure de fraîche date à panser : à peine une semaine plus tôt, elle était devant l'autel pour en épouser un autre. Heureusement, même si elle reconnaissait à présent que cela avait été une erreur, qu'elle n'avait jamais aimé Wyn.

Et lui, pourrait-elle jamais l'aimer ?

La peur subitement lui tordit le ventre. Elle s'infiltra partout en lui, brûlante, à tel point qu'il dut se lever et faire quelques pas, loin d'elle et du lit qu'ils avaient partagé.

Il n'était pas prêt pour cela. Il n'était pas prêt pour aimer Lena.

Elle s'agita dans le lit et émit de petites plaintes de protestation en roulant là où il était peu avant. Elle laissa échapper un soupir et s'enfouit plus profondément sous les draps, manifestement satisfaite de l'endroit qu'elle avait trouvé, dans la chaleur et l'odeur de son

corps à lui.

Il existait une réelle possibilité qu'il la perde. Qu'il perde non seulement l'aspect physique de leur relation, mais aussi cette amitié qu'ils avaient bâtie au cours des années, malgré l'éloignement.

Colt se tourna vers le lit et dut lutter contre le besoin pressant de réveiller Lena pour lui arracher la promesse qu'elle ne le laisserait jamais seul. Ce ne serait peut-être pas une bonne stratégie, se dit-il avec un demi-sourire.

Mais d'où diable venait en lui cette nécessité impérieuse de l'aimer complètement, de la marquer comme sienne de toutes les façons possibles ? Il fallait qu'il respire un peu, qu'il prenne de la distance avant de faire quelque chose de stupide. Aussi enfila-t-il la première chose qui lui tomba sous la main, un jean élimé, et sortit-il dans leur patio privatif.

L'eau de leur bassin privatif scintillait sous le soleil et parut se moquer de lui. Ils n'en avaient pas profité, c'était vraiment dommage. Peut-être plus tard, quand il aurait repris le contrôle de ses émotions, pourraient-ils y nager ensemble.

Nus, de préférence.

Il fit le tour de la piscine. Au loin, il pouvait voir la mer et, sur sa gauche, la jungle. Il se perdit dans la contemplation du paysage.

Une sonnerie stridente déchira le silence. Il ne lui fallut qu'une secondes pour comprendre qu'elle venait de l'intérieur du bungalow. Il rentra en courant récupérer son portable et décrocha avant la seconde sonnerie.

— Allô ! dit-il à mi-voix en retournant à l'extérieur.

Lena ne semblait pas avoir été réveillée.

— Colt ? Est-ce que c'est toi ?

La liaison était épouvantable et grésillait horriblement. Il aurait probablement dû deviner qui l'appelait mais ne parvint pas à reconnaître la voix dans ce magma sonore.

— Qui d'autre décrocherait mon portable ? Qui est à l'appareil ?

— Desmond. Desmond Owens. J'appelle du Pérou.

Le cœur de Colt se mit à battre le tambour.

— Desmond ? Comment se passe le tournage ?

— Mal. Plusieurs des membres de l'équipe sont tombés malades, ils ont attrapé la dengue. Ils ne pourront pas reprendre le travail avant au moins deux semaines, d'après le médecin local. Et hier, Ryan est tombé d'une arête rocheuse. Une très mauvaise chute. Il va se remettre, mais il a une jambe cassée et une épaule disloquée. On l'a évacué vers l'hôpital le plus proche.

— C'est affreux, fit Colt, incapable de se réjouir des malheurs de celui qui lui avait soufflé le job tant convoité. Je suis désolé que vos gars aient tant d'ennuis, mais je suis au milieu de la mer des Caraïbes.

Que pourrais-je bien faire d'ici ?

— On a mis le projet au repos pour quelques jours. Ce qui nous met très en retard sur le planning et grève lourdement le budget, mais je n'avais pas d'autre choix. J'avais l'espoir que ça vous laisserait le temps d'arriver.

— D'arriver où ?

— J'ai besoin que vous preniez la direction du tournage, Colt.

— La direction du...

Il s'interrompit, la gorge sèche. C'était la chance qu'il attendait depuis si longtemps. La brèche dont il avait besoin pour prouver définitivement son savoir-faire. Le tournage au Pérou était bourré d'embûches. Il concernait un site archéologique récemment découvert, très écarté — pour ne pas dire carrément isolé —, mais qui pourrait rivaliser avec celui du Machu Picchu. Y accéder demandait des heures d'avion, avec de multiples correspondances. Ensuite, il fallait conduire jusqu'au plus proche village et terminer à pied dans une jungle touffue jusqu'à un emplacement virtuellement intact depuis des centaines d'années. Il avait fallu prévoir et transporter tout l'équipement, y compris plusieurs générateurs puisque l'équipe allait vivre et travailler sur place pendant plusieurs semaines.

C'était un vrai défi, mais c'était justement pour cela que le projet l'avait emballé dès le départ.

— On verra pour les détails une fois que vous serez arrivé. Comme vous m'aviez dit avant de partir où vous seriez, je vous ai déjà réservé un vol qui décolle de Sainte-Lucie cet après-midi.

— Dites-moi, Desmond, vous ne seriez pas un peu... présomptueux ?

— « Aux abois » conviendrait mieux. Je ne vois personne d'autre que vous pour remplacer Ryan.

Colt se passa une main nerveuse dans les cheveux. La tentation était énorme. C'était pour ce genre de défi qu'il avait travaillé si dur ces dernières années.

Un léger bruit le fit pivoter sur lui-même. Lena se tenait juste derrière lui, debout sur le seuil de la porte de communication entre la chambre et le patio. Elle avait les cheveux ébouriffés et avait enfilé un T-shirt. Si tout en elle évoquait une jeune femme tombée du lit, il n'en allait pas ainsi de ses yeux. Ils étaient grands ouverts, bien réveillés. Attentifs. Et peut-être un peu méfiants.

— Laissez-moi vous rappeler.

— Mais nous n'avons pas..., protesta Desmond.

— Je vous rappelle dans vingt minutes, l'interrompt Colt avant de raccrocher.

Le portable pesa lourdement dans sa main, comme s'il avait soudain plus d'attraction gravitationnelle que le reste du monde

alentour. Et, d'une certaine manière, Colt supposa que c'était le cas. C'était la connexion vers tout ce qu'il avait toujours voulu. Cinq jours plus tôt, il n'aurait pas hésité une seule seconde alors qu'à présent, il regarda par-dessus la piscine qui le séparait de Lena en se demandant si le bassin ne s'était pas mystérieusement agrandi.

— Je suis contente pour toi, Colt, dit-elle avec un indubitable accent de sincérité. Ce travail, tu le mérites. Tu t'es battu dur pour une occasion comme celle-ci.

Il hocha la tête, mais n'était pas convaincu. Pourquoi après tout aurait-il un choix à faire ? Pourquoi aurait-il à décider entre accepter le contrat qu'il avait attendu sa vie durant ou rester avec la femme qu'il aimait ? Ce n'était pas juste. Pourquoi pouvait-il avoir seulement l'un ou l'autre ? N'y avait-il pas une manière d'avoir les deux ?

— Viens avec moi, dit-il.

— Hein ?

Elle avait fait un bond en arrière, comme frappée physiquement par ses paroles.

— Viens au Pérou avec moi.

Elle écarquilla les yeux et déglutit plusieurs fois. Des émotions contradictoires traversèrent son visage. Si rapidement qu'il ne put déterminer ce qu'elle pensait.

Il fit lentement le tour de la piscine, mais s'arrêta quand elle fit un pas de côté pour l'éviter.

Appréhension, espoir et un chagrin omniprésent, qu'il reconnaissait mais ne comprenait pas, s'emparèrent de lui.

— Lena, murmura-t-il, viens avec moi.

Il comprit sa réponse avant même qu'elle ne l'énonce, en voyant la tristesse voiler son regard.

— Je ne peux pas, affirma-t-elle en secouant la tête.

* * *

Lena vit distinctement Colt accuser le coup, mais il se reprit aussitôt.

— Comment ça, tu ne peux pas ? Il n'y a rien qui t'oblige à rentrer. Pas de fiancé, pas de travail. Qu'est-ce qui peut bien t'empêcher de m'accompagner, Lena ? Viens avec moi.

Ces paroles lui firent mal, en même temps qu'une peur bleue. Colt avait raison : elle n'avait aucune raison de rentrer à Washington. Son travail était de l'histoire ancienne car même si le père de Wyn ne la fichait pas à la porte, elle ne pourrait décemment pas continuer à travailler pour lui, à les côtoyer, quotidiennement, Wyn et lui.

La vie qu'elle avait imaginée s'était évaporée avant d'avoir même eu une chance de commencer. La seule véritable chose qu'elle avait à

faire en rentrant était de déballer ses cartons chez elle.

Lamentable.

Mais ce que lui proposait Colt ne valait guère mieux. C'était même pire, en fait.

— Et que ferais-je, exactement, au Pérou ? Laver tes vêtements ? Te préparer tes repas ? Ou ma seule responsabilité serait-elle de me rendre disponible chaque fois que tu aurais un trou dans ton emploi du temps et une grosse envie de rouler dans la paille ?

— Ne fais pas cela, menaça Colt.

— Ne fais pas quoi ? Poser les questions qui fâchent ?

— Tout minimiser, tout rabaisser, tout salir. N'essaie pas de nous abîmer.

Lena ne put retenir un rire amer.

— « Nous » ? Mais il n'y a pas de « nous », Colt ! Il y a maintenant, cette semaine. Nous savions tous les deux qu'une fois qu'elle serait terminée, nous repartirions chacun de notre côté. Cela va juste arriver un petit peu plus tôt que prévu.

Elle haussa les épaules d'un air le plus désinvolte possible, même si une vive douleur lui transperçait la poitrine. Mais elle résista à l'envie de serrer les bras autour d'elle : elle refusait de lui montrer sa faiblesse.

— Je ne te suivrai pas comme une marie-couche-toi-là en chaleur. Je ne serais pas comme ma mère.

— Mais bon sang, que vient faire ta mère là-dedans ? s'emporta-t-il, visiblement à bout de nerfs et de patience.

— Ecoute, Colt : j'ai une vie, une carrière que j'entends poursuivre, des morceaux à ramasser et à recoller. C'est à Washington qu'est ma place.

Elle ne laisserait pas tout derrière elle sans remords pour un homme, même pas pour Colt. Même si d'un côté, elle avait envie de céder, d'accepter tout ce qu'il pourrait lui proposer. Ce serait si facile de se laisser tenter. Si facile mais si peu responsable.

Et puis il ne lui avait fait aucune promesse. Il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait, qu'il avait besoin d'elle, ou qu'il voulait plus qu'une simple extension du plaisir qu'ils avaient trouvé à Escapade.

Peut-être que s'il l'avait fait, elle aurait réagi différemment. Peut-être...

Mais cela n'avait pas été le cas, et elle refusait de se laisser gouverner par sa libido et ses émotions. Avec Wyn, elle avait eu une relation sans passion, mais calme et satisfaisante. Avec Colt, elle vivait une passion dévorante, qui lui embrouillait les idées et lui faisait envisager de prendre les mauvaises décisions.

Lena se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas laisser libre cours à son désarroi. Quand donc trouverait-elle un compromis heureux ?

Quelqu'un qui lui donnerait tout ce dont elle avait besoin : la passion, le bonheur, un avenir stable et des racines si profondes qu'elles ne pourraient jamais être arrachées.

C'était cela qu'elle méritait. Même si pour l'instant, l'idée de le trouver lui paraissait une pure vue de l'esprit. Une chimère.

Toutefois, elle refusait de se contenter de moins. Elle refusait de tomber dans le même piège que sa mère, de se perdre, de s'oublier juste pour contenter un homme.

Elle refusait de laisser le départ de Colt, cette inéluctable séparation — puisqu'il ne voulait rien construire de durable —, la détruire.

Ayant apparemment compris que son éclat n'avait rien arrangé, ce fut d'une voix apaisée que Colt poursuivit :

— Tout sera toujours là à Washington à ton retour du Pérou. Tu pourras très bien reprendre le cours de ta vie sans avoir rien manqué.

— Non, c'est impossible. Je ne peux pas mettre mon existence entre parenthèses parce que tu n'es pas prêt à renoncer à notre aventure de vacances.

Il tendit la main vers elle, mais elle s'écarta. S'il la touchait, elle s'effondrerait probablement. Et si elle craquait, elle ne se le pardonnerait jamais.

— Vas-y, Colt. Je veux que tu y ailles. Je sais que c'est l'occasion que tu attendais. Et je suis heureuse pour toi, réellement heureuse.

Tendu comme un arc, Colt serra les dents. Elle savait qu'il voulait encore discuter, qu'il voulait trouver un argument imparable qui pourrait la faire changer d'avis.

Mais il n'y en avait pas.

Il n'y avait pas d'avenir pour eux. Mieux valait sans tarder mettre un terme à cette histoire et minimiser le plus possible la douleur.

La sonnerie du portable de Colt les fit sursauter tous les deux. Il resserra les doigts autour de l'appareil avant de regarder l'écran. Il ne décrocha pas tout de suite et plongeait son regard dans le sien.

— Viens avec moi.

Lena s'efforça de contenir ses larmes. Elle secoua lentement la tête de droite à gauche.

— Je ne peux pas.

Colt se détourna et répondit à l'appel. Elle l'écouta, incapable de s'éloigner, incapable de s'épargner la douleur alors qu'il faisait exactement ce qu'elle lui avait dit de faire et acceptait la proposition de Desmond.

Elle se ratatina contre le chambranle, prise d'une douleur intolérable. *Finally* fut le premier mot qui lui vint à l'esprit. *Finally* elle était arrivée, la peine qu'elle en était venue à attendre.

C'était fini, et un jour elle comprendrait comment s'en arranger.

Entre-temps, elle refusait de s'écrouler. Jamais personne ne la verrait sale, hirsute, malheureuse et incapable de s'extraire de son lit. Il n'y aurait pas de montagnes de mouchoirs en papier partout autour d'elle. Elle ne refuserait pas de s'alimenter pendant des jours, voire des semaines. Personne ne la verrait dépérir ni perdre dix kilos en l'espace de quelques jours.

Elle ne se laisserait pas prendre en otage par ses émotions.

Elle regarda calmement Colt déambuler dans le bungalow pour rassembler ses affaires, sans un mot. Au bout d'une demi-heure, toute trace de sa présence avait disparu.

Son sac à la main, Colt marqua une pause à la porte. Il se retourna et la contempla longuement.

— Je te souhaite d'être heureuse.

La porte ne s'était pas refermée derrière lui qu'elle se laissait aller au torrent d'émotions qui la dévastait. Des larmes jaillirent, brûlantes et silencieuses, alors que *finally*, elle ressentait.

Elle avait pris la bonne décision.

Mais alors, pourquoi était-ce si douloureux ?

Colt entra en trombe dans le bâtiment principal et se dirigea vers le comptoir de réception. Il lui restait une dernière chose à faire avant de partir.

— Il faut que je voie Marcy, s'il vous plaît.

La réceptionniste eut un mouvement de recul comme pour lui faire comprendre que son expression n'avait rien d'avenant — bien au contraire sans doute. Il s'efforça de la modifier, mais comprit à l'expression de son interlocutrice que son sourire avait tout d'une grimace.

— Je vais la prévenir, maugréa-t-elle.

Mais Colt n'était pas d'humeur à attendre. Il fit prestement le tour du comptoir et se dirigea vers la porte du couloir.

— Monsieur, attendez ! Vous ne pouvez pas pénétrer ici, s'exclama-t-elle en tentant de lui faire barrage.

— Croyez-moi, ma présence ne va pas déranger Marcy.

— Croyez-moi, elle va être furieuse, répondit sèchement la femme.

Elle comprit qu'elle n'aurait pas le pouvoir de l'arrêter et retourna à son poste. Colt l'entendit appeler des renforts au téléphone tandis qu'il disparaissait dans le couloir. Bien. Il avait probablement un peu moins de cinq minutes devant lui avant qu'une équipe de sécurité ne se précipite au secours de Marcy. Cela devrait lui suffire à la trouver.

Il passa la tête dans plusieurs bureaux, vides, et se fit la réflexion que leur ameublement reflétait à merveille l'ambiance chaleureuse et éclectique de la résidence. Escapade était sans conteste un endroit agréable pour travailler ; même si, pour le moment, il avait bien d'autres choses en tête. Vu l'heure matinale, personne n'était encore à son poste. Pourvu que Marcy fasse exception... Mais la réceptionniste n'avait-elle pas dit qu'elle allait « la prévenir » ?

Il vit de la lumière sous la dernière porte du couloir, sur la droite, et pria pour que ce soit le bureau de Marcy.

Il poussa la porte et bénit le ciel.

Marcy sursauta. Colt entra et se laissa choir sur la chaise face à son bureau. Elle cilla et détourna les yeux de son écran d'ordinateur.

Comme il était un peu de biais, Colt eut le temps de voir ce qu'elle regardait, avant son arrivée, une photo de Lena et lui.

— Colt, que faites-vous là ? Je croyais que vous vouliez faire la grasse matinée aujourd'hui. Nous n'avons rien de prévu avant vos massages, en fin d'après-midi.

— C'est de cela qu'il faut que je vous parle.

Son ton cassant dessina une ride soucieuse sur le front de Marcy. Elle remua sur sa chaise et jeta un coup d'œil à son écran ; d'un clic, elle fit disparaître la photo.

— Ne me dites pas que vous êtes le genre d'homme à refuser de se faire masser ! Je vous garantis qu'il n'y a rien de sexuel là-dedans. Notre personnel très qualifié se comporte de façon extrêmement professionnelle.

— J'en suis certain, mais le problème n'est pas là.

— Où est-il, en ce cas ? l'interrogea-t-elle, perplexe.

— Je dois m'en aller.

A court de mots, elle ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois de suite. Il eut le sentiment que cela lui arrivait rarement.

— Mais... c'est impossible, fit-elle enfin. Nous n'avons pas terminé les séances.

Colt avait l'intuition qu'elle mentait. Ou du moins que, si les séances n'étaient pas terminées, elle avait cependant toute la matière nécessaire pour sa campagne publicitaire. Mais jamais Marcy ne l'admettrait. Il n'avait eu qu'un bref aperçu de la photo sur son écran, mais ça lui avait suffi pour savoir que c'était de l'excellent travail. S'il ne l'avait pas vue, il n'aurait pas eu l'idée de prendre cela pour argument en sa faveur.

— Montrez-moi, dit-il en désignant l'écran de la main.

— Vous montrer quoi ?

— Les photographies. Je veux les voir.

Elle le dévisagea plusieurs secondes ; il comprit qu'elle soupesait ses options, et les conséquences potentielles d'une acceptation de sa demande. Elle tendait la main vers son clavier quand un homme jaillit dans la pièce. Colt reconnut le chef de la sécurité.

— Il y a un problème, me dit Tina, fit ce dernier en s'immobilisant à l'entrée du bureau.

Il avait un œil acéré, qui semblait enregistrer chaque détail de la scène. Colt n'avait aucun doute : c'était un ancien policier ou un ex-militaire.

— Non, tout va bien, Zane, répondit Marcy en se levant. Je ne sais pas si vous vous êtes déjà rencontrés, tous les deux. Colt Douglas, je vous présente Zane Edwards, notre responsable de la sécurité. Colt est la moitié masculine du couple qui va nous servir pour notre campagne publicitaire. Il est passé discuter quelques détails avec moi.

— Le vocabulaire de Tina impliquait plutôt qu'il s'était introduit de force, répondit Zane, le regard braqué sur Colt.

Il se félicita d'être assis, donc moins susceptible d'être considéré comme une menace. Il fut également ravi de constater que l'homme n'avait pas une arme dans un holster pendu à son épaule. Mais bien sûr, il pouvait aussi la garder sous sa chemise...

— Je suis désolé d'avoir effrayé Tina, s'excusa-t-il en faisant pivoter sa chaise vers Zane. Ce n'était pas mon intention.

Ce dernier poussa un grognement puis s'adressa à Marcy, semblant quêter un signal discret qui accrédirait la thèse de la menace :

— Eh bien, si vous êtes certaine que tout va bien...

— Je vous garantis qu'elle ne court aucun danger avec moi. S'il vous faut un mot de passe, un code ou quoi que ce soit, allez-y, demandez-lui. Elle n'est pas retenue en otage.

— Franchement, Zane, je vous suis reconnaissante de vous inquiéter pour moi, mais tout est en ordre. Colt n'avait pas pris rendez-vous, mais nous avons des choses à voir ensemble. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— Très bien, répondit Zane en reculant vers la porte et en regardant encore une fois fixement Colt. Je vais garder un œil sur le couloir depuis mon poste.

C'était un avertissement clair ; et inutile, mais ce n'était pas Colt qui allait lui reprocher de bien faire son travail.

— Tout ce qui pourra vous faire plaisir, mon ami, répondit Colt avec nonchalance.

Zane tourna les talons et disparut aussi vite qu'il était arrivé.

— Je le crois capable de tuer à mains nues, ironisa Colt en se retournant vers Marcy.

— De multiples manières.

— Sans rire ?

— Vous avez vu la taille de ses biceps ? Bon, j'avoue que je n'ai jamais eu le courage de lui demander de me faire une démonstration...

Colt éclata de rire. L'apparition de Zane avait au moins eu un avantage, celui de soulager la tension que son arrivée inopinée dans le bureau avait provoquée. Il était toujours à cran, mais ni Marcy ni Zane n'en étaient responsables.

— Je vous prie d'excuser mon intrusion aussi intempestive que brutale, lui dit-il en souriant.

— Vous ne pouvez vraiment pas vous en empêcher, n'est-ce pas ? rétorqua Marcy en secouant la tête.

— M'empêcher de quoi ?

— De déployer ce charme malicieux et gamin qui est le vôtre.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je le sais. Et c'est là tout le problème.

Elle fit légèrement pivoter son écran pour que Colt puisse le voir et fit démarrer un diaporama.

— Voilà, laissez-moi vous montrer.

Il avait eu pour intention première de parcourir ce qu'ils savaient déjà et de s'en servir pour convaincre Marcy qu'ils avaient suffisamment de matière et qu'il pouvait partir avant la fin de leur séjour. Or, dès que les clichés commencèrent à défiler, il oublia jusqu'à la raison de sa présence dans le bureau de Marcy : la succession de photos éveilla en lui un kaléidoscope de souvenirs aussi frais et délicieux que la peau de Lena sous sa langue.

* * *

Sur un cliché de leur premier soir au restaurant, Colt distingua nettement l'inconfort de Lena, sa posture raide et empruntée. Il repensa à cette soirée, à la suite de leur premier baiser. Il avait juste présumé, alors, que cette histoire de séances photo la contrariait. A présent, il se demandait si ce n'était pas une conscience résiduelle de leur baiser qui avait provoqué sa tension.

Ensuite, il se revit à la plage avec Lena. La tension avait disparu et elle était appuyée contre lui, détendue. Ils penchaient la tête l'un vers l'autre et donnaient l'image d'un véritable couple, partageant une connivence uniquement due au temps et à une histoire commune.

Près de la piscine, ils étaient détendus et riaient. Mikhaïl avait réussi à prendre plusieurs clichés sur le vif. Sur l'un d'eux, Lena l'étudiait les yeux mi-clos pendant qu'il regardait ailleurs. Sur un autre, c'était lui qui la dévorait des yeux alors qu'elle lisait.

Sur chaque image, la tension sexuelle entre eux était quasiment palpable. Jamais il ne s'était senti aussi exposé.

Aucun doute, Mikhaïl était un photographe de talent : ses photos étaient splendides. Mais Colt ne pouvait les regarder objectivement, en tant que professionnel. C'était lui, dans le cadre. Lena et lui. Eux deux.

Seigneur...

Quand ils parvinrent aux photos de la soirée sous la tente, il eut soudain très chaud. Elles exsudaient une sensualité qu'il n'appréciait pas de voir ainsi étalée, de devoir partager avec quiconque. Si seulement il s'en était rendu compte à ce moment-là, il aurait fichu Mikhaïl dehors à grands coups de pied dans le derrière.

— Assez ! dit-il d'une voix cassée.

Il ne voulait plus rien voir. C'était trop douloureux de regarder la progression de leur idylle en sachant désormais comment elle se terminerait — comment elle *s'était terminée*, en fait.

Cependant, une évidence absolue s'était imposée à lui : personne

ne devait voir ces photos. Elles étaient trop personnelles, trop douloureuses pour être exposées aux yeux du monde.

— Vous ne pouvez pas vous servir de ces images.

— Bien sûr que si ! répondit Marcy d'une voix ferme et assurée.

— Vous ne comprenez pas. Je ne peux pas vous laisser les utiliser, reprit Colt en tournant les yeux vers elle. Je ne veux pas qu'elles deviennent publiques, que chacun puisse les voir.

— Et pourquoi pas ? Elles sont splendides. L'évolution d'une histoire d'amour.

— Non, vous ne comprenez pas. C'est fini. C'est la raison pour laquelle je m'en vais.

— Quoi ? s'écria Marcy en secouant la tête comme s'il parlait chinois. Que s'est-il passé ?

Il resta silencieux. Comment aurait-il pu en être autrement alors qu'il n'avait pas la réponse à la question pourtant simple de Marcy ? Il préféra donc se concentrer sur le seul problème qu'il pouvait résoudre.

— Je vous paierai ces photos. Je réglerai les dépenses de Mikhaïl et celles de son équipe. Je vous réglerai la semaine de séjour ainsi que tous les extra. Je paierai même les séances que vous devrez programmer pour remplacer celles-ci.

— Mais... Non. Non, c'est impossible ! De toute façon, nous n'aurions pas le temps. Sinon, nous manquerons le bouclage de *Worldwide Travel*.

— En ce cas, je paierai le supplément exigé pour un travail en urgence.

Marcy bascula en arrière dans son fauteuil avec tant de force qu'elle faillit partir à la renverse.

— Et si je veux m'épargner des migraines, Colt ? L'argent ne peut pas tout résoudre.

— D'après ce que je sais, l'argent est la solution miracle à tous les maux. A part le chagrin.

— Sauf si je refuse.

— Je mettrai mes avocats sur l'affaire.

— Ça n'arrangera rien. Vous avez signé un accord.

— Peut-être, mais le tribunal délivrera certainement une injonction vous empêchant d'utiliser ces clichés avant que l'affaire soit réglée. Cela pourrait durer un bon moment. Voire une éternité si mes conseils font traîner les choses.

Les yeux de Marcy étincelèrent.

— Où est passé votre charme, à présent, hein ? l'apostropha-t-elle. Pourquoi faites-vous cela, Colt ?

— Parce que l'idée que Lena voie ces photographies et comprenne à quel point je suis vulnérable m'est insupportable.

— Ah les hommes ! s'exclama Marcy en levant les mains au ciel.

Est-ce que ce serait aussi terrible que cela ?

— Je lui ai demandé de venir avec moi. De m'accompagner au Pérou.

Ses yeux se plantèrent dans ceux de Marcy. Il ne savait absolument pas pourquoi il confiait à cette femme des détails intimes qu'il ne pouvait même pas expliquer à Lena. Peut-être était-ce dû à cette attitude terre-à-terre derrière laquelle elle se cachait comme derrière un bouclier. Ou peut-être à la douceur qu'il percevait cachée en elle.

— Elle a refusé, reprit-il. C'est fini. J'ai été celui qui lui a permis de rebondir ; rien de plus qu'une aventure de vacances.

— Je n'en suis pas si sûre que vous.

Lui l'était. Lena n'avait aucune envie de poursuivre leur liaison au-delà de cette semaine. Dans le cas contraire, elle serait partie avec lui.

— A vous de décider, Marcy, trancha-t-il. Est-ce que je paye pour tout, ou est-ce que je contacte mes avocats ? Et croyez-moi, j'en ai plusieurs, qui se mettent au garde-à-vous dès que j'appelle.

Marcy poussa un grognement et frappa son bureau du poing. Il entendit Tina glapir au bout du couloir et fut certain que Zane allait refaire une apparition sous peu. Mais il serait parti avant.

Il mit la main dans sa poche, en sortit son portable et entreprit de composer un numéro.

— Stop ! D'accord, vous avez gagné.

Colt effaça les chiffres qu'il avait composés et remit son téléphone dans sa poche. Sans prendre la peine de dire à Marcy qu'il était en train de s'appeler lui-même. Il n'avait eu aucune attention de déranger son avocat à cette heure matinale, surtout en sachant qu'il avait déjà remporté la partie.

— Remettez-moi, je vous prie, toute trace numérique et papier de ces photographies. Ensuite, je tiens à ce que vous les effaciez de votre ordinateur, afin qu'elles ne puissent jamais refaire surface quelque part.

Marcy se rembrunit, mais n'en hocha pas moins affirmativement la tête.

— Par ailleurs, je vous serais reconnaissant de faire venir une vedette afin de me ramener sur le continent. Le plus tôt sera le mieux

— Il va leur falloir au moins une heure avant d'arriver du continent.

— Très bien. J'attendrai. Cela devrait vous laisser le temps de récupérer les clichés auprès de Mikhail. Et d'effacer les originaux.

Marcy tordit la bouche en une mimique disgracieuse.

— Je vais téléphoner.

En sortant du bureau de Marcy, une heure plus tard, Colt croisa Zane dans le couloir. Celui-ci lui jeta un regard noir mais ne l'intercepta pas.

Quelques minutes après, une épaisse enveloppe en kraft sous le bras, il tanguait sur une mer agitée.

Il ne put s'empêcher de se retourner et de fixer l'île alors qu'elle disparaissait à l'horizon.

* * *

Lena errait sans but le long de la plage déserte dans le bruit du ressac. Elle s'était souvent promenée le long du rivage depuis leur arrivée sur l'île ; c'était différent, aujourd'hui. Au lieu d'être agréable, c'était... déprimant. Elle savait que Colt ne rôdait pas quelque part autour d'elle, pas plus qu'il n'attendait son retour au bungalow.

Il était parti.

Le dernier jour de son séjour sur l'île était arrivé. A l'origine, Colt et elle avaient prévu de partir avec la dernière navette de la journée mais maintenant qu'elle était seule, elle avait changé ses plans. Ce serait trop insupportable de poireauter ici sans lui.

Elle se répéta qu'elle avait pris la bonne décision. Mais alors, pourquoi se sentait-elle si mal ?

De retour au bungalow, elle acheva de remplir sa valise et la posa près de la porte. Elle jeta un rapide regard dans le miroir au-dessus du lavabo. Elle repartait de l'île dans le même état qu'en y arrivant : malheureuse, avec des cernes bruns sous les yeux provoqués par le manque de sommeil.

La résidence s'éveillait doucement. Il était tard partout ailleurs, mais pas à Escapade. Ici, les gens se faisaient plaisir. Comme elle s'était vite habituée à ce rythme hédoniste...

Elle traversa le complexe jusqu'au bâtiment principal. Une fois plantée devant la réception, elle demanda à parler à Marcy, en espérant que celle-ci était déjà debout et au travail. Une jeune employée prénommée Tina partit chercher sa responsable.

Incapable de rester assise sans rien faire, Lena traversa le vestibule pour se poster devant la grande baie vitrée et regarder au-dehors. La mer et le sable étincelaient sous le soleil. C'était magnifique. Dommage qu'elle doive quitter ce décor idyllique en de si tristes circonstances.

— Je pensais bien vous voir ce matin, dit Marcy en la rejoignant.

— Oh...

Lena tourna furtivement la tête vers elle. Elle se rendit compte qu'elle faisait compulsivement tourner la bague qu'elle avait toujours à l'annulaire.

— Colt est venu me parler hier.

Elle reposa les yeux sur le paysage. Cela valait mieux que la pitié qu'elle avait aperçue dans les yeux bleus de Marcy.

— Il est parti, reprit-elle à voix basse.

— Je sais. Il a reçu un appel pour un travail au Pérou.

Marcy lui montra alors une grande enveloppe en kraft qu'elle avait jusque-là cachée dans son dos.

— Tenez, c'est pour vous. Il a exigé toutes les copies, mais je me suis dit qu'il vous devait au moins ces photographies.

Lena baissa les yeux sur le paquet, avant de les reporter sur Marcy.

— De quoi parlez-vous ?

— Il ne vous a rien dit ?

— Me dire quoi ?

— Bon sang, Lena ! Est-ce que les hommes de votre vie ne vous disent jamais rien ? Colt a acheté les droits pour toutes les photos.

— Mais pourquoi aurait-il fait cela ? demanda Lena, incrédule, en faisant face à Marcy.

— Vous allez devoir le lui demander ; mais je pense que cela a un rapport avec sa volonté de ne pas les voir publiées.

— L'imbécile, commenta Lena dans un souffle.

— Oh ! il y a mieux : il m'a menacée d'appeler ses avocats pour obtenir une injonction judiciaire si je refusais de lui obéir et de détruire les images de Mikhail.

— C'était du bluff.

— Je ne pense pas.

— Mais qu'allez-vous faire ? s'écria Lena. N'aviez-vous pas besoin de ces photos pour votre campagne publicitaire ?

— Si, mais Colt a fait quelques suggestions concernant une alternative, répondit Marcy, qui affichait un petit sourire malgré son dépit manifeste. Et... qu'il aille au diable, mais il avait raison.

— C'est un excellent photographe, admit Lena. Et un encore meilleur réalisateur.

Elle lui en voulait peut-être, mais pas au point de dénigrer son talent.

— Il a payé pour que Mikhail prolonge son séjour et prenne de nouveaux clichés.

— Et combien lui a coûté cette petite plaisanterie ?

— Vous n'avez pas vraiment envie de le savoir ? Entre les photos et le prix de votre séjour...

— Ça doit avoisiner plusieurs milliers de...

— Aux alentours de quarante mille.

La colère bouillonna en Lena.

— Je suis désolée. Nous avons tous deux accepté de faire cela et il n'aurait pas dû renier sa parole, dit-elle avant de pousser un soupir de frustration et de tristesse mêlés. Je lui tordrais bien le cou !

— Il faudrait d'abord le rattraper, répondit Marcy avec un petit rire.

Toutes deux savaient que ce n'était pas près d'arriver. Lena se retourna vers l'extérieur, beaucoup plus apaisant que les paroles de Marcy.

— Colt a payé pour un jour supplémentaire, mais je suppose que ce n'est pas la peine de vous proposer de rester.

Lena fit non de la tête.

Marcy posa la grosse enveloppe sur une table à côté d'elle avant de poursuivre :

— Le ferry devrait arriver dans une vingtaine de minutes. Je vais demander à un bagagiste de vous attendre à l'arrivée.

Voilà, tout était terminé.

Encore une fois.

Elle venait de perdre deux hommes en moins d'une semaine. Un qu'elle n'aimait pas mais croyait aimer. Et un qu'elle n'avait jamais envisagé d'aimer jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Les paroles de Marcy lui revinrent en tête. *Il faudrait d'abord le rattraper*. D'un côté, c'était ce qu'elle avait envie de faire. De lui courir après comme un chiot énamouré avide de la moindre miette qu'il pourrait lui lancer. Une envie impérieuse s'empara d'elle, mais elle refusa d'y céder.

Elle avait sa propre vie, sa propre identité, son propre chemin et refusait d'y renoncer. C'était la bonne décision pour elle.

Dans son esprit, une petite voix lui souffla : « Souviens-toi que tu as aussi pensé cela une fois à propos de Wyn. » Elle l'ignora.

Elle fit glisser les deux bagues de son doigt et les fourra dans sa poche. Le passé et le présent dans la même cachette. Elle devrait probablement rendre l'alliance à Marcy mais elle ne... elle ne pouvait pas. Elle s'empara de l'enveloppe, la cala sous son bras et prit la direction du ponton, et du voyage vers le reste de sa vie.

Quoi qu'il lui réserve.

Lena avait réussi à éviter sa famille et envoyé sa lettre de démission. Quand M. Rand lui avait proposé de rester, elle avait été tentée d'accepter. Mais c'était juste la peur de l'inconnu, et elle avait tenu bon.

Ce n'était pas normal d'être à la dérive, sans réelle direction. Elle avait travaillé si dur pour réussir. Elle avait même cumulé deux petits boulots pour financer ses études.

Pour la première fois depuis ses seize ans, elle n'avait aucune responsabilité. Pas de patron qui attendait qu'elle se mette au travail, pas de projets de dernière minute exigeant de passer la nuit au bureau.

Au cours de la semaine écoulée depuis son retour, elle en était presque venue à le regretter. Une surcharge de travail lui aurait évité de penser en permanence à Colt. Elle se demandait ce qu'il faisait et si elle lui manquait. Probablement pas, puisqu'il était en train de vivre son rêve au cœur de la forêt tropicale.

Elle faisait la grasse matinée et déballait ses cartons. Une fois ou deux, elle se promena au hasard dans la ville et admira des sites qu'elle n'avait jamais pris le temps de visiter. Trouver un nouvel emploi était au sommet de sa liste de priorités, mais elle avait décidé de s'accorder quelques semaines de congé. M. Rand l'avait gratifiée d'une généreuse prime de départ, elle avait donc de quoi voir venir.

Elle n'avait aucune raison de se morfondre puisque la décision de repousser Colt hors de sa vie avait été la sienne. Cependant, c'était parfois difficile de ne pas craquer. Le lendemain de sa démission, elle avait sorti la boîte contenant son matériel pour fabriquer des bijoux du fond d'un placard. Elle avait dû en épousseter le couvercle avant de l'ouvrir.

Elle y avait retrouvé des vieux amis longtemps perdus de vue : pierres semi-précieuses, cristaux, perles, fils d'or et d'argent.

Ce jour-là, elle ne s'était arrêtée que lorsque son estomac avait grondé ; elle avait les doigts si endoloris qu'elle avait eu du mal à reprendre le travail le lendemain matin. Mais elle l'avait quand même

fait.

Au soir du quatrième jour, elle avait fabriqué un assortiment de colliers, de boucles d'oreilles, de bracelets et de bagues dont elle était très fière, même si elle ne savait absolument pas ce qu'elle allait en faire. Bah, elle trouverait bien...

Comme elle trouverait également le moyen de ne pas renoncer à cette partie d'elle-même. Elle prenait un plaisir fou à fabriquer des bijoux, et c'était tout ce qui comptait. Même si elle n'arrivait pas à trouver le moyen d'en vivre, elle était bien décidée à ne plus jamais enterrer cette passion-là au fond d'un placard.

Un coup frappé à la porte la fit sursauter ; elle en lâcha sa pince, qui tomba sur la table avec un bruit sec, faisant voler partout les perles bleu-paon sur lesquelles elle travaillait.

Elle se lança à leur recherche en marmonnant des imprécations à mi-voix. Elle avait les fesses en l'air et la tête enfouie aussi loin que possible sous le canapé quand une voix grave s'éleva derrière elle. Elle voulut relever la tête mais se la cogna durement contre l'armature métallique du canapé. Une soudaine montée d'adrénaline la fit se recroqueviller sur le sol une main sur la tête et se retourner dans le même temps.

La dernière personne qu'elle s'était attendue à trouver en train de la contempler était bien Wyn.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? Et comment es-tu entré ?

— J'étais venu te rendre ça, répondit-il en brandissant une clé dorée.

— Et tu as pensé que tu pourrais t'en servir une dernière fois ?

— Tu ne m'as pas ouvert, dit-il en regardant partout dans l'appartement. Et je me faisais du souci pour toi.

Il devait penser qu'elle était inconsolable. Ou pire encore. Elle put voir dans ses yeux qu'il comprenait à présent son erreur. Il avait tiré de mauvaises conclusions. Il aurait peut-être préféré la trouver comateuse de désespoir.

— Tu dois quand même savoir que je ne suis pas du genre à sauter d'un pont parce que tu as couché avec ma cousine.

Il dansa d'un pied sur l'autre et elle se rendit compte qu'il était nerveux. Ou peut-être que *mal à l'aise* convenait mieux. Parfait.

Lena se releva et posa sur la table les quelques perles qu'elle avait réussi à retrouver. Wyn et elle se dévisagèrent, à court de mots.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il finalement en fourrant les mains dans ses poches et en désignant du menton le fatras sur sa table.

— J'ai recommencé à créer des bijoux.

— C'est une bonne chose. J'ai toujours pensé que tu étais douée pour cela.

Elle resta interdite devant cette révélation, à laquelle elle ne

s'attendait pas.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

— Tu n'as jamais paru vouloir connaître mon opinion sur ce point. Tu semblais toujours si indépendante. Tu ne m'as jamais demandé ce que je pensais de tes bijoux, ni de rien d'autre d'ailleurs.

— Ce n'est pas vrai.

Il éluda d'un geste.

— En tout cas, je ne t'ai pas demandé de coucher avec Mitzi, poursuivit-elle, agressive.

— J'en suis désolé, Lena. En toute honnêteté, je n'ai pas voulu que cela arrive. Je n'ai jamais voulu te faire du mal.

Elle lâcha un profond soupir et se laissa tomber sur le canapé. Elle ne pouvait décemment pas le laisser endosser toute la responsabilité de leur échec. D'accord, c'était lui qui l'avait trompée, mais elle se demandait à présent si elle lui avait laissé un autre choix.

— Tu ne m'as pas fait de mal, ce qui en dit probablement long sur nous deux, répondit-elle en balayant ses excuses d'un geste. Nous n'étions pas amoureux l'un de l'autre, mais aucun de nous n'a voulu le voir — ou le dire.

Il avait peut-être pris la tangente la plus facile, mais elle n'avait pas été loin de faire la même chose. Elle aurait dû écouter sa peur — cette peur qui essayait de lui dire quelque chose —, mais elle n'avait pas voulu prendre de risque et lâcher la proie pour l'ombre.

— Cela n'excuse pas ce que j'ai fait.

— Non, en effet.

— Si cela peut faire une quelconque différence à tes yeux, Mitzi et moi faisons vraiment des efforts pour que ça marche.

Sous le choc, Lena fixa Wyn. Puis elle ne put s'empêcher de rire.

— Alors bonne chance ! Tu es conscient qu'elle a dix ans de moins que toi et que c'est une des filles les plus démunies que j'aie jamais connues ?

— Ça ne me dérange pas. J'aime qu'elle ait besoin de moi. Et puis, elle me fait me sentir jeune.

— Tu es jeune, Wyn.

— Oui, mais il m'arrive parfois de l'oublier. Toi qui connais ma mère, pourrais-tu me le reprocher ? J'étais déjà adulte avant d'entrer au jardin d'enfants, et ma vie entière était déjà toute tracée.

— Je suppose que ce raisonnement un peu tordu se tient malgré tout, dit Lena en secouant la tête. Mitzi est vraiment le contraire de tout ce que tu as jamais pensé vouloir.

Il se mit à rire à son tour.

— Une chose est sûre, elle est le contraire de toi !

— A qui le dis-tu !

— J'y ai beaucoup réfléchi. C'est peut-être pour cela que ça n'a pas

marché entre nous : on est trop semblables. Mitzi me met au défi ; elle me met en rogne, elle me fait rire. Elle voit les choses sous un angle complètement différent et me pousse à les voir ainsi, moi aussi.

— Et tu ne penses pas que ça finira par perdre de son charme ?

— Je n'en sais rien, mais on va essayer. On va peut-être en arriver à découvrir qu'on se déteste, ou s'apercevoir qu'on est exactement ce dont l'autre a besoin. Je lui fais garder les pieds sur terre et elle me fait régulièrement lever le nez vers les étoiles.

Une jalousie inattendue s'empara de Lena. Une jalousie qui n'était pas due au fait que Wyn et Mitzi avaient trouvé le bonheur ensemble. Leur relation ne l'attristait pas plus que cela, preuve qu'ils avaient pris la bonne décision en ne se mariant pas. En revanche, elle leur enviait de s'être trouvés, de partager une camaraderie qu'elle n'avait plus connue depuis qu'elle avait quitté Escapade seule.

Elle baissa les yeux, refoulant son chagrin. Cette discussion la ramenait à la complicité qu'elle avait eue dès le début avec Colt. Une aisance dans la relation, une connexion spirituelle. Il savait exactement sur quel bouton appuyer pour la faire démarrer, mais il la mettait aussi au défi, il la bousculait, l'obligeait à remettre en question sa vision du monde.

Du moins l'avait-il fait jusqu'à ce que tout vole en éclats...

Même quand ils étaient sur l'île, dans leurs conversations les plus intimes, qu'avait-il fait ? Il l'avait conduite à se poser des questions sur elle. La plupart des gens qu'elle aurait pu choisir pour l'accompagner sur l'île l'auraient abreuvée d'alcool en lui répétant que Wyn était le dernier des salauds. Pas lui. Il l'avait mise au pied du mur et l'avait obligée à regarder le tableau d'ensemble. Cet homme était perspicace et brillant, bien plus qu'elle n'avait voulu l'admettre.

Le silence s'installa dans la pièce.

— Tu sais, tu n'étais pas obligée de démissionner, finit par dire Wyn. Si quelqu'un devait quitter l'entreprise, c'est moi.

— On sait tous les deux que ton père ne t'aurait jamais laissé faire ça.

— En fait, je pense qu'il préférerait t'avoir toi que moi.

— Je ne reviendrai pas ; et si jamais je le faisais, je refuserais que tu t'en ailles. Tu es excellent dans ton travail. La plupart du temps.

— En ce cas, pourrais-tu au moins envisager de travailler pour nous en free-lance ? Tu es la meilleure graphiste que nous ayons jamais eue. Tu pourrais travailler de chez toi, accepter seulement les commandes qui t'intéressent.

Lena le contempla comme s'il venait de lui pousser une deuxième tête. Ce qu'il lui suggérait ne lui était jamais venu à l'idée, mais ça méritait réflexion.

— Je vais y penser, promet-elle.

Elle allait devoir envisager la proposition sous tous les angles avant de prendre une décision. Il lui suggérait de se lancer en indépendante. Ce qui exigeait un planning et une solide préparation. Si elle envisageait d'en vivre, elle ne pourrait le faire avec pour seul client Rand Marketing. Pourtant, c'était vraiment une option envisageable. L'idée d'avoir plus de flexibilité lui plaisait bien. Et aussi celle d'être complètement maîtresse de sa destinée.

Un éclair de culpabilité traversa le visage de Wyn lorsqu'il reprit la parole :

— Alors, euh... comment s'est passé ta lune de... ton voyage ?

Lena lui jeta un long regard éloquent.

— Tu imagines, je suppose, l'air bête que j'ai eu quand Colt et moi sommes arrivés là-bas ?

— Eh bien... Si les choses s'étaient passées comme prévu, tu n'aurais jamais vu la différence.

— Oh si, je l'aurais vue ! A côté de Marcy, n'importe quel sergent-chef a l'air d'un gros nounours inoffensif. Quant à Mikhail, le photographe, il savait se fondre dans le décor comme un mammouth dans la neige.

— Parce que tu l'as fait quand même ? s'étonna Wyn.

— Quel autre choix avais-je ? Je n'aurais jamais eu les moyens de régler le séjour.

— Je n'ai jamais apprécié Colt, et j'ai toujours pensé qu'il y avait plus que ce qu'il paraissait entre vous. Mais je m'étais dit qu'il s'occuperait de tout pour toi.

— Il l'a fait, répondit-elle en s'efforçant de ne pas prendre une mine coupable. Après la fin du reportage photo.

— Quelque chose me souffle que tu ne me dis pas tout.

Lena détourna le regard. Si seulement il savait... Mais elle n'avait jamais eu avec Wyn le même genre de relation qu'avec Colt. Ils n'avaient jamais vraiment parlé de leurs sentiments, jamais échangé leurs soucis ou leurs inquiétudes. Jusqu'au moment où ça lui était tombé dessus sans qu'elle s'y attende.

— Peut-être.

Wyn s'approcha d'elle, tendit la main et lui offrit le genre de réconfort qu'il ne lui avait encore jamais proposé. Elle le refusa. Sans trop savoir pourquoi, mais ça avait un côté anormal, artificiel.

— Je te connais assez pour savoir que quoi qu'il se soit passé, cela ne t'a pas rendue heureuse.

— Mettons que les choses se sont un peu embrouillées...

— Autrement dit, tu as couché avec lui.

Lena s'empourpra violemment mais, en dépit de cette preuve évidente, elle n'eut aucun désir de confirmer les soupçons de son ex.

Il la regarda, puis secoua la tête.

— Je suis peut-être la dernière personne qui devrait te donner un avis, mais je vais le faire quand même. Colt et toi, vous êtes faits l'un pour l'autre. C'est précisément une des raisons pour lesquelles je ne le portais pas dans mon cœur. JE ne sais pas ce qu'il vous est arrivé, mais je suis certain que ça ne sera jamais assez grave pour détruire le lien qui vous unit.

— Tu as tort. On est une catastrophe l'un pour l'autre.

— C'est *toi* qui as tort. Il est aventureux et rêveur. Tu as les pieds sur terre. Vous vous complétez à merveille, exactement comme Mitzi m'équilibre.

Lena fit la moue.

— Essayer de faire marcher votre relation sera peut-être risqué, insista-t-il, mais le résultat final n'en vaut-il pas la peine ?

La tête penchée sur le côté, Wyn la dévisageait avec attention. Et, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, elle se dit que, peut-être, il la voyait vraiment.

— Est-ce que tu l'aimes ? finit-il par demander.

Lena hocha affirmativement la tête.

— Alors, fonce ! Ne renonce pas à l'amour, Lena. Je sais d'expérience qu'il n'est pas facile à trouver. Ne laisse pas tes peurs, ou tes soi-disant obligations, ou tout ce que pourraient attendre les autres de toi se mettre en travers de ton chemin. Ce que tu veux, il faut que tu ailles le chercher.

Cette fois-ci, quand il tendit les bras vers elle, elle le laissa la prendre et l'étreindre. Ça lui fit un drôle d'effet d'être de nouveau contre lui. Il n'y avait plus rien entre eux, elle le savait à présent qu'elle avait connu autre chose avec Colt. Rien d'autre qu'une offre de réconfort.

— Je t'ai toujours considérée comme intrépide, comme une battante. Tu ne renonces jamais. Quand tu t'es fixé un but, tu travailles d'arrache-pied jusqu'à l'atteindre. Pourquoi l'amour serait-il différent ? Définis ce que tu veux et bats-toi pour l'avoir. Jusqu'à la victoire, ou jusqu'à ce qu'il ne te reste aucun souffle de vie. Ainsi, tu n'auras aucun regret.

Elle leva le visage vers lui et sourit.

— Quand es-tu devenu aussi malin ?

— Voici environ deux semaines, répondit-il en riant. Quand une femme prodigieuse m'a quitté et que je me suis rendu compte que j'avais été sur le point de gâcher plusieurs existences parce que j'étais un lâche. J'avais trop peur pour me libérer des attentes de ma famille.

— Tu as changé.

Et en mieux, il n'y avait aucun doute là-dessus. Ce Wyn sage, perspicace et compréhensif n'avait rien à voir avec l'homme distant et charmeur qu'elle avait prévu d'épouser. Elle ne le trouvait pas plus

attirant pour autant, mais il pourrait se révéler un excellent ami.

— C'est ce qui arrive quand on se retrouve pour la première fois au milieu du chaos. Toi, tu t'es évadée dans une île. Moi, j'ai dû composer non seulement avec mes parents, mais aussi avec ta mère et ta tante, Mitzi...

— J'aurais bien aimé voir ça, dit Lena en réprimant un sourire.

— Ça n'a pas été joli, joli, je te le garantis ! Et je paye encore aujourd'hui pour mes erreurs. Mais ça m'est égal.

— Oh ! avant que j'oublie !

Elle s'arracha des bras de Wyn et alla dans sa chambre récupérer la bague qu'elle avait cachée dans un tiroir. Le diamant étincela dans la lumière, mais ce fut surtout l'anneau tout simple posé près de lui qui retint son attention.

Elle regagna le salon et rendit sa bague de fiançailles à Wyn.

— Promets-moi juste que tu ne vas pas aller plus vite que la musique et la donner à Mitzi dès que tu la reverras.

Puis elle réfléchit à ce qu'elle venait de dire, à tout ce que Wyn lui avait appris et à la lente progression de leur propre relation.

— Attends, oublie ça, corrigea-t-elle. Peut-être que tu *devrais* lui donner sans tarder.

Wyn leva les mains en signe de refus.

— Non, Lena. Elle est à toi. Vends-la, garde-la, je m'en fiche. Je te dois bien ça.

— Tu ne me dois rien du tout, riposta-t-elle en lui prenant la main et en faisant tomber la bague dans sa paume.

Elle lui referma les doigts dessus en un geste qu'elle voulut définitif.

Lui rendre cette bague était ce qu'il y avait de mieux à faire. Pas parce qu'elle avait coûté cher ; pas parce qu'elle comptait pour l'un ou pour l'autre ; parce que, au contraire, elle n'avait aucune importance et n'en avait jamais eue. Elle était le symbole de l'erreur qu'ils avaient été sur le point de commettre, aussi la conserver ne lui paraissait pas une bonne idée.

Wyn la regarda avec une expression où se mélangeaient la culpabilité, l'espoir, et une émotion qu'elle n'y avait encore jamais vue sans comprendre à quel point elle manquait alors : du bonheur.

— Je te souhaite d'être heureuse, Lena.

Wyn s'en alla après lui avoir arraché la promesse d'appeler son père dans quelques jours, une fois qu'elle aurait réfléchi à sa proposition de free-lance.

Longtemps après son départ, ses paroles résonnaient encore dans l'esprit de Lena. Était-elle lâche ? Laisait-elle ses peurs influencer sur ses décisions, l'empêcher de vivre vraiment ?

Elle n'avait aucun moyen de nier l'état lamentable dans lequel elle

se trouvait. Certes, elle ne sanglotait pas au fond de son lit, mais elle avait bel et bien le cœur brisé et le moral dans les chaussettes.

Oui, elle avait peur.

Peur de se découvrir la première, d'avouer à Colt qu'elle l'aimait et de découvrir qu'il n'en allait pas de même pour lui ; ou qu'ils ne parviendraient pas à faire concorder leurs vies ; ou qu'il avait des rêves d'avenir différents des siens.

Comme il avait si facilement tout laissé tomber pour partir au Pérou ! Ça lui fichait une peur bleue, cette capacité qu'il avait à plier bagage à tout moment. Même si, d'un côté — oh, un tout petit côté... — elle lui enviait ses aventures.

Elle devait bien reconnaître que son enfance avait eu quelques aspects positifs. Elle avait du mal à s'en rappeler clairement et pourtant, elle avait vu tant de choses étonnantes. Elle n'avait pas seulement appris l'histoire mais l'avait assimilée en visitant en personne nombre de sites historiques. Elle gardait des souvenirs, de bons souvenirs, de moments de rires et de bonheur avec sa mère. Le seul problème, c'est qu'ils étaient toujours occultés par la peur, l'impuissance et les incertitudes quant à l'avenir.

Comment pouvait-elle continuer à laisser cette part négative de son passé lui dicter son avenir ?

Comment pouvait-elle affirmer avec certitude que ça ne marcherait pas entre Colt et elle ? Elle ne leur avait même pas laissé une chance d'essayer.

Bon sang, si Wyn et Mitzi pouvaient y arriver, alors c'était à la portée de tout le monde !

Ce qui ne lui laissait qu'une seule chose à faire.

Partir au Pérou.

* * *

Colt laissa ses yeux courir sur la jungle qui environnait le campement. Sur la droite, plusieurs des membres de l'équipe rassemblés autour d'un feu plaisantaient et riaient en buvant du mauvais café. En temps normal, il se serait joint à eux en appréciant les aspects délicats de sa mission, ceux-là même qui l'obligeaient à se fier à son instinct et à ses capacités.

Pas ce soir, toutefois. Pas depuis qu'il était arrivé, à vrai dire. Lena occupait tout son espace mental. Il repensait à la façon dont elle l'avait repoussé. A son départ.

Il avait longuement réfléchi à ce qui avait été différent entre eux sur cette île. Était-ce dû à son célibat ? A l'atmosphère romantique et sensuelle de l'endroit ?

Il ne le pensait pas.

— Je suis un imbécile, dit-il à haute voix pour lui-même.

Un singe perché tout en haut d'un arbre lui répondit d'un cri guttural.

Colt tendit le cou pour essayer de le voir, mais il faisait trop sombre. Les feuilles bruissèrent alors que le singe se rapprochait, et il le vit enfin. Il avait un côté un peu surnaturel, cet animal qui le regardait avec intérêt, comme s'il attendait une explication.

Et cette explication, Colt la lui donna sans trop savoir pourquoi :

— J'ai eu peur. Tout le monde a peur ! se défendit-il, comme si le singe pouvait comprendre.

Eh oui, lui, le type intrépide qui sautait à pieds joints dans toute nouvelle aventure, avait eu peur de Lena et de son pragmatisme. Peur de prendre le risque, de découvrir qu'elle ne l'aimait pas d'un amour identique à celui qu'il avait pour elle. Peur de la perdre.

Et c'était justement ce qui s'était passé.

C'était encore pire à présent, car il ne pouvait plus se raccrocher à leur amitié.

Le soir où il avait reçu l'appel téléphonique l'informant que l'hélicoptère de ses parents s'était écrasé dans une forêt de Caroline du Nord, il avait été anéanti. Jusque-là, la seule personne qu'il avait jamais perdue avait été sa grand-mère, et ça n'avait pas été un choc. Mais cet appel téléphonique l'avait terrassé. Il n'avait plus su quoi faire. Que penser. Dans quelle direction se tourner.

Et Lena avait été là.

Elle avait été la première personne qu'il avait informée, et elle était arrivée en courant. Il s'était appuyé sur elle, qui lui avait offert son soutien moral et émotionnel. De manière inconditionnelle. Et ça lui avait fait encore plus peur. Dans le brouillard de chagrin et de colère qui avait suivi, il s'était convaincu qu'il valait mieux être seul que risquer de connaître de nouveau la douleur de perdre quelqu'un qu'il aimait.

C'était plus facile de tenir les émotions et les gens à l'écart. Lena, son frère, sa belle-sœur, sa nièce : aucun d'entre eux n'aurait pu venir avec lui alors qu'il menait sa carrière aux quatre coins du monde. Bien sûr, une part de lui raffolait de ces aventures ; elles alimentaient un besoin inné. Mais il aurait pu en trouver ailleurs. Il aurait pu aller s'installer à Los Angeles ou New York et trouver du travail dans un cadre plus traditionnel. Or, réaliser des documentaires lui permettait de s'éclipser autour du monde et de se perdre dans son art.

Et il s'était toujours considéré comme heureux et satisfait de son sort. Jusqu'à ce que la vie de Lena explose en plein vol sous ses yeux. Il avait été là pour elle, le contraire n'aurait pas été envisageable. Il serait rentré à pied du bout du monde si elle avait eu besoin de lui.

Ce baiser...

Ce baiser stupide, merveilleux et innocent avait tout changé. À partir de cet instant, il était devenu curieux de savoir ce que donnerait une relation avec Lena. Et cette curiosité avait été impossible à ignorer. Il n'y avait plus eu de faux-semblants possibles, ni de tentatives pour masquer son désir.

Il l'aimait, il l'avait aimée depuis le début, même s'il n'avait jamais été capable de se l'avouer. Il avait toujours eu une peur panique de ses sentiments pour elle, et surtout de la perdre. Et il l'avait perdue quand même, parce qu'il était un triple imbécile qui ne lui avait pas dit la vérité, ni la raison pour laquelle il voulait qu'elle vienne avec lui.

Quand il lui avait demandé de l'accompagner au Pérou, il ne lui avait pas avoué que la perspective de vivre sans elle le rendait fou. Et quand elle avait refusé, qu'avait-il fait ? Il avait encore une fois pris son travail pour prétexte afin d'échapper à la douleur. Seulement voilà, cette douleur l'avait suivi, plus perçante à présent que Lena n'était pas là.

Il aurait dû lui dire qu'il l'aimait.

Le singe se mit à sauter sur sa branche, pour exprimer sa contrariété d'être ignoré, lui sembla-t-il.

— Qu'est-ce que je fiche là ? lui demanda Colt.

Le singe se rapprocha encore, son petit visage pâle se matérialisa sur fond d'obscurité alors qu'il penchait la tête sur le côté et l'observait comme s'il avait enfin trouvé la réponse à l'énigme du Sphinx... et qu'il attendait de lui qu'il fasse la même chose.

Il ne devrait pas être là. Il devrait être avec Lena. Il le comprit enfin avec une clarté aveuglante. Le singe ouvrit la gueule et lança trois cris. Colt eut la tentation de tendre une main vers lui, mais nota au dernier moment l'éclat de ses dents acérées. Il préféra reculer, très lentement.

Il entassa son matériel aussi vite que possible et entreprit de rassembler ce dont il avait besoin pour retourner au plus proche village.

— Que fais-tu ? lui demanda un des caméramen en se détachant du groupe.

— Il faut que je rentre chez moi.

— Maintenant ? On vient juste de commencer. On a besoin de toi ici. Desmond ne va pas être content.

Colt tourna les yeux vers le groupe, qui avait arrêté de discuter et le regardait — un petit cercle à l'apparence presque aussi dangereuse que le singe hurleur sur sa branche.

— On s'en sort très bien, jusqu'ici. Je reviens dans quelques jours. Une semaine au maximum. Tu connais le plan de tournage. Faites les prises de vues dont on a parlé et je verrai tout cela à mon retour.

Une demi-heure après sa discussion avec le singe, Colt parcourait

la jungle péruvienne vers Lena.

Sans avoir la moindre idée de ce qui allait arriver, mais il était grand temps de le découvrir.

Wyn avait raison : quand elle décidait de courir après quelque chose, rien ne l'arrêtait.

Vingt-quatre heures après avoir pris la décision de partir, Lena était en route pour le Pérou. Elle avait d'abord dû mettre à jour ses vaccinations et, comme elle allait probablement atterrir dans un secteur très isolé, son médecin lui avait même fait une injection supplémentaire contre la rage.

Il avait fallu plusieurs heures à Lena pour parvenir à contacter le producteur de Colt, un certain Desmond. Il lui avait indiqué bien volontiers le village le plus proche du site de tournage quand elle lui avait expliqué la situation.

Elle y était arrivée malheureusement trop tard dans l'après-midi : aucun des villageois qu'elle avait rencontrés n'avait voulu la guider dans la jungle à l'approche de la nuit et elle avait dû se résoudre à louer une chambre.

Elle bouillait de frustration. Avoir fait tout ce chemin et vaincu ses peurs pour être arrêtée par celle des autres... Mais elle ne pouvait le leur reprocher : elle était bien placée pour savoir que la jungle est dangereuse quand tombe l'obscurité.

Sa chambre laissait un peu à désirer. Si elle était propre, elle aurait toutefois bien eu besoin d'une bonne rénovation. Cependant, sa logeuse s'était pliée en quatre pour qu'elle se sente chez elle. Certainement parce que Lena était sa seule cliente.

Après s'être installée dans un fauteuil à bascule en rotin, sous la véranda protégée par une moustiquaire, Lena dut bien admettre que ce n'était pas désagréable...

Le petit village bruissait d'activité tandis que les autochtones terminaient leur journée de travail et rentraient chez eux. Non loin d'elle, le marché à ciel ouvert ferma pour la nuit. Les bâches colorées abritant les denrées furent roulées, offrant un spectacle pittoresque.

La chaleur aurait été insupportable sans le ventilateur qui faisait lentement tourner ses pales au plafond. Elle avait posé la grosse enveloppe bourrée de photographies sur ses genoux. Elle l'avait

retrouvée, fermée, au fond de sa valise, alors qu'elle préparait son sac pour le voyage. Elle n'avait pris la peine de l'ouvrir qu'une fois à bord de l'avion.

Une main légèrement posée sur l'enveloppe, elle repensa à sa surprise en découvrant les clichés. Si elle avait eu besoin de la moindre preuve qu'elle avait pris la bonne décision, elle était là, dans ces photographies que Colt avait pris tant de soins à garder confidentielles.

Elle comprenait son insistance à présent, et appréciait sa prévenance. Ces photos étaient intimes, personnelles, et elle non plus n'avait aucune envie de les partager avec le monde entier.

Au-dessus d'elle, le ciel commença à se piquer d'étoiles.

Là-bas, au bout de l'allée principale, elle vit une silhouette se matérialiser à l'orée de la jungle luxuriante qui entourait le village. Elle ne sut pas pourquoi, mais ses yeux furent attirés par le personnage bien avant qu'elle ne puisse le distinguer clairement.

Ce n'était manifestement pas un indigène. Il était plus grand que la plupart des villageois qu'elle avait rencontrés et avançait à pas déterminés.

Il était à mi-chemin quand elle bondit de son fauteuil.

— Colt, dit-elle dans un souffle.

La porte de la moustiquaire claqua et rebondit derrière elle.

— Colt ! hurla-t-elle.

Il s'arrêta net dans un nuage de poussière. Il tourna la tête et la regarda courir vers lui, les yeux ronds de surprise.

— Lena ? Que fais-tu ici ?

Elle fut prise de l'envie folle de se jeter dans ses bras ; la joie absolue de le revoir était étourdissante. Mais elle n'en fit rien, car elle n'était pas certaine de sa réaction. Et elle préféra s'immobiliser à quelques pas de lui.

Il avait bonne mine, mais à quoi aurait-elle pu s'attendre d'autre ? Il n'était guère parti que depuis une semaine.

— Je suis venue te retrouver.

— Me retrouver ? répéta-t-il. Mais je rentrais pour te retrouver, moi aussi.

Soulagée, elle éclata de rire. C'était bon signe. Toutes les peurs, toutes les anxiétés qui l'avaient saisie ces dernières vingt-quatre heures s'envolèrent comme par miracle.

Elle avait failli renoncer une fois ou deux, convaincue que c'était pure folie que de le suivre au Pérou. Mais chaque fois, elle avait imposé silence à ses doutes et poursuivi ses préparatifs. Il lui avait été difficile d'ignorer des années de conditionnement émotionnel ; cependant elle était disposée à le faire pour Colt.

— Je me suis même fait vacciner, lui dit-elle en remontant sa

manche pour lui montrer les traces de piquê.

Colt la souleva du sol et la serra fort contre lui ; puis il baissa les yeux vers elle. L'intensité de son regard l'impressionna, mais pas autant que l'amour dont il débordait. Cet amour avait-il toujours été là ? Avait-elle eu peur de l'accepter ? Ou, tout comme pour elle, lui avait-il fallu à lui aussi ces quelques jours de séparation pour comprendre la valeur de ce qui les liait ?

— Faut-il que je les embrasse pour évacuer la douleur ? demanda-t-il d'une voix rocailleuse.

Un frisson la parcourut. Elle voulait qu'il l'embrasse partout, à perdre haleine, mais ils auraient tout le temps pour céder à la passion qui la dévorait. D'abord, une autre priorité s'impose.

— Plus tard, peut-être. Dis-moi la vérité : pourquoi rentrais-tu à la maison ?

— Pourquoi es-tu venue au Pérou ?

Elle fit la moue et gigota pour se libérer de son étreinte, mais il refusa de la lâcher.

— J'ai toujours eu envie de visiter le Machu Picchu, finit-elle par répondre.

— C'est ça, finit-il par grommeler, apparemment pas convaincu par son mensonge. Dommage que ce ne soit pas dans le coin.

— Je croyais que tu avais un super travail à faire, dit Lena. L'occasion que tu attendais depuis des années.

— C'est vrai. Mais rien de tout cela n'avait autant d'importance que toi, murmura-t-il.

Une grande paix descendit sur elle. Ils trouveraient le moyen pour que ça marche, elle en était persuadée désormais.

— Alors, c'est une bonne chose que je n'aie rien de prévu dans mon agenda pour le moment. Tu vas avoir le beurre et l'argent du beurre : ton documentaire, et moi.

— Et ta vie à Washington ? Ton travail, ton appartement, tes amis ?

— Je n'ai pas de travail.

— Wyn t'a fichue dehors ? Quel crétin !

Lena émit un petit rire et lui fut reconnaissante de son soutien enflammé.

— En fait, non. C'est moi qui ai démissionné et le père Rand m'a offert une prime. Ensuite, Wyn m'a proposé de travailler en free-lance pour l'entreprise.

— En free-lance ?

— J'y ai sérieusement réfléchi. Une fois que je me serai constituée une clientèle de base, je pourrai travailler depuis à peu près n'importe où. Et même depuis le milieu de la jungle péruvienne.

Colt la fixait, bouche bée. Finalement, il s'humecta les lèvres et

demanda avec méfiance :

— Qu'est-ce que cela veut dire, exactement ?

— Ça veut dire que je pourrai te suivre où que tu ailles... que tu souhaites ou non ma présence.

— Je la souhaite !

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'il lui prit la bouche en un baiser passionné, qui ne dura pas assez longtemps au goût de Lena.

— Toujours, reprit-il, enflammé. N'importe où. Je te veux avec moi, Lena. Mais j'opterai avec plaisir pour une petite maison dans les environs de Washington. Je m'installerai partout où tu voudras vivre.

— Là où je veux être, c'est avec toi. Pour le moment, on peut parcourir le monde. Plus tard, quand on aura des enfants, j'aimerais bien qu'on parle de s'installer quelque part pour leur donner des racines ; mais il y aura toujours les congés scolaires...

Elle leva vers lui un sourire rayonnant et comprit alors quelque chose qui aurait dû lui apparaître clairement depuis longtemps.

— Toutes ces années, j'ai cherché des racines. Une stabilité que je n'avais jamais connue enfant. Jusqu'à ton départ d'Escapade, je ne m'étais pas rendu compte qu'avoir des racines signifie s'entourer de gens qu'on aime, à qui on fait confiance et qu'on respecte. C'est avoir un compagnon avec qui partager sa vie — le bon, le moins bon et le mauvais. Ça n'a absolument rien à voir avec un lieu précis.

— Bon sang ! Ça, j'aurais pu te le dire.

— Mais toi, qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? lui demanda-t-elle en se nichant contre lui.

— J'ai compris que je t'aime. Que je t'aime depuis toujours. J'avais trop peur pour l'admettre, pour risquer ce que nous avons déjà construit. Prétendre que j'étais heureux tout seul était bien plus facile. J'avais tellement peur de te perdre, mais j'ai pourtant eu l'impression de te perdre en ne t'avouant pas mes sentiments.

Colt s'écarta un peu d'elle afin de s'assurer qu'elle le regardait et ajouta :

— Je t'aime, Lena ; j'ai besoin de toi dans ma vie.

— Eh bien, tu m'as, pour le meilleur et pour le pire.

A peine quelques minutes plus tôt, elle aurait prétendu que rien de ce qu'aurait pu dire Colt n'aurait pu la surprendre. Elle se serait lourdement trompée !

— Cela veut-il dire que tu acceptes de m'épouser ? lui demanda-t-il en lui effleurant le cou de ses lèvres.

Le cœur battant, Lena ne sut que répondre. Il avait fallu ces mots de sa part pour comprendre que c'était précisément ceux qu'elle avait envie d'entendre. Mais, même si elle mourait d'envie de crier « Oui ! » la prudence la retint. Les vieilles habitudes... Qu'elles étaient dures à briser ! songea-t-elle.

— N'est-ce pas un peu trop tôt ? Je devais en épouser un autre il y a à peine quinze jours.

Une lueur étincela dans les yeux de Colt ; étrangement, elle eut soudain envie de s'enfuir.

— Quelle différence cela pourrait bien faire ? Tu as déjà une robe, une robe magnifique, qui est positivement superbe sur toi, soit dit en passant. Tu as aussi des demoiselles d'honneur. Il faudrait changer les garçons d'honneur, mais je ne vois vraiment pas pourquoi on ne pourrait pas préparer un mariage en deux temps trois mouvements. Je veux officialiser notre union, t'attacher à moi pour que tu ne puisses pas t'en aller.

— Et où voudrais-tu que j'aille, gros bêta ?

Il resserra son étreinte autour d'elle et la fit se cambrer contre lui. Elle ne put que percevoir la pression exigeante de son érection.

— Ça veut dire d'accord ? demanda-t-il.

— N'as-tu pas un film à réaliser, avant ? lui demanda-t-elle, le souffle court.

— Si. Mais nous marier ne va pas prendre une éternité, lui répondit-il avant de se pencher pour lui picoter le décolleté de baisers.

Elle lui agrippa les épaules.

— Et puis si on se marie tout de suite, tu pourras revenir avec moi en tant qu'épouse.

Lena avait la tête qui tournait, à la fois à cause de son désir fou pour Colt, mais aussi parce qu'elle avait le sentiment d'avoir enfin tout ce à quoi elle avait aspiré.

— On sait tous les deux que je peux te faire dire « oui », Lena.

Il fit courir ses mains partout sur son corps. Affolée par un désir aussi brûlant qu'incontrôlable, elle bafouilla :

— Ce n'est pas du jeu !

— Peut-être, dit-il en posant la bouche sur la veine qui pulsait follement à son cou. Mais je prendrai tout ce que je peux avoir.

— Chiche ! le provoqua Lena.

Elle frissonnait de bonheur. Elle ne voyait aucune raison de ne pas le prononcer, ce « oui ». A peine deux semaines plus tôt, elle avait été disposée à unir sa vie à un homme qui ne lui convenait pas du tout. Elle avait eu peur mais n'avait pas écouté les signaux d'avertissement qui lui annonçaient le danger. Alors qu'à présent, une petite voix dans sa tête lui disait que s'ils ne trouvaient pas très bientôt un lit, tout le village allait être sous le choc.

Ils étaient parfaits l'un pour l'autre. Leur histoire, leur amitié, étaient les fondations de bien plus.

Elle était partie pour les Caraïbes dans l'espoir de trouver quelques jours de paix, et de recoller les morceaux épars de sa vie. Au lieu de cela, elle avait trouvé l'amour de sa vie, en la personne d'un homme

qui avait toujours été là, près d'elle. Elle s'était gaussée de la légende de l'île du Cœur, et pourtant...

Quand ils seraient vieux, ils montreraient à leurs petits-enfants les photos de l'endroit où ils avaient trouvé leur bonheur.

Epilogue

Marcy regarda Lena et Colt embarquer sur le ferry vers Sainte-Lucie. Ils n'étaient restés que quelques jours pour célébrer leur lune de miel. Elle avait vaguement compris quelque chose ayant trait à un travail à terminer au Pérou. Cependant, ils lui avaient fait la promesse de revenir souvent, et elle attendait leur retour avec impatience, en dépit de tous les ennuis qu'ils lui avaient occasionnés. Elle avait de l'affection pour ces deux-là ; elle appréciait qu'ils aient enfin ouvert les yeux et compris quelle était leur destinée.

— Ne me dites pas que vous avez un côté fleur bleue, ça altérerait l'opinion que je me fais de vous.

Elle se raidit au son de la voix de Simon. Et, pour une fois, elle regretta qu'il ne soit pas resté enfermé à double tour dans son bureau.

— Vous plaisantez ? Le romantisme n'est jamais qu'un leurre. Du sexe dans un beau paquet-cadeau, pour que les gens soient plus à l'aise avec leurs pulsions.

Simon vint se placer près d'elle. Il croisa les bras sur son torse et suivit des yeux le ferry qui s'éloignait du quai.

— Vous savez, Marcy, si vous vous détendiez un peu, vous finiriez peut-être par comprendre que la vie est généralement agréable. Et que le sexe n'est pas mal non plus...

— Vous ne savez rien de ma vie sexuelle, Simon, alors arrêtez de me donner des leçons !

Il haussa les épaules avec nonchalance, ce qui énerva Marcy encore plus que ses petites piques. D'un côté, elle avait envie qu'il se soucie d'elle, qu'il ait envie d'en savoir plus ; de l'autre, elle savait que ce serait la porte ouverte à une tonne d'ennuis.

Et des ennuis, dans ses rapports avec Simon, elle en avait bien assez !

— L'équipe photo sera ici à la fin de la semaine, dit-elle pour changer de sujet. J'ai mis au point le nouveau concept avec *Worldwide Travel*. Tout le monde était emballé. Je caresse l'espoir qu'il soit encore plus efficace que le projet précédent.

— J'espère, vu que c'est votre faute si tout est tombé à l'eau la

première fois.

Marcy serra les dents pour s'éviter une répartie qui aurait son licenciement pour conséquence. « J'ai besoin de ce travail, j'ai besoin de ce travail », se répéta-t-elle mentalement.

Simon ne s'était même pas occupé des premières séances photo et, franchement, elle était prête à manger ses escarpins s'il n'ignorait pas pareillement la deuxième. Une seule chose l'intéressait : la mettre en boule.

Brusquement, il se détourna et s'en alla, la planta là. Il était déjà à mi-chemin du bâtiment principal quand elle se souvint qu'elle devait lui parler de ces nouvelles prises de vue. Elle détestait cette façon qu'il avait de lui faire perdre de vue son objectif. Ça la rendait folle.

— Simon ! le héla-t-elle.

Il se retourna, la toisa, et Marcy comprit à l'expression distante de ses yeux bleus qu'il avait déjà la tête ailleurs. Elle ne put s'empêcher de se demander où... En général, ses absences — parfois même pendant qu'il lui parlait — la contrariait au plus haut point ; surtout quand elle voulait avoir toute son attention. Mais aujourd'hui, elle en fut presque ravie, car ce qu'elle allait lui dire n'allait pas lui plaire.

— L'équipe de production aimerait faire une prise de vue depuis votre bureau. Comme il est au dernier étage du bâtiment principal, l'arrière-plan de mer et de ciel ferait des miracles pour notre concept.

Elle le regarda hocher doucement la tête et s'efforcer de se concentrer sur ses paroles. C'était mauvais signe. Sans lui laisser l'occasion de se reconnecter à elle, Marcy ajouta :

— Je vous rappelle que vous les avez autorisés à le faire.

Et elle poussa un soupir de soulagement quand Simon fit de nouveau demi-tour. Sans avoir refusé. Au moins, il ne pourrait pas dire qu'elle ne l'avait pas prévenu !

Elle le regretterait peut-être plus tard — si l'équipe voulait le filmer, par exemple — mais elle s'en inquiéterait le moment venu.

Elle avait développé une grande capacité à remettre au lendemain ce dont elle n'avait pas à se soucier dans l'immédiat.

Soudain, sa respiration se bloqua. Son soulagement avait été un peu prématuré, car Simon s'était arrêté au bout du chemin et la fixait. L'expression préoccupée de son regard avait laissé place à une lueur indéchiffrable, qui provoqua un brutal afflux de chaleur non désiré dans tout son corps.

Marcy détourna brusquement la tête. Non, elle ne désirait pas Simon Reeves, se dit-elle. En tout cas elle ne voulait pas le désirer.

De toute façon, c'était impossible, n'est-ce pas ? Elle n'appréciait même pas sa personnalité...

Pour connaître la suite des aventures de Marcy et Simon Reeves,
rendez-vous en mars 2013 dans la collection *Passions Extrêmes* !

Traduction française : EMMA PAULE

Titre original : BRING IT ON

© 2012, Kira Bazzel. © 2012, Harlequin S.A.

978-2-2802-3421-4

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

KATE HOFFMANN

Cet intense désir

« Le plus grand sculpteur de toute l'Irlande ». C'est à peu près tout ce que Jordan sait de Danny Quinn lorsqu'elle vient le trouver dans son atelier de Ballykirk pour le convaincre de travailler avec elle à la restauration d'un prestigieux château. Mais si elle a vite la confirmation que la réputation de Danny n'est en effet pas usurpée, elle découvre surtout, sous le choc, que cet Irlandais fier et ombrageux est l'homme le plus sexy qu'elle ait jamais rencontré. Et qu'il va être incroyablement difficile de travailler en permanence à ses côtés, tant l'atmosphère se charge d'un désir intense, presque palpable, lorsqu'ils se font face...

KIRA SINCLAIR

Brûlante escapade

Après avoir découvert, au pied de l'autel, que son futur mari était un homme volage, Lena annule son mariage mais décide de profiter quand même de l'île paradisiaque où elle aurait dû passer sa lune de miel. Et, sur un coup de tête, elle propose à son meilleur ami, Colt, de l'accompagner. Lui, au moins, saura lui changer les idées et lui redonner le sourire. Sauf que, une fois sur place, elle est très vite envahie par des émotions contradictoires : loin de se sentir triste, elle se rend compte qu'elle préfère mille fois être ici avec Colt qu'avec son ex-fiancé. Et, surtout, elle est terriblement troublée par les envies surprenantes qui la submergent chaque jour un peu plus. Comme celle de se fondre dans les bras de Colt, et laisser libre cours au désir irrépressible qu'elle éprouve pour lui...

éditions  **HARLEQUIN**

www.harlequin.fr